CHEFS-D'ŒUVRE
DES
AUTEURS COMIQUES

TOME I

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

L.F.C
5153

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

AUTEURS COMIQUES

Vol. 1

SCARRON, MONTFLEURY, LA FONTAINE
BOURSAULT, BARON

Jodelet ou le Maître et le Valet.
Don Japhet d'Arménie.
La Femme juge et partie.
La Fille capitaine.
Le Florentin.
Le Mercure galant.
L'Homme à bonnes fortunes.

332015
9. 10. 36.

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1859

PQ
1229
C4
t.1

SCARRON.

JODELET

OU

LE MAITRE VALET.

1645.

NOTICE SUR SCARRON.

Scarron naquit en 1610. Son père était conseiller au parlement et fort riche; il se remaria, ce qui dépouilla le jeune Scarron de son héritage. Après avoir fait de très-bonnes études, il prit le petit collet; mais sa gaieté et la légèreté de sa conduite, peu en rapport avec l'état ecclésiastique qu'il n'exerça jamais, lui fit éprouver à vingt quatre ans les infirmités de la vieillesse. On raconte qu'étant à son canonicat du Mans, au temps de carnaval, il se déguisa en oiseau, au moyen de plumes attachées avec de la glu; poursuivi par le peuple, il se réfugia dans une mare, où il fut forcé de rester longtemps, et d'où il sortit presque entièrement perclus. Une partie de plaisir acheva de le priver, dit-il, *de ces jambes qui avaient bien dansé, et de ces mains qui avaient su peindre et jouer du luth.* Le portrait de sa personne, qu'il nous a laissé, prouve la gaieté de son esprit et la force de son caractère. Nous le reproduisons, car il donne en même temps une idée du genre et du style de l'auteur.

« J'ai trente ans passés; si je vais jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai déjà soufferts depuis huit ou neuf. J'ai eu la taille bien faite, quoique petite. Une maladie l'a raccourcie d'un bon pied. Ma tête est un peu grosse pour ma taille. J'ai le visage assez plein pour avoir le corps très-décharné; des cheveux assez pour ne porter point de perruque; j'en ai beaucoup de blancs, en dépit du proverbe; j'ai la vue assez bonne, quoique les yeux gros; je les ai bleus; j'en ai un plus enfoncé que l'autre, du côté que je penche la tête; j'ai le nez d'assez bonne prise. Mes dents, autrefois perles carrées, sont de couleur de bois, et seront bientôt de couleur d'ardoise; j'en ai perdu une et demie, du côté gauche, et deux et demie du côté droit : j'en ai deux un peu égrignées. Mes jambes et mes cuisses ont fait, premièrement, un angle obtus, et puis un angle égal, et enfin un aigu; mes cuisses et mon corps en font un autre; et ma tête se penchant sur mon estomac, je ne représente pas mal un *z*. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes, et les doigts aussi bien que les bras; enfin, je suis un raccourci de la misère humaine. Voilà à peu près comme je suis fait. Puisque je suis en si beau chemin, je vais dire quelque chose de mon humeur. J'ai toujours été un peu colère, un peu gourmand et un peu paresseux. J'appelle souvent mon valet *sot*, et un peu après *monsieur*. Je ne hais personne. Dieu veuille qu'on me traite de même. Je suis bien aise quand j'ai de l'argent, et serais encore plus aise si j'avais la santé. Je me réjouis assez en compagnie; je suis assez content quand je suis seul. Je supporte mes maux assez patiemment.

« Voilà ce que j'ai cru devoir apprendre à ceux qui ne m'ont jamais vu, parce qu'il y a des esprits facétieux qui s'amusent aux dépens d'un misérable, et me dépeignent d'une autre façon que je ne suis fait. Les uns disent que je suis cul-de-jatte; les autres que je n'ai point de cuisses, et que l'on me met sur une table dans un étui, où je cause comme une pie borgne;

que mon chapeau tient à une corde qui passe dans une poulie, et que je hausse et baisse pour saluer ceux qui me visitent. Je pense être obligé en conscience de les empêcher de mentir plus longtemps; et c'est pour cela que j'ai fait faire une planche dans laquelle je suis plus fidèlement représenté. On pourra trouver étrange que je ne m'y montre que par le dos; ce n'est pas pour tourner le derrière à la compagnie, mais seulement à cause que le convexe de mon dos est plus propre à recevoir une inscription que le concave de mon estomac, qui est tout couvert de ma tête penchée, et que par ce côté-là, aussi bien que par l'autre, on peut voir la situation, ou plutôt le plan irrégulier de ma personne. »

Dans les procès qu'il eut à soutenir pour la succession de son père, il porta dans le sanctuaire de la justice son esprit railleur et son intarissable gaieté. Néanmoins il perdit ses procès. Loret en parle ainsi dans sa Gazette en vers :

Monsieur Scarron, esprit insigne
Et qui n'écrit aucune ligne
(Du moins en qualité d'auteur)
Qui ne plaise fort au lecteur :
Avait un procès d'importance
Au premier Parlement de France,
Lequel il a perdu tout net;
Plusieurs opinant du bonnet,
En faveur de sa belle-mère,
Ce qui le met fort en colère,
Contre nos seigneurs les commis
De madame sainte Thémis.
Mais puisqu'un procès sur la terre
Est quasi pire qu'une guerre,
N'en avoir plus, c'est un repos,
Dont il se plaint mal à propos.
Car enfin le dit personnage
Ayant contracté mariage
Avec une épouse, ou moitié
Qu'il a prise par amitié,
Il était chargé, ce me semble,
De deux pesans fardeaux ensemble.
Or, ses faibles et petits bras
N'ont besoin de tant d'embarras :
Car avec sa paralysie,
Cruel fléau de sa poésie,
Ce serait un mal plein d'excès
Qu'une femme avec un procès.

Mais le Théâtre consola Scarron de ses disgrâces. *Jodelet* ou le *Maître-Valet* parut en 1645. Le succès fut tel que tous les comédiens ne demandaient aux auteurs que des pièces du même genre ; et le public ne voulait que du Scarron. Jodelet parlant du nez et la figure enfarinée, avec une grande barbe et des moustaches noires, devint un type tel que le furent depuis les Jeannots, et auparavant les Gros-Guillaume, Gautier-Guarguille, Tabarin et Jean-Farine. L'acteur Julien Geoffrin, qui jouait ce rôle, y obtint un tel succès, qu'il ne fut plus connu que sous le nom de *Jodelet*. Loret en parle ainsi dans sa Gazette :

Notre Démocrite gaulois,
De la mort subissant les lois,
A payé tribut à Nature ;
Et voici pour sa sépulture :
Ici gît qui de Jodelet
Joua cinquante ans le rôlet,
Et qui fut de même farine
Que Gros-Guillaume et Jean-Farine,
Hormis qu'il parloit mieux du nez
Que lesdits deux enfarinez.
Il fut un comique agréable,
Et, pour parler selon la fable,
Par avant que Clothon, pour nous pleine de fiel,
Eût ravi d'entre nous cet homme de théâtre,

Cet homme archi-plaisant, cet homme archi-folâtre,
La terre avait son *Mome* [1] aussi bien que le ciel.

Le sujet de la pièce de *Jodelet* et de *Dom Japhet d'Arménie* est emprunté au théâtre espagnol, où Scarron allait puiser presque tous ses motifs de comédie. Bien que ces deux pièces se distinguent par des intentions et un dialogue vraiment comiques, qui appartiennent à Scarron, elles se ressentent beaucoup trop de l'influence du théâtre d'alors, entièrement livré au genre faux, boursouflé, licencieux et grossier.

Dans la pièce de *Jodelet*, Scarron a introduit une intrigue qui, malgré son invraisemblance, a bien des fois été imitée par ses successeurs. Elle est facile à comprendre, mérite remarquable pour l'époque; les situations sont comiques, et plusieurs vers sont restés proverbes.

D'autres pièces de Scarron n'eurent pas moins de succès. Son *Héritier ridicule* fut même représenté deux fois à la cour dans la même journée. — *La Précaution inutile* a été imitée avec talent par Sédaine, dans sa *Gageure imprévue*. — *Les Hypocrites* fournirent à Molière plusieurs traits de caractère qu'on retrouve dans *Tartuffe*.

En 1653 parut *Dom Japhet d'Arménie*, pièce imitée de la comédie de Tirso de Molina, intitulée *El Bobo de Carlos Quinto;* elle ne le cède en rien à *Jodelet* par ses plaisanteries et ses gravelures. Pour l'époque où Scarron écrivait, elle ne manque point d'art, et on remarque des traits hardis auxquels le théâtre n'était point accoutumé; des scènes bouffonnes sont liées à une intrigue amoureuse qui a de l'intérêt et qui est bien imaginée. Dans les amours de Léonore et d'Alphonse on remarque même une délicatesse qui n'est pas naturelle à Scarron, et qu'il dut peut-être à l'influence de sa jeune épouse. On peut croire que, si l'on remarque dans cet ouvrage, l'un des plus éminemment bouffons que nous ayons, tant de plaisanteries outrées, et de trivialités grossières, c'est à l'état maladif et aux souffrances aiguës qu'éprouvait l'auteur qu'on doit les attribuer. On conçoit que, dans la lutte longue et douloureuse que Scarron soutenait avec tant de courage, ses plaisanteries devaient être souvent forcées.

Avec ces deux pièces, on doit compter parmi les principaux titres littéraires de Scarron l'*Énéide travestie*, dont on lit quelquefois avec plaisir une page ou deux. « Votre père, dit Boileau à Racine le fils, avait la faiblesse de lire quelquefois le *Virgile travesti* de Scarron, et d'en rire, mais il se cachait bien de moi. »

Le genre burlesque date de loin, puisqu'on attribue à Homère la Batrochomyomachie. Scarron fut parmi nous celui qui remit en honneur ce genre, maintenant fort déchu. Son meilleur ouvrage est son *Roman Comique*, bien qu'il soit peu lu maintenant. La Harpe y reconnaît une franche gaieté; le style lui en paraît naturel et plein de verve; le caractère de la Rancune lui semble piquant et bien tracé. Le *Roman comique* n'a pas peu contribué à la perfection de la langue française, car il ne faut pas oublier qu'il est antérieur aux *Provinciales*. C'était le seul ouvrage de ce poëte bouffon dont Boileau pût supporter la lecture; encore avait-il un tel dédain

[1] Son Momus.

pour ce genre d'écrits que même après le mariage secret de Louis XIV avec la veuve de Scarron, il ne put s'empêcher de le témoigner à ce monarque.

Cependant pour être juste envers Scarron, il faut lui tenir compte de l'état où se trouvait alors et le théâtre et la société.

L'époque de la Fronde avait introduit une grande liberté dans les mœurs : on se croyait tout permis en politique comme en littérature. Ce ne fut que lorsque Louis XIV eut tout remis à sa place dans la société que Racine, Molière et Boileau purent aussi rétablir l'ordre au Parnasse.

La fréquentation des spectacles n'était pas encore dans les habitudes de la bourgeoisie et de la majorité de la nation ; le public des théâtres ne se composait que des extrémités de la société, c'est-à-dire des grands et de la basse classe. Richelieu, comme pour se délasser de sa politique souvent si cruelle, prenait plaisir aux farces plus qu'ignobles des Turlupins et des Garguilles, et faisait représenter dans ses appartements des scènes grivoises dignes à peine des tréteaux des boulevards. Les pièces de Scarron nous font connaître le point de départ du théâtre, dont il sera curieux de pouvoir suivre dans ce recueil la marche jusqu'à nos jours.

Le mariage de Scarron avec mademoiselle d'Aubigné, depuis marquise de Maintenon, fut une bonne action ; il la tira de la misère : on sait quelle fut sa fortune. Née en prison, élevée à la campagne par la charité peu bienveillante de mademoiselle de Neuillant, sa parente, elle était chargée d'y surveiller la basse-cour et de conduire aux champs un troupeau de dindons. Par son mariage avec Scarron elle se trouva en rapport avec tous les beaux esprits et les hommes célèbres de son époque, et Scarron fut prophète lorsque, le notaire lui ayant demandé quel serait le douaire de la demoiselle, il répondit : *l'Immortalité ! Le nom des femmes des rois meurt avec elles ; celui de la femme de Scarron vivra éternellement.* Il lui avait aussi reconnu par-devant notaire « deux grands yeux fort mutins, un très-beau corsage, une paire de belles mains, et beaucoup d'esprit. » On remarque que, depuis son mariage, les ouvrages de Scarron se ressentirent un peu de l'influence d'une compagne aussi remarquable par l'esprit que par le goût ; ses écrits furent moins licencieux et moins grossièrement burlesques.

La reine mère, qui avait pris intérêt aux malheurs de Scarron, lui faisait une pension de quinze cents francs, qu'il avait obtenue en lui demandant la permission d'être *son malade en titre d'office*. Il prenait dans les lettres et pièces de vers qu'il lui adressait la qualité de *Scarron, par la grâce de Dieu, malade indigne de la reine*. Il avait loué Mazarin, qui lui donna une pension de cinq cents écus ; mais ce ministre ayant reçu dédaigneusement la dédicace de son *Typhon* ou la *Gigantomachie*, Scarron publia la *Mazarinade*, et la pension fut supprimée. Fort peu économe, il se trouva réduit à son marquisat de Quinet ; c'est ainsi qu'il appelait le revenu annuel de ses ouvrages que lui payait le libraire Quinet. Il mourut en 1660. Sur le point d'expirer, il dit à ses domestiques, qui fondaient en larmes : « *Mes enfants, vous ne pleurerez jamais tant pour moi que je vous ai* « *fait rire.* » Loret parle ainsi de sa mort.

Scarron, cet esprit enjoué,
Dont je fus quelquefois loué,
Scarron, fondateur du burlesque,
Et qui dans son jargon grotesque
Passait depuis plus de seize ans
Les écrivains les plus plaisans,
A vu moissonner sa personne
Par cette faux qui tout moissonne :
Lui qui ne vivait que de vers,
Est maintenant mangé des vers.
Il était de bonne famille ;
Il ne laisse ni fils ni fille :
Mais bien une aimable moitié,
Digne tout à fait d'amitié :
Étant jeune, charmante et belle,
Et tout à fait spirituelle.
. . . . . .

Voici son épithaphe, que Scarron avait lui-même composée :

Celui qui cy maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fais ici de bruit,
Prends garde que tu ne l'éveille ;
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

Si comme écrivain l'auteur de *Jodelet* doit être exclu du Temple du Goût, comme homme il mérite d'occuper une place distinguée parmi les philosophes. Conserver au milieu des souffrances les plus aiguës une bonne humeur inaltérable suppose une force d'âme peu commune. En général on supporte avec plus de résignation les peines morales que les maux physiques ; Scarron leur opposa toujours un caractère stoïque, un front riant, et sa gaieté ne l'abandonna pas au moment même où il était frappé par la faux du Temps.

A. F. D

JODELET.

PERSONNAGES.

DON JUAN D'ALVARADE.
DON LOUIS DE ROCHAS.
DON FERNAND DE ROCHAS.
ISABELLE DE ROCHAS, fille de don Fernand.
LUCRÈCE D'ALVARADE, sœur de don Juan.
JODELET, valet de don Juan.
ÉTIENNE, valet de don Louis.
BÉATRIX, servante d'Isabelle.

La scène est à Madrid.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une rue dans laquelle est la maison de don Fernand. Il est nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

JODELET, D. JUAN.

JODELET.

Oui, je n'en doute plus, ou bien vous êtes fou,
Ou le diable d'enfer, qui vous casse le cou,
A depuis peu chez vous élu son domicile.
Arriver à telle heure en une telle ville!
Courir toute la nuit sans boire ni manger,
Menacer son valet et le faire enrager!...

D. JUAN.

Taisez-vous, maître sot; cette rue où nous sommes
Est celle que je cherche.

JODELET.

O le plus fou des hommes!
Et qu'y voulez-vous faire après minuit sonné?
Aller voir don Fernand?

D. JUAN.

Oui, tu l'as deviné;
Je veux dès cette nuit aller voir Isabelle.

JODELET.

Dès cette nuit plutôt vous brouiller la cervelle,

Si cervelle chez vous est encore à brouiller.

D. JUAN.

Si faut-il, Jodelet, te résoudre à veiller :
Quelque las que tu sois, quelque faim qui te tue,
Je ne suis pas d'avis de sortir de la rue
Sans avoir vu de près l'objet de mon amour,
Le dussé-je chercher jusques au point du jour.

JODELET.

Ressouviens-toi, mortel, qu'il est tantôt une heure;
Que l'on n'ouvrira point où don Fernand demeure;
Que nous sommes partis ce matin de Burgos;
Que tantôt sur mulets et tantôt sur chevaux,
Nous avons, vous et moi, grâce à votre hyménée,
Couru comme deux fous le long de la journée,
Et que toute la nuit faire le chat-huant
Est très-grande folie au seigneur don Juan.

D. JUAN.

Ressouviens-toi, mortel, qui n'aime que sa gueule,
Que ne vivre ici-bas rien que pour elle seule
Est être pis que bête; et donc, ô Jodelet!
Vous n'êtes qu'une bête habillée en valet.

JODELET.

Que je hais les railleurs!

D. JUAN.

Que je hais les ivrognes!

JODELET.

Que je hais les amants et leurs mourantes trognes!

D. JUAN.

Moi, que j'aime Isabelle, et que son seul portrait
Me perce jusqu'au cœur d'un redoutable trait!

JODELET.

Vous êtes donc de ceux qu'une seule peinture
Remplit de feux grégeois, et met à la torture;
Et si monsieur le peintre a bien fait un museau,
S'il s'est heureusement escrimé du pinceau;
S'il vous a fait en toile une adorable idole,
L'original peut être une fort belle folle;
Sa bouche de corail peut enfermer dedans
De petits os pourris au lieu de belles dents.
Un portrait dira-t-il les défauts de sa taille,

Si son corps est armé d'une jaque de maille [1]?
S'il a quelques égouts [2], outre les naturels?
Accident très-contraire aux appétits charnels;
Enfin, si ce n'est point quelque horrible squelette
Dont les beautés, la nuit, sont dessous la toilette?
Ma foi! si l'on vous voit de femme mal pourvu,
Puisque vous vous coiffez devant que d'avoir vu,
Vous ne serez pas plaint de beaucoup de personnes.

D. JUAN.

Sais-tu bien, Jodelet, alors que tu raisonnes,
Qu'il n'est pas sous le ciel un plus fâcheux que toi?

JODELET.

Il n'est pas sous le ciel un plus fâché que moi,
Quand il faut à tâtons courir de rue en rue,
Ou dessous un balcon faire le pied de grue.

D. JUAN.

Jodelet?

JODELET.

Don Juan?

D. JUAN.

Sans doute, mon portrait
Envers mon Isabelle aura fait son effet?
J'y suis peint à ravir.

JODELET.

Je sais bien le contraire.

D. JUAN.

Que dis-tu?

JODELET.

Je vous dis qu'il n'a fait que déplaire.

D. JUAN.

D'où diable le sais-tu?

JODELET.

D'où? je le sais fort bien,
Parce qu'au lieu du vôtre elle a reçu le mien.

D. JUAN.

Traître! si tu dis vrai... Mais je crois que tu railles;
J'irai chercher ta vie au fond de tes entrailles.

[1] Une jaque était un habillement court et serré qui couvrait le corps depuis le cou jusqu'aux cuisses.

[2] Ces détails et ceux qu'on lit quatre vers plus haut prouvent combien le public avait alors le goût grossier.

JODELET.

Venez-la donc chercher, car je ne raille point ;
Mais en frappant mon corps, épargnez mon pourpoint[1].

D. JUAN.

Ne pense pas tourner la chose en raillerie.
Dis, comment l'as-tu fait ?

JODELET.

Vous êtes en furie.

D. JUAN.

Oui, j'y suis tout de bon ; je n'y fus jamais tant.

JODELET.

Lorsqu'avec bon congé du cardinal Infant,
Et lettres de faveur, nous partîmes de Flandre...

D. JUAN.

Eh bien ?

JODELET.

Écoutez donc, et vous l'allez apprendre.
Le désir violent de vous voir à Burgos
Vous fit aller bien vite et par monts et par vaux :
Le voyage fut court ; mais à notre arrivée,
Un frère mis à mort, une sœur enlevée,
Sans savoir où, par qui, ni pourquoi, ni comment,
Vous pensèrent quasi gâter le jugement.

D. JUAN.

A quel propos, méchant, viens-tu rouvrir ma plaie
Par le ressouvenir d'une perte trop vraie ?
Ah ! frère non vengé ! sœur qui m'ôtes l'honneur !
Et de ton assassin et de ton suborneur
Je saurai par mon bras si bien me satisfaire,
Que je pourrai vanter ce que j'avais à taire...
Mais venons au portrait.

JODELET.

J'y vais tant que je puis,
Mais, ma foi, je ne sais quasi plus où j'en suis.
Je ne fais que tirer et rengaîner ma langue ;

[1] Partie de l'ancien habillement français, qui couvrait le corps depuis le cou jusqu'à la ceinture. Cette réponse de Jodelet est vraiment comique. Scarron est naturellement gai, quand il ne cherche pas à être grossièrement licencieux. Du temps des possédés de Saint-Médard Mgr le duc d'Orléans, qui avait eu la curiosité de venir les voir, se voyant menacé par l'un d'eux, qui lui faisait des grimaces, lui dit en levant sa canne sur lui : *Monsieur le Diable, prenez garde, je vais rosser votre étui.*

Car vous interrompez à tout coup ma harangue :
Je n'ai pourtant rien dit qui ne soit à propos.

D. JUAN.

Que ne racontes-tu la chose en peu de mots ?

JODELET.

Je ne puis pas parler tandis qu'un autre cause ;
Pour moi, je dis toujours par ordre chaque chose :
Or, pour votre portrait que j'avais oublié...

D. JUAN.

Jamais ses longs discours ne m'ont tant ennuyé.

JODELET.

A peine fûmes-nous de retour en Castille,
Que Fernand de Rochas vous proposa sa fille.
Là-dessus, son portrait, qui vous fut apporté,
Vous rendit plus brûlant que le soleil d'été :
Vingt mille écus étaient offerts avec la belle ;
Et vous, pour la charmer, comme vous l'étiez d'elle,
Vous voulûtes aussi qu'elle eût votre portrait ;
Ainsi vous la frappiez avec son même trait.
Lors à bon chat, bon rat, et la pauvre donzelle
Était pour en avoir profondément dans l'aile :
Le stratagème était d'amant bien raffiné ;
Mais le ciel autrement en avait ordonné.

D. JUAN.

Enfin, finiras-tu quelque jour ton histoire ?

JODELET.

Oui, seigneur, mais il faut vous remettre en mémoire,
Car pour moi je suis las de me ressouvenir.

D. JUAN.

Fusses-tu las aussi de tant m'entretenir !
J'ai bien ici besoin de patience extrême.

JODELET.

Vous vous souviendrez donc que votre peintre même
Me voulut peindre aussi.

D. JUAN.

Poursuis, je le sais bien.

JODELET.

Savez-vous bien aussi qu'il ne m'en coûta rien,
Et que ce bon Flamand est brave homme, ou je meure ?

D. JUAN.

Eh bien ! crois-tu pouvoir achever dans une heure ?

As-tu brûlé, vendu, bu, mangé mon portrait?
L'ai-je encore? l'a-t-elle? enfin, qu'en as-tu fait?

JODELET.

Donnez-vous patience, et vous l'allez apprendre.
Mais retournons chez nous, et laissons là la Flandre.
Comme j'étais après à vous empaqueter
(Vous savez que je suis très-facile à tenter
Et que le ciel m'a fait curieux de nature),
Pour votre grand malheur, j'avisai ma peinture,
Celle qu'au Pays-Bas, comme je vous ai dit,
Sans qu'il m'en coûtât rien, votre peintre me fit;
Je la mis aussitôt vis-à-vis de la vôtre,
Pour voir si l'une était aussi belle que l'autre.
Lors, je ne sais comment le diable s'en mêla,
Ni ne vous puis conter comment se fit cela;
La mienne prit la poste, et la vôtre restée,
Fit que j'eus quelques jours la tête inquiétée.
Mais le temps qui dissipe et chasse les ennuis,
M'ayant favorisé de quelques bonnes nuits,
Je me suis défâché de peur d'être malade.
Vous, si vous me croyez, sans faire d'incartade,
Vous ne songerez plus au mal que j'ai commis;
Puisque c'est par mégarde, il doit être remis.
Voilà la vérité, comme on dit, toute nue.

D. JUAN.

Et qu'aura-t-elle dit de ta face cornue?
Chien! qu'aura-t-elle dit de ton nez de blaireau?
Infâme!

JODELET.

Elle aura dit que vous n'êtes pas beau,
Et que si nous étions artisans de nous-mêmes,
On ne verrait partout que des beautés extrêmes;
Qu'un chacun se ferait le nez efféminé,
Et que vous l'avez tel que Dieu vous l'a donné.
Mais que mal à propos peu de chose vous choque,
Si vous pouvez demain lui conter l'équivoque!
Quand elle vous verra brillant comme un Phébus,
Vous me remercierez d'un si plaisant abus.

SCÈNE II.

D. JUAN, JODELET, ÉTIENNE.

D. JUAN.

Paix là! je vois quelqu'un qui saura bien, peut-être,
Où loge don Fernand; va le joindre.

JODELET.

Mon maître...

D. JUAN.

Que veux-tu? parle bas.

JODELET.

Peut-être il n'en sait rien.

D. JUAN.

Ah! malheureux poltron! tu mériterais bien
Qu'il te donnât cent coups.

JODELET.

Il le pourra bien faire...
(A Étienne.)
Cavalier?

ÉTIENNE.

Qui va là?

JODELET.

Soit dit sans vous déplaire,
Où loge don Fernand?

ÉTIENNE.

C'est ici sa maison.

JODELET, haussant la voix.

Ah! vraiment pour ce coup mon maître avait raison.
(A don Juan.)
Le beau-père est trouvé, venez vite, son gendre,
Nous n'avons qu'à frapper.

ÉTIENNE, à part.

Et moi, je viens d'apprendre
Que je suis un vrai sot de leur avoir montré
Où mon maître tantôt est en cachette entré,
Et d'où je le tiens près de sortir tout à l'heure.
Mais j'y veux donner ordre.

D. JUAN, à Étienne.

Est-ce ici qu'il demeure?

ÉTIENNE.

Oui; mais il est malade, et n'aime pas le bruit.

Quelles gens êtes-vous?

JODELET.

Nous n'allons que la nuit;
Nous portons à la nuit amitié singulière,
Et serions bien fâchés d'avoir vu la lumière :
Nous sommes de Norwége, un pays vers le nord,
Où maudit d'un chacun est tout homme qui dort.
Pour moi, je ne dors point. Voyez-vous là mon maître?
C'est le plus grand veilleur qui se trouve peut-être.

ÉTIENNE.

Ou plutôt un voleur qui me fera raison,
De m'avoir l'autre jour surpris en trahison [1].
Oui, je le connais bien, et vous étiez ensemble.

JODELET.

Homme un peu bien colère et bien fou, ce me semble!
Sachez si nous l'étions la moitié tant que vous,
Que de ma blanche main vous auriez mille coups,
(Tirant son épée.)
Et, si vous ne fuyez, que cette mienne lame
N'aura plus de fourreau que celui de votre âme.
(A don Juan.)
Mon maître, avancez-vous; je commence à mollir,
Et sans l'obscurité, vous me verriez pâlir.

D. JUAN, mettant l'épée à la main.

A moi, rustaud! à moi, que je vous civilise!

ÉTIENNE, bas.

Si faut-il, ténébreux, que je vous dépayse.
(Haut.)
A deux cents pas d'ici, quoique vous soyez deux,
Si vous osez me suivre, on s'y battra bien mieux.

D. JUAN.

Oui-dà! je vous suivrai.
(Il joint Étienne qui ferraille en reculant et se sauve.)

SCÈNE III.

D. JUAN, JODELET.

JODELET.

La peste! comme il drille [2]!
J'ai pourtant eu frayeur de ce chien de soudrille [3];

[1] *Traîtreusement.*
[2] *Comme il fuit*, du verbe *driller.*
[3] Soldat libertin, fripon.

Autrement, sans péril, je lui cassais les os.
Foin ! je n'aurai jamais poltron plus à propos...
Mais d'où diable est sorti cet autre vilain homme?

SCÈNE IV.

D. LOUIS, D. JUAN, JODELET.

D. LOUIS, descendant du balcon de la maison de don Fernand, avec une échelle de corde, appelle son valet.

Étienne!

JODELET, à don Louis.

Qui va là?

D. JUAN, à Jodelet.

C'est son valet qu'il nomme;
Celui qui, devant nous, vient de gagner au pied.

D. LOUIS, à part.

Ou je me trompe fort, ou je suis épié;
Mais la rumeur ici troublerait Isabelle,
Et je dois mépriser l'honneur pour l'amour d'elle.
Fuyons, puisqu'il le faut.

(Il se retire.)

SCÈNE V.

D. JUAN, JODELET.

(Don Juan met l'épée à la main, cherche don Louis, rencontre l'épée nue de Jodelet, qui tombe à terre d'effroi, couché sur le dos, et pare de bas en haut les bottes que pousse son maître.)

D. JUAN.

Demeure, ou tu es mort.
Demeure, encore un coup.

JODELET, parant.

Diantre! qu'il pousse fort!

D. JUAN.

Dis ton nom, vitement, ou je t'ôte la vie.

JODELET.

Je suis don Jodelet, natif de Ségovie.

D. JUAN.

Au diable le maraud! Et l'homme du balcon?..

JODELET.

Il s'en est envolé léger comme un faucon;

Et moi, sot que je suis, je vidais sa querelle,
Tandis que le poltron enfilait la venelle[1].
De deux grands vilains coups que vous m'avez poussés,
J'ai cru mes intestins par deux fois offensés.
Vous êtes un peu prompt; mais de grâce, mon maître,
On sort donc à Madrid ainsi par la fenêtre?
Vous ne me dites mot.

D. JUAN.

L'as-tu bien entendu?

JODELET.

Oui.

D. JUAN.

J'en suis tout confus.

JODELET.

Et moi tout confondu.

D. JUAN.

Je ne dois pas ici rien faire à la volée.

JODELET.

Vous avez, ce me semble, un peu l'âme troublée.

D. JUAN.

Oui, je l'ai, Jodelet, et j'en ai du sujet[2].
Mais raisonnons un peu là-dessus.

JODELET.

C'est bien fait.
Raisonnons; aussi bien j'en ai très-grande envie,
Et je ne pense pas, durant toute ma vie,
Avoir été jamais en mes raisons si fort:
Raisonnons donc, mon maître, et raisonnons bien fort.

D. JUAN.

Je suis né dans Burgos, pauvre, mais d'une race[3]
Exempte, jusqu'à moi, de honte et de disgrâce.

JODELET.

Fort bien.

D. JUAN.

A mon retour de la guerre à Burgos,

[1] *Venelle*, petite rue. *Enfiler la venelle*, s'enfuir. La Fontaine emploie cette locution.

[2] *Inconsidérément.*

[3] Il y a de l'adresse de la part de l'auteur à remettre ainsi sous les yeux du public les principaux événements de la pièce. Ce n'est point une répétition inutile dans un ouvrage dont l'intrigue est double, et dont, par conséquent, le spectateur doit avoir beaucoup de peine à suivre tous les fils.

Je me trouve attaqué de deux différents maux :
Le meurtre de mon frère, et ma sœur enlevée
(Quoique soigneusement dans l'honneur élevée),
Me causent un chagrin qui n'eut jamais d'égal.

JODELET.

Fort mal, fort mal, fort mal, et quatre fois fort mal!

D. JUAN.

Don Fernand me choisit pour époux d'Isabelle;
Ton portrait pour le mien est reçu de la belle.

JODELET.

Pas trop mal.

D. JUAN.

Nous traitons cette affaire sans bruit,
Et je pars pour Madrid, où j'arrive de nuit.

JODELET.

Un peu mal.

D. JUAN.

Sans songer à me chercher un gîte,
Mon amour droit ici m'amène.

JODELET.

Un peu trop vite.

D. JUAN.

Je rencontre un valet où loge don Fernand,
Qui me fait à dessein querelle d'Allemand.
J'en vois sortir son maître.

JODELET.

Il est vrai qu'il détale
Comme un poltron qu'il est.

D. JUAN.

Mais, de peur de scandale;
Certes! il ne vint point à nous comme un poltron.

JODELET.

Comment y vint-il donc, le malheureux larron?

D. JUAN.

Il y vint; Jodelet, comme aimé d'Isabelle.

JODELET.

Fort mal.

D. JUAN.

Et c'est cela qui me met en cervelle [1].

[1] Qui me donne des inquiétudes, des soupçons.

JODELET.

Raisonnons donc encore.

D. JUAN.

Ah! ne raisonne plus;
Tes sots raisonnements sont ici superflus.
Attends... Certain conseil que l'amour me suggère
Guérira mes soupçons; c'est en toi que j'espère.
Il faut que dès demain, ô mon cher Jodelet!
Tu passes pour mon maître, et moi pour ton valet[1] :
Ton portrait supposé fait ici des merveilles.

(Jodelet remue la tête.)

Qu'as-tu, cher Jodelet? tu branles les oreilles.

JODELET.

Tous ces déguisements sentent trop le bâton;
J'aime mieux raisonner. Et puis, que dirait-on?
Don Juan est valet, et Jodelet est maître;
Et si, par grand malheur (car enfin tout peut être),
Votre maîtresse m'aime, et si je l'aime aussi?

D. JUAN.

De cela, Jodelet, ne prends aucun souci;
Le mal sera pour moi. Mais durant cette feinte,
Les trop justes soupçons dont mon âme est atteinte
Pourront être éclaircis; car, comme Jodelet,
Je ferai confidence avecque ce valet,
Je ferai l'amoureux de la moindre soubrette :
Mes présents ouvriront l'âme la plus secrète.
Toi, mangeant comme un chancre, et buvant comme un trou[2],
Paré de chaînes d'or comme un roi du Pérou,
Sans prendre aucune part à ma mélancolie...

JODELET.

Je commence à trouver l'invention jolie.

D. JUAN.

Chez le bon don Fernand tu seras régalé;
Et moi, de mes soupçons sans cesse bourrelé,
Je me verrai réduit à te porter envie,
Sans espoir de guérir durant ma triste vie.

[1] Combien de fois n'a-t-on pas imité, depuis Scarron, la ruse imaginée par don Juan? Ce seul vers contient le sujet de deux cents pièces de théâtre.

[2] En général, Scarron ne s'embarrasse guère de donner à chacun de ses personnages le langage qui convient à son état et à son caractère. Ici don Juan s'exprime un peu à la Jodelet. C'est une remarque qu'on aurait souvent occasion de faire.

JODELET.

Et ne pourrai-je pas, pour mieux représenter
Le seigneur don Juan, quelquefois charpenter
Sur votre noble dos? Bien souvent, ce me semble,
Vous en usez ainsi.

D. JUAN.

Quand nous serons ensemble,
Tout seuls et sans témoins, oui, je te le permets.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

JODELET.

Potages mitonnés, savoureux entremets,
Bisques[1], pâtés, ragoûts, enfin, dans mes entrailles
Vous serez digérés! Et vous, lâches canailles,
Courtisans de Madrid, luisants, polis et beaux,
Nous vous en fournirons des cocus de Burgos.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon de la maison de don Fernand.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, BÉATRIX.

ISABELLE.

Croyez-moi, Béatrix, faites votre paquet,
Sans penser m'éblouir avec votre caquet:
Je ne veux plus de vous.

BÉATRIX.

Eh! du moins que je sache
Pour quel mal, contre moi, ma maîtresse se fâche?

ISABELLE.

Vous ne le savez pas?

BÉATRIX.

Ma foi, si j'en sais rien,
Ne puissé-je jamais hanter les gens de bien!

[1] Les bisques étaient des potages de coulis d'écrevisses.

ISABELLE.

N'importe, je vous chasse.

BÉATRIX.

Eh bien donc! patience.
Je n'ai pourtant rien fait contre ma conscience;
Et je veux, si jamais j'ai contre vous manqué,
Crever comme un boudin que l'on n'a pas piqué[1].
Tout ce malheur me vient de quelque âme traîtresse,
Et tout mon péché n'est qu'aimer trop ma maîtresse.
Vraiment! l'on dit bien vrai, que toujours les flatteurs
Sont plus crus mille fois que les bons serviteurs.

ISABELLE.

Oui, dame Béatrix, vous êtes innocente!
Il n'est point dans Madrid de meilleure servante!
Vous n'avez point ouvert mon balcon cette nuit?
Vous n'alliez point nu-pieds pour faire moins de bruit?

BÉATRIX.

Hélas! je m'en souviens, c'était votre dentelle
Que j'avais mis sécher dessus une ficelle,
Et j'eus peur que la nuit on la prît en ce lieu.

ISABELLE.

Vous ne parlâtes point?

BÉATRIX.

C'est que je priais Dieu.

ISABELLE.

Quoi! si haut?...

BÉATRIX.

Je le fais afin que Dieu m'entende,
Et la dévotion en est beaucoup plus grande.

ISABELLE.

Et l'homme qui sauta de mon balcon en bas,
Était-ce ma dentelle?

BÉATRIX.

Ah! ne le croyez pas.

ISABELLE.

Je l'ai vu, Béatrix.

BÉATRIX.

Ah! ma bonne maîtresse,
Il est vrai, don Louis...

[1] Cette comparaison burlesque et triviale fait image. Mais elle serait mieux placée dans le Cuisinier royal que dans une comédie.

ISABELLE.

Ah Dieu! ce nom me blesse.
Quoi! ce fut don Louis?

BÉATRIX.

Oui, votre beau cousin.

ISABELLE.

Mon beau cousin, méchante! et pour quel beau dessein
L'aviez-vous introduit, infâme, abominable?

BÉATRIX.

Si c'est un grand péché que d'être charitable,
Vous avez grand sujet de me crier bien fort;
Mais si vous m'écoutiez, je n'aurais pas grand tort.

ISABELLE.

Vous parlerez longtemps avant que je vous croie.

BÉATRIX.

Ne puissiez-vous jamais souffrir que je vous voie,
Si je ne vous dis vrai. Ce fut donc hier au soir
Que le bon don Louis vint ici pour vous voir.
A cause qu'il pleuvait, je le mis dans la salle :
Ce fut bien malgré moi, car je crains le scandale ;
Mais le drôle qu'il est, entra bon gré mal gré.
Tôt après j'entendis cracher sur le degré
Votre père Fernand : vous savez bien qu'il crache
Plus fort qu'aucun qui soit dans Madrid que je sache.
Au bruit de ce crachat don Louis se sauva
Dedans votre balcon, qu'entr'ouvert il trouva :
Je l'enfermais encor lorsque vous arrivâtes;
Avecque le vieillard trop longtemps vous causâtes.
Cependant don Louis le balcon habitait,
Où de vos longs discours peu content il était.
Enfin, quand je vous vis dans le lit assoupie,
Moi qui suis de tout temps encline à l'œuvre pie,
Je l'allai délivrer très-charitablement.
Il me dit qu'il voulait vous parler un moment.
Je dis : *Nescio vos*, et lui chantai goguette [1],
Disant : allez chercher votre Dariolette [2].
Une autre l'eût servi, car il parlait des mieux,
Et je voyais tomber les larmes de ses yeux;
Mais lorsqu'en me coulant en main quelques pistoles,

[1] Je lui dis des injures.
[2] C'était la confidente d'une héroïne de roman.

Et qu'en me conjurant de ses belles paroles,
En m'appelant mon cœur, ma chère Béatrix,
Il m'eut mis dans le doigt une bague de prix,
Je veux bien l'avouer, j'eus une telle rage,
Que je pensai deux fois lui sauter au visage...
Non que tous ses regrets ne me fissent pitié,
Et vraiment je le crois de fort bonne amitié;
Mais dans vos intérêts je ne connais personne :
Brebis partout ailleurs, je suis une lionne;
Et lui, sitôt qu'il vit que ce n'était plus jeu,
Que de fine fureur j'avais la face en feu,
Du balcon sans tarder il sauta dans la rue,
Où j'entendis crier, tôt après : *tue, tue!*
Voilà ce grand sujet de mon exclusion,
Et le juste loyer [1] de mon affection.
Il faut bien que je sois fille peu fortunée :
Je fondais mon bonheur dessus votre hyménée;
Et si de don Juan, qu'on dit être venu,
Mon zèle à vous servir pouvait être connu,
Je n'espérais pas moins.

ISABELLE.

Quoi! don Juan encore?
Un homme que je crains, un homme que j'abhorre,
Après un don Louis, m'est par vous allégué!
Prétendez-vous par là me rendre l'esprit gai?
Adieu, fille de bien; que plus je ne vous voie.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

BÉATRIX.

Au diable don Louis! c'est là que je t'envoie.
Maudit soit le badaud et l'amoureux transi!
Le malheureux qu'il est me cause tout ceci.
Est-il dedans Madrid fille plus malheureuse?

SCÈNE III.

D. FERNAND, BÉATRIX.

D. FERNAND.

Qu'avez-vous, Béatrix, vous faites la pleureuse.

[1] Le *salaire*, la *récompense*.

BÉATRIX.

Votre fille me chasse ; et si, je n'ai rien fait,
Que lui représenter qu'elle doit en effet
Agréer don Juan, parce qu'il le mérite,
Et que vous le voulez.

D. FERNAND.

La cause est bien petite
Pour vous mettre dehors, et ma fille a grand tort :
Mais pour vous rajuster [1] je ferai mon effort.
Faites-la-moi venir.

(Béatrix sort.)

SCÈNE IV.

D. FERNAND.

Souvent mon Isabelle
Et cette Béatrix ont ensemble querelle :
Tantôt c'est pour un mot de travers répondu,
Pour un miroir cassé, pour du blanc répandu [2];
Souvent aussi ce n'est que pour une vétille,
C'est-à-dire, pour rien... Mais j'aperçois ma fille.

SCÈNE V.

D. FERNAND, ISABELLE.

D. FERNAND.

Ce n'est pas la saison de chasser des valets,
Quand il ne faut penser qu'à danses et ballets :
Pour moi, tout le premier, je veux faire gambade,
Car j'espère [3] aujourd'hui don Juan d'Alvarade.

ISABELLE.

Espérez, espérez cet agréable époux ;

[1] *Vous raccommoder, vous réconcilier.*

[2] Du temps de Scarron, les demoiselles se plâtraient le visage, et ne se montraient guère en public que sous une couche de blanc et de rouge. Boileau a dit à ce sujet :

Attends, discret mari, que la belle en cornette,
Le soir, ait étalé son teint sur sa toilette,
Et dans quatre mouchoirs, de sa beauté salis,
Envoie au blanchisseur ses roses et ses lis.

[3] Pour *j'attends* aujourd'hui don Juan d'Alvarade. Ce mot s'emploie encore avec cette signification dans quelques provinces.

Moi, j'espère la mort moins cruelle que vous.

D. FERNAND.

Je suis donc bien cruel, puisqu'elle est moins cruelle?
Vraiment, notre Isabeau, vous nous la baillez belle!
Ah! que si je croyais mon esprit irrité,
Votre jeune museau se verrait souffleté!
Et si je faisais bien, qu'avec ces deux mains closes,
Je ternirais de lis et fanerais de roses!
Vous voulez volontiers quelque godelureau,
Qui méthodiquement vous lèche le morveau[1];
Un faiseur de recueils, un débiteur de rimes;
Un de ces libertins qui causent aux Minimes[2];
Un plisseur de canons[3], un de ces fainéants
Qui passent tout un jour à nouer des galants[4],
Ou se faire traîner couché dans un carrosse...
Si je lui faisais plaie, ou du moins une bosse,
Ne ferais-je pas bien? Qu'en dis-tu, ma raison?
Puis-je oublier sa faute, à moins d'être un oison?
(Isabelle rit.)
La coquine s'en rit, et je veux qu'elle en pleure;
Et moi, j'en ris aussi, peu s'en faut, ou je meure!
Quand quelqu'un pleure ou rit, j'en use tout ainsi;
Et parce qu'elle rit, je m'en vais rire aussi.
(Il rit.)
Peste! que je suis sot!

ISABELLE.

Je confesse, mon père,
Que vous avez raison de vous mettre en colère;

[1] Il est impossible d'être plus grossièrement comique. Après Jodelet et Béatrix, don Fernand est, de tous les autres personnages, celui qui s'exprime avec la familiarité la plus triviale.

[2] Puisque la scène est à Madrid, il n'est pas présumable que Scarron ait voulu parler ici des *Minimes*, dont l'Église était située à la Place-Royale, et où les élégants du siècle allaient entendre la messe et causaient de manière à troubler l'office divin.

[3] Les canons étaient des ornements d'étoffe froncés et attachés au bas de la culotte. Il paraît qu'à cette époque les hommes jouaient avec les plis de leurs canons, comme les élégants jouèrent ensuite avec leurs manchettes ou leur jabot.

[4] Des *nœuds de rubans*. Corneille a dit, dans la *Galerie du Palais* :

Viens, je te veux donner tout à l'heure un galant.

Et *Gros René*, dans le *Dépit amoureux*, rend à Marinette

Son beau galant de neige avec sa nonpareille.

(Lui montrant un portrait.)
Mais confessez aussi, regardant ce tableau,
Affreux au dernier point, bien loin de sembler beau,
Que ma douleur est juste alors qu'elle est extrême,
Et qu'il faut bien qu'il soit la brutalité même,
Le brutal sur lequel ce marmouset[1] est fait.

D. FERNAND, prenant le portrait.
Vous jugez donc d'un homme en voyant son portrait?
Souvent un vilain corps loge un noble courage,
Et c'est un grand menteur souvent que le visage.
(Regardant le portrait.)
Il est vrai, celui-ci doit se plaindre de l'art,
Et tout y représente un insigne pendard.
Où diable ai-je pêché ce détestable gendre?
Et comment don Fernand a-t-il pu se méprendre?
Je pensais bien avoir trouvé la pie au nid;
Mais pourtant... mais pourtant, beaucoup de gens m'ont dit
Qu'on estime à la cour ce Juan d'Alvarade.
(Lui rendant le portrait.)
Or bien, promettez-moi, sans faire de boutade,
Que vous le traiterez partout civilement,
Et moi je vous promets, foi d'homme qui ne ment,
S'il se trouve aussi sot que sa peinture est laide,
A tous ces embarras de donner bon remède...
Mais une dame vient qui ne se veut montrer.
Je voudrais bien savoir qui l'aura fait entrer,
Sans venir demander si nous sommes visibles.
Les bourreaux de valets sont tous incorrigibles.

SCÈNE VI.

D. FERNAND, ISABELLE, LUCRÈCE, voilée.

D. FERNAND, à Lucrèce.
Madame, sans vous voir et sans vous demander
Le nom que vous avez, vous pouvez commander.

LUCRÈCE, à don Fernand.
Je n'attendais pas moins d'une âme si civile.
Je viens, ô don Fernand! chez vous chercher asile.
Mais puis-je, sans témoin, vous conter mon malheur?

[1] *Marmouset*, petite figure grotesque. On appelle encore ainsi, par dérision, un petit homme mal fait. *Magot* a remplacé *Marmouset*.

D. FERNAND, à Lucrèce.

(A Isabelle.)

Oui-dà. Retirez-vous.

(Isabelle sort.)

SCÈNE VII.

D. FERNAND, LUCRÈCE.

LUCRÈCE, à part.

Fais si bien, ma douleur,
Que l'on puisse trouver quelque excuse à mes fautes.
Non, je ne me plains point du repos que tu m'ôtes,
Si je puis faire voir, par mes pleurs infinis,
Que mes yeux ont été de mon crime punis.
Mes yeux, mes traîtres yeux qui reçurent la flamme
Qui noircit mon honneur et me couvre de blâme;
Mes traîtres yeux de qui les criminels plaisirs
Me feront à la fin exhaler en soupirs.
Pleurez donc, ô mes yeux! soupirez, ma poitrine!

D. FERNAND, à part.

Parbleu! cette étrangère est de fort bonne mine.

LUCRÈCE, à don Fernand, se jetant à genoux.

Et vous, mes faibles bras, embrassez ses genoux.
Vous ne me verrez point lever de devant vous,
Que je n'aie obtenu le secours que j'espère.

D. FERNAND.

Ce style est de roman, et je vous en révère.

(Il la fait relever.)

Ma sotte d'Isabeau n'a jamais lu roman:
Quant est de moi, j'estime Amadis grandement.

(Lucrèce lève son voile.)

Vous n'êtes pas personne à qui rien on refuse;
De refuser aussi personne ne m'accuse.
Croyez donc aisément, tout cela supposé,
Qu'il ne vous sera rien de ma part refusé.

LUCRÈCE.

Il faut donc, ô Fernand! que je vous importune
Du récit de ma race et de mon infortune.
Pour ma race bientôt vous en serez savant;
Car mon père défunt m'a dit assez souvent,
Qu'il avait avec vous fait amitié dans Rome,

Et qu'il vous connaissait pour brave gentilhomme.

D. FERNAND.

Ces vers sont de Mairet : je les sais bien par cœur;
Ils sont très à propos, et d'un très-bon auteur :
Toujours d'un bon auteur la lecture profite,
Et savoir bien des vers est chose de mérite.

LUCRÈCE.

Burgos est donc la ville où je reçus le jour;
Mais cette ville enfin vit naître mon amour,
Et je dois l'abhorrer et pour l'un et pour l'autre.
Hélas! fut-il jamais destin pareil au nôtre!
Car ma mère, en travail, quand je naquis, mourut;
Mon père, de regret, quand mon amour parut.
Cruel ressouvenir de ma faute passée,
Quand donnerez-vous trêve à ma triste pensée?
Diégo d'Alvarade est le nom qu'il avait;
Avec beaucoup de soin sa bonté m'élevait :
Je lui fis espérer beaucoup de mon enfance;
Mais, hélas! ce fut bien une fausse espérance.
Mes deux frères n'étaient pas moins de lui chéris,
Car le ciel les avait traités en favoris.
Je vivais avec eux contente et fortunée;
Mais que l'amour bientôt changea ma destinée!
Un étranger qui vint aux fêtes de Burgos,
Fit voir en nos tournois qu'il avait peu d'égaux.
Nous nous vîmes le soir dedans une assemblée :
Je souffris son abord, et j'en fus cajolée,
Ou plutôt mon esprit fut par le sien charmé :
Il feignit de m'aimer, tout de bon je l'aimai.
Mais souffrez que mes pleurs vous apprennent le reste,
Car tout en est honteux, car tout en est funeste,
Puisque mon crime, hélas! un frère me ravit,
Et que d'affliction mon père le suivit.
Moi, sans pleurer leur mort, sans rougir de ma flamme
(L'amour avait banni la raison de mon âme),
J'adorais en esprit mon infidèle amant,
Que j'attendis deux ans à Burgos vainement.
A la fin je vois bien que je suis délaissée.
Je quitte mes parents, et, comme une insensée,
Maudissant mon amour, souhaitant le trépas,
Pour trouver ce méchant j'adresse ici mes pas.

Hélas! il m'avait dit qu'il me serait fidèle.
Mais qu'on croit aisément alors qu'on se croit belle,
Et que pour s'assurer d'un cœur comme le sien,
La beauté bien souvent est un faible lien!
J'en suis, ô don Fernand, un exemple effroyable;
Car pour avoir cru trop un tigre impitoyable,
Qui me prit par les yeux et triompha de moi,
Se déguisant d'un nom aussi faux que sa foi,
Je me vois devant vous comme une forcenée,
Maudissant mille fois le jour sa destinée.
Hélas! que contre moi le ciel est irrité,
Puisque tout mon espoir n'est qu'un nom aposté[1],
Et qu'avec cet espoir justement je m'étonne,
Quand je vois que ce nom n'est connu de personne!
Cependant il est vrai qu'il habite ces lieux,
L'ingrat! car l'autre jour il parut à mes yeux;
Mais je ne le pus joindre; et je n'ai pu connaître,
Par un nom qu'il n'a pas, la demeure d'un traître
Que le ciel à mes yeux ne devrait plus cacher,
Si les pleurs avaient pu jusqu'ici le toucher.
Mais je m'adresse à vous comme au dernier remède:
Pour trouver cet ingrat, je demande votre aide.
Je sais bien, vu le rang qu'en ces lieux vous tenez,
Qu'il me fera raison si vous l'entreprenez.
Je n'alléguerai point mon père et sa mémoire;
Je veux vous conjurer par votre seule gloire,
Et sans vous obliger d'un langage flatteur.

D. FERNAND.

Pour faire court, je suis votre humble serviteur,
Et l'ai toujours été de monsieur votre père:
Il me faisait l'honneur de m'appeler son frère;
Quant à vous, disposez de tout ce que je puis;
Ma fille tâchera d'adoucir vos ennuis.

SCÈNE VIII.

BÉATRIX, D. FERNAND, LUCRÈCE.

BÉATRIX.

Monsieur votre neveu demande avec instance
De vous entretenir pour chose d'importance.

[1] Un nom supposé.

D. FERNAND, à Lucrèce.

Madame, je reviens à vous dans un moment...
Béatrix, menez-la dans mon appartement,
Et qu'on fasse venir mon neveu tout à l'heure.

(Lucrèce et Béatrix sortent.)

SCÈNE IX.

D. FERNAND.

Cette femme est la sœur de mon gendre, ou je meure!
Il me faut pressentir s'il voudra bien la voir;
Nous ne laisserons pas, de tout notre pouvoir,
De chercher son amant et la tirer de peine.

SCÈNE X.

D. FERNAND, D. LOUIS.

D. FERNAND.

Eh bien! cher don Louis, quelle affaire vous mène?
En quoi puis-je servir un si brave neveu?

D. LOUIS, tenant un billet.

Monsieur, un mien ami m'a mandé depuis peu
Que j'avais sur les bras une grande querelle :
Je sais bien pour chercher un conseiller fidèle,
Puisqu'il est question d'honneur et de combats,
Que m'adressant à vous, je ne me trompe pas.

D. FERNAND.

Au moins ne pouvez-vous en employer un autre
Qui vous chérisse plus, et qui soit autant vôtre;
Jusques au dégainer je vous le montrerai.
Est-ce par ce billet?...

D. LOUIS.

Oui, je vous le lirai.

D. FERNAND.

Lisez donc : aussi bien j'ai perdu mes lunettes,
Et n'est pas trop aisé d'en recouvrer de nettes.

D. LOUIS lit le billet.

« Le jeune frère de celui
« Que vous avez tué, pour quelques amourettes,
« Part de ce pays aujourd'hui,
« Pour aller en cour où vous êtes :

« Je ne sais pas pour quel sujet ;
« Mais je sais bien que vous l'écrire,
« Pour éviter pareil accident, ou bien pire,
« Est à moi fort bien fait.
« D. Pedro Osorio. »

D. FERNAND.

Où fut-ce ?

D. LOUIS.

Dans Burgos.

D. FERNAND.

Était-ce un cavalier ?

D. LOUIS.

Oui, de mes grands amis.

D. FERNAND.

En combat singulier ?

D. LOUIS.

Non, ce fut par mégarde, et durant la nuit noire.

D. FERNAND.

Contez-moi le détail de toute cette histoire.

D. LOUIS.

Vous allez tout savoir.

D. FERNAND.

S'entend, en peu de mots.

D. LOUIS.

Vous vous souvenez bien des fêtes de Burgos,
Pour le premier enfant qu'eut la grande Isabelle[1],
Des royales vertus le plus parfait modèle ?
Un ami qui faisait trop d'estime de moi,
M'invita de venir à ce fameux tournoi,
Pour montrer avec lui notre valeur commune.
Là, contre six taureaux j'eus assez de fortune :
Dans les autres combats j'eus un bonheur égal.
Le soir, il me mena voir les dames au bal ;
Une beauté m'y prit, et je la pris de même.
Dans ce commencement j'eus un bonheur extrême ;
Hélas ! ce grand bonheur à la fin se trouva
Un des plus grands malheurs qui jamais m'arriva.
Le lendemain j'obtins de l'aller voir chez elle :
Si je lui plaisais fort, je la trouvais fort belle ;
Et certes je l'aimais aussi sincèrement

[1] Ceci indique que l'action se passe au temps de Ferdinand et d'Isabelle.

Que peut jamais aimer un véritable amant.
Pour faire court, un soir que nous étions ensemble,
J'entends rompre la porte et je la vois qui tremble [1] ;
Je me lève et je mets mon épée à la main :
Elle prend la chandelle, et la souffle soudain.
La porte s'ouvre, on entre, on m'attaque, on me blesse.
Sans voir, je pousse, pare ; et, plus d'heur que d'adresse,
J'en fais d'abord choir un blessé mortellement ;
Puis dans l'obscurité je m'échappe aisément.
Hélas ! le jour d'après quelle fut ma tristesse,
Quand le mort se trouva frère de ma maîtresse !
Et de plus, ô malheur dur à mon souvenir !
Ce même intime ami qui m'avait fait venir !
Comment ne sus-je point que cette pauvre amante,
Depuis deux ou trois mois logeait chez une tante?
Comment ne sûmes-nous, devant ce triste jour,
Moi, qu'il eût une sœur, ou lui, moi de l'amour [2] ?
Mais c'est vous ennuyer d'une plainte inutile.
Ayant toujours celé mon nom en cette ville,
J'en sortis aisément sans être soupçonné.
C'est à vous, qui voyez l'avis qu'on m'a donné,
Et qu'en cet embarras quasi tout m'est contraire,
De me dire en ami tout ce que j'y dois faire.
Je sais bien, si je veux des conseils sur ce point,
Qu'aucun ne peut donner ce que vous n'avez point ;
Que mon homme est ici, je n'en fais point de doute ;
Qu'il tâche à me trouver l'apparence y est toute.
Je ne puis le fuir [3] sans grande lâcheté ;
Je ne puis le tuer aussi sans cruauté ;
Je ne puis l'inviter à se battre sans crime,
Et tout menace ici ma vie et mon estime [4]...
Mais on frappe à la porte.

D. FERNAND.

Et même rudement.
Eh ! qui diable ose ainsi heurter insolemment ?

[1] Il y a ici amphibologie. C'était Lucrèce qui tremblait.
[2] Il y a peu de vers aussi elliptiques que celui-là ; mais il n'en est pas meilleur.
[3] *Fuir* était alors de deux syllabes.
[4] *Estime* est ici pour honneur, réputation.

SCÈNE XI.

D. FERNAND, D. LOUIS, BÉATRIX.

BÉATRIX, à don Fernand.

Mon maître, cent écus pour si bonne nouvelle,
Et qu'on fasse venir ma maîtresse Isabelle.
Votre gendre est là-bas, beau, poli, frais tondu,
Poudré, frisé, paré, riant comme un perdu,
Et couvert de bijoux comme un roi de la Chine.

D. LOUIS, à don Fernand.

Vous avez donc ainsi marié ma cousine,
Sans qu'on en ait rien su? Vous étiez bien pressé!

D. FERNAND, à don Louis.

Oui.

D. LOUIS, à part.

Hélas! que ce mot m'a rudement blessé!

D. FERNAND.

Béatrix, vitement, que ma fille s'ajuste :
Va donc vite.

BÉATRIX.

J'y cours.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

D. FERNAND, D. LOUIS.

D. LOUIS, à part.

Que le ciel est injuste!

D. FERNAND, à part.

Ah! vraiment mon esprit n'est pas mal partagé!
Mon neveu l'agresseur! mon gendre l'outragé!
Comment donc garantir ma maison de carnage?

SCÈNE XIII.

D. FERNAND, ISABELLE, D. LOUIS, BÉATRIX.

D. FERNAND.

Ah! ma fille, approchez.

D. LOUIS, à part.

Que de bon cœur j'enrage!

D. FERNAND.

Allons le recevoir.

ISABELLE, à part.

Ou plutôt à la mort.

SCÈNE XIV.

JODELET, D. JUAN, ISABELLE, D. FERNAND, D. LOUIS, BÉATRIX.

(Don Juan est habillé en valet, et Jodelet en maître.)

JODELET, suivi de don Juan.

Cette chambre est fort belle, et je m'y plairai fort.

ISABELLE, à part.

Oh! qu'il était bien peint!

D. JUAN, à part.

Oh! qu'elle était bien peinte!

JODELET, s'entre-taillant avec un des éperons.

Ce maudit éperon m'a blessé d'une atteinte.

D. FERNAND, à Jodelet.

Soyez le bien venu, monseigneur don Juan.

D. JUAN, bas, à Jodelet.

Réponds...

JODELET, bas, à don Juan.

Le beau-père a de l'air d'un chat-huant...

(A don Fernand.)

Et vous, le bien trouvé.

ISABELLE, à part.

L'agréable figure!

JODELET, à don Juan.

Quoi! toujours ce vieillard? ô le mauvais augure!

Je m'en veux délivrer; il me tient trop longtemps.

D. FERNAND, à part.

Mon gendre n'est pas sage, il parle entre ses dents.

JODELET, à don Fernand.

Vous servez donc toujours d'écran à votre fille?

D. JUAN, bas, à Jodelet.

Que dis-tu, malheureux?

D. LOUIS, à part.

La demande est civile!

JODELET.

Maudit soit le fâcheux!

ISABELLE.

De quoi donc parle-t-il?

JODELET.

Ne puis-je point de face, ou du moins de profil,
Vous guigner [1] un moment, ô charmante Isabelle?...
De grâce, don Fernand, que l'on m'approche d'elle;
Ou du moins qu'on m'en montre ou jambe, ou bras, ou main.

D. FERNAND, à part.

Ma fille avait raison, mon gendre est un vilain.

JODELET.

Oh, Dieu! qu'en ce pays on est chiche d'épouse!
Ailleurs, j'aurais déjà des baisers plus de douze.
(Il tire rudement par le bras don Fernand, et se met entre lui et Isabelle.)
Parbleu! je la verrai, dussé-je être indiscret.

D. FERNAND.

Oh, Dieu! qu'il m'a fait mal!

JODELET.

Je vous pousse à regret;
Mais je suis amoureux équitable beau-père.
(A Isabelle.)
Je vous vois donc enfin, ô beauté que j'espère!
Vous me voyez aussi; mais pourrai-je savoir
Si vous prenez grand goût en l'honneur de me voir?

D. LOUIS, à part.

C'est fort bien débuter.

D. FERNAND, à part.

Oh, l'impertinent gendre!

JODELET.

Ils *rient* tous, ma foi! *rient*-ils de m'entendre?
Est-ce que j'ai tenu quelque propos de fat?
(A don Juan.)
Jodelet, on n'est pas chez nous si délicat.
Si je ne suis assis, j'en lâcherai bien d'autres.
Là! seigneur don Fernand, faites venir des vôtres:
Vous êtes mal servi; mais j'y mettrai la main.

D. FERNAND, à part.

Mon gendre, encore un coup, n'est, ma foi! qu'un vilain.
(Haut.)
Béatrix, vitement, que l'on apporte un siége.
(Don Fernand, Jodelet et Isabelle s'asseyent. On présente un siége à don Louis, qui ne s'assied pas.)

[1] *Guigner*, regarder du coin de l'œil.

JODELET, à Isabelle.

Dites-moi, ma maîtresse, avez-vous bien du liége [1]?
Si vous n'en avez point, vous êtes, sur ma foi,
D'une fort belle taille, et digne d'être à moi.

D. LOUIS, à part.

Le joli compliment!

JODELET.

Ce jouvenceau qui cause,
Dites-moi, mon soleil, vous est-il quelque chose?
Ou si c'est un plaisant?

ISABELLE.

C'est mon cousin germain.

D. FERNAND, à part.

Pour la troisième fois, mon gendre est un vilain.

D. JUAN, à part.

Ce beau cousin germain tous mes soupçons réveille.

JODELET.

N'avez-vous point sur vous quelque bon cure-oreille?
Je ne puis dire quoi me chatouille dedans :
Hier je rompis le mien en m'écurant les dents...
Quoi! vous riez encore?

D. LOUIS, à Isabelle.

A propos, ma cousine,
Vous ne contentez point monsieur touchant sa mine :
Il vous a dit tantôt qu'il désirait savoir
Si vous preniez grand goût en l'honneur de le voir.

ISABELLE, à don Louis.

Je n'ai jamais rien vu qui lui soit comparable,
Et je ne pense pas qu'il trouve son semblable,
Et de corps et d'esprit.

JODELET.

Chacun en dit autant.
Mais les vingt mille écus, est-ce en argent comptant?
Éclaircissez nous-en, et vidons cette affaire.

D. LOUIS.

Quoi! seigneur don Juan, vous êtes mercenaire?

JODELET.

Tous ceux qui le croiront seront de vrais badauds,

[1] Cette question impertinente prouve qu'à cette époque les femmes redressaient l'inégalité de leur taille, ou se procuraient une taille un peu plus élevée par le secours du liége qu'elles mettaient sous le talon de leurs souliers.

Et l'on n'en vit jamais dans les Alvarados.

D. LOUIS.

Dans les Alvarados!... N'aviez-vous pas un frère?

JODELET.

Oui, qu'un lâche assassin occit, mais par derrière.

D. JUAN, à don Louis.

Si don Juan savait quel est cet assassin,
Il irait lui manger le cœur dedans le sein.
S'il faut qu'entre mes mains ce détestable tombe,
Le moindre de ses maux est celui de la tombe.
Je le déchirerais, le traître! à belles dents :
Je l'irais affronter entre cent feux ardents.
Mais il tue en voleur, et se cache de même.

D. LOUIS, à part.

Vraiment de ce valet l'impudence est extrême!
(A don Juan.)
Quelqu'un m'a dit pourtant...

D. JUAN.

Et que vous a-t-on dit?

D. LOUIS.

Que ce fut par malheur...

D. JUAN.

Ce quelqu'un-là mentit :
Ce fut en trahison.

D. LOUIS, à don Fernand.

Vous voyez son audace.

ISABELLE, à part.

Qu'avecque sa fureur il conserve de grâce!

D. LOUIS, à don Juan.

Vous vous émancipez.

JODELET, à don Louis.

Il n'a pas le cœur bas.

D. LOUIS.

Je vous trouverai bien.

D. JUAN.

Je ne vous fuirai pas.

D. LOUIS.

Si ce n'était le lieu, je vous ferais bien taire.

JODELET.

Mon valet est vaillant et quasi téméraire.

D. LOUIS.

Quoi! mon oncle, un valet?

D. FERNAND.

Eh, mon Dieu, qu'est ceci?
Le beau commencement de noces!

JODELET, à Isabelle.

Mon souci,
Laissons-les quereller, et disons des sornettes;
Ou bien, si vous vouliez prendre vos castagnettes,
Le plaisir serait grand.

D. FERNAND, à Jodelet.

Oui, c'en est la saison.
Vous n'avez pas encor visité la maison:
Prenez, monsieur, ma fille... Ouvrez la galerie.

(A don Louis.)

Vitement, Béatrix... Mon neveu, je vous prie...
Allons, mes chers amis, allons, qu'attendons-nous?

JODELET, donnant la main à Isabelle.

Je suis sans compliment.

D. FERNAND, à Jodelet.

C'est fort bien fait à vous.

(Ils sortent tous, excepté don Juan.)

SCÈNE XV.

D. JUAN.

Enfin, dans mes soupçons je vois quelque lumière:
Je n'ai plus qu'à trouver l'assassin de mon frère;
Je n'ai plus qu'à trouver mon imprudente sœur;
Je n'ai plus qu'à trouver son lâche ravisseur;
Avec ce beau cousin, je n'ai plus qu'à me prendre:
C'est l'homme du balcon, l'on vient de me l'apprendre;
J'ai su de son valet tirer les vers du nez.
Je saurai bien encore, amants bien fortunés,
Si vous faites de moi les moindres railleries,
Tandis que mon esprit s'abandonne aux furies,
Mêler dans vos plaisirs quelque chose d'amer,
Et même vous haïr au lieu de vous aimer,
Si je puis découvrir, trop aimable Isabelle,
Que vous ne soyez pas aussi sage que belle.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. LOUIS, ÉTIENNE.

D. LOUIS.

Ne m'importune plus; le sort en est jeté.

ÉTIENNE.

Vraiment ce don Juan est par vous bien traité!
Vous avez abusé sa sœur, tué son frère;
Vous prétendez encore en sa femme?

D. LOUIS.

J'espère
En ma persévérance, en Béatrix, en toi,
En mon oncle Fernand, en Isabelle, en moi;
J'espère en don Juan, en sa mine importune;
Et plus que tout cela, j'espère en la fortune...
Bon! voici Béatrix.

SCÈNE II.

BÉATRIX, D. LOUIS, ÉTIENNE.

BÉATRIX.

Ah! monsieur, est-ce vous?

ÉTIENNE.

Non, c'est le grand Mogol.

BÉATRIX.

Tout beau! roi des filous!
Je parle à votre maître.

D. LOUIS.

Eh bien! que fait le gendre?

BÉATRIX.

Vous parlez d'un sujet où l'on peut bien s'étendre,
Ce beau jeune seigneur, tantôt qu'on a dîné,
A mangé comme un diable, et s'est déboutonné;
Puis dans un cabinet, qui joint la vieille salle,
S'est couché de son long sur une natte sale:

Un peu de temps après il s'est mis à ronfler ;
Je n'ai jamais ouï cheval mieux renifler,
Toute la vitre en tremble, et les verres s'en cassent.
Mais si je vous disais les choses qui se passent...

D. LOUIS.

Ma pauvre Béatrix !

BÉATRIX.

Mon pauvre don Louis !

D. LOUIS.

C'est de toi que je tiens le bien dont je jouis.

BÉATRIX.

J'en dis autant de vous ; mais ce n'est qu'en promesse.
N'importe, ce n'est pas le gain qui m'intéresse.

D. LOUIS.

Ah ! non, je veux mourir ! Demande à ce valet.
Si je n'ai pas laissé mon or sous mon chevet ?
Mais je reçois demain quatre ou cinq cents pistoles.

BÉATRIX.

Bien, bien. Écoutez donc la chose en trois paroles ;
J'ai hâte. Don Fernand votre oncle est enragé,
Et voudrait de bon cœur se voir bien dégagé.
Votre chère Isabelle également enrage,
Jusque-là qu'elle en a souffleté son visage.
Le temps est, ou jamais, de jouer votre jeu :
Il faut battre le fer, tandis qu'il est au feu ;
Et si vous ne savez bien pêcher en eau trouble,
Je ne donnerai pas de votre affaire un double [1].
Tâchez donc de la voir et de l'entretenir ;
Promettez comme quand on ne veut pas tenir,
Employez hardiment votre meilleure prose ;
N'oubliez pas le lis, n'oubliez pas la rose :
Dites-lui bien qu'elle est l'objet de tous vos vœux ;
Pleurez et soupirez, arrachez des cheveux ;
Puis sur vos grands chevaux monté comme un Saint-George,
Dites que pour bien moins on se coupe la gorge ;
Que don Juan n'a pas encor ce qu'il prétend ;
Qu'en tout cas vous savez fort bien comme on se pend.
Si l'insolent vous nuit, reprenez le modeste ;
Invoquez-moi la mort, ou pour le moins la peste.
Ne vous étonnez point : elle fera beau bruit ;

[1] Pièce de monnaie qui valait deux deniers.

Mais vous savez qu'on perd le combat quand on fuit.
Or, si vous en tirez la moindre lacrymule [1],
Je vous donne gagné, foi de Béatricule!...
Vous riez, don Louis, de ce diminutif?
Dame! nous en usons et du superlatif.
Un certain jeune auteur, qui tâche de me plaire,
Quand je vais visiter mon cousin le libraire,
M'apprend tous ces grands mots... Mais, adieu, je m'enfuis;
J'ai causé trop longtemps, maudite que je suis!
Car voici ma maîtresse, et son père avec elle.
(D. Louis se cache.) (A Étienne.)
Cachez-vous en ce coin... Et vous, Jean de Nivelle [2],
Sauvez-vous vitement.

ÉTIENNE.

Adieu donc, faux teston [3]!

BÉATRIX, le poussant par les épaules, et sortant avec lui.

Je te hâterai bien, si je prends un bâton.

SCÈNE III.

D. FERNAND, ISABELLE.

D. FERNAND.

Plutôt mourir cent fois que fausser ma parole!

ISABELLE.

Mais mon père...

D. FERNAND.

Mais quoi! vous êtes une folle :
Tout ce que vous pouvez seulement espérer,
Est que je pourrai bien vos noces différer;
Car a-t-on vu jamais affaire plus mêlée?
Ma foi! j'en ai quasi la cervelle fêlée.
Mon gendre est offensé; je le dois être aussi.
Si c'est par mon neveu, que dois-je faire ici?

[1] Du latin *lacrymula*, petite larme.

[2] Chacun connaît ce proverbe.

Il ressemble au chien de Jean de Nivelle,
Il s'enfuit quand on l'appelle.

Le fils d'un certain Jean de Nivelle cité au parlement pour avoir donné un soufflet à son père, qui l'avait appelé *chien*, refusa de comparaître. Dès lors le *chien de Jean de Nivelle* devint un dicton populaire.

[3] Ancienne monnaie d'argent qui se fabriqua en France jusqu'au règne de Louis XIV.

Dois-je abandonner l'un, pour me joindre avec l'autre?
Ventre de moi! partout il y va bien du nôtre!
L'un me tient par le sang, et l'autre par l'honneur,
Et j'ai besoin ici d'un extrême bonheur.

ISABELLE.

Quoi! ce fut don Louis qui lui tua son frère?

D. FERNAND.

Oui, ce fut don Louis; et, ce qui désespère,
La sœur de don Juan m'implore contre lui.
Lui puis-je honnêtement refuser mon appui?
Aujourd'hui mon neveu m'est venu tout de même
Dire qu'il a besoin de ma prudence extrême,
Contre un homme qu'il a doublement offensé;
Et cet homme est mon gendre; et moi, pauvre insensé!
Tantôt à mon neveu, tantôt à ce beau gendre,
Je ne sais quel parti je dois laisser ou prendre.
Oui, ma foi! j'en suis fou, si jamais je le fus.
Adieu. Je vais tâter mon gendre là-dessus.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ISABELLE.

Et moi, je vais pleurer ma triste destinée.
O ciel! à quel brutal m'avez-vous condamnée?
N'était-ce pas assez de cette aversion,
Sans me troubler encor d'une autre passion?
Oui, ciel! c'était assez, pour être malheureuse;
Mais vous voulez encor que je sois amoureuse!
Ah! c'est trop me haïr que de me faire aimer
Un que je n'oserais à moi-même nommer...
Toi qui n'es pas pour moi, faut-il que je t'adore?
Et toi pour qui je suis, faut-il que je t'abhorre,
Et qu'un troisième mal à ces deux maux soit joint?
Ce don Louis, qui m'aime; et que je n'aime point...
Oui, bien loin de t'aimer, je te hais, misérable...
Mais si ton mal est grand, le mien est effroyable.
Laisse, laisse-moi donc, importun don Louis;
Regarde, au prix [1] de moi, de quel heur tu jouis:

[1] *Au prix*, pour *en comparaison*.

Tu n'es que trop vengé de la pauvre Isabelle,
Toi qui peux sans rougir te dire amoureux d'elle,
Toi qui peux sans rougir lui découvrir ton feu;
Et tu te plains encor comme si c'était peu!
Va, va, console-toi : ma fortune est bien pire,
Car j'aime, malheureuse! et je n'ose le dire;
Et, de plus, je te hais : j'ai ce mal plus que toi;
Et, de plus, don Juan, sera maître de moi.
Ainsi je hais, je crains, et je suis amoureuse!
Avec ces passions, puis-je être bien heureuse?
Hélas! de tous ces maux qui me délivrera?

SCÈNE V.

D. LOUIS, ISABELLE.

D. LOUIS, sortant de l'endroit où il était caché.

Moi, charmante Isabelle, et quand il vous plaira :
Oui, de ce don Juan vous serez dégagée,
Puisqu'envers don Louis votre humeur est changée;
Puisque de don Louis, autrefois méprisé,
Le violent amour se voit favorisé :
Commandez donc, madame, et bientôt cette épée,
Dans le sang odieux de don Juan trempée,
Vous fera confesser, devant la fin du jour,
Que rien n'était égal à vous que mon amour.

ISABELLE.

O Dieu! me proposer des crimes de la sorte!
Sors d'ici, malheureux! sors devant que je sorte
D'une indigne pitié que, presque malgré moi,
Même nom, même sang me font avoir pour toi.
Et comment m'aimes-tu, si tu me crois capable
D'écouter seulement un dessein si coupable?
Ah! ne te flatte point dedans ta passion;
Tu ne seras jamais que mon aversion.
Va, va-t'en à Burgos faire des perfidies;
Va, va-t'en à Burgos jouer tes tragédies :
Vas-y tromper la sœur, et tuer le germain [1],
Et me laisse en repos, exécrable inhumain!
Assez grands sont les maux de la pauvre Isabelle,

[1] De *germanus*, qui veut dire frère.

Sans tâcher de la rendre encore criminelle !

D. LOUIS.

Ah ! si jamais...

ISABELLE.

Tais-toi, le plus noir des esprits !
Ou bien je remplirai la maison de mes cris.

SCÈNE VI.

D. LOUIS, ISABELLE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Ah ! mon Dieu ! parlez bas ; don Fernand et le gendre
Sont dessus l'escalier : ils vous pourraient entendre.
Je ne vois pas comment avec facilité
Don Louis sortira, car, de l'autre côté,
Son suffisant valet, avec sa bonne mine,
Dans la chambre prochaine a, je crois, pris racine.

ISABELLE.

Et que ferons nous donc ?

D. LOUIS.

Si j'osais...

ISABELLE.

Laissez moi.

D. LOUIS.

Si ce valet fâcheux...

ISABELLE.

Il l'est bien moins que toi...
Béatrix !

BÉATRIX.

Par ma foi ! je tremble en chaque membre.
Si vous vouliez pourtant le mettre en votre chambre...

ISABELLE.

Où tu voudras, pourvu qu'il soit loin de mes yeux.

(Béatrix fait entrer don Louis dans la chambre d'Isabelle.)

SCÈNE VII.

ISABELLE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Mettez-vous donc un peu dessus le sérieux,
Et m'appelez bien haut effrontée, impudente !

SCÈNE VIII.

ISABELLE, BÉATRIX, D. FERNAND; D. JUAN, JODELET, dans le fond du théâtre.

ISABELLE, bas, à Béatrix.

J'entends bien : cet avis n'est pas d'une imprudente,
Car j'ai haussé la voix d'une étrange façon.
(Haut.)
Vraiment, vous me donnez une belle leçon!
Êtes-vous une folle, ou ne suis-je pas sage,
Que vous m'osez tenir un si hardi langage?
Don Juan n'est pas beau, don Juan vous déplaît;
Laissez là don Juan, je l'aime comme il est.
Ah! vraiment, Béatrix la sotte, si mon père
Apprend ce bel avis...

D. FERNAND, s'approchant, à Isabelle.

Vous êtes en colère?

ISABELLE.

C'est pour certain bijou qu'on m'a pris ou perdu.

JODELET, s'approchant, à Isabelle.

Non, non, à d'autres! non, j'ai le tout entendu.
(A Béatrix.)
Vous ne m'aimez donc pas, madame la traîtresse!
Et vous me desservez auprès de ma maîtresse? [rou!
Ah! louve! ah! porque! ah! chienne! ah! braque! ah! loup-ga-
Puisses-tu te briser bras, main, pied, chef, cul, cou!
Que toujours quelque chien contre ta jupe pisse!
Qu'avec ses trois gosiers Cerbérus t'engloutisse!
Le grand chien Cerbérus, Cerbérus le grand chien,
Plus beau que toi cent fois, et plus homme de bien [1].

D. FERNAND, à Béatrix.

Retirez-vous d'ici, sotte malavisée!

JODELET.

Ne vous en servez plus; ce n'est qu'une rusée :
Je la garantis telle.

[1] Un pareil comique excitait du temps de Scarron une hilarité générale, et ce n'était même que par ce dialogue grossier qu'un auteur pouvait dérider le public. Dans toute la première partie du dix-septième siècle, le théâtre français est encore livré à la barbarie et au mauvais goût. Ce n'est que de la seconde moitié qu'il s'épure et devient un modèle pour toutes les nations.

D. FERNAND, à part.

O Dieu! je meurs de peur
Que ce maître brutal n'aille trouver sa sœur :
Il faut le mettre aux mains avecque sa maîtresse...
(A Jodelet.)
Je vous quitte un moment pour affaire qui presse.
Ma fille cependant demeure auprès de vous.

JODELET.

Bien, bien; allez-vous-en.

(Don Fernand sort.)

SCÈNE IX.

D. JUAN, JODELET assis, ISABELLE assise, BÉATRIX.

JODELET, à Isabelle.

En dépit des jaloux,
Ne pourrai-je savoir, ô beauté succulente!
Que j'aime autant qu'un oncle, et bien plus qu'une tante,
Comment dans votre cœur don Juan est logé?
Je n'ai pu le savoir, et j'en suis enragé.

ISABELLE.

Pour vous dire la chose avec toute franchise,
D'aujourd'hui seulement je suis d'amour éprise :
Je n'avais dans l'esprit que de l'aversion;
Le dédain seulement était ma passion.
Mais, hélas! croyez-moi, depuis votre venue,
La flamme de l'amour m'est seulement connue;
Et bien que mon amour, à nul autre second,
Doive se réjouir quand le vôtre y répond,
Au contraire, je suis dans une peine extrême
De voir que vous m'aimez, et qu'il faille que j'aime :
Car votre amour du mien ne peut être le prix,
Encore que par vous mon cœur se trouve pris;
Bien qu'à vous et chez vous est tout ce que j'adore,
Sachez pourtant qu'en vous est tout ce que j'abhorre [1].

JODELET.

Ma foi! j'entends bien peu ce discours raffiné :

[1] Dans ce discours, Isabelle déclare d'une manière trop alambiquée son amour pour le valet et son aversion pour le maître. Aussi la réponse de Jodelet n'a-t-elle rien que de naturel, lorsqu'il dit :

Ma foi, j'entends bien peu ce discours raffiné.

Je connais seulement qu'il est passionné.
Où diable prenez-vous tant de philosophie ?

ISABELLE.

Il faut bien envers vous que je me justifie.
Vous doutez de ma flamme ? oui, j'aime, encore un coup :
Ce que j'aime est à vous, et je l'aime beaucoup.
Alors qu'en vous voyant j'aperçois tout ensemble
L'objet de mon amour, et je brûle et je tremble ;
Je brûle de désir, et je tremble de peur :
Vous causez à la fois ma joie et ma douleur.
Fut-il jamais un mal plus étrange et plus rare !
Lorsque je le dis moins, quasi je le déclare ;
Et si je le disais, au lieu de m'alléger,
Au lieu de me guérir, je serais en danger ;
Et quand, sans découvrir ou bien cacher ma flamme,
Je tâche à déguiser ce que je sens dans l'âme,
En ce déguisement je trouve un sort égal ;
C'est-à-dire, partout je n'ai rien que du mal.

JODELET.

J'entends encore moins ce discours-ci que l'autre.
(A part.)
Je connais seulement que l'amour la rend nôtre ;
Que la pauvrette brûle à notre intention,
Car elle me lorgnait avec attention.
(Haut.)
Depuis que je vous vis, bel ange tutélaire...
(A part.)
Parbleu ! pour achever je ne sais comment faire.
Approchez, mon valet, faites pour moi l'amour [1] ;
Puis après je viendrai la reprendre à mon tour.

D. JUAN.

Mais monsieur...

JODELET.

Mais, faquin ! vous voudriez peut-être
Me donner des conseils ? Suis-je pas votre maître ?
Et qui sait mieux que vous le bien que je lui veux ?
Et qui pourra donc mieux lui faire savoir, gueux ?

D. JUAN, s'asseyant à côté d'Isabelle.

Madame, j'obéis, puisqu'on me le commande.

[1] Cette situation est dramatique et assez naturellement amenée. On l'a imitée, depuis, dans beaucoup d'ouvrages ; mais Scarron, s'il n'en est pas l'inventeur, s'en est du moins servi l'un des premiers.

JODELET.

Qu'il a peur de faillir avec sa houppelande[1]!
Çà, radoucissez-vous, sans faire le railleur;
Faites bien les doux yeux, et donnez du meilleur.
Je m'en vais cependant faire auprès de la porte
Quelques réflexions sur chose qui m'importe.

(Don Juan et Isabelle se parlent bas.)

BÉATRIX, à part.

Comment pourrai-je donc tirer hors de son trou
Ce maudit don Louis? Malepeste du fou!

JODELET, à part.

Mais n'est-ce point aussi madame son étoile
Qui la pousse sur nous, comme on dit, à plein voile[2]?
La fortune, ma foi! s'irait rire de moi,
Si, m'offrant tel bonheur, je ne vous l'empaumoi.
Mon maître, que sait-on, peut en être bien aise;
Mais s'il arrive aussi que cela lui déplaise!...
Prenons l'occasion, au péril d'un affront,
Par le fin beau toupet qu'elle a dessus le front:
Par derrière elle est chauve, et ressemble une gogue[3];
Mais qui l'eût jamais dit qu'un visage de dogue
Pût donner de l'amour? Il faut en profiter;
Et quand nous serons seuls je prétends la tenter.
Rêvons un peu dessus cette présente affaire.

(A don Juan.)

Mon valet, vous a-t-on mis là pour ne rien faire?
Vous parlez à l'oreille: ah! vraiment, maître sot,
Ou vous parlerez haut, ou vous ne direz mot.

D. JUAN.

J'ai cru que parlant haut, je pourrais vous distraire.

JODELET.

Non, non, parlez tout haut, si vous voulez me plaire.

D. JUAN, à Isabelle.

Je m'en vais donc vous dire ici ma passion:
Mais tout ce que je fais n'est rien que fiction;
Je ne suis pas ici ce que je devrais être,
Et ce n'est pas ainsi que j'y devrais paraître.

[1] Sorte de casaque que portaient les anciens valets.
[2] Il faudrait *à pleines voiles;* c'est une licence que Scarron s'est permise.
[3] Vieux mot qui signifiait plaisanterie. Ce passage est inintelligible.

Lorsque je m'imagine, objet charmant et doux,
Le bien qu'aura celui qui sera votre époux,
Mon âme, je l'avoue, est de frayeur saisie;
En un mot, je me sens épris de jalousie :
C'est assez vous montrer que j'aime avec excès;
Mais qui m'assurera d'avoir un bon succès?

JODELET.

Otez-vous vitement, je tiens une pensée
(A Isabelle.)
Qui vaut son pesant d'or... Si mon âme insensée,
Tout ainsi que la mer a son flux et reflux,
Pouvait s'émanciper... Ah! je ne la tiens plus;
Elle m'est échappée... Adorable Isabelle!
Le plaisir que je prends, en vous voyant si belle,
M'a séché la mémoire et troublé les esprits...
Ou bien plutôt c'est toi, maudite Béatrix!
Qui me portes guignon. Allons vite, qu'on gille [1]!
(A don Juan.)
Vous aussi, mon valet, qui faites tant l'habile,
Qu'on me laisse ici seul.

ISABELLE, à Jodelet.

Quoi! seul? qu'en dirait-on?

JODELET.

Et qui peut en parler, si je le trouve bon?

ISABELLE.

Au moins que Béatrix...

JODELET.

Je n'en veux point démordr .
(Il fait sortir Béatrix.)

SCÈNE X.

D. JUAN, JODELET, ISABELLE.

JODELET, à Isabelle.

Vous ne pouvez faillir, puisque c'est par mon ordre;
Puis, je n'ai pas encor visité le balcon :
Allons y prendre l'air; on dit qu'il y fait bon.

ISABELLE.

Oui, principalement lorsque quelque vent souffle.

[1] On disait autrefois *faire gille*, pour se retirer, s'en aller, s'enfuir.

D. JUAN, à part.

Quel diable de dessein peut avoir ce maroufle?
Je le veux observer.

(Il se retire et se cache.)

SCÈNE XI.

JODELET, ISABELLE.

JODELET.

Allons donc, mon souci.

ISABELLE.

Vous me dispenserez; je ne bouge d'ici.

JODELET.

Oui! vous ne bougerez! Ah! c'est trop de mystère;
Savez-vous que je suis un homme très-colère?
Çà donc! vite, qu'on vienne.

(Il veut la contraindre à le suivre.)

ISABELLE.

O Dieu! quel insolent!
Quoi! me tirer ainsi d'un effort violent?
Et je puis vivre encore? ô fortune cruelle!
Faut-il que ce brutal trouve que je suis belle;
Et que, pour éviter le péril que je cours,
Le trépas soit le seul qui m'offre son secours?

JODELET.

Ah! ma reine, de grâce...

ISABELLE.

O le dernier des hommes!
Sache, si ce n'était les termes où nous sommes,
Que je t'arracherais et le cœur et les yeux,
Et qu'avec ces deux mains...

JODELET.

Mais plutôt faites mieux;
Souffrez que je les baise.

ISABELLE.

Ah! je suis enragée...
Quoi! je n'étais donc pas déjà trop outragée!
Laissons là ce brutal.

(Elle s'échappe de ses mains et se sauve.)

SCÈNE XII.

JODELET, D. JUAN.

D. JUAN, le surprenant.

Ah! ah! maître vilain!
Vous vous ingérez donc de lui baiser la main?

JODELET.

Moi! c'est qu'elle a baisé la mienne.

D. JUAN.

Ame de boue!
Tu railles donc, pendard, et tu crois que je joue?
Infâme! sac à vin! insolent! effronté!
Tu te repentiras de ta témérité!
(Il lui donne des coups de pied et de poing.)

JODELET.

Ah! mon maître!

D. JUAN.

Ah! coquin!

JODELET.

Ah, la tête! ah, l'épaule!
Ah! de grâce, seigneur!

D. JUAN.

Si j'avais une gaule,
Je te ferais crier d'une étrange façon.
(Apercevant Isabelle.)
Mon Dieu! c'est elle-même.

SCÈNE XIII.

ISABELLE, JODELET, D. JUAN.

JODELET, se jetant sur son maître, et le battant à son tour.

Et comment, beau garçon,
Oses-tu devant moi médire d'Isabelle?
Tu ne la trouves donc que passablement belle?
Maître grimpe-potence! et par haut et par bas,
Et des pieds et des mains...

ISABELLE.

Eh! ne le frappez pas.

D. JUAN.

Ah! bourreau!

JODELET.

Tu sauras comme les bras se cassent.

ISABELLE.

Que vous a-t-il donc fait?

JODELET.

Ce sont chaleurs qui passent.
Le voyez-vous bien là ce vrai grippe-manteau?
Il ne mérite pas qu'on lui donne de l'eau...
(A don Juan.)
Tu ne la trouves donc que passablement belle!
Et d'esprit, elle n'est aussi que telle quelle?

ISABELLE, à part.

Il me hait donc l'ingrat? Ah! c'est pour en mourir!

D. JUAN, à part.

Je ne puis différer, je vais me découvrir.
(A Isabelle.)
Enfin, je ne suis plus...

JODELET, le repoussant.

Loin, loin d'ici, profane:
N'attends plus rien de moi, si ce n'est coups de canne...
(A Isabelle.)
Puis-je pas, le chassant, retenir son habit?

ISABELLE.

Non, non, si j'ai chez vous tant soit peu de crédit,
(A part.)
Qu'il ne soit point chassé... Ce n'est pourtant qu'un traître.

D. JUAN, à part.

Jamais coquin peut-il plus offenser son maître!
Et qui l'eût jamais cru de ce chien de valet?

JODELET.

Je vous quitte un moment, mon ange.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

ISABELLE, D. JUAN.

ISABELLE.

Jodelet!

D. JUAN.

Madame?

ISABELLE, à part.

Je rougis, et ne sais que lui dire.

(Haut.)
Je vous nommais tantôt l'auteur de mon martyre,
Et j'avais de l'amour pour vous; n'en croyez rien.
Ce n'est qu'à don Juan que je voulais du bien :
Vous étiez don Juan alors; mais, à cette heure,
Vous êtes Jodelet.

D. JUAN.

Ah! madame, je meure,
S'il me peut arriver jamais un bien plus doux,
Que de voir don Juan quelque jour votre époux!

ISABELLE, à part.

Il ne m'aima jamais, j'en suis trop assurée.

D. JUAN.

Jamais chose de moi ne fut plus désirée;
J'y mets toute ma gloire et mon ambition.

ISABELLE.

Vous êtes donc content, car c'est ma passion.

(Elle se retire au fond du théâtre, pour parler à Béatrix.)

D. JUAN, à part.

Oui, je serais content, trop aimable Isabelle,
Si j'étais assuré que vous fussiez fidèle.
Mais, hélas! jusqu'ici, tant mon malheur est grand,
Tout semble vous convaincre, et rien ne vous défend. (Il sort.)

SCÈNE XV.

ISABELLE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Il s'en est donc allé, le mignon de couchette[1]?
Je pourrai maintenant tirer de sa cachette
Le seigneur don Louis.

ISABELLE.

L'as-tu bien vu sortir?

BÉATRIX.

Il n'en faut point douter.

ISABELLE.

Va le faire partir,

[1] Sous Henri III, on appelait mignons les favoris de ce prince. Molière fait dire à Sganarelle, en parlant de Lélie :

Le voilà le beau fils, le mignon de couchette,
Le malheureux tison de ta flamme secrète.

Et viens me retrouver au jardin.

(Elle sort.)

SCÈNE XVI.

BÉATRIX, LUCRÈCE.

BÉATRIX, à part.

Malheureuse!
Ne vois-je pas sortir cette dame pleureuse?
A qui diable en veut donc ce fantôme hideux?
Peste soit de la dame et du sot amoureux!

(Elle sort.)

SCÈNE XVII.

LUCRÈCE, voilée.

Ce procédé nouveau me surprend et m'étonne;
C'est mal me protéger alors qu'on m'abandonne.
Je reviens, m'a-t-il dit, à vous dans un moment;
Et comme si s'était trop de ce compliment,
Et de m'avoir donné sa chambre pour asile,
Il est peut-être allé se divertir en ville.
Je viens tout maintenant d'ouïr des gens parler,
Crier fort haut, se battre et se bien quereller.
Tout ceci me paraît de fort mauvais augure,
Mais je leur veux montrer une autre procédure[1] :
Je prendrai congé d'eux avant que de sortir;
Je ne puis faire moins que les en avertir.
Je pense que voilà la chambre d'Isabelle :
Elle est ouverte, entrons, et prenons congé d'elle...
Mais j'y vois, ce me semble, un homme... O Dieu! c'est lui :
Je ne puis l'éviter.

SCÈNE XVIII.

D. LOUIS, LUCRÈCE.

D. LOUIS, à part.

Je pense qu'aujourd'hui
Béatrix a dessein de faire ici mon gîte...

[1] Une autre manière de procéder.

(A Lucrèce, la prenant pour Isabelle)

Mais, ô chère Isabelle ! où courez-vous si vite?
Je ne suis pas ici pour vous persécuter.
Quoi ! vous ne voulez pas seulement m'écouter?
Et cependant pour vous nuit et jour je soupire.
Hélas ! je n'ai qu'un mot seulement à vous dire :
Vous m'avez envoyé tantôt faire à Burgos
Des crimes assez noirs pour n'avoir point d'égaux ;
Vous m'avez reproché ma flamme criminelle,
Comme si je trouvais quelque autre fille belle,
Après vous avoir vue, où celle que j'y vi,
Dont, pour passer le temps, je me feignis ravi,
Ne posséda jamais que des appas vulgaires,
Qu'elle estimait charmants, et qui ne l'étaient guères.
Pour vous le témoigner, mon nom je lui feignis,
Et ce fut par pitié que je me contraignis
A passer quelques nuits, devisant avec elle :
Je n'en ai depuis eu ni demandé nouvelle;
D'en savoir ce n'est pas aujourd'hui mon souci.

LUCRÈCE, levant son voile.

Ah ! je t'en veux apprendre, infâme ! la voici
Celle qui n'eut jamais que des appas vulgaires,
Celle qui t'aimait tant, et que tu n'aimas guères;
Qui te hait maintenant, et qui te haïra ;
Qui, morte ou vive, aimée ou méprisée, ira
Te reprocher partout, amant impitoyable,
Que ne t'ayant rien fait que n'être pas aimable,
Tu la devais laisser pour ce qu'elle valait :
Sans feindre de l'aimer, oui, traître ! il le fallait ;
Et ne l'appeler pas et ton âme et ta reine.
Hélas ! j'aurais un frère, et je serais sans peine;
Au lieu que je me vois par cette trahison,
Sans honneur, sans appui, sans frère et sans maison.

(Don Louis veut sortir.)

Tu penses m'échapper, homicide ! parjure !...
Au secours ! à la force !

D. LOUIS.

Ah ! madame, je jure
Que vous serez contente.

LUCRÈCE.

Ame double et sans foi !

SCÈNE XIX.

D. JUAN, LUCRÈCE, D. LOUIS.

D. JUAN.

Quel désordre est ceci ?

LUCRÈCE, reconnaissant son frère.

Dieu ! qu'est-ce que je voi ?

D. JUAN, reconnaissant sa sœur.

N'est-ce pas là ma sœur ?

LUCRÈCE.

N'est-ce pas là mon frère ?

D. JUAN.

Et l'un et l'autre objet me mettent en colère.

D. LOUIS.

A qui donc en veut-il ?

D. JUAN, à part.

Je suis tout assuré
Du crime de ma sœur ; je n'ai pas avéré
Tout à fait mes soupçons : commençons donc par elle.
(Haut.)
Malheureuse !

LUCRÈCE, à don Louis, lui demandant du secours.

Ah ! seigneur.

D. LOUIS, à don Juan.

J'entreprends sa querelle,
Encore qu'elle cherche à se venger de moi ;
Mais quel droit prétends-tu sur elle ?

D. JUAN.

Je le doi.

D. LOUIS.

Toi, n'es-tu pas valet ?

D. JUAN.

Don Juan est mon maître !
Son honneur est le mien.

LUCRÈCE, à part.

Il se cèle peut-être
Avec quelque dessein.

D. LOUIS.

Quoi ! me voir quereller
Deux fois par un valet !

(Lucrèce veut sortir.)

D. JUAN, la retenant.

Ah! non, pour s'en aller,
C'est ce que je ne veux et ne dois pas permettre.
Mais en cette maison qui vous a donc pu mettre?
Et pourquoi tant de cris?

LUCRÈCE.

Vous allez tout savoir.
J'entrais dans cette chambre, et c'était pour y voir
Isabelle. J'ai vu cet homme, ce me semble,
Qui m'a paru surpris. Las! encore j'en tremble!
A quelle intention il s'y voulait cacher,
Je ne sais. Le voyant sortir, pour l'empêcher
J'ai crié; mais je crois que sans votre venue...

D. JUAN.

C'est assez, c'est assez, mon offense est connue :
Je veux fermer la porte.

LUCRÈCE, à part.

Hélas! je meurs de peur!

D. JUAN, mettant l'épée à la main.

Il faut, ô don Louis! faire voir sa valeur.

D. LOUIS, à don Juan, mettant l'épée à la main.

Tu mourras de ma main.

D. JUAN, joignant le fer.

Je vous tiens.

LUCRÈCE.

Je suis morte.

(On entend frapper à la porte.)

D. LOUIS.

On frappe... On vient à nous.

D. JUAN.

Achevons; il n'importe.

SCÈNE XX.

D. LOUIS, LUCRÈCE, D. JUAN, D. FERNAND, ISABELLE ET BÉATRIX, dehors.

D. FERNAND, dehors.

Il la faut enfoncer.

LUCRÈCE.

Je ferai bien d'ouvrir.

(Elle va pour ouvrir la porte.)

D. JUAN, bas, à sa sœur.

N'ouvre pas. Si par toi l'on peut me découvrir !...

LUCRÈCE, criant.

Ah! seigneur don Fernand, appelez tous les vôtres.

D. FERNAND, enfonçant la porte.

Arrêtez! par la mort! le premier de vous autres
Qui ne rengaînera, je serai contre lui...
O Dieu ! que d'embarras m'accablent aujourd'hui !
(A don Louis.)
Qui vous a mis ici, mon neveu? Vous, Lucrèce,
(A don Juan.)
Qui vous a découverte?... Et vous, quel mal vous presse
Qui n'avez fait encore ici que quereller?

D. LOUIS, à don Fernand.

Vous allez tout savoir.

D. JUAN, l'interrompant.

Non, laissez-moi parler.
(A don Fernand.)
Je le sais mieux que lui. Mais il faut que je sache
Si ce n'est pas céans que Lucrèce se cache;
Si don Louis n'est pas parent de la maison.

D. FERNAND.

Oui, l'un et l'autre est vrai.

D. JUAN.

N'est-ce pas la raison
Qu'un valet dans l'honneur d'un maître s'intéresse,
Lorsque dans son honneur on l'attaque, on le blesse?

D. FERNAND.

On ne le peut nier.

D. JUAN.

Écoutez si j'ai tort.
Je suis ici couru que l'on criait bien fort.
Lucrèce avait trouvé, sans doute à l'insu d'elle,
Don Louis dans la chambre où se couche Isabelle;
Je l'ai vue éplorée, aux prises avec lui :
Il faut qu'il ait été caché tout aujourd'hui,
Car je n'ai pas levé l'œil de dessus la rue;
Et l'on n'a pu sortir sans passer à ma vue.

D. LOUIS, s'élançant sur lui.

Ah! c'est pour un valet trop de raffinement.
(Don Fernand les sépare.)

D. JUAN.

Je ne suis pas au bout : il faut assurément,
Mon maître étant époux de madame Isabelle,
Qu'il se trouve offensé pour Lucrèce ou pour elle.
Il pourrait bien encor l'être pour toutes deux.
Je ne puis donc manquer en un cas si douteux,
Puisque dans tous les deux il peut aller du nôtre,
D'achever don Louis ou pour l'une ou pour l'autre.

D. LOUIS, s'élançant encore.

D'achever! tu n'as pas encore commencé.

D. FERNAND, les sépare.

Arrrêtez, don Louis! vous êtes insensé!...
Jodelet! ah! voici la plus étrange affaire
Dont on ait ouï parler.

D. JUAN.

Vous n'y pouvez rien faire;
Il faut que je le tue.

D. FERNAND.

Ah! mon cher Jodelet,
Remettez votre épée.

ISABELLE, à part.

Il faut que ce valet
Soit jaloux pour son maître, et la chose est nouvelle.

D. JUAN.

On ne saurait jamais vider notre querelle.
Mais, pour l'amour de vous, j'ose bien hasarder
Un moyen qui pourra les choses retarder;
C'est que vous me fassiez chacun une promesse :
Vous, seigneur don Fernand, de remettre Lucrèce
Au pouvoir de son frère alors qu'il le voudra;
Vous, seigneur don Louis, alors que l'on pourra,
De vous couper la gorge avec don Juan même.

D. LOUIS.

Quant à moi, je ne puis, sans une peine extrême,
Prendre ou donner parole à des gens comme toi.

D. JUAN.

Sachez que don Juan n'est pas autre que moi,
Si ce n'est que bientôt don Juan vous assomme;
Vous savez si je suis ou puis être votre homme.

D. FERNAND.

Oui, nous vous promettons ce que vous désirez.

(A don Louis)
Mon neveu!

D. LOUIS.

Je ferai tout ce que vous voudrez;
Je donne ma parole.

D. JUAN, à don Fernand.

Et je donne la mienne,
Que je n'avance rien que don Juan ne tienne.

D. LOUIS.

Je n'ai donc qu'à chercher votre maître demain.

D. JUAN.

Vraiment, vous n'aurez pas à faire grand chemin.

D. FERNAND.

Je m'en vais le chercher.

D. JUAN.

Vous y pourrai-je suivre?

D. FERNAND.

Oui; venez.

D. JUAN, à part.

J'ai bien peur que nous le trouvions ivre.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCRÈCE, ISABELLE.

LUCRÈCE.

Votre civilité m'est ici bien cruelle :
Laissez-moi, laissez-moi sortir, belle Isabelle.

ISABELLE.

Eh quoi! vous pensez donc ainsi nous échapper?
Le bonhomme [1] n'est pas si facile à tromper :
Il s'en est bien douté; mais tantôt il espère
De vous raccommoder avecque votre frère.
C'est une affaire aisée, ou je me trompe fort.

LUCRÈCE.

Mon frère ne se peut fléchir que par sa mort.

[1] L'épithète de *bonhomme*, donnée par Isabelle à son père, quel que soit qu'il se soit dit être, acte II, sc. 5, n'est pas d'une demoiselle très-bien élevée.

Délivrez-vous plutôt de cette infortunée :
Ses pleurs s'accordent mal avec votre hyménée ;
Car (vous dirai-je enfin la chose comme elle est ?)
Don Juan n'est rien moins que ce qu'il vous paraît.

ISABELLE, apercevant Jodelet.

Ah ! le voici venir : cachez-vous, je vous prie ;
Vous n'avez qu'à passer dans cette galerie,
Pour gagner le jardin où je vais vous trouver ;
Cependant, je me cache ici pour l'observer.

(Lucrèce sort et Isabelle se cache.)

SCÈNE II.

JODELET, en se curant les dents.

Soyez nettes, mes dents ; l'honneur vous le commande :
Perdre les dents est tout le mal que j'appréhende.
L'ail, ma foi, vaut mieux qu'un oignon.
Quand je trouve quelque mignon,
Sitôt qu'il sent l'ail que je mange,
Il fait une grimace étrange,
Et dit, la main sur le rognon
Fi ! cela n'est point honorable.
Que béni soyez-vous, seigneur,
Qui m'avez fait un misérable
Qui préfère l'ail à l'honneur [1] !
Soyez nettes, mes dents, etc.

Que ce fut bien fait au destin
De ne faire en moi qu'un faquin
Qui jamais de rien ne s'offense !
Ma foi ! j'ai raison quand je pense
Que plus grand est l'heur du gredin,
Ni que du prélat en l'église,
Ni que du prince en un État ;
D'être peu, beaucoup je me prise :
Il n'est rien tel qu'être pied-plat.
Soyez nettes, mes dents, etc.

[1] Ces stances sont une parodie de celles que Rotrou, Corneille et les poëtes leurs contemporains mettaient dans la plupart des tragédies. On les a depuis entièrement bannies du théâtre, ce qui n'empêche pas que les stances du *Cid* et de *Polyeucte* ne contiennent des passages admirables et ne produisent de l'effet au théâtre.

Quand je me mets à discourir
Que le corps enfin doit pourrir,
Le corps humain, où la prudence
Et l'honneur font leur résidence,
Je m'afflige jusqu'au mourir.
Quoi ! cinq doigts mis sur une face,
Doivent-ils être un affront tel
Qu'il faille pour cela qu'on fasse
Appeler un homme en duel ?
Soyez nettes, mes dents, etc.

Un barbier y met bien la main,
Qui bien souvent n'est qu'un vilain,
Et dans son métier un grand ase [1] ;
Alors qu'un tel barbier vous rase,
Il vous gâte un visage humain :
Pourquoi ne t'en veux-tu pas battre,
Toi qu'un soufflet choque si fort
Que tu t'en fais tenir à quatre ?
Un soufflété vaut bien un mort.
Soyez nettes, mes dents, etc.

Pour moi, j'estime moins qu'un chien
Celui qui n'aime ici bas rien
Que botte en tierce ou botte en quarte,
Ou cheval qui de la main parte,
Ou pistolet qui tire bien :
Faut-il qu'en duel on abonde
Pour quelque injure que ce soit,
Si coups de bâton sont au monde,
Qui font mal quand on les reçoit ?
Soyez nettes, mes dents, etc.

SCÈNE III.

BÉATRIX, JODELET.

BÉATRIX, tenant une clef.

Ah ! seigneur don Juan, l'on vous a bien cherché.

JODELET.

L'on me devait trouver ; je n'étais pas caché.

[1] Terme provençal. Un grand âne. Il vient du latin *asinus*. Scarron a mis *ase*, pour rimer avec *rase*.

Et qui sont ces chercheurs ?

BÉATRIX.

L'un est votre beau-père ;
Et l'autre, don Louis, fils de son défunt frère :
Votre valet en est aussi.

JODELET.

J'étais allé
Chez un ami, manger un pied de bœuf salé,
Où j'ai trouvé d'un ail qui sent bien mieux que l'ambre.
Quelle clef tenez-vous ?

BÉATRIX.

Celle de votre chambre :
Don Fernand vous destine un autre appartement,
Où vous serez bien mieux et plus commodément.

JODELET.

Pourquoi ce changement ?

BÉATRIX.

Il craint la médisance,
Et vous ne pouvez pas avecque bienséance
Coucher près de sa fille.

JODELET.

O chère Béatrix !
Sais-tu bien que pour toi je suis d'amour épris ?
De tout temps je me trouve enclin aux Béatrices :
Pour toi je couve un feu plus chaud que des épices.

BÉATRIX.

Moi, j'aime de tout temps les seigneurs don Juans,
Et je sentis mon mal quand vous vintes céans.

JODELET.

Follette, Dieu me sauve...

BÉATRIX, lui présentant la clef.

Ah ! prenez-la donc vite.

JODELET, prenant la clef.

Mais viens donc me mener jusqu'à ce nouveau gîte.

BÉATRIX, voulant s'échapper.

Parare ! suivez-moi ; j'y vais tout de ce pas.

JODELET, la retenant.

Larronesse des cœurs ! tu n'échapperas pas.

(Béatrix se débarrasse de Jodelet, et se sauve.)

SCÈNE IV.

JODELET, à Béatrix qui fuit.

Las ! faut-il donc pour vous que notre poitrine arde,
Si vous n'êtes pour nous qu'une nymphe fuyarde ?

SCÈNE V.

ISABELLE, JODELET.

ISABELLE.

Quoi ! seigneur don Juan, vous courez Béatrix [1] ?

JODELET.

Je voulais tant soit peu m'ébaudir les esprits :

ISABELLE.

Je ne vous croyais pas de si peu de courage.

JODELET.

Ce sont jeux de garçon, qui passent avec l'âge.

ISABELLE.

Vous donnerez de vous mauvaise opinion,
Et je dois bien douter de votre affection.

JODELET.

Allez-vous-en filer, notre épouse future :
Plus grand'dame que vous est madame nature ;
Je suis son serviteur, et le fus de tout temps ;
Et nargue pour tous ceux qui n'en sont pas contents.

ISABELLE.

Je vais donc vous laisser, de peur de vous déplaire.

JODELET.

Objet charmant et beau, vous ne sauriez mieux faire.

(Isabelle sort.)

SCÈNE VI.

JODELET.

Ma foi ! je m'y suis pris de mauvaise façon,
Car je sais que son cœur ne fut jamais glaçon.
Aristote a raison, qui dit qu'une maraude [2]

[1] *Courir* doit être pris ici dans le sens de rechercher, poursuivre.

[2] Terme de mépris ; une coquine, une friponne. On n'emploie maintenant le mot *maraud* qu'au masculin. Cette citation a peut-être suggéré à Molière ce que Sganarelle fait dire à Aristote au sujet du tabac.

Ne se doit point prier ; mais il faut à la chaude,
La gripper aux cheveux, la saisir au collet,
Quelquefois l'affaiblir avec un beau soufflet ;
Si soufflet ne suffit, user de la gourmade;
Si la gourmade est peu, lors de la bastonnade.
Tout homme de bon sens doit, dit-il, en user,
Pour la mettre en état de ne rien refuser...
Mais autre censeur vient, de mes censeurs le pire.

SCÈNE VII.

D. FERNAND, JODELET.

D. FERNAND.

Je vous cherche partout, don Juan.

JODELET.

Que désire
L'équitable Fernand, de son humble valet?

D. FERNAND.

N'avez-vous rien appris de votre Jodelet?

JODELET.

Non, mais devant la nuit je le verrai, possible [1].

D. FERNAND.

C'est pour vous proposer chose assez mal plausible.

JODELET.

Quel est donc cette chose?

D. FERNAND.

Il faut absolument...
(Pensez bien qu'à regret...)

JODELET.

Que faut-il? vitement.

D. FERNAND.

Aller à la campagne.

JODELET.

Est-ce tout? Que m'importe !

D. FERNAND.

Oui; mais c'est pour vous battre.

JODELET.

Ah! non : en cette sorte,
Il m'importe beaucoup. Mais si, sans résister,
Je veux vous obéir, à quoi bon m'irriter?

[1] Pour, il est possible que je le voie.

D. FERNAND.

Parce qu'on vous a fait une offense mortelle.

JODELET.

Don Fernand, vous montrez ici peu de cervelle :
Il faut que vous soyez, certes, un maître fou !

D. FERNAND.

Courage, don Juan ! Mais puis-je savoir d'où
Vous pouvez inférer que je ne sois pas sage ?

JODELET.

De venir sottement m'avertir d'un outrage
Que je ne savais point, et ne voulais savoir.

D. FERNAND.

Apprenez en cela que j'ai fait mon devoir ;
Et que, si vous voulez vous acquitter du vôtre,
Il faut, sans vous servir de la valeur d'un autre,
Aujourd'hui, s'il se peut, voir l'épée à la main
Celui qu'on sait avoir tué votre germain.
Il le tua la nuit, soit hasard, soit vaillance ;
Vous devez vitement en faire la vengeance.

JODELET.

Fut-ce la nuit ?

D. FERNAND.

La nuit.

JODELET.

Se batte qui voudra :
Puisque sans voir il tue, alors qu'il me verra
Que pourrais-je durer contre un tel matamore ?
Et, de plus, voulez-vous que je vous dise encore
L'avantage qu'aurait ce dangereux garçon ?
C'est que cet enragé sait déjà la façon
Dont il faut dépêcher ceux de notre lignage.

D. FERNAND.

Pensez-vous, don Juan, avoir bien du courage ?

JODELET.

Oui-dà ! j'en ai beaucoup, et n'en ai que du bon.
Dites-moi seulement où le trouvera-t-on ?
Est-il bien loin d'ici ? Se fera-t-il attendre ?
Savez-vous son logis ? Le pourra-t-on apprendre ?
Et son nom, quel est-il ?

D. FERNAND.

Don Louis de Rochas.

JODELET.

Quoi! c'est votre neveu? je ne me bats donc pas,
Puisqu'il a votre nom, qui m'est si vénérable :
Cette qualité m'est assez considérable
Pour me mettre à ses pieds, où je le trouverai,
Et, si vous le voulez, même je l'aimerai.

D. FERNAND.

Ce n'est pas tout encore ; une seconde offense
Vous devrait contre lui porter à la vengeance :
Votre sœur a sujet de se plaindre bien fort.

JODELET.

Je veux qu'en offensant ma sœur il ait eu tort;
Mais j'ai fait le serment (et n'en déplaise aux dames)
De ne prendre jamais querelle pour des femmes.

D. FERNAND.

Vous êtes un poltron, ou je me trompe bien.

JODELET.

Au beau-père cela ne doit toucher en rien.

D. FERNAND.

Apprenez néanmoins que tout ceci me touche.

JODELET.

Beau-père trop hargneux, beau-père trop farouche ;
Beau-père assassinant et beau-père éternel,
Qui me vient proposer un acte criminel,
Que vous a déjà fait un misérable gendre,
Que vous tâchez déjà de voir son sang répandre?
Monseigneur Belzébuth, (qui vous puisse emporter!)
Vous aurait-il chargé de me venir tenter?
Si le danger n'était que d'un simple homicide...
Mais vous voulez sur moi voir faire un gendricide;
Et le faire devant la consommation,
Est, certes, don Fernand, très-cruelle action.

D. FERNAND

Votre valet tantôt a donné sa parole
De se battre pour vous.

JODELET.

Qu'il la tienne, le drôle!
Je ne suis point jaloux de le voir plein de cœur.

D. FERNAND.

Vous ne vous battez point pour frère, ni pour sœur?

JODELET.

Il faut être en humeur de se battre, et je meure
Si j'y fus jamais moins que j'y suis à cette heure!

D. FERNAND.

Je vous croyais vaillant; je me suis bien trompé.

JODELET.

Quand d'un glaive tranchant je serai découpé,
Qu'en sera mieux ma sœur? qu'en sera mieux mon frère?
Laisse moi donc en paix, homme, singe, ou beau-père!

D. FERNAND.

Vous n'avez qu'à chercher autre femme à Madrid.

JODELET.

Que vous eussiez aimé pour votre gendre un Cid,
Qui vous eût assommé, puis épousé Chimène[1]!

D. FERNAND.

N'attendez plus de moi que mépris et que haine,
O le plus grand poltron qui jamais ait été!

JODELET.

Je suis, ô don Fernand! de votre cruauté,
Malgré vos noires dents, serviteur très-fidèle,
Et je le suis aussi de madame Isabelle.

D. FERNAND.

Je ne suis point le vôtre, et, hors de ma maison,
Je vous forcerais bien à me faire raison.

SCÈNE VIII.

D. JUAN, D. FERNAND, JODELET.

D. JUAN.

Qu'avez-vous, don Fernand, qui vous met en colère?

D. FERNAND.

Ce gendre mal choisi...

JODELET.

Parlez mieux, mon beau-père.

(Don Fernand menace Jodelet, qui sort.)

SCÈNE IX.

D. FERNAND, D. JUAN.

D. FERNAND.

Éloignons-nous de lui. Ce gendre donc maudit

[1] Ces vers sont d'un excellent comique.

Vous désavoue en tout, et m'a nettement dit
Qu'il n'était point d'avis de venger son offense,
Et qu'il ne fut jamais enclin à la vengeance :
Même il m'a quasi dit qu'il a perdu le cœur :
Faites-lui revenir, sauvez-lui son honneur,
Trop fidèle valet d'un trop timide maître ;
Montrez-lui vivement quel homme il devrait être ;
Qu'étant de don Louis doublement outragé,
C'est l'avoir bien servi que l'avoir engagé,
Quoique son ennemi soit homme redoutable ;
Que cette offense aussi n'est guère supportable.
Montrez-vous bon ami, montrez-vous bon valet :
Inspirez-lui du cœur, valeureux Jodelet.
Je sais bien qu'en ceci j'ai quelque part à prendre ;
Mais touchant mon devoir on ne peut rien m'apprendre.
Si j'étais offensé comme lui doublement,
On verrait don Fernand agir tout autrement.
Enfin, n'oubliez rien afin qu'il s'évertue.
Son ennemi l'attend au bout de cette rue,
Qui s'imaginera qu'on le redoute fort :
Je m'en vais le trouver.

D. JUAN.

Mais de quel autre tort
Mon maître don Juan doit-il tirer vengeance?

D. FERNAND.

Il vous apprendra tout ; le voici qui s'avance.

(Il sort.)

SCÈNE X.

JODELET, D. JUAN.

D. JUAN.

Or çà ! mon Jodelet, dis-moi, sans rien changer,
Quels outrages nouveaux avons-nous à venger?

JODELET.

S'en est-il allé donc?

D. JUAN.

Oui.

JODELET.

Tant mieux. Que je meure,
S'il ne m'a quasi fait enrager tout à l'heure !

Seigneur, il n'est plus temps de se plus déguiser ;
Le faire plus longtemps ce serait niaiser :
Don Louis en ferait une pièce pour rire.
Mais l'avez-vous pour moi défié ?

D. JUAN.

Sans lui dire
Que j'étais don Juan, oui, je l'ai défié,
Et, ma foi ! je m'étais toujours bien défié
Que ce jeune galant cajolait Isabelle.
Enfin, je l'ai trouvé tantôt caché chez elle,
Et, sans un accident que je te dois celer [1],
Nous nous fussions battus, au lieu de quereller ;
Et je n'ai seulement l'affaire différée,
Qu'attendant que je voie un peu mieux avérée
Une chose qui n'est encore en mon esprit
Qu'un sujet de soupçon, de rage et de dépit ;
Car, enfin, ce peut être un coup de téméraire,
Un tour de Béatrix, que l'argent a fait faire :
Puis j'ai quelques raisons pour croire assurément
Qu'Isabelle en ceci ne trempe nullement.

JODELET.

Monsieur, ce n'est pas tout que votre jalousie :
Autre chose vous doit brouiller la fantaisie.
Don Louis en l'honneur vous offense bien fort :
De vous expliquer mieux la chose, j'aurais tort ;
Elle ne peut quasi s'entendre, ni se dire ;
L'un et l'autre l'augmente, et la rend toujours pire.

D. JUAN.

Ah ! ne me la dis point, je la devine assez.
Mais que tous mes malheurs, et présents et passés,
Se bandent contre moi, j'ai pour moi bon courage ;
Et qui le sait encor ?

JODELET.

Tout le monde...

D. JUAN.

Ah ! j'enrage !
Ah ! maintenant, fureur, je m'abandonne à vous...
Et don Fernand est-il pour nous ou contre nous ?

JODELET.

Don Louis est son sang ; mais pour l'honneur du vôtre,

[1] Sans doute, la rencontre qu'il a faite de sa sœur Lucrèce.

Il fait ce qu'on ne fit jamais pour pas un autre :
Il veut que don Louis vous en fasse raison ;
Et don Louis m'attend près de cette maison,
Qui me croit don Juan.

D. JUAN.

Il faut que je le tue.
Mais on est bien souvent séparé dans la rue :
Les combats de pavé sont moins guerre que paix ;
C'est à quoi je ne puis me résoudre jamais.
J'hasarde ma vengeance, allant à la campagne :
On n'y fait quasi plus de combat en Espagne,
Qu'on ne conte la chose autrement qu'elle n'est ;
Et ce lieu de combat moins que l'autre me plaît.
Si dans quelque maison, quoique contre la mode[1]...

JODELET.

Attendez ; je vous trouve une place commode.
Je tiens ici la clef d'un bas appartement
Où nous devons coucher : là très-commodément,
Vous vous pourrez venger presqu'aux yeux d'Isabelle,
Sans qu'il en soit rien su que de son père ou d'elle.

D. JUAN.

Ah ! mon cher Jodelet, que tu l'as bien choisi !
Va vite le trouver.

JODELET.

Mais plutôt allez-y.
Il est temps, ou jamais, qu'on sache qui vous êtes.
Comment prétendez-vous faire ce que vous faites,
Et passer pour valet ? Allez, allez, seigneur,
Vous découvrir, vous battre, et venger votre honneur.

D. JUAN.

Quoi ! si, par un effet de pure jalousie,
Pour un simple soupçon, né dans ma fantaisie,
J'ai déguisé mon nom, veux-tu pour un affront,
De qui le moindre mal est de rougir mon front,
Que je m'aille montrer ? Ah ! plutôt, je te prie,
Si tu n'aimes mieux voir don Juan en furie,
Souffre encore mon nom qui ne t'offense en rien :
Une offense est bien pire, et je la souffre bien.

[1] Du temps de Scarron, après les troubles de la Fronde, le duel était à la mode en France comme en Espagne, tellement qu'on s'y battait pour des motifs qui paraîtraient aujourd'hui bien puérils.

JODELET.

Vous me l'ordonnez donc ?

D. JUAN.

Même je t'en conjure.

JODELET.

Il vous faut obéir. Mais si, par aventure,
Comme les hommes sont souvent impatients,
Il voulait dégainer devant qu'être céans,
Que fera Jodelet qui n'aime point la guerre,
Et qui se plaît bien fort au séjour de la terre ?

D. JUAN.

Fais-lui signe de loin : il ne manquera pas
De te venir trouver ; et toi, d'un même pas,
Tu me l'amèneras en cette chambre basse.

JODELET.

Autre difficulté mon esprit embarrasse.
S'il est court de visière ?

D. JUAN.

Ah ! c'est trop discourir ;
Ne me réplique plus, et me le va quérir.

JODELET.

Ce dur commandement terriblement me choque.
Mais, seigneur, gardez vous, surtout, de l'équivoque ;
Discernez Jodelet d'avecque don Louis :
On a souvent les yeux de colère éblouis ;
Et si, sans y penser, devant don Louis j'entre,
Et que, sans y penser, vous me perciez le ventre,
Me disant : Jodelet, ma foi ! j'en suis marri !...
Je serai tout à l'heure et content et guéri.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une chambre à coucher, dans laquelle il y a une alcôve.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉATRIX, entrant par une petite porte, une chandelle à la main, qu'elle pose sur une table.

Pleurez, pleurez, mes yeux, l'honneur vous le commande[1].
S'il vous reste des pleurs, donnez-m'en, j'en demande.
Je viens d'allumer ma chandelle :
La nuit, noire comme du jais,
Vient d'arriver pompeuse et belle,
Plus que je ne la vis jamais ;
De ses demoiselles suivantes,
Les étoiles étincelantes,
Elle traîne un brillant troupeau.
Que ses servantes sont heureuses,
Si d'un valet, qui se croit beau,
Elles ne sont point amoureuses !
Pleurez, pleurez, etc.

Étoiles luisantes et nettes,
Si vous en aimiez comme moi
Toutes célestes que vous êtes,
Vous enrageriez, sur ma foi !
Tantôt ce Grenadin, ce More
Comme du feu qui me dévore,
Je lui contais la cruauté,
M'a dit que je ne valais guères,
Et qu'il était bien fort tenté
De me donner les étrivières.
Pleurez, pleurez, etc.

D'écus une assez bonne somme

[1] Dans ces stances burlesques, peut-être Scarron a-t-il voulu parodier le vers que dit Chimène dans le *Cid* :

Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau.

Vers que Scudery avait critiqués.

Devant lui je faisais sonner,
Et lui faisais assez voir comme
Moi qui prends, je lui veux donner.
Aussitôt son âme rebourse[1]
M'a donné de ma même bourse
Un si grand coup dessus le cou,
Que je m'en sens toute échinée :
Oh! que pour aimer un tel fou,
Il faut que je sois forcenée!
Pleurez, pleurez, etc.

S'il plaisait à la destinée,
Qu'il fût l'importun à son tour,
Et Béatrix l'importunée!
Alors, à beau jeu, beau retour;
Encore aurais-je quelque joie.
Mais, hélas! jusque dans le foie,
Il me brûle, le faux larron,
Et s'en rit, l'impitoyable homme,
Aussi fort qu'autrefois Néron
Riait alors qu'il brûlait Rome.
Pleurez, pleurez, etc.

Et cependant mon mal me presse...
Mais quelqu'un vient par l'escalier;
C'est Isabelle ma maîtresse.
Reprenons notre chandelier.
Que si quelqu'un de l'assistance
Trouve qu'à moi n'appartient stance,
Qu'il sache que l'auteur discret,
Qui sait fort bien que le colloque
Est dangereux pour le secret,
M'a régalé[2] d'un soliloque.
Pleurez, pleurez, etc.

SCÈNE II.

ISABELLE, BÉATRIX, LUCRÈCE.

ISABELLE.

Madame Béatrix, que faites-vous ici?

[1] *Revêche, peu traitable.*
[2] La règle grammaticale voudrait *régalée.*

BÉATRIX.

Je prépare une chambre à votre amant transi.
Et vous, d'où venez-vous, et madame Lucrèce?

ISABELLE.

Je viens de me donner en proie à la tristesse.

LUCRÈCE.

Madame, je vous dis, pour la seconde fois,
Quand on aurait remis la chose à votre choix,
Vous ne pouviez choisir, en toute la Castille,
Un plus digne mari d'une excellente fille :
Alors que don Juan vous sera mieux connu,
Vous me confesserez que je vous ai tenu
Un discours véritable.

ISABELLE.

Et moi, je vous assure,
Lorsque si richement vous faites sa peinture,
Qu'il faut que de nous deux quelqu'une rêve bien,
Vous, de le croire tel, moi, de n'en croire rien.
Hélas! à vous, sa sœur, l'oserais-je bien dire?
Il semble qu'il ne songe à rien qu'à faire rire :
Toujours dans l'action d'un homme extravagant;
Soit par accoutumance, ou soit par accident,
Parlant toujours du nez[1]; et de plus, il affecte
La façon de parler toujours la moins correcte;
Toujours quelque mot goinfre est dans tous ses discours.
Et je pourrais passer heureusement mes jours
Avec un tel époux? Ah! fille malheureuse!
Encor si je pouvais être religieuse!
Mais, hélas! je me sens pour la religion,
Et pour ce brave époux, pareille aversion.

BÉATRIX.

Finissez, finissez votre quérimonie[2],
Et gagnons l'escalier, et sans cérémonie...
Quelqu'un ouvre la porte, et l'on vous surprendra :
Quant à moi, je m'enfuis; me suive qui voudra.

(Elles sortent.)

[1] Parler du nez était autrefois un moyen de comique auquel tous les farceurs avaient recours.

[2] On appelait *quérimonie*, une plainte en justice, et particulièrement en justice ecclésiastique.

SCÈNE III.

D. JUAN ouvre la porte et en ôte la clef.

Laissons la porte ouverte, et gagnons cette alcôve :
Je les entends venir.

SCÈNE IV.

JODELET, un chandelier à la main; D. JUAN, dans l'alcôve.

JODELET.

Mon maître, Dieu me sauve!
Ne fut jamais qu'un traître; il s'en est en allé :
Hélas! j'en ai quasi le sang tout congelé.
Eh! qui l'eût jamais cru?...

SCÈNE V.

JODELET, D. LOUIS; D. JUAN, dans l'alcôve.

JODELET, voyant entrer don Louis, qui ferme la porte.

Peste! il ferme la porte.

(Il met le chandelier à terre.)

Que deviendrai-je donc?

D. LOUIS.

Nous pouvons de la sorte
Nous battre tout le soûl, si le cœur vous en dit.

JODELET.

Vous me pardonnerez, je n'ai point d'appétit.

D. LOUIS.

Que différez-vous donc à venger votre outrage?
Je crains votre raison moins que votre courage.
Vous ne me dites mot? Eh bien! qu'attendons-nous?
Ah! vraiment si j'étais offensé comme vous,
Je vous montrerais bien une autre impatience.

JODELET, à part, cherchant don Juan.

Mon maître, assurément, n'a point de conscience.

D. LOUIS.

Que diable cherchez-vous?

JODELET.

Je cherche ma valeur.

D. LOUIS.

Après avoir tantôt montré tant de chaleur,

Vous êtes maintenant, ce me semble, un peu tiède;
Mais pour vous réchauffer je tiens un bon remède.
(Il met l'épée à la main.)

JODELET, à part.

Ah! bon Dieu! quelle longue épée à giboyer!
Et qui peut seulement la voir sans s'effrayer?

D. LOUIS.

Don Juan est poltron, ou fait semblant de l'être.

JODELET, à part.

Le Seigneur soit loué! je viens de voir mon maître.
Je n'ai plus maintenant qu'à faire le fougueux.
(Haut.)
Ma colère est tantôt au point où je la veux.
Sitôt qu'elle y sera, vous verrez faire rage;
(Bas à don Juan.)
Ah! seigneur, sortez donc : manquez-vous de courage?

D. JUAN, bas, à Jodelet.

Va donc, pour l'amuser, te battre en reculant.

JODELET, mettant l'épée à la main, et poussant une estocade sans être en mesure.

Dieu veuille être avec nous!

D. LOUIS.

L'effort est violent!
Vous vous battez fort bien.

JODELET.

(A part.)
Assez bien. Ah! que n'ai-je
Contre les coups d'estoc quelque bon sortilége!
(Haut.) (A don Juan.) (A don Louis.)
Attendez... Ah! mon maître! Ah! c'est trop me presser!
Mon épée est faussée; il faut la redresser.
N'avez-vous pas tué mon frère sans lumière?

D. LOUIS.

Oui.

JODELET.

Pour vous témoigner que je ne vous crains guère,
Je ne veux point avoir d'avantage sur vous;
Je veux, sans voir, vous battre, et vous rouer de coups.
(Éteignant la chandelle.)
Meurs donc, chandelle, meurs, et nous laisse en ténèbres.
(Bas, à don Juan.)
Et vous, allez finir vos passe-temps funèbres.

(A part.)
Pour moi, qui suis exact en ce que je promets,
Je veux être pendu si l'on m'y prend jamais.
(Il entre dans l'alcôve; don Juan prend sa place, et se bat avec don Louis.)

D. LOUIS.

C'est dans l'obscurité que la lumière est belle;
Vous ne vous battiez pas si bien à la chandelle,
Et vous m'avez blessé; mais je m'en vengerai.

SCÈNE VI.

D. LOUIS, D. JUAN; D. FERNAND, dehors; JODELET, dans l'alcôve.

D. FERNAND, dehors, appelant.

Béatrix!

D. JUAN, bas, à Jodelet dans l'alcôve.

Sors, sors vite, ou je t'étranglerai!
(Jodelet sort de l'alcôve, et don Juan y rentre.)

SCÈNE VII.

JODELET, D. FERNAND, D. LOUIS, BÉATRIX, arrivant une chandelle à la main; D. JUAN, dans l'alcôve.

D. FERNAND, entré.

Qu'est ceci, mes amis?

JODELET.

Je venge mon offense.

D. LOUIS.

On m'a tiré du sang; j'en veux tirer vengeance.

D. FERNAND.

Est-ce d'une estocade, ou d'un estramaçon[1]?

JODELET, à part.

L'un et l'autre, ma foi! n'est pas de ma façon.

D. FERNAND.

Montrez-moi... Vous avez la main un peu coupée.

JODELET, à part.

La sale vision que de voir une épée!

[1] Une *estocade* était une longue épée. L'*estramaçon* était une sorte d'épée à tranchant.

D. FERNAND, prenant la chandelle qui est à terre, et la mettant à la place de celle de Béatrix qui est allumée.

Allons, mes chers amis, battez-vous hardiment.

(Béatrix sort, en criant d'effroi.)

SCENE VIII.

JODELET, D. FERNAND, D. LOUIS, D. JUAN, dans l'alcôve.

D. FERNAND.

Je ne parais ici pour la paix nullement.
L'un de qui l'honneur souffre est pour être mon gendre,
Et l'autre est mon parent qui voit son sang répandre :
Battez-vous donc, amis, et bien fort; vous serez
Bien plutôt animés par moi, que séparés[1].

D. LOUIS.

Votre conseil est trop d'un homme de courage,
Pour n'être pas suivi.

JODELET, à part.

De tout mon cœur j'enrage!
Ah! le méchant vieillard, qui conseille un duel!

D. LOUIS, à Jodelet.

La colère me rend insolent et cruel.
J'ai trompé votre sœur, j'ai tué votre frère;
Je le ferais encor si je l'avais à faire :
Il ne me reste plus qu'à vous tuer aussi.

D. JUAN, sortant de l'alcôve, à don Louis.

Vous ne connaissez pas don Juan : le voici.
Vous trompâtes ma sœur, vous tuâtes mon frère;
Mais bientôt votre mort s'en va me satisfaire :
C'est au vrai don Juan qu'appartient seulement
De venger son honneur offensé doublement.

D. LOUIS.

Quel est donc de vous deux don Juan ?

D. JUAN.

C'est moi-même.

D. LOUIS, montrant Jodelet.

Et lui?

JODELET.

Je ne le suis qu'en cas de stratagème.

[1] Ce seigneur don Fernand est un terrible ferrailleur. On croirait qu'il veut se débarrasser de son neveu, ou tout au moins de son gendre.

D. JUAN.

Oui, je suis don Juan qui vient de vous blesser.
Si je l'ai fait sans voir, vous pouvez bien penser
Qu'à moi venger ma honte est chose fort aisée,
Maintenant que je vois celui qui l'a causée;
Tandis que mon esprit a seulement douté,
J'ai voulu m'éclaircir, et n'ai rien attenté;
Sous le nom d'un valet j'ai souffert mon offense,
Tandis qu'un seul soupçon m'en demandait vengeance.
Vous qui me l'avez faite, et l'osez déclarer,
Vous me croyez peut-être un homme à l'endurer?
Je n'ai pour le savoir de science certaine,
Oublié jusqu'ici ni finesse ni peine.
Enfin, mon déshonneur ne m'est que trop connu.
Vous savez, don Louis, à quoi je suis tenu :
Pour mon sang répandu j'ai répandu du vôtre;
Mais deux autres sujets m'en demandent bien d'autre.
Je ne puis vivre heureux sans vous faire mourir.
Pour cela seulement j'ai dû me découvrir.
Je suis donc don Juan; que personne n'en doute.

D. LOUIS.

Croyez-vous à ce nom que plus on vous redoute?

D. JUAN.

Et croyez-vous aussi me donner le trépas?
Vous ne tuez qu'alors que l'on ne vous voit pas;
Mais puisque je vous vois, qui vous pourra, barbare!
Garantir de la mort que ma main vous prépare?
Quand je vous aurais tous ici pour ennemis,
Je veux qu'on tienne ici tout ce qu'on a promis :
L'on m'a promis ma sœur, il faut qu'on l'effectue[1];
Je lui dois votre mort; il faut que je vous tue.
Voyez si don Juan tient bien ce qu'il promet;
Soit qu'il paraisse en maître, ou se cache en valet.
Don Fernand, tenez donc la parole donnée :
Commandez que ma sœur me soit vite amenée...
Et vous, le plus mortel de tous mes ennemis,
Battez-vous contre moi; vous me l'avez promis.

D. FERNAND.

Ah! seigneur don Juan, un peu de patience.

[1] Scarron veut dire : il faut qu'on effectue la promesse qu'on m'a faite de me rendre ma sœur.

D. JUAN.

Pour en avoir eu trop, j'ai manqué ma vengeance.

D. FERNAND.

Pourquoi vous êtes-vous déguisé parmi nous ?

D. JUAN.

J'étais jaloux.

D. FERNAND.

De qui ?

D. JUAN.

De lui.

D. LOUIS.

De moi?

D. JUAN.

De vous.

Je vous ai vu sortir du balcon d'Isabelle.

D. LOUIS.

Vous m'en vîtes sortir !

D. JUAN.

Vous-même; et puis chez elle
Je vous ai vu caché. Mais ces jaloux soupçons
Ne ralentirent point mon feu de leurs glaçons;
Au contraire il s'accrut avecque violence :
Lors je me déguisai, je gardai le silence;
Et ne fus pas longtemps sans rencontrer en vous
Un rival dont j'avais sujet d'être jaloux :
Vous n'excitiez alors que ma simple colère.
Je n'eusse jamais cru que la mort de mon frère
Dût se trouver encor un coup de votre main :
Je vous croyais coquet, et non pas inhumain.
Enfin, j'ai su depuis qu'une mortelle offense
Me devait contre vous porter à la vengeance;
J'ai cru que vous étiez coupable envers ma sœur;
J'ai cru que vous étiez son lâche ravisseur;
Lors par ressentiment, plus que par jalousie,
La fureur contre vous m'avait l'âme saisie :
J'ai bientôt préféré, pour vous priver du jour,
Les soins de mon honneur à ceux de mon amour.
Quand on souffre en l'honneur, l'amour ne touche guère.
Maintenant que je vois que de mon pauvre frère,
Que vous avez tué la nuit trop lâchement,
Vous m'osez reprocher la mort insolemment,

Que pour vous contre moi le ciel avec la terre,
Et tout le genre humain me déclarent la guerre,
Malgré le ciel, la terre, et tout le genre humain,
Il faut que vous mouriez aujourd'hui de ma main.

D. LOUIS.

Ceux qui me connaîtront sauront bien que la crainte
N'est pas ce qui me fait approuver votre plainte :
Quand vous me reprochez que votre frère est mort,
La raison est pour vous, et moi j'ai toujours tort ;
Mais je devrais plutôt être, par cette offense,
Un objet de pitié qu'un objet de vengeance.
Hélas! je le tuai ; mais comment et pourquoi?
Et, quand je le sus mort, qui pleura plus que moi?
Il m'attaqua la nuit, et moi, sans le connaître,
Je crus, l'ayant tué, n'avoir tué qu'un traître.
Malheureux que je suis! j'avais tué, sans voir,
Le plus intime ami que je croyais avoir :
Oui, je l'aimais autant qu'on peut aimer un autre.
Puisqu'il fut mon ami, pour devenir le vôtre,
Je donnerais mon sang, je donnerais mon cœur ;
Et ce discours n'est pas un effet de ma peur.

D. JUAN.

Outre qu'un généreux facilement pardonne,
Cette seule raison sans doute est assez bonne.
Je veux que vous l'ayez tué sans y penser,
Et que vous n'ayez eu dessein de m'offenser :
Mais vous ne vous lavez ici que d'une offense,
Et ma sœur contre vous me demande vengeance ;
Et, puisque son honneur à mon honneur est joint,
Je serai sans honneur si ma sœur n'en a point :
En l'humeur où je suis, je n'ai pas grande envie,
Si vous m'ôtez l'honneur, de vous laisser la vie.

D. LOUIS.

Je pourrais bien encore, épousant votre sœur,
Et vous rendre content et vous rendre l'honneur :
Vous n'auriez plus sujet d'en vouloir à ma vie,
Et je n'en aurais plus de vous porter envie,
Quoique je visse à vous, avec tous ses appas,
Celle que j'aimai bien, mais qui ne m'aima pas...
C'est de vous que je parle, ô trop sage Isabelle!
Qui ne fûtes jamais envers moi que cruelle...

Don Juan, quittez donc tous vos jaloux soupçons;
Que le feu de l'amour en fonde les glaçons;
Ne soyez plus atteint de cette frénésie,
Ni moi, l'objet fâcheux de cette jalousie.
Il est vrai, Béatrix m'a deux fois introduit
Dans sa chambre le jour, dans son balcon la nuit;
Mais, sur ma foi! bien loin d'être de la partie,
De me l'avoir promis ou d'en être avertie,
Sitôt qu'elle le sut, elle l'en querella,
Et Béatrix pensa s'en aller pour cela.

D. FERNAND.

Mon neveu ne dit rien qui ne soit véritable,
Et si, cher don Juan, vous êtes raisonnable,
Vous ne fermerez plus l'oreille à la raison.
Chassons donc le tumulte hors de cette maison,
Et faisons-y rentrer la joie et l'hyménée.
(Appelant.)
Çà, vite que Lucrèce ici soit amenée,
Et ma fille Isabelle... Ah! je les vois venir...

SCÈNE IX.

JODELET, D. JUAN, ISABELLE, D. FERNAND, LUCRÈCE, D. LOUIS, BÉATRIX.

D. FERNAND.

Venez, venez tâcher de les bien réunir.
Que je devrai d'encens à la bonté divine,
Puisqu'elle fait finir cette guerre intestine!
(A don Juan et don Louis.)
Que je me sens heureux!... Et vous, mes chers enfants,
Tant pour votre repos que celui de mes ans,
Devenez bons amis, embrassez-vous ensemble,
Et qu'une bonne paix à jamais vous assemble.

D. JUAN.

Je ne résiste plus, je suis votre conseil.

D. LOUIS.

Le plaisir que j'en sens n'eut jamais de pareil.

LUCRÈCE.

O ma chère Isabelle!

ISABELLE.

O ma chère Lucrèce!

LUCRÈCE.

Que nous avons de joie après tant de tristesse!
Eh bien! avais-je tort, lorsque vous vous plaigniez,
D'assurer qu'il n'était pas tel que vous disiez?

JODELET.

Je n'ai donc qu'à quitter mon habit de parade,
Puisque je ne suis plus don Juan d'Alvarade.

D. JUAN.

Non, non, cher Jodelet, gardez tous vos bijoux:
Ils vous parent trop bien pour n'être pas à vous.

D. LOUIS, à don Juan, lui présentant Isabelle.

Vous, dont l'amitié m'est un don inestimable,
Recevez de ma main cette fille adorable.

D. JUAN.

Vous que je haïssais tantôt de tout mon cœur,
Sachez que je suis vôtre, aussi bien que ma sœur.

D. FERNAND.

Allons, mes chers enfants, finir cette journée,
Par l'accomplissement de ce double hyménée.

JODELET.

Ma foi! vous n'êtes pas encore où vous pensez,
Et les discords ici ne sont pas tous passés.
Il me faut un portrait que retient Isabelle,
Qui pend à deux rubans au fond de sa ruelle:
Moi, qui ne sais si c'est ou pour bien ou pour mal
Qu'elle garde un portrait, perdant l'original,
Je veux qu'on me le rende, ou bien la comédie,
Par moi don Jodelet, deviendra tragédie.
Oui, je la veux avoir, cette idole de prix,
Pour en favoriser ma chère Béatrix.

FIN DE JODELET.

DON JAPHET D'ARMÉNIE.

1653.

ÉPITRE DÉDICATOIRE AU ROI.

SIRE,

Quelque bel esprit qui aurait, aussi bien que moi, à dédier un livre à Votre Majesté, dirait en beaux termes que vous êtes le plus grand roi du monde; qu'à l'âge de quatorze à quinze ans, vous êtes plus savant en l'art de régner qu'un roi barbon; que vous êtes le mieux fait des hommes, pour ne pas dire des rois, qui sont en petit nombre; et enfin que vous portez vos armes jusques au mont Liban, et au delà. Tout cela est beau à dire; mais je ne m'en servirai point ici, cela va sans dire. Je tâcherai seulement de persuader à Votre Majesté qu'elle ne se ferait pas grand tort si elle me faisait un peu de bien; je serais plus gai que je ne suis; si j'étais plus gai que je ne suis, je ferais des comédies enjouées; et si je faisais des comédies enjouées, Votre Majesté en serait divertie; si elle en était divertie, son argent ne serait pas perdu. Tout cela est conclu si nécessairement, qu'il me semble que j'en serais persuadé si j'étais aussi bien un grand roi, comme je ne suis qu'un pauvre malheureux, mais pourtant,

De Votre Majesté

Le très-humble, très-obéissant, et très-fidèle sujet et serviteur,

SCARRON [1].

[1] La tristesse inséparable de l'état cruellement maladif de Scarron le poursuivait toujours, et rendait quelquefois ses plaisanteries contraintes. On en peut juger par cette épître. Il cherche à y être bouffon, mais il la termine par un douloureux retour sur lui-même.

DON JAPHET D'ARMÉNIE,

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

DON JAPHET D'ARMÉNIE, fou de l'empereur Charles-Quint.
DON ALPHONSE HENRIQUEZ, ou ROC ZURDUCACI, cavalier, amoureux de Léonor.
LE COMMANDEUR de Consuègre.
LÉONORE, nièce du Commandeur.
ELVIRE, sœur de don Alphonse.
DON ALVAR, amoureux d'Elvire.
RODRIGUE, gentilhomme du Commandeur.
LE BAILLI d'Orgas.
FOUCARAL, laquais de don Japhet.
MARC-ANTOINE, ou PASCAL ZAPATÉRO, valet de don Alphonse.
MARINE, servante de Léonore.
JEAN VINCENT, laboureur d'Orgas.
PÉDRO, faisant le personnage de harangueur et celui de courrier.
TORRIBIO PONCIL, gredin.
LLORENTE RIBEROS, gredin.

La scène est dans Orgas jusqu'au troisième acte, qu'elle se passe dans Consuègre en Espagne.

Nota. Les vers précédés de guillemets se passent à la représentation.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place du village d'Orgas.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. ALPHONSE HENRIQUEZ, MARC-ANTOINE.

MARC-ANTOINE.

La résolution est tout à fait étrange.

D. ALPHONSE.

Si Marc-Antoine m'aime, il faut bien qu'il s'y range.

MARC-ANTOINE.

Moi? je n'approuve point ce bas attachement,
Et n'attends rien de bon de ce déguisement.
Encor si vous vouliez seulement me permettre
D'envoyer à Madrid le moindre mot de lettre,
Votre mère serait moins en peine de vous :
Elle croit que son fils, de sa nièce l'époux,

A trouvé dans Séville, en don Sanche son frère,
Un oncle, un bienfaiteur, et comme un nouveau père;
Et que, riche seigneur, de seigneur indigent[1],
Vous avez de son frère et la fille et l'argent.
Cependant dans Orgas, un malheureux village,
Emporté des désirs d'un homme de votre âge,
Sans songer qu'à Séville un grand bien vous attend,
Vous suivez en aveugle un bel œil qui vous prend[2].
La villageoise est belle et jeune, je l'avoue;
Don Alphonse en passant peut la coucher en joue,
Et s'il la peut blesser, bon! c'est autant de pris;
Mais être avec fureur de son amour épris,
Et pour elle oublier son devoir, sa naissance,
C'est en quoi je vous dois manquer de complaisance.
Et connaissez-vous bien ce révérend seigneur,
A qui vous vous[3] voulez donner pour serviteur?

D. ALPHONSE.

C'est un homme bien riche, à ce que j'entends dire.

MARC-ANTOINE.

Et de qui le métier n'est que de faire rire.

D. ALPHONSE.

Tant mieux.

MARC-ANTOINE.

Mais il est fou, de plus.

D. ALPHONSE.

Encore mieux :
J'aurai mon passe-temps d'un fou facétieux.

MARC-ANTOINE.

Je m'en vais vous en dire et l'histoire et la vie.
Il se fait appeler don Japhet d'Arménie,
Venu de père en fils du puîné de Noé :
Voilà le maître à qui vous vous êtes loué.
Alors que Charles-Quint passa par son village,
On mena devant lui ce sage personnage :

[1] Sous-entendu *que vous étiez*. Ces ellipses sont assez fréquentes dans Scarron.

[2] *Suivez en aveugle un œil qui vous prend*, offre un mélange d'hyperbole et d'amphigouri digne de Tristan et de Scudéri. On sait, d'ailleurs, que l'œil était alors en possession de représenter la beauté entière à qui il appartenait; c'était une espèce de métonymie très-usitée chez les Espagnols.

[3] On dirait que Scarron s'est plu à répéter trois fois cette syllabe, mais on sait qu'il est prodigue en cacophonies.

Il le trouva plaisant; il lui donna du bien,
Lui fit suivre la cour; et presque en moins de rien
Le drôle a si bien fait, par son humeur plaisante,
Qu'il possède aujourd'hui cinq mille écus de rente [1].
César ayant quitté l'Espagne, il a voulu
Paraître en son village, où, faisant l'absolu
(Car il est glorieux), son bien et sa marotte
Ont si mal réussi chez le compatriote,
Que, couru des enfants [2], des autres maltraité,
Et de fréquents affronts tous les jours irrité,
Comme dans son pays on n'est jamais prophète,
Il en est à la fin délogé sans trompette,
Et s'est depuis huit jours retiré dans Orgas,
Où l'on l'a bien reçu, ne le connaissant pas.
En peu de mots, voilà quel est le personnage.

D. ALPHONSE.

Tout ce que tu dis là me donne du courage.

MARC-ANTOINE.

Je l'aperçois venir, et le bailli du bourg,
Qui le croit, sot qu'il est, un des grands de la cour.

D. ALPHONSE.

Éloignons-nous.

(Don Alphonse et Marc-Antoine sortent.)

SCÈNE II.

D. JAPHET D'ARMÉNIE, LE BAILLI D'ORGAS, FOUCARAL.

D. JAPHET.

Bailli, votre fortune est grande,
Puisque vous m'avez plu.

LE BAILLI.

Le bon Dieu vous le rende!

D. JAPHET.

Peut-être ignorez-vous encore qui je suis;
Je veux vous l'expliquer autant que je le puis,
Car la chose n'est pas fort aisée à comprendre.
Du bon père Noé j'ai l'honneur de descendre,

[1] Scarron a eu raison de faire d'un bouffon un personnage riche, car il y a quelque chose d'odieux à immoler à la risée publique un misérable, un homme pauvre, *res sacra miser*.

[2] C'est-à-dire *poursuivi par les enfants*.

Noé, qui sur les eaux fit flotter sa maison,
Quand tout le genre humain but plus que de raison.
Vous voyez qu'il n'est rien de plus net que ma race,
Et qu'un cristal auprès paraîtrait plein de crasse.
C'est de son second fils que je suis dérivé :
Son sang, de père en fils, jusqu'à moi conservé,
Me rend en ce bas monde à moi seul comparable.
L'empereur Charles-Quint, ce héros redoutable,
Mon cousin au deux mille huitantième degré,
Trouvant avec raison mon esprit à son gré,
M'a promené longtemps par les villes d'Espagne,
Et depuis m'a prié de quitter la campagne,
Parce que deux soleils en un lieu trop étroit
Rendaient trop excessif le contraire du froid.
La façon de parler est obscure au village :
Entendez-vous, Bailli, mon sublime langage?

LE BAILLI.

Monsieur, je n'entends pas la langue de la cour.

D. JAPHET.

Vous ne m'entendez pas? je vous aime autant sourd,
Car assez rarement mon discours j'humanise;
Mais pour vous aujourd'hui je démétaphorise
(Démétaphoriser, c'est parler bassement);
Si mon discours pour vous n'est que de l'allemand,
Vous aurez avec moi disette de loquèle.
L'empereur donc de qui je suis le parallèle...
M'entendez-vous, Bailli?

LE BAILLI.

Nenni.

D. JAPHET.

Le parangon [1]...

LE BAILLI.

Encore moins.

D. JAPHET.

(A part.)

Comment!... Altérer mon jargon,
Ce serait déroger à ma noblesse antique :
Tâchons pourtant d'user de quelque terme oblique,
Pour nous accommoder à cet homme des champs.

[1] Ce mot, dont la racine est latine, *par, paris*, vient directement de l'italien *paragone*, *modèle*, *patron*.

(Haut.)
Charles-Quint donc, mon cher parent, en peu de temps,
M'ayant mis à mon aise, en prince de Cocagne,
Et tout à fait exclu des hôpitaux d'Espagne
(Car, Bailli, dussiez-vous cent fois en enrager,
J'ai six mille ducats tous les ans à manger [1]),
Le Cacique Uriquis et sa fille Azatèque,
L'un et l'autre natifs de Chicuchiquizèque,
Étant venus en cour pour se dépayser,
L'empereur, mon cousin, me força d'épouser
Cette jeune Indienne, un peu courte et camarde,
Mais pourtant agréable en son humeur hagarde;
A mes noces le grand César rien n'oublia,
Et fit le bon parent; même il trépudia... [2]
Entendez-vous le mot trépudier, compère?

LE BAILLI.

Non, par ma foi! monsieur.

D. JAPHET.

C'est danser en vulgaire.
Enfin, en équipage à ma grandeur égal,
Mon train, moitié sur mule, et moitié sur cheval,
Dans mon pays natal je menai ma famille,
C'est-à-dire Uriquis et ma femme sa fille.
Arrivé dans mon bourg, qu'on nomme Almodobar,
Mon beau-père Uriquis y devint gras à lard,
Et prit goût en nos vins. Ma compagne de couche
Fut, comme son papa, fort sujette à sa bouche:
Enfin, elle mourut d'un excès de melon,
Et son père Uriquis, d'un ulcère au talon.
De ce beau-père éteint, de cette femme éteinte,
Il ne me resta pas la moindre plume peinte,
Le moindre guenuchon, le moindre perroquet,
Tout leur bien du Pérou n'étant que du caquet.
Les gens d'Almodobar à leur dam me déplurent;
Vous pouvez bien penser que punis ils en furent,
Et bientôt; car prenant ma résolution,
J'ai choisi dans Orgas mon habitation,
Où je vais faire un train digne de mon mérite.

[1] Il enfle la fortune de moitié; on a dit précédemment qu'il n'avait que cinq mille écus de rente.
[2] Du verbe latin *tripudiare*, danser en trépignant.

Bailli, cherchez-moi donc des serviteurs d'élite,
Nobles, bien faits, adroits, sobres, et parlant peu.

LE BAILLI.

Je vous en ai déjà trouvé six.

D. JAPHET.

C'est bien peu.

FOUCARAL.

C'est plus qu'il ne vous faut.

D. JAPHET.

Il me faudra six pages,
Sans les valets de pied qui recevront des gages.

LE BAILLI.

On vous trouvera tout.

D. JAPHET.

Comment est votre nom?

LE BAILLI.

Je m'appelle Alonzo-Gil-Blas-Pédro-Ramon.

D. JAPHET.

Tant de noms de baptême?

LE BAILLI.

Autant.

D. JAPHET.

Mon cher compère,
On vous soupçonnera d'avoir eu plus d'un père.

LE BAILLI.

Vous ferai-je venir vos valets?

D. JAPHET.

Promptement.

(Le Bailli sort.)

SCÈNE III.

D. JAPHET, FOUCARAL.

D. JAPHET.

Foucaral, ce Bailli me plaît extrêmement.

SCÈNE IV.

TORRIBIO PONCIL, PASCAL ZAPATÉRO ou MARC-ANTOINE, LLORENTE RIBÉROS, D. ROC ZURDUCACI ou ALPHONSE HENRIQUEZ, D. JAPHET, FOUCARAL, LE BAILLI.

LE BAILLI, à don Japhet.

Je vous amène ici la fleur de la contrée.

D. JAPHET.

Qu'ils me fassent savant de leurs noms dès l'entrée.

(Les quatre valets, dont deux sont fort mal vêtus, savoir : Torribio Poncil et Llorente Ribéros, disent, tous à la fois, leurs noms, d'un ton fort éloigné de celui de don Japhet.)

TORRIBIO PONCIL.

Torribio Poncil.

MARC-ANTOINE.

Pascal Zapatéro.

LLORENTE RIBÉROS.

Llorente Ribéros.

D. ALPHONSE.

Don Roc Zurducaci.

D. JAPHET.

Comment! tous à la fois?
Parlez séparément, et modérez vos voix.
(A Torribio Poncil.)
Toi, parle et dis ton nom, jeune homme au nez de cabre [1].

TORRIBIO PONCIL.

Torribio Poncil.

D. JAPHET.

Ton pays?

TORRIBIO PONCIL

La Calabre.

D. JAPHET.

(A Llorente Ribéros.)
Maudit pays. Et toi?

LLORENTE RIBÉROS.

Llorente Ribéros.

D. JAPHET.

Ton pays?

[1] De chèvre, *capra*, d'où est venu le verbe se cabrer, en parlant d'un cheval, pour dire qu'il saute et se dresse comme une chèvre.

LLORENTE RIBÉROS.

Portugal.

D. JAPHET.

De quel lieu?

LLORENTE RIBÉROS.

De Miros.

MARC-ANTOINE.

Pascal Zapatéro.

D. JAPHET.

Ton pays?

MARC-ANTOINE.

Allobroge [1].

D. JAPHET.

Attends une autre fois qu'un maître t'interroge;
Et ton pays natal, quel est-il?

MARC-ANTOINE.

Anneci.

D. JAPHET.

(A don Alphonse.)

Aïe! aux autres. Et toi?

D. ALPHONSE HENRIQUEZ.

Don Roc Zurducaci.

D. JAPHET.

Biscaïen?

D. ALPHONSE.

Non, monsieur, je suis de la Galice.

D. JAPHET.

Tu parais grand fripon.

D. ALPHONSE.

Fort à votre service.

D. JAPHET.

Torribio Poncil est un nom apostat:
Changeant Poncil en Ponce, à mon majordomat [2]
Il pourra parvenir; mais, avant toute chose,
Il faut, au nom de Ponce ajouter don, pour cause.
Llorente Ribéros aura nom Ribéra;
Pascal Zapatéro, don Pascal Zapata.
Ils prendront tous le don, comme le majordome,
Et seront dans deux ans des plus grands du royaume.

[1] Savoyard.
[2] Les princes en Espagne ont des majordomes.

Quant au Galicien don Roc Zurducaci,
Je lui donne congé [1] de s'appeler ainsi :
Aurait-il bien l'esprit d'être mon secrétaire?

D. ALPHONSE.

Jeune comme je suis, monsieur, je sais tout faire;
Je rase, je blanchis, je couds, je sais saigner;
Je sais noircir le poil, le couper, le peigner;
Je travaille en parfums, je sais la médecine;
J'entends bien les procès, et fais bien la cuisine;
Je suis grand spadassin, excellent écuyer,
Fort entendu chasseur, et parfait jardinier :
J'écris français, gothique, italien, tudesque;
J'écris en héroïque aussi bien qu'en burlesque;
Je fais des impromptus, rondeaux et bouts-rimés :
Bref, je suis bel-esprit, et des plus renommés;
Regardez si je suis digne d'être des vôtres.

D. JAPHET.

Et plus que digne. Holà! je casse tous les autres;
Car lui seul me suffit, avec mon Foucaral.

(Torribio Poncil et Llorente Ribéros sortent.)

SCÈNE V.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE, D. JAPHET, LE BAILLI, FOUCARAL.

D. ALPHONSE.

Monsieur, je ne vais point sans mon ami Pascal.

D. JAPHET, à Foucaral.

(A don Alphonse.)

Qu'il soit mis sur l'état. Pourquoi cette soutane?
Êtes-vous *in sacris*, *id est* anti-profane?
Êtes-vous médecin? Êtes-vous avocat [2]?

D. ALPHONSE.

Monsieur, je suis pourvu d'un bon canonicat.

D. JAPHET.

De Rome j'obtiendrai, par grâce singulière,

[1] Ce mot signifie encore *permission*, comme ici, dans les bureaux de la douane, de l'octroi ou des administrations qui perçoivent des impôts.

[2] Du temps de Scarron, la soutane était encore le costume des étudiants, et de la plupart des gens de loi et des médecins, même des savants; enfin de tous ceux qui tenaient à l'université ou à la Sorbonne.

Que vous puissiez aller vêtu d'autre manière;
Le pape mon cousin ne m'en peut refuser :
Quittez donc la soutane, ou l'achevez d'user...
Zurducaci!

D. ALPHONSE.

Seigneur?

D. JAPHET.

N'étant que secrétaire,
Le don à votre nom n'est pas fort nécessaire.

D. ALPHONSE.

Je le retrancherai.

D. JAPHET.

Zurducaci!

D. ALPHONSE.

Seigneur?

D. JAPHET.

Don Pascal Zapata sera mon contrôleur;
Et vous, Zurducaci, vous choisirez mes pages.

D. ALPHONSE.

C'est à moi trop d'honneur.

D. JAPHET.

Choisissez-les bien sages.

FOUCARAL.

Et bien galeux aussi [1].

D JAPHET.

Faquin de Foucaral!
Épargnez le prochain, sans en dire de mal.
(A part.)
Depuis deux ou trois mois j'ai la tête pesante;
Je m'en vais exercer ma vertu carminante [2]
(Aux valets.)
Dans les lieux d'alentour... Que l'on m'attende ici...
Foucaral!

FOUCARAL.

On y va.

(D. Japhet, le Bailli et Foucaral sortent.)

[1] Les pages étaient alors un objet d'ostentation pour les seigneurs espagnols, dont beaucoup n'avaient les moyens ni de les nourrir, ni de les vêtir, ni même de les blanchir.

[2] Il veut dire, qu'il va donner un libre cours aux vents qui le tourmentent. L'expression serait grossière si elle n'était pas si savante. On appelle, en médecine, *carminatif*, tout remède contre les vents, les flatuosités. C'est une idée bouffonne, que de faire donner à ce fou un pareil motif de sortie.

SCÈNE VI.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE.

MARC-ANTOINE.

Nous voilà, Dieu merci!
Enrôlés dans le train de Japhet d'Arménie,
Ou plutôt nous voilà gradués en folie.
Madame votre mère...

D ALPHONSE.

Ah! ne me dis plus rien.
Je pourrais faire mieux, et je le sais fort bien;
Et, pour toi, tu feras sagement de te taire :
Ou retourne à Madrid, ou bien me laisse faire...
Mais j'aperçois venir celle qui m'a charmé.
Vis-tu jamais un corps par le ciel mieux formé?
Et si je te disais qu'un esprit admirable
Anime ce beau corps, te serais-je croyable?

MARC-ANTOINE.

Non, par ma foi! monsieur.

D. ALPHONSE.

Éloignons-nous un peu.

MARC-ANTOINE.

A la voir seulement, vous êtes tout en feu.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

LÉONORE, MARINE.

LÉONORE.

Je ne le puis celer, je l'aime.

MARINE.

A la bonne heure,
Puisqu'il vous aime aussi. Voulez-vous tout à l'heure
Que j'aille lui parler?

LÉONORE.

Ah! tu ne sais pas tout.

MARINE.

Est-ce que l'Adonis se tient sur le bon bout?
Je ne le pense pas, car il en a dans l'aile,
Et se plaint tous les jours de votre humeur cruelle.
Pourquoi donc tant pleurer? Quelque autre de ce bourg

A-t-elle eu le pouvoir de gagner son amour?
Vous êtes belle et riche; et quoique villageoise,
Vous pouvez aspirer à devenir bourgeoise.
S'il était grand seigneur, comme il n'est qu'écolier...

LÉONORE.

Si, tel que tu le vois, il était cavalier?

MARINE.

Est-ce lui qui le dit? il ne l'en faut pas croire :
Un inconnu peut bien nous forger une histoire.

LÉONORE.

Tu n'en douteras plus quand je t'aurai conté
Par quel moyen je sais quelle est sa qualité.
Te souvient-il du jour que du prochain village,
Le peuple dans Orgas vint en pèlerinage?
Te souvient-il aussi de ces deux courtisans
Qui se vinrent mêler parmi nos paysans,
Dont l'un était fort jeune et de fort bonne mine?

MARINE.

Il m'en souvient fort bien, et que sur sa poitrine
Il portait la croix rouge, et même qu'il vous prit
Par deux fois à danser. Son compagnon me fit
Mille discours en l'air. Le fils du vieux Ramire
En fut jaloux de vous, et nous en fit bien rire.
Pourquoi m'en faites-vous aujourd'hui souvenir?
Je ne vois pas encore où vous voulez venir.

LÉONORE.

Quoi! tu ne le vois pas? As-tu des yeux, Marine?

MARINE.

J'en ai, mais je ne suis sorcière ni devine.

LÉONORE.

Je ne le suis non plus que toi; mais toutefois
J'ai mieux connu que toi, que celui que tu vois
En habit d'écolier, et dont je suis éprise,
Est le beau courtisan qui pour moi se déguise.
Dès le jour qu'il parut dans notre bourg d'Orgas,
Je le reconnus bien, et ne me trompai pas;
Mais ce n'est pas encor sur cela que j'assure
Le fondement certain de cette conjecture :
Une lettre rompue, et qui s'adresse à lui,
De sa poche est tombée à mes yeux aujourd'hui :
Soit qu'il n'en sache rien, comme cela peut être,

Ou qu'il ait fait le coup pour se faire connaître,
Sans témoins je l'ai prise, et, le mieux que j'ai pu,
Seule en ai rassemblé chaque morceau rompu.
Non que, de mon honneur, je sois fort curieuse;
Mais je l'aime, Marine, et mon âme amoureuse
Eût lors tout entrepris pour découvrir au vrai
Pour qui mon cœur faisait son premier coup d'essai.
Ma curiosité m'apprit, à mon dommage,
Qu'un homme tel que lui n'est pas pour le village :
Je vis qu'il s'appelait don Alphonse Henriquez;
Je vis de plus, Marine, en termes forts exprès,
Qu'il se va marier richement à Séville,
Où l'attend un parti de sa même famille.
Sa mère lui mandait (car c'était de sa part
Que la lettre venait) que depuis son départ
On n'avait eu de lui ni lettres ni nouvelles,
Et qu'elle s'en trouvait en des peines mortelles.
Tu peux juger par là de l'état où je suis :
A chasser mon amour je fais ce que je puis;
Et tant plus à chasser cet amour je m'efforce,
Tant plus dedans mon cœur il prend nouvelle force;
Mais, quelque fort qu'il soit, il cède à ma raison,
Qui doute qu'un jeune homme, et de bonne maison,
Puisse être épris pour moi d'un amour légitime.
Je l'aime, mais non pas assez pour faire un crime;
Et bien que je sois faible à régler mes désirs,
Je ne le veux pas être à choisir mes plaisirs.
Il est vrai que j'abhorre un homme de village,
Et ne puis deviner d'où me vient ce courage.

MARINE.

Vous êtes en danger d'être fille longtemps.

LÉONORE.

Il est peu de maris qui ne soient dégoûtants [1].

MARINE.

Et que deviendra donc le fils du vieux Ramire?

LÉONORE.

Qu'il meure [2].

[1] Jusqu'au temps de Scarron le mot *dégoûtant* avait une signification qu'il n'a plus; ici, il veut dire, *qui inspire du dégoût*.

[2] Dans les idées d'alors, et d'après la galanterie exagérée des Espagnols, il est moins étonnant qu'elle regarde l'homme qu'elle n'aime pas comme destiné à mourir.

MARINE.

Et l'écolier ?

LÉONORE.

Qu'il pleure et qu'il soupire :
Je pleure et je soupire aussi de mon côté.

MARINE.

Et s'il vous proposait avec sincérité
D'être votre mari, feriez-vous l'insensible ?

LÉONORE.

Ah ! ne me parle point d'une chose impossible.

MARINE.

Pourquoi non ? s'il vous aime, il faut tout espérer
D'un homme qui pour vous s'amuse à soupirer,
Plutôt que de s'aller marier à Séville,
Où l'attend, dites-vous, je ne sais quelle fille.
Mais vous vous y prenez de mauvaise façon :
Il est tout feu pour vous, et vous êtes glaçon.
Cependant vous l'aimez : voyez quelle faiblesse !
Par ma foi ! si j'étais de quelqu'un la maîtresse,
Et que ce quelqu'un-là me plût autant qu'à vous
Ce galant déguisé qui vous fait les yeux doux,
Sans me donner la gêne en sotte villageoise,
S'il me disait : Je t'aime, et moi, vous, lui dirais-je ;
Car, quand on aime bien, pourquoi dire que non ?
Vous brûlez toute vive ; et, de grâce ! à quoi bon
Cette rigueur forcée ? Aimez-le, s'il vous aime :
Je le dis tout de bon, je le ferais de même.
Montrez-lui de l'amour pour augmenter le sien.
Promettez-lui beaucoup, ne lui permettez rien ;
Si son amour le presse, il faudra bien qu'il chante ;
Ou son amour pour vous sera peu véhémente.
S'il aime jusqu'au point de vouloir épouser,
Qu'il le fasse aussitôt, car ce n'est que ruser
D'épouser en papier, ou donner sa parole [1].

LÉONORE.

Que je suis malheureuse, et que Marine est folle !

[1] Molière pourrait bien avoir copié la Marinette de son *Dépit amoureux* sur cette Marine.

SCÈNE VIII.

ALPHONSE, LÉONORE, MARINE, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

Léonore, il est temps que j'apprenne mon sort,
Et que vous me donniez ou la vie ou la mort.
Je vous ai déclaré que pour vous je soupire;
Vous ne me dites rien, quand j'ose vous le dire.
Ce silence à mon feu ne promet rien de bon,
Et quand vous m'aimeriez, je puis croire que non.
Je sais que la beauté, quand elle est peu commune,
Peut soumettre à ses pieds la plus haute fortune;
Et quand bien je serais riche et de qualité,
Que mon amour serait une témérité.
Je ne vous dis donc point que le bien de mon père
Me pourrait élever au bonheur que j'espère:
Si par là seulement on vous peut espérer,
Les grands rois seulement peuvent vous adorer.
Mon amour veut tenir le vôtre de soi-même:
Je crois vous dire assez, disant que je vous aime;
Et, par le simple aveu de mon affection,
Que je mérite assez votre compassion.
Donnez-moi donc la mort, ou bien de l'espérance [1].

LÉONORE.

Consultez là-dessus votre persévérance:
C'est de là seulement, je le dis tout de bon,
Que vous pourrez savoir si je vous aime ou non.
Mais le temps seulement me la fera connaître.

D. ALPHONSE.

Je puis donc espérer?

LÉONORE.

Cela pourrait bien être...

Marine, allons-nous-en.

(Léonore et Marine sortent.)

[1] Scarron s'élève ici presque à la hauteur des auteurs tragiques contemporains. Corneille, Duryer et Mairet font faire des déclarations à leurs héros en style bien plus familier que celui-ci. Voyez à ce sujet la préface de *Nanine* par Voltaire.

SCÈNE IX.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE.

MARC-ANTOINE.

La peste ! qu'elle en sait !
Eh bien ! de son secours êtes-vous satisfait?

D. ALPHONSE.

Oui, car je l'aimerai tant que j'aurai de vie.

MARC-ANTOINE.

Vous ne pouvez avoir une plus noble envie.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. JAPHET, FOUCARAL.

D. JAPHET.

Foucaral ! Foucaral !

FOUCARAL.

Monseigneur ? monseigneur ?

D. JAPHET.

Ne veux-tu pas venir ?

FOUCARAL.

Je viens.

D. JAPHET.

Faquin d'honneur !
Et le Bailli, vient-il ?

FOUCARAL.

Il vient.

D. JAPHET.

J'entends qu'il vienne.

(Foucaral sort.)

SCÈNE II.

D. JAPHET.

Car encor faut-il bien que quelqu'un m'entretienne
Dans ce malheureux bourg, rempli de gens grossiers.

Avec ce Bailli seul je parle volontiers :
Il n'est que demi fait pour être de village.
Mais ne viendra-t-il pas? sait-il bien que j'enrage,
Alors qu'il faut attendre? Holà! ho, Foucaral!
Don Roc Zurducaci! don Zapata Pascal!
Ou Pascal Zapata, car il n'importe guère
Que Pascal soit devant, ou Pascal soit derrière.
Holà! mes gens! mon train! oh! les doubles coquins,
Les gredins, les bourreaux, les traîtres, les faquins!
Sachent tous mes valets que ma bonté se lasse!
Sachent les malheureux qu'aujourd'hui je les casse!
Je m'en vais tant crier qu'ils viendront, les marauds!

SCÈNE III.

D. ALPHONSE, D. JAPHET, MARC-ANTOINE, LE BAILLI, FOUCARAL.

FOUCARAL.

Monsieur, ne criez point, tous vos gens, en un gros [1],
Viennent auprès de vous.

D. JAPHET.

Eh bien donc, je m'apaise.
J'avais déjà les yeux ardents comme la braise.
Don Pascal Zapata, don Roc Zurducaci,
Je veux être servi.

D. ALPHONSE.

Nous vous servons aussi.

D. JAPHET.

Bailli!

LE BAILLI.

Monsieur?

D. JAPHET.

Le bourg est-il chargé de tailles?
Est-il noblifié de vives antiquailles [2]?

LE BAILLI.

Je ne vous entends point.

[1] Ce mot était en usage principalement par rapport aux gens de guerre. On disait, un *gros* d'ennemis, un *gros* de Romains. Appliqué à des valets l'emploi en devient comique.

[2] Quoique le mot *noblifié* ne soit pas français, il est très-heureux, et l'on ne saurait s'informer d'une manière plus métaphoriquement bouffonne s'il existait dans ce bourg des nobles villageois.

D. JAPHET.

A-t-il des hobereaux ?

LE BAILLI.

Encore moins [1].

D. JAPHET.

J'entends de ces gentilshommeaux,
Des tireurs en volant, des tyrans de village,
Des nobles [2] ?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Et de plus d'un étage ?

LE BAILLI.

Je ne vous entends plus.

D. JAPHET.

Je veux dire, les uns
Nobles comme le roi [3], les autres fort communs,
C'est à dire nouveaux, de noblesse ambiguë,
Qu'on reconnaît vilains dès la première vue.

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

En grand nombre ?

LE BAILLI.

Environ sept ou huit.

D. JAPHET.

Sont-ils chasseurs rusés, ou chasseurs à grand bruit ?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Des enfants, en ont ils en grand nombre ?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

[1] Il y avait de la hardiesse à tourner en ridicule la noblesse toute-puissante alors.

[2] L'explication serait trouvée trop forte aujourd'hui, et la police ne la laisserait pas passer; on ne saurait parler des nobles d'une manière plus piquante, et les présenter sous un aspect plus ridicule.

[3] Soixante ans plus tard, lorsque des grands d'Espagne signèrent un acte en faveur de Philippe V, arrière-petit-fils de Louis XIV, devenu leur monarque, l'un d'eux ajouta au-dessous de son nom : *Noble comme le roi, et même un peu plus.*

D. JAPHET.

Déjà grands?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Mal encombre
Puisse arriver à qui me répond toujours oui!

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Ah! le traître! Eh quoi! tout aujourd'hui
Il consentira donc?

LE BAILLI.

Oui, monsieur

D. JAPHET.

Ah! j'enrage!
Dis-moi non, malheureux! et change de langage;
Conteste seulement une fois.

LE BAILLI.

Mais, monsieur,
Je ne vous entends point.

D. JAPHET, à don Alphonse, qui rit.

Vous faites le rieur,
Don Roc Zurducaci?

D. ALPHONSE.

Non, monsieur.

D. JAPHET.

Voici l'autre
Qui me va tout nier... Bailli, dans le bourg vôtre,
Fait-on avec trois os insulte au bien d'autrui [1]?
Le bon bailli va me répondre encore *oui*.

LE BAILLI.

Ne vous entendant point, je ne sais que vous dire.

D. JAPHET, à part.

Je ne sais si je dois le quereller ou rire.
(Haut.)
Esprit bouché! dis-moi, *joue*-t-on, dans ton bourg,
Aux cartes, aux tarots [2], aux dés?

[1] Par cette métaphore il désigne les dés.

[2] Jeu originaire d'Espagne, et dont les cartes diffèrent des cartes ordinaires.

LE BAILLI.

Oui, tout le jour.

On ne fait autre chose.

D. JAPHET.

Ont-ils de belles filles?

LE BAILLI.

Oui, monsieur; pour ma part j'en ai deux fort gentilles.

D. JAPHET.

Quel âge?

LE BAILLI.

La plus vieille aura bientôt sept ans.

D. JAPHET.

Fi! vous n'avez encor que de petits enfants.
Ne s'en trouve-t-il point qui soient déjà venues?
Je ne hais point cela; mais je les veux charnues.

FOUCARAL.

Mon maître est dégoûté!

LE BAILLI.

La fille à Jean Vincent,
Le collecteur du bourg, seule en vaut plus d'un cent...
(Don Alphonse, apercevant Léonore et Marine, va au-devant d'elles.)
Mais la voilà qui parle à votre secrétaire.

FOUCARAL.

Le drôle l'a flairée.

D. JAPHET, à Foucaral.

En mon nom va lui faire
Un petit compliment, et me la fais venir :
J'ai dessein de la voir et de l'entretenir.
Dis-lui d'abord mon nom, don Japhet d'Arménie;
Mon nom seul vaut autant qu'une cérémonie.

SCÈNE IV.

D. ALPHONSE, D. JAPHET, LÉONORE, MARINE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, LE BAILLI.

D. ALPHONSE, à Léonore, au fond du théâtre.

Que maudit soit le fou! son laquais vient à nous.

FOUCARAL, à Léonore.

De la part de Japhet, le cacique des fous,
Je viens, plus fou que lui de servir un tel maître,
Vous dire qu'à vos yeux il voudrait bien paraître.

D. JAPHET, ayant suivi son laquais.

Le voilà tout paru. Par l'âme de Noé!
La sotte a l'œil brillant et l'air fort enjoué.

LÉONORE.

Quoi! vous m'appelez sotte?

D. JAPHET.

Ah! petite mignonne,
Sotte entre courtisans, c'est-à-dire friponne.

LÉONORE.

Friponne! encore pis.

D. JAPHET.

Oui, tu m'as friponné
Mon cœur infriponnable, œil émerillonné;
Ah! si le ciel t'avait fait naître une duchesse,
S'il t'avait seulement fait naître une comtesse,
Nous pourrions, en vertu du lien conjugal,
Coucher en même lit sans qu'on en dît du mal[1];
Mais, hélas! par malheur ta naissance est trop basse,
Et l'hymen entre nous aurait mauvaise grâce.
* Si bien que sans rien craindre et sans scrupuliser,
* A simple concubine il faut s'humaniser,
* Si tu veux posséder un corps comme le nôtre[2].

LÉONORE.

* Monsieur, vous me prenez sans doute pour une autre.
Si le ciel vous a fait trop grand seigneur pour nous,
Le ciel m'a faite aussi pour un autre que vous...
Marine, allons-nous-en.

D. JAPHET.

Ah! beauté printanière!
Veux-tu me fuir aussi, comme une bête fière?
Tu ne t'en iras pas sans m'avoir pardonné
Le pardonnable effet d'un amour forcené.
(A Marine.)
Et toi, de ce lion tigresse inséparable,
N'auras-tu point pitié d'un amant misérable?

MARINE.

Et vous, monsieur Japhet, de Noé descendu,
Tous ces beaux mots ne sont qu'autant de bien perdu :

[1] Les auteurs ne ménageaient point les expressions, et Molière ne l'a point cédé à Scarron sous ce rapport.
[2] On retranche avec raison ces vers à la scène.

Léonore n'est point lion, ni moi, Marine,
Je ne suis point tigresse, et n'en ai point la mine;
Je suis bonne chrétienne, et Léonore aussi :
Allez faire blanchir votre linge noirci.

D. JAPHET.

Tu me reproches donc ma fraise : ah! mouche-guêpe!
Tu ne dois point trouver à redire à mon crêpe.
Après avoir perdu ma fidèle moitié,
Au moins devais-je un crêpe à sa rare amitié...
Zurducaci!

D. ALPHONSE.

Seigneur?

D. JAPHET.

Quitte cette inhumaine,
Et ne l'approche point, sous peine de ma haine :
Je veux par des mépris un peu l'humilier...
Mais que veut ce bonhomme avec ce cavalier?

LE BAILLI.

Je crois que c'est à moi qu'il en veut.

SCÈNE V.

D. JAPHET, D. ALPHONSE, LÉONORE, LE BAILLI, FOUCARAL, MARC-ANTOINE, MARINE, JEAN VINCENT, RODRIGUE.

JEAN VINCENT.

A vous-même.

(A Rodrigue.)

Monsieur, c'est le Bailli.

D. JAPHET, à part.

Si faut-il qu'elle m'aime.

JEAN VINCENT.

Ma foi! tout aujourd'hui, ce cavalier et moi
Nous vous avons cherché.

LE BAILLI, à Rodrigue.

Je suis comme le roi :
On me trouve où je suis.

D. JAPHET.

Il ne me quitte guère.

RODRIGUE, au Bailli.

Cette lettre, monsieur, vous apprendra l'affaire

Qui m'achemine ici.

LE BAILLI, lisant l'inscription.

« Pour le Bailli d'Orgas. »

Je le suis, grâce à Dieu, vous ne vous trompez pas.

(Il lit.)

« Bailli d'Orgas, ne manquez pas, la présente reçue, de mettre « entre les mains du gentilhomme que je vous envoie, une jeune « fille, nommée Léonore, qu'un laboureur d'Orgas, nommé Jean « Vincent, a nourrie dès son bas âge : elle n'est pas sa fille, comme « il a fait croire à tout le monde; elle est ma nièce, fille de don Pé- « dro de Tolède, ambassadeur à Rome.

« DON FERNAND DE TOLÈDE,
Commandeur de Consuègre. »

MARINE.

Jean Vincent, est-il vrai?

JEAN VINCENT.

N'en doute point, Marine.

D. JAPHET.

Puisque la villageoise est d'illustre origine,
Grâces à son destin, je puis sans déroger
Avec elle bientôt sous l'hymen m'engager.
(A Léonore.)
Adorable beauté, qui d'une seule œillade
Avez d'un homme sain fait un homme malade,
Puisque le Commandeur peut disposer de vous,
Jetez les yeux sur moi, vous verrez votre époux.

D. ALPHONSE, à part.

Dieu m'en veuille garder!

FOUCARAL.

Et vous, belle Marine,
Don Foucaral peut-il, en vertu de sa mine,
D'un esprit sans pareil, et d'un corps sans égal,
Multiplier par vous le nom de Foucaral?

MARINE.

Le nom de Foucaral? qui, moi? laquais immonde!
Assez de Foucarals sans moi sont dans le monde.

D. JAPHET.

Vous m'aimerez bien fort?

LÉONORE.

Plus qu'on ne peut penser.

FOUCARAL, à Marine.

Ton bel œil m'a blessé.

MARINE.

Va te faire panser.

LE BAILLI.

Mais, notre ami Vincent, où l'aviez-vous trouvée?

JEAN VINCENT.

Je vous dirai comment la chose est arrivée.
A la cour de Madrid, où m'avait appelé
Un malheureux procès pour un cheval volé,
Une vieille duègne, un jour dans une église,
Me demanda mon nom. Avec grande franchise,
Je lui dis que j'étais un laboureur d'Orgas,
Appelé Jean Vincent. La vieille parlant bas :
« Trouvez-vous, vers le soir, en tel lieu, me dit-elle;
C'est pour votre profit, si vous êtes fidèle. »
A ce mot de profit, jugez si je manquai
De me trouver au lieu qu'on m'avait indiqué!
Je n'y manquai donc pas. La vieille gouvernante
S'y trouva devant moi, plus que moi diligente :
Elle mit dans mes mains un beau petit enfant
Qui n'avait pas un jour; et de plus, de l'argent.
L'enfant était paré d'une chaîne massive.
Je ne refusai rien, et la duègne craintive,
M'ayant recommandé le secret, s'en alla.
L'enfant est justement la dame que voilà :
Je crois, par son moyen, que ma fortune est faite,
Comme on me l'a promis, la chose étant secrète.
Or, la chaîne, messieurs, n'était pas de laiton :
Elle était d'or ducat du poids d'un quarteron.
Ma femme...

D. JAPHET.

Taisez-vous : il ne m'importe guère
Si votre chaîne était ou pesante ou légère.
(A Rodrigue.)
Cavalier, vous direz au seigneur Commandeur
Que le noble Japhet est fort son serviteur,
Et qu'il se réjouit que son nom soit Tolède;
Qu'en noblesse ici-bas le roi même me cède,
Car je suis don Japhet, de Noé petit-fils :

D'Arménie est mon nom, par un ordre préfix,
Qu'avant sa mort laissa ce fameux patriarche,
Parce qu'en Arménie un mont reçut son arche.
Dites-lui que je puis avec lui m'allier,
Puisque sa nièce et moi sommes à marier;
Qu'à cause de mon deuil il serait peu honnête
Que j'allasse chez lui sitôt troubler la fête,
Et que, par bienséance, il le faudra laisser
Quelque temps tout son soûl sa nièce caresser.
Dites-lui que j'irai le trouver en personne;
Et malheur pour Orgas, puisque je l'abandonne!
Partez.

RODRIGUE.

(Au Bailli.)

Comment, partez!... Quel est donc ce seigneur?

LE BAILLI.

C'est le grand don Japhet.

MARC-ANTOINE.

De la terre l'honneur.

LE BAILLI.

Cousin de Charles Quint.

D. ALPHONSE.

Le mari d'Azatèque,
Le gendre d'Uriquis, de Chicuchiquizèque.

FOUCARAL.

Et moi don Foucaral.

RODRIGUE.

Ah! monseigneur, pardon!
Je suis tout étourdi du bruit de votre nom.
J'embrasse vos genoux.

D. JAPHET.

Eh! je vous en dispense:
Sacrifice chez moi vaut moins qu'obéissance...
Pascal, Roc, Foucaral, et vous, Bailli d'Orgas,
Suivez-moi, toutefois... Non, ne me suivez pas...

(A Léonore.)

Ou bien, suivez-moi donc... Et vous, ô beauté fière!
Votre oncle vous va faire agir d'autre manière:
Il sait combien par moi l'on peut être anobli.
Votre incivilité méritait un oubli;
Mais je pardonne tout, à cause de votre âge:

La cour vous ôtera bientôt l'air du village.
Oh! que, joints par l'hymen, nous aurons de Japhets,
Et de corps et d'esprit également bien faits!...
(A D. Alphonse.)
Je vous ai déjà dit, monsieur mon secrétaire,
De ne l'approcher point; vous n'en voulez rien faire.
Vous me l'aviez bien dit, vous êtes factoton,
Et vous ne valez rien sous ce noir hoqueton...
Et vous qui l'écoutez, madame Léonore,
Vous ne valez pas mieux... Et vous, monsieur, encore,
Qui devriez à partir être plus diligent,
Homme fait comme vous ne vaut pas grand argent.
(Il sort avec ses valets.)

SCÈNE VI.

MARINE, LÉONORE, RODRIGUE, JEAN VINCENT.

RODRIGUE.

Si ce brave homme-là n'est blessé par la tête,
Je le suis plus que lui!... Madame, êtes-vous prête?
Votre carrosse attend.

LÉONORE.

Je suis prête à partir.
Mais, Marine, sans toi je n'y puis consentir :
Me voudrais-tu quitter?

MARINE.

Vous me devez connaître;
Je vous suivrai partout, quand ce serait au cloître.

JEAN VINCENT, à Rodrigue.

Devant que de partir, il faut un peu manger.

RODRIGUE.

La traite est longue; il faut promptement déloger.
Un relais nous attend dans un bourg où madame
Pourra faire un repas.

LÉONORE.

En l'état où j'ai l'âme,
Je n'en ai pas besoin.

MARINE.

Quand j'ai l'esprit content,
Je suis ainsi que vous; je ne mange pas tant.

SCÈNE VII.

D. ALPHONSE, LÉONORE, MARC-ANTOINE, RODRIGUE, JEAN VINCENT, MARINE.

D. ALPHONSE.

Madame, don Japhet, mon seigneur et mon maître
Vous mande que demain vous le verrez paraître
Auprès du Commandeur. Je voudrais bien savoir
Ce qu'il peut espérer de l'honneur de vous voir;
Avec juste raison pour lui je m'intéresse,
Souhaitant plus que lui de vous voir ma maîtresse;
Mais avec la fortune un esprit peut changer.

LÉONORE.

La chose vaut assez la peine d'y songer.
Dites-lui cependant qu'il aime et qu'il espère;
Qu'il peut se montrer tel qu'il plairait à mon père;
Et s'il daigna m'aimer *tout*[1] pauvre que j'étais,
Qu'un pareil sentiment peut lui donner mon choix,
Pourvu qu'il soit constant et qu'il soit véritable.

D. ALPHONSE.

Madame, il sera tout, si votre œil favorable,
Par le moindre regard nous permet d'espérer :
Oui, madame, on peut être en état d'aspirer
A quelque haut degré que le ciel vous envoie,
Pourvu qu'un peu d'espoir ressuscite ma joie.

LÉONORE.

Adieu, nous nous verrons avec le grand Japhet.

(Alphonse et Marc-Antoine se retirent au fond du théâtre.)

RODRIGUE.

Cet homme pour un fou paraît assez bien fait;
Mais son galimatias donne assez à connaître
Qu'il a l'esprit malade aussi bien que son maître.

LÉONORE.

Il parle quelquefois intelligiblement.

JEAN VINCENT.

Vous n'avez que le temps qu'il vous faut justement;

[1] Lorsque l'adjectif commence par une consonne, il faut dire *toute* au féminin; mais, si l'adjectif commence par une voyelle, on doit dire *tout;* par exemple, *tout agréable, tout aimable.* Au reste, c'est une bizarrerie de notre langue. La grammaire exigerait maintenant *toute.*

Allez tout de ce pas vous jeter en carrosse.

(Rodrigue, Léonore, Marine et Jean Vincent s'en vont.)

SCÈNE VIII.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE.

MARC-ANTOINE.

Et nous, droit à Séville achever notre noce.

D. ALPHONSE.

Nous n'en sommes pas là. Léonore n'est plus
Un reprochable objet de désirs superflus;
A ses perfections la naissance étant jointe,
Nonobstant tes avis, je veux suivre ma pointe.
Demain avec Japhet j'espère de la voir;
Et toi, sois complaisant, tu feras ton devoir.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un salon de la maison du Commandeur.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE.

LE COMMANDEUR.

Vous dites donc, monsieur, que ma bonne cousine
Dans deux jours au plus tard en ces lieux s'achemine?
Son fils ne devrait pas lui donner tant d'ennui.
Mais n'a-t-on point reçu de nouvelles de lui?

D. ALVARE.

Depuis deux mois entiers qu'il partit de Séville,
Personne ne l'a vu dans cette grande ville;
Chez sa mère, à Madrid, il n'est point retourné:
Il peut être volé, malade, assassiné:
Il se fie un peu trop en son jeune courage,
Et n'a jamais été des hommes le plus sage.
Il a l'esprit, le cœur, la taille et la beauté;
Mais on lui trouve aussi trop de témérité.
Vous auriez grand'pitié de cette pauvre mère,
A voir de la façon qu'elle se désespère;

Elle craint pour son fils un malheur imprévu,
Lorsqu'elle l'espérait de femme bien pourvu.

LE COMMANDEUR.

Je la consolerai de toute ma puissance.
Pour moi, vous me voyez dans la réjouissance;
La fille de mon frère, une jeune beauté,
A qui même on avait caché sa qualité
Pour certaine raison que vous saurez ensuite,
A depuis peu d'Orgas été chez moi conduite :
Elle vous plaira fort; et le bon laboureur
Qui l'a si bien nourrie est un homme d'honneur...
Mais que veut ce garçon en son habit bizarre?

SCÈNE II.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE, FOUCARAL.

FOUCARAL.

Monseigneur, don Japhet, des hommes le plus rare,
Et le plus fou qui soit d'Angleterre au Japon,
M'envoie ici savoir si vous trouverez bon
Que sa digne personne et sa fine folie
Viennent chasser d'ici toute mélancolie.

LE COMMANDEUR, à D. Alvare.

Quel est donc ce Japhet que je ne connais point?

D. ALVARE.

Japhet? c'est la folie en chausse et en pourpoint.
L'empereur, en vertu de son extravagance,
En a fait en deux ans un homme d'importance,
Et d'un gueux mort de faim [1], un fou très-opulent.

FOUCARAL.

Il s'est mis dans la tête un amour violent
Pour un ange d'Orgas, madame Léonore,
Votre nièce, monsieur.

D. ALVARE.

Je le croyais encore
Auprès de l'empereur.

FOUCARAL.

Son bon temps est passé,

[1] Expression par laquelle on anticipe ou l'on exagère l'état d'un individu *mourant* de faim. On dit maintenant par dénigrement un *meurt-de-faim*.

Et l'empereur enfin s'en est, dit-on, lassé.
(Au Commandeur.)
Maintenant dans Orgas, fou qu'il est, il espère
Qu'il obtiendra de vous, et de monsieur son père,
Madame Léonore, et je ne pense pas
Qu'il soit encor longtemps sans venir sur mes pas,
Tant sa présomption incessamment le presse
De venir s'étaler aux pieds de sa maîtresse,
Et de venir ici trancher du grand seigneur!
Car c'est là sa marotte.

LE COMMANDEUR, riant.

Il me fait trop d'honneur;
Ma nièce Léonore est fort à son service.

FOUCARAL.

Il ne faut pas douter qu'il ne vous divertisse.
Il est un peu plus fou qu'il n'était à la cour :
Jugez ce qu'il doit être avec beaucoup d'amour.

LE COMMANDEUR, à D. Alvare.

Nous en régalerons notre chère cousine.

D. ALVARE.

L'absence de son fils la tue et m'assassine :
S'il était marié, je le serais aussi
Avec sa sœur que j'aime, et qu'elle amène ici.
Vous le savez, monsieur, ce que j'ai fait pour elle;
Cependant depuis peu cette mère cruelle
A soi-même, à sa fille, et plus encore à moi,
Diffère notre hymen, et ne dit point pourquoi;
Et ce n'est que depuis que ce fils qu'elle adore,
N'écrivant point, la fait douter s'il vit encore.
Auprès d'elle, monsieur, vous pouvez m'obliger.

LE COMMANDEUR.

Je vous entends; il faut la chose ménager,
Et bien prendre son temps.

FOUCARAL.

Avec votre licence,
Je m'en vais donner ordre à notre subsistance,
Et visiter l'office.

LE COMMANDEUR.

Et quand arrive-t-il,
Votre maître Japhet?

FOUCARAL.

Son esprit volatil,

Pressé de son amour qui lui donne des ailes,
Le rangera bientôt auprès des demoiselles.

(Foucaral sort.)

SCÈNE III.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE.

LE COMMANDEUR.

Je veux bien recevoir ce second don Quichot,
Instruire tous mes gens, et leur donner le mot,
Afin que rien ne manque à la cérémonie
Dont je veux achever don Japhet d'Arménie.

D. ALVARE.

Il est tout achevé, si jamais on le fut;
Il a l'esprit gâté, si jamais homme l'eut;
C'est un fou très-complet.

SCÈNE IV.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE, FOUCARAL.

FOUCARAL, revenant précipitamment, au Commandeur.

Don Japhet le fantasque,
Jusques ici d'Orgas a trotté comme un Basque;
Il arrive.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE.

LE COMMANDEUR.

Eh! mon dieu, courez-y promptement,
Seigneur Alvare; allez l'amuser un moment,
Cependant que [1] j'irai donner ordre à la pièce.

(Don Alvare sort.)

SCÈNE VI.

LE COMMANDEUR, RODRIGUE.

LE COMMANDEUR.

Et vous, Rodrigue, allez faire venir ma nièce...
Il n'en est pas besoin, car elle vient à nous.

[1] Molière et Corneille se sont servis souvent de cette expression, qui déjà était un peu ancienne.

SCÈNE VII.

LÉONORE, MARINE, LE COMMANDEUR, RODRIGUE.

LE COMMANDEUR.

Ma nièce, vous verrez aujourd'hui votre époux,
Le brave don Japhet, des hommes le plus sage.

LÉONORE.

Je ne mérite pas un si grand personnage.

LE COMMANDEUR.

Je m'en vais donner ordre à le bien recevoir;
Et vous, de votre part, faites votre devoir,
A lui faire un accueil digne de son mérite.

(Il sort avec Rodrigue.)

SCÈNE VIII.

LÉONORE, MARINE.

MARINE.

Dieu sait si l'écolier sera de la visite!

LÉONORE.

J'en ai grand'peur, Marine; et, d'un autre côté,
Du désir de le voir mon esprit est tenté.
Je n'avais contre moi que ma basse naissance,
Et je crains aujourd'hui d'un père la puissance,
Qui, sans avoir égard au choix que j'aurai fait,
Peut-être a fait déjà sur moi quelque projet,
Et m'aura destiné quelque mari funeste,
Qui n'aura que du bien, et n'aura pas le reste.
Je suis digne d'Alphonse, il est digne de moi;
Mais, quand on a son père, on ne peut rien de soi;
Et j'aurais beau l'aimer et m'en voir adorée,
Qu'un tel bien, sans mon père, aurait peu de durée.

MARINE.

Si vous aviez l'esprit un peu plus résolu...

LÉONORE.

Pourrais-je m'exempter d'un pouvoir absolu,
De qui dépend ma bonne ou mauvaise fortune?...

(On fait du bruit derrière le théâtre.)

Mais voici de ce fou l'arrivée importune.

SCÈNE IX.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, LÉONORE, MARINE, UN DOMESTIQUE DU COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, au domestique.

Si tous mes gens sont prêts, qu'on les fasse sortir;
Aux dépens de Japhet je veux me divertir.

(Le domestique sort.)

SCÈNE X.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, LÉONORE, MARINE.

LE COMMANDEUR.

Don Alvare, instruisez ma nièce...

SCÈNE XI.

RODRIGUE, LE COMMANDEUR, D. ALVARE, LÉONORE, MARINE.

RODRIGUE.

Place! place!
Voici le grand Japhet.

LE COMMANDEUR.

Que tout le monde fasse
Ce que j'ai commandé.

SCÈNE XII.

LE COMMANDEUR, D. JAPHET, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE, MARINE, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

D. JAPHET, dans la coulisse.

Pascal! Roc! Foucaral!
Dites bien que je suis venu sur un cheval...
Les traîtres n'y sont plus!

SCÈNE XIII.

D. JAPHET, LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE, D. ALPHONSE, MARINE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

D. JAPHET, à ses gens, qui arrivent.

Ah! canailles, canailles!
Vous m'avez donc quitté? Par droit de représailles,
Il faut que je vous quitte. O gibiers de corbeaux!
Puissiez-vous devenir chefs-d'œuvre de bourreaux [1]!

LE COMMANDEUR.

Puisque le grand Japhet me rend une visite,
Je me tiens très-heureux.

D. JAPHET.

Monsieur...

D. ALVARE.

A son mérite
Il n'est rien de pareil.

D. JAPHET.

Si...

LE COMMANDEUR.

Son nom est connu
Partout.

D. JAPHET.

Je...

D. ALVARE.

Par trois fois, qu'il soit le bien venu.

D. JAPHET.

Messieurs...

D. ALVARE.

Le Commandeur, mon seigneur et mon maître,
Est ravi de vous voir.

D. JAPHET.

Mais...

LE COMMANDEUR.

Pour bien reconnaître
Tant d'obligations, je ne sais pas comment
On peut s'en acquitter par un seul compliment.

[1] C'est-à-dire pendus, attachés à un gibet.

D. JAPHET.

Enfin...

LE COMMANDEUR.

Nous tâcherons, par notre bonne chère,
De vous faire oublier la cour.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

D. JAPHET, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE, D. ALPHONSE, MARINE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

MARINE.

Et moi, j'espère
Que le grand don Japhet m'aimera.

LÉONORE.

Quant à moi,
Je lui donne mon cœur, mon amour et ma foi.

D. JAPHET.

Ah! messieurs, permettez au moins que je réponde :
Trève de compliments, ou que Dieu vous confonde!....
Pascal, Roc, Foucaral, parlons à notre tour.

SCÈNE XV.

D. JAPHET, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE, D. ALPHONSE, MARINE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, UN HARANGUEUR en soutane, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

LE HARANGUEUR, toussant, reniflant et se mouchant.

Monsieur...

D. JAPHET.

Ventre de moi! je parlerai.

LE HARANGUEUR.

La cour
Qui vous a vu briller comme le zodiaque,
Et qui fit cas de vous comme d'un roi d'Ithaque...

D. JAPHET.

O de ces grands parleurs le plus impertinent!
Parle sans te moucher.

LE HARANGUEUR, toujours reniflant et toussant.

J'ai fait incontinent.

La cour donc, dont jadis vous fûtes les délices,
De notre grand César Charles-Quint...

D. JAPHET, à part.

Quels supplices
Suis-je venu chercher!

LE HARANGUEUR.

La cour donc, où jadis
Chacun vous regarda comme un autre Amadis,
Alors que...

D. JAPHET.

Concluez.

LE HARANGUEUR.

La cour donc...

D. JAPHET.

Que fit-elle,
La cour, la cour, la cour?

LE HARANGUEUR.

La cour donc, qu'on appelle
Le céleste séjour...

D. JAPHET.

Quoi! toujours renifler,
Moucher, tousser, cracher, et toujours me parler!
Et moi, je ne pourrai dire quatre paroles!
Eh! de grâce, messieurs, je donne cent pistoles,
Et qu'on m'ôte d'ici ce fâcheux renifleur.

(Le harangueur sort.)

SCÈNE XVI.

D. JAPHET, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE, D. ALPHONSE, MARINE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, PLUSIERS DOMESTIQUES.

D. JAPHET, à don Alvare.

De quoi diable sert-il à votre Commandeur?

D. ALVARE.

C'est son grand harangueur.

D. JAPHET.

Oh! le plaisant office!
Et vous qui me parlez, quel est votre exercice?

D. ALVARE.

Je suis son grand veneur.

D. JAPHET.

Et tous ces grands fous-là?

D. ALVARE.

Ce sont ses officiers.

D. JAPHET.

Le beau train que voilà!
Et votre Commandeur reçoit ainsi son monde,
Et ne veut pas chez lui que personne réponde?

D. ALVARE.

Il vous honore fort.

D. JAPHET.

Je m'en suis aperçu :
Mais l'empereur saura comment on m'a reçu,
Et si l'on traite ainsi les hommes de mérite.
Reçoit-on bien un homme, alors que l'on le quitte,
Et qu'on lui met en tête un maudit harangueur,
Qui m'aurait à la fin fait mourir de langueur?
J'en écrirai deux mots à l'illustre duc d'Alve,
(On tire un coup d'arquebuse contre son oreille.)
Son parent et le mien... Bon Dieu!

D. ALVARE.

C'est une salve.
Pour bien vous régaler.

D. JAPHET.

Ah! ma foi! je suis sourd;
Ce grand bruit a percé ma pauvre tête à jour :
Nièce du Commandeur, autrefois villageoise,
Et maintenant grand'dame, et dame discourtoise,
Est-ce de guet-apens, ou bien par cas fortuit,
Que l'on m'a voulu perdre à force de grand bruit?
De cent sots compliments, sans y compter le vôtre,
Contre moi décochés, entassés l'un sur l'autre,
N'était-ce pas assez pour me faire enrager,
Sans qu'un chien d'harangueur me vînt aussi charger
De son hem, de sa toux, de sa reniflerie?
Et pourquoi, sur le tout, cette mousqueterie?
A moi, de l'arme à feu l'ennemi capital!
Rendez-moi donc réponse, ange ou démon fatal.
(Léonore fait semblant de parler, et ne fait qu'ouvrir la bouche sans prononcer.)
Parlez haut, parlez haut, sans tant mâcher à vide.

Oh ! que l'amour devient à mon goût insipide !
Je ne vous entends point. Me parlez-vous, ou non ?
Elle me parle ; hélas ! je suis sourd tout de bon !
Elle vient de parler, c'est moi qui n'entends goutte ;
Le cousin de César est assourdi sans doute.
A mon âge, messieurs, n'est-ce pas grand'pitié,
De m'avoir rendu sourd sous ombre d'amitié ?
Parlez bien haut, messieurs, de grâce, à la pareille ;
Vérifions un peu ma surdité d'oreille.
(Tous font semblant de parler, et ne font qu'ouvrir la bouche sans prononcer.)
Hélas ! on s'égosille, et je n'entends non plus
Que si l'on me voulait emprunter mes écus.
Maudit amour ! maudit Orgas ! maudit voyage !
Maudite Léonore ! et maudit son visage !

SCÈNE XVII.

LE COMMANDEUR, D. JAPHET, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE, D. ALPHONSE, MARINE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

D. JAPHET.

Ah ! Commandeur d'enfer, vous voilà de retour ?
En êtes-vous bien mieux, de m'avoir rendu sourd ?
Vous riez ! est-ce ainsi que mon malheur vous touche ?
Peste soit du grand fou ! comme il ouvre la bouche !
(Tous rient sans éclater.)
Oh ! le fâcheux objet, alors qu'on n'entend rien
De voir ouvrir ainsi tant de gueules de chien !
Sur mon Dieu, je voudrais aussi perdre la vue,
Afin de ne voir point cette sotte cohue ;
J'aimerais bien mieux voir un troupeau de sergens.
Oh ! que les grands seigneurs ont de vilaines gens !...
Pascal, Roc, Foucaral, il faut plier bagage :
Me voilà revenu de mon beau mariage.
Dieu m'a donné l'ouïe, et Dieu m'en a perclus ;
Et que de Léonore on ne me parle plus.
La drôlesse me coûte et l'honneur et l'ouïe,
Et je ne l'en vois pas guère[1] moins réjouie.

[1] Solecisme.

De pas mis avec rien tu fais la récidive,
Et c'est, on te l'a dit, trop d'une négative.
MOLIÈRE, *Femmes Savantes.*

Si jamais à coquette!...

LE COMMANDEUR.

Ah! tout beau, don Japhet,
Vous guérirez bientôt.

D. JAPHET.

J'entends bien en effet,
Ah! sur mon Dieu, j'entends!

LÉONORE, parlant le plus haut qu'elle peut.

Monsieur!

D. JAPHET.

Tout doux, la peste!

LÉONORE, toujours haut.

Vous nous entendez bien?

D. JAPHET.

Je vous entends de reste;
Ne criez plus.

LE COMMANDEUR, fort haut.

Monsieur, si le bien de vous voir
A causé votre mal, j'en suis au désespoir.

D. JAPHET.

Il n'en est pas besoin, Commandeur de mon âme;
Je vous entends, mon cher... Grand Dieu! que je réclame,
Si vous m'avez donné la faculté d'ouïr,
Léonore peut bien encor se réjouir;
Je ne rétracte point le don de ma franchise.
Mais qu'on reparle encor pour assurer la crise;
Je ne suis plus fâché.

D. ALVARE, fort haut.

Monsieur, assurément
Vous n'aurez que la peur.

D. JAPHET.

Ah! parlez doucement;
Vous me rassourdissez. La peste! comme il crie!
On dirait qu'il n'a fait autre chose en sa vie.

TOUS, à la fois et fort haut.

Vous nous entendez bien?

D. JAPHET.

Bon Dieu! vous criez tous.
J'aimerais bien autant ouïr hurler des loups.

LE COMMANDEUR, toujours haut.

On s'est accoutumé.

D. JAPHET.

Qu'on se désaccoutume,
Ma cervelle n'est pas dure comme une enclume.

TOUS, fort haut.

Vous nous entendez donc?

D. JAPHET.

Eh! oui, je vous entends,
Pour la centième fois; mais c'est malgré mes dents.
Qu'on me donne un fauteuil, messieurs, et tout à l'heure;
Car quand on devient sourd, on se lasse, ou je meure...
Et, si vous m'aimez bien, notre cher Commandeur,
Qu'on ne me montre plus ce vilain harangueur.
S'il me revient encor faire ses reniflades,
On me verra, ma foi! sur lui faire gourmades...
Ne le voilà-t-il pas?

SCÈNE XVIII.

LE COMMANDEUR, D. JAPHET, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE, D. ALPHONSE, MARINE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES; LE HARANGUEUR, passant, toussant, reniflant près de don Japhet, et ressortant tout de suite avec Rodrigue.

SCÈNE XIX.

LE COMMANDEUR, D. JAPHET, D. ALVARE, LÉONORE, D. ALPHONSE, MARINE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

D. ALVARE.

Il n'a fait que passer.

D. JAPHET.

Qu'il ne passe donc plus, ou bien c'est m'offenser.
(Au Commandeur.)
Pour un si grand seigneur, vous avez, ce me semble,
Autant de francs gredins qu'on puisse voir ensemble :
Ils ont la mine tous d'être de grands vauriens,
Et je ne voudrais pas les changer pour les miens.

LE COMMANDEUR.

C'est par trop de chaleur qu'ils ont pu vous déplaire.

D. JAPHET.

Ou sottise, ou chaleur, ils auraient pu mieux faire.

Mais, pour vous obliger, j'oublierai le passé.
Je vous suis venu voir de mon amour pressé,
Engendré dans mon cœur par votre Léonore :
Que me répondez-vous ?

LE COMMANDEUR.

Que votre amour l'honore.

D. JAPHET.

Oui ; mais j'en mourrai, moi, si vous ne vous hâtez ;
Car je suis fort pressé de mes nécessités :
Nous autres esprits chauds, nous pressons les affaires :
Il faut donc donner ordre aux choses nécessaires.

LE COMMANDEUR.

Ne précipitons rien.

D. JAPHET.

Je meurs, d'homme d'honneur[1] !

LE COMMANDEUR.

Je viens de recevoir ordre de l'empereur
De vous bien régaler ; de plus, il amplifie
D'un brevet de marquis[2] don Japhet d'Arménie.

D. JAPHET.

L'empereur mon cousin me donne un marquisat ?
Bon parent, par mon chef ! le présent n'est pas fat.
Un marquisat, pourtant, est chose fort commune ;
La multiplicité de marquis importune :
Depuis que dans l'État on s'est emmarquisé,
On trouve à chaque pas un marquis supposé.

D. ALVARE.

Celui que l'on vous donne est nommé Rochesoles.

D. JAPHET.

Le nom ne m'en plaît pas beaucoup.

FOUCARAL.

Entre les pôles
Il n'en est pas un tel. Son nom vient d'un rocher,
D'où l'on voit chaque jour mille soles pêcher,
Dont la dîme est à vous.

D. JAPHET.

Est-ce un port ?

FOUCARAL.

Magnifique.

[1] Ellipse, pour foi d'homme d'honneur.
[2] Scarron prend ici le verbe amplifier dans le sens qu'il a en latin.

D. JAPHET.

Le château du marquis est-il beau?

FOUCARAL.

Tout de brique.

D. JAPHET.

Il durera longtemps. Les habitants du lieu,
Morisques ou chrétiens?

FOUCARAL.

Grands serviteurs de Dieu.

D. JAPHET.

Les dames?

FOUCARAL.

Elles sont et courtoises et belles.

D. JAPHET.

Douces?

FOUCARAL.

Comme du lait.

D. JAPHET.

Je les aime bien telles.
Et des couvents, combien?

FOUCARAL.

Neuf.

D. JAPHET.

Des paroisses?

FOUCARAL.

Huit.

D. JAPHET.

Y prend-on des manteaux?

FOUCARAL.

Par-ci, par-là, la nuit[1].

D. JAPHET.

Tant pis. Y souffre-t-on quelques filles de joie?

FOUCARAL.

Selon.

D. JAPHET.

Et le seigneur, fait-il battre monnoie?

FOUCARAL.

Tant qu'il veut.

D. JAPHET.

Lieu public pour les comédiens?

[1] Allusion aux vols de manteaux, fréquents à cette époque.

FOUCARAL.

Fort beau.

D. JAPHET.

J'en veux avoir souvent d'italiens;
Je les trouve bouffons. Mais toi que j'interroge,
Es-tu natif du lieu pour en faire l'éloge?

FOUCARAL.

Un maître que j'avais y fut vendu tout vif,
Pour avoir seulement coupé le nez d'un Juif.
Le juge en est sévère.

D. JAPHET.

On y fait donc justice?

FOUCARAL.

C'est le meilleur bourreau qui soit dans la Galice.

D. JAPHET.

Je veux faire pourvoir, dans les prochains États,
A la confusion de tant de marquisats.
(A Léonore.)
Fais-m'en ressouvenir. O future marquise!
Vous voyez que le ciel mes desseins favorise...
Mais, mon cher Commandeur, concluons vitement;
Je suis de mon amour pressé cruellement :
* L'humide radical dans mon cœur s'en dissipe;
* Mon esprit s'en altère, et mon corps s'en constipe [1].

LE COMMANDEUR.

* Tenez bon quelque temps.

D. JAPHET.

Voire qui le pourrait?
* Mon amour me conduit à mon trépas tout droit.

LE COMMANDEUR.

Encor faudrait-il bien donner ordre aux affaires :
Vos noces ne sont pas des noces ordinaires;
Il y faut des ballets, des combats de taureaux.

D. JAPHET.

Taureaux? j'en suis; je veux y jouer des couteaux,
Et donner au public, sans crainte de leurs cornes,
Échantillon sanglant de ma valeur sans bornes :
Je veux tauricider avec mon seul laquais.

FOUCARAL.

Tauricidez tout seul.

[1] On passe ces quatre vers à la représentation.

SCÈNE XX.

D. JAPHET, LE COMMANDEUR, D. ALVARE, LÉONORE, D. ALPHONSE, MARINE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, RODRIGUE, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

RODRIGUE, bas à l'oreille du Commandeur.

Madame Anne Henriquez
Dans la cour du château présentement arrive,
Si mal, qu'on ne croit pas dans deux jours qu'elle vive.

LE COMMANDEUR.

Je vais la recevoir... Monsieur, tout aussitôt
Je reviens vous trouver.

(Il sort avec sa suite et Foucaral.)

D. JAPHET, au Commandeur, qui sort.

Allez, il ne m'en chaut[1],
Pourvu que mon soleil incessamment m'éclaire.

SCÈNE XXI.

D. JAPHET, LÉONORE, D. ALPHONSE, MARINE, MARC-ANTOINE.

D. JAPHET, à part.

Mais ne la vois-je pas avec mon secrétaire?
Il est récidivant, le faquin; et toujours
Il prend sa blanche main avec sa pate d'ours.
Je veux, faisant semblant de chanter, le surprendre;
L'ayant surpris, le battre, et puis le faire pendre.
(Il chante sur l'air de : *Las! qui hâtera le temps?* et s'approche doucement de Léonore.)

Beauté, seringue à brasier,
Cœur d'acier,
Tu m'as mis le flanc
A *feu et* à sang;
Hélas! l'amour m'a pris
Comme le chat fait la souris.

(Il saisit la main de Léonore à l'instant où don Alphonse la baisait.)

Je t'y prends, grand pendard! tu baises donc sa main?
Aujourd'hui tu mourras, ou pour le moins demain?
Quoi! ta bouche à tabac, de ses moites moustaches,

[1] *Je ne suis point embarrassé.*

A cette main d'ivoire ose faire des taches?
Icare audacieux, téméraire Ixion!
Je te juge et condamne à décollation..
(A Léonore.)
Et toi, de qui je tiens la main très-inquinée[1],
Je t'exclus de l'honneur d'un futur hyménée.

LÉONORE.

Si vous voulez m'ouïr...

D. JAPHET.

Je serais un grand sot.

D. ALPHONSE.

Monsieur...

D. JAPHET.

Tais-toi, truand[2], pied plat, cagou[3], bigot!

LÉONORE.

Monsieur, assurément, si vous voulez m'entendre,
Vous connaîtrez l'erreur qui vous a pu surprendre.

D. JAPHET.

Je vous entends, parlez.

LÉONORE.

Votre homme m'ayant fait
Des compliments pour vous, pour montrer en effet
Jusqu'à quel point mon cœur a pour vous de l'estime,
Je vous mandais par lui, sans penser faire un crime,
Que j'étais toute à vous. Votre homme un peu trop prompt
M'en a baisé la main, et fait rougir le front :
C'est de cette façon que s'est *passée* la chose.

D. JAPHET.

Tout de bon? mon courroux s'apaise par sa cause.
Donnez-moi cette main qu'il ne baisera plus
Je veux la dévorer de mes baisers goulus...
(A don Alphonse.)
Don Roc, regardez-moi promener cette belle,
Aussi digne de moi que je suis digne d'elle...
(A Léonore.)
Vous m'aimerez bien fort?

[1] D'*inquinata*, souillée, salie; c'est un mot dont Scarron a voulu enrichir notre langue, mais qui n'a pas réussi.

[2] Mendiant paresseux.

[3] Ce mot, qui est bien différent de *cagot*, signifie un homme qui vit d'une manière obscure, un crasseux.

LÉONORE.

Oui, je vous le promets
Autant que je le dois.

D. JAPHET.

Je n'en doutai jamais.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une place où donne la maison du Commandeur, décorée de balcons.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

Que cette nuit est propre à me bien affliger!

MARC-ANTOINE.

Je ne vois pas encor votre amour en danger.

D. ALPHONSE.

Il n'y fut donc jamais?

MARC-ANTOINE.

Votre mère, peut-être...

D. ALPHONSE.

Ma mère avec son fils a toujours fait le maître;
Mais est-elle arrivée?

MARC-ANTOINE.

Et votre sœur aussi.

D. ALPHONSE.

Hélas! que mon beau temps s'est bientôt obscurci!
Es-tu bien assuré que c'est elle?

MARC-ANTOINE.

Elle-même.

D. ALPHONSE.

Et que ferai-je donc en ce malheur extrême?

MARC-ANTOINE.

Vous pourrez espérer.

D. ALPHONSE.

Je suis désespéré;

Et la terre et les cieux ont mon trépas juré [1].

MARC-ANTOINE.

Pour moi, j'éprouverais la bonté de ma mère.

D. ALPHONSE.

N'ayant pas épousé la fille de son frère,
Elle m'ayant prié de le faire instamment,
Et moi l'ayant promis si solennellement,
Alors qu'elle verra que j'ai fait le contraire,
Que pourrai-je lui dire? et qu'aura-t-elle à faire?
Me voudra-t-elle ouïr? Tu connais son humeur,
Et de son esprit fier la sévère rigueur.
Je n'y vois nul remède : il faut que je m'absente;
Car irais-je ajouter au mal qui la tourmente
La rage de me voir en ces lieux déguisé,
Au lieu d'être à Séville, à sa nièce épousé?
Mais quitterais-je aussi la belle Léonore,
Un ange à qui je plais, un ange que j'adore,
Qui m'a donné son cœur en échange du mien?
Hélas! j'ai tout à craindre, et je n'espère rien.

MARC-ANTOINE.

Pour moi, je lui dirais ingénument la chose.

D. ALPHONSE.

J'y suis tout résolu : tantôt, pourvu qu'elle ose
Paraître en son balcon, comme elle m'a promis,
Elle saura l'état où le malheur m'a mis.

MARC-ANTOINE.

Voici venir quelqu'un.

SCÈNE II.

D. ALPHONSE, MARINE, MARC-ANTOINE.

MARINE, sortant de chez le Commandeur, à part, avec une bougie.

A telle heure, une fille
Chercher un écolier! l'ambassade est gentille!
Il faudrait pour le moins savoir l'art de Maugis [2],
Pour trouver ce qu'on cherche en un si grand logis.

D. ALPHONSE

Qui va là?

[1] Inversion dure, mais très-usitée avant Racine et Molière.
[2] Enchanteur dont il est beaucoup question dans le *Roland furieux*.

MARINE.

Haye! c'est moi.

D. ALPHONSE.

Qui, vous?

MARINE.

C'est moi qui tremble.

MARC-ANTOINE.

Ou je me trompe, ou c'est Marine.

MARINE.

Il me le semble.

D. ALPHONSE.

Marine, que viens-tu si tard chercher ici?

MARINE.

Je vous y viens chercher.

D. ALPHONSE.

Je t'y cherchais aussi.

MARINE.

Je viens vous annoncer un sujet de tristesse :
Léonore ne peut accomplir sa promesse.
Japhet à sa fenêtre en conversation
Doit passer cette nuit par assignation ;
De l'ordre de son oncle on ne s'est pu défendre.
Voilà ce que je viens de sa part vous apprendre.

D. ALPHONSE.

Il ne me restait plus qu'un fou me vînt priver
Du bonheur le plus grand qui pouvait m'arriver.
Quoi! les plaisirs d'un fou me coûteront des larmes?
Et j'en perds l'entretien d'un objet plein de charmes!
Et que veut-elle faire avec ce maître fou?

MARINE.

Son oncle le voulant, je ne vois pas par où
Elle peut s'exempter des choses qu'il désire.

D. ALPHONSE.

Un accident fâcheux, que je lui voulais dire,
Se pouvait éviter sans ce prince des fous.
Je veux ici l'attendre et le rouer de coups,
Pour avoir ma raison du mal qu'il me procure :
L'exploit m'en est facile en une nuit obscure.
Retire-toi, Marine; ou bien demeure ici,
Pour voir transir de peur un fou d'amour transi.

MARINE, en s'en allant.

Léonore m'attend. Foin! ma bougie est morte;

Je pourrais bien heurter mon nez à quelque porte.
Peste soit de l'amour!

(Elle rentre.)

SCÈNE III.

D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

Nos fous viendront bientôt.

MARC-ANTOINE.

Je m'en vais étriller Foucaral comme il faut...
Les voici.

SCÈNE IV.

D. JAPHET, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, DES MUSICIENS.

FOUCARAL.

Cette nuit est noire comme un diable.

D. JAPHET.

Elle est à mon dessein d'autant plus favorable.

FOUCARAL.

Et pour moi j'en ferai d'autant plus de faux pas.

D. JAPHET.

Pour te dire le vrai, la nuit ne me plaît pas;
* Mais en cas d'employer une échelle de soie,
* On peut bien hasarder quelque chose.

FOUCARAL.

Avec joie
* Je pourrais hasarder quelques coups de bâton
* S'il était question de tâter un téton.

D. JAPHET.

* J'en tâterai tantôt deux des plus beaux du monde,
* Durs, distants l'un de l'autre, et de figure ronde[1].

FOUCARAL.

* Cancaro! deux tétons! j'en aurais assez d'un.

[1] Tous ces vers plus que graveleux sont plutôt faits pour être récités dans un mauvais lieu qu'au théâtre. C'est de la licence obscène dans le genre de Régnier; c'est un reste de la grossièreté du dialogue qui appartenait à l'ancienne comédie, et qui a été bannie par les grands maîtres. Molière, pourtant, a donné quelquefois dans ces écarts, mais seulement dans ses farces.

D. JAPHET.

Si le ciel m'avait fait d'un mérite commun,
Léonore aurait pu résister à mes charmes;
Mais je n'ai qu'à paraître, il faut rendre les armes.
Ce fat Zurducaci lui faisait les doux yeux.

FOUCARAL.

C'est un fat, voirement, et Pascal en est deux.

MARC-ANTOINE, à part.

Je m'en vais te payer bientôt de ta louange.

D. JAPHET.

Que j'aurai de plaisir avecque ce bel ange!
Je puis, très-justement, dire, avec feu César,
Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

FOUCARAL.

Par hasard,
Si ce vieux commandeur vous donnait de l'épée?

D. JAPHET.

Alors, je ne suis plus César, je suis Pompée.

FOUCARAL.

Que voulez-vous donc faire avec ces chantres-ci?

D. JAPHET.

J'en veux dulcifier mon amoureux souci.

FOUCARAL.

Et si le Commandeur entend votre musique?

D. JAPHET.

Foucaral, ta raison est assez énergique;
Mais aussi j'irai perdre un ducat avancé.

FOUCARAL.

Préférez-vous l'argent à quelque bras cassé?

D. JAPHET.

Nous sommes encor loin d'où repose ma joie.
Pour gagner mon argent devant qu'on les renvoie,
Ils chanteront les vers que je fis l'autre jour
Sur le feu violent de mon brûlant amour.
Quant à moi, de tout temps j'aime la symphonie,
Et tiens que des bons vers les beaux airs sont la vie...
Chantez, musiciens... Mais non, ne chantez pas:
Foucaral a raison, retournez sur vos pas;
Ma musique pourrait être ici scandaleuse.

(Les musiciens s'en vont.)

SCÈNE V.

D. JAPHET, D. ALPHONSE, FOUCARAL, MARC-ANTOINE

D. JAPHET.

Écoute les doux fruits de ma verve amoureuse.

(Il chante.)

Amour nabot,
Qui du jabot
De don Japhet
As fait
Une ardente fournaise ;
Hélas ! hélas !
Je suis bien las
D'être rempli de braise.

Ton feu grégeois
M'a fait pantois,
Et dans mon pis [1]
A mis
Une essence de braise.
Bon Dieu ! bon Dieu !
Le cœur en feu,
Peut-on être à son aise ?

Qu'en dis-tu, Foucaral, n'ai-je pas bien rimé ?

FOUCARAL.

Ces mots nabot, jabot et pantois m'ont charmé.

D. JAPHET.

* Je pourrais bien demain, après la jouissance [2],
* Ainsi que de raison, produire quelque stance....

(Don Alphonse frappe don Japhet lentement, et Marc-Antoine frappe Foucaral très-vite.)

Ah ! chien de Foucaral, pourquoi me frappes-tu ?

FOUCARAL.

Qui, moi ? je viens aussi, ma foi ! d'être battu.

D. JAPHET.

L'on redouble sur moi.

FOUCARAL.

L'on m'en a fait de même.

[1] Il veut dire son *sein* ; le mot *pis* ne se dit que d'une vache.
[2] Vers supprimés, avec raison, à la représentation.

D. JAPHET.

Le bourreau qui me frappe est d'une force extrême.

FOUCARAL.

Et celui qui me frappe est un hardi frappeur.
Monsieur, si vous vouliez, je crierais au voleur.

D. JAPHET.

Ne gâtons rien.

FOUCARAL.

Morbleu ! cependant l'on me gâte.

D. JAPHET.

Le lutin qui me bat n'a pas beaucoup de hâte ;
Il frappe posément.

FOUCARAL.

Oui bien, ce dites-vous,
On m'a déjà donné plus de deux mille coups.

D. JAPHET.

Ouf ! messieurs les frappeurs, je défends le visage.

FOUCARAL, à don Japhet.

Ma foi ! je vais crier.

D. JAPHET, à Foucaral.

Foucaral, soyez sage.

FOUCARAL.

Je ne le suis que trop pour le bien de mon dos.

D. JAPHET.

Pour sauver le visage aux dépens de nos os,
Mettons-nous ventre à ventre, et face contre face.

FOUCARAL.

Où diable vous trouver ?

(Don Japhet et Foucaral se tiennent embrassés, et présentent le dos aux frappeurs.)

D. JAPHET.

Maintenant, que l'on fasse
Tout ce que l'on voudra.

D. ALPHONSE.

Qui va là ?

FOUCARAL.

Rien ne va.

D. ALPHONSE.

Comment ?

FOUCARAL.

Nous ne bougeons.

D. ALPHONSE, à Marc-Antoine.

Il faut s'en tenir là;
C'est assez pour un coup.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

D. JAPHET, FOUCARAL.

FOUCARAL.

On vous quitte des autres.
Les reins me font grand mal.

D. JAPHET.

Aussi font bien les nôtres :
J'y sens grande douleur.

FOUCARAL.

Je n'en sens guère moins.

D. JAPHET.

Grâces à Dieu, ceci s'est passé sans témoins.

FOUCARAL.

Nommez-vous l'aventure une bonne fortune?
Et la grêle de coups doit-elle être commune
Avec moi qui ne sers ici que de recors?

D. JAPHET.

Il revient des esprits céans.

FOUCARAL.

Plutôt des corps
De frappante manière et de main vigoureuse.

D. JAPHET.

Je n'en rabattrai rien de ma verve amoureuse.
Je tiens tous ces coups-là fort au-dessous de moi.

FOUCARAL.

Je les tiens dessus vous.

D. JAPHET.

Je m'en veux plaindre au roi.

FOUCARAL.

C'est fort bien avisé.

D JAPHET.

Le balcon de ma belle
Doit être près d'ici : siffle.

FOUCARAL.

Répondra t-elle?

D. JAPHET.

Elle me l'a promis.

(Foucaral siffle.)

SCÈNE VII.

LÉONORE, à son balcon, D. JAPHET, FOUCARAL.

LÉONORE.

Est-ce vous, don Japhet ?

D. JAPHET.

Oui, c'est moi, mon bel ange, un peu mal satisfait
D'un petit accident que de bon cœur j'oublie,
Puisque j'aurai l'honneur de votre compagnie.

LÉONORE.

Je ne le puis céler; le désir de vous voir
Me fait abandonner le soin de mon devoir.

D. JAPHET.

Ah ! vous m'assassinez d'excès de courtoisie ;
Alérion [1] musqué, doux comme malvoisie !
Mais ne ferai-je point vers vous ascension ?

LÉONORE.

Aimable don Japhet, c'est mon intention ;
Je m'en vais vous jeter l'échelle.

(Elle lui jette une échelle de corde.)

D. JAPHET.

Ah ! séraphique !
Pour vous remercier faible est ma rhétorique...
(Montant l'échelle.)
Foucaral ?

FOUCARAL.

Monseigneur ?

D. JAPHET.

Eh bien ! qu'en penses-tu ?
Je suis venu, j'ai vu.

FOUCARAL.

Mais l'on vous a battu.

D. JAPHET.

Foucaral !

[1] Terme de blason. C'est un petit aiglon qu'on représentait les ailes étendues, sans bec ni pieds.

FOUCARAL.

Monseigneur?

D. JAPHET.

Je monte, ou Dieu me sauve.

Foucaral!

FOUCARAL.

Qu'a-t-il fait?

D. JAPHET.

L'occasion est chauve [1].

FOUCARAL.

Et vous aussi.

D. JAPHET.

Va-t'en, Foucaral.

FOUCARAL.

Volontiers.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

D. JAPHET, LÉONORE, sur le balcon.

D. JAPHET.

En matière d'amour, je n'aime pas un tiers.

LÉONORE.

Il faudrait retirer l'échelle.

D. JAPHET.

Oui, ma belle,
Je la vais retirer cette divine échelle
Par qui j'ai pu monter à votre firmament [2].

(Il entre dans le balcon et retire l'échelle.)

LÉONORE.

Je vous viens retrouver dans un petit moment;
Je m'en vais m'informer si mon oncle sommeille.

D. JAPHET.

Je crains autant que vous que ce vieillard s'éveille :
Allez donc, ma Diane, allez voir ce qu'il fait,
Et revenez trouver le bienheureux Japhet.

[1] Parce que, d'après le proverbe, il l'a prise aux cheveux. Le nombre des saillies divertissantes est grand dans cette pièce, et fait un peu oublier les mauvaises. Tout cet acte excite un rire inextinguible, et il n'y a rien au théâtre qui surpasse la bouffonnerie de ces scènes, pas même les farces de Molière.

[2] Il fait allusion ici à la vision de Jacob.

LÉONORE.

Je ne reviendrai point qu'après être assurée
Qu'il dorme d'un sommeil profond et de durée.
S'il allait découvrir ce que je fais pour vous,
Ce serait fait de moi.

(Elle rentre dans sa chambre, et ferme la fenêtre.)

SCÈNE IX.

D. JAPHET, sur le balcon.

Ce serait fait de nous!
Ces assignations, ces balcons, ces échelles,
Aboutissent souvent en blessures mortelles.
Me voilà pris en cage, ainsi qu'un perroquet;
Je commence à trembler pour mon dessein coquet.
O des amants furtifs déesse ténébreuse!
Si tu fais réussir l'entreprise amoureuse,
Je t'offre en sacrifice un, deux ou trois lirons[1],
Et deux gros chats-huants. Déesse des larrons,
De ton obscurité redouble un peu la dose,
Et rends bien assoupi le vieillard qui repose :
Prête-moi ta faveur à me bien divertir;
Car j'en ai grand besoin, pour ne te point mentir...
J'entends quelque rumeur. Le ciel me soit en aide!

SCÈNE X.

D. JAPHET, sur le balcon, D. ALVARE, LE COMMANDEUR, RODRIGUE, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

D. ALVARE, à Rodrigue.

Amorce le fusil.

D. JAPHET.

Je suis mort sans remède.

D. ALVARE.

Ou je me trompe fort, ou je vois un voleur
Qui va par le balcon voler le Commandeur;
Qu'on lui mette d'abord du plomb dans la cervelle.

D. JAPHET, haut.

Ah! messieurs, suspendez la sentence mortelle :
Je ne suis point voleur; je ne suis seulement

[1] Ce sont les petits de l'animal appelé *loir*.

Qu'homme à bonne fortune, ou bien fidèle amant :
De plus, l'on m'a battu bien fort depuis une heure.
Si frais battu, messieurs, est-il juste qu'on meure?

D. ALVARE.

A grands coups de cailloux qu'on le fasse baisser.

D. JAPHET.

Cailloux, à moi? Bon Dieu! ce serait me blesser!
Un grand seigneur blessé ne vaut pas le moindre homme

D. ALVARE.

Ce n'est qu'un discoureur, vite, qu'on me l'assomme!

RODRIGUE.

Tirerai-je?

D. ALVARE.

Oui, tirez.

D. JAPHET.

Tout beau! ne tirez pas :
Je ne vaux rien tiré.

D. ALVARE.

Jette-toi donc en bas.

D. JAPHET.

Vous savez ce qu'on fait à quiconque se tue,
Et que s'homicider est chose défendue.

LE COMMANDEUR.

Faisons-le dépouiller, et jeter ses habits.

D. ALVARE.

Cavalier amoureux, loyal comme Amadis,
Ou les cailloux sur vous vont pleuvoir d'importance,
Ou bien dépouillez-vous, sans faire résistance,
De vos chers vêtements, pour nous en faire un don.

D. JAPHET.

Mes vêtements, messieurs! parlez-vous tout de bon?
Savez-vous que je suis le plus frileux du monde?

D. ALVARE.

Savez-vous que l'on va faire jouer la fronde?
Vite, qu'on me le fronde : il ose raisonner.

D. JAPHET.

Frondeur, ne frondez pas; je vais vous les donner.
Voilà, pour commencer, la rondelle et l'épée :
Je me disais tantôt César; je suis Pompée :
César vint, vit, vainquit; et moi je suis venu,
Je n'ai rien vu, l'on m'a battu, puis mis à nu.

O noir amour !

LE COMMANDEUR.

Ma foi ! ce fou me fait bien rire.

D. JAPHET.

Vous riez, assassins ?

D. ALVARE.

Qu'est-ce que j'entends dire ?
Je crois que ce voleur nous appelle assassins !
Qu'on le tue.

D. JAPHET.

Ah ! messieurs, je disais spadassins,
Et consens de bon cœur que quelqu'un m'assassine
Si j'ai cru votre troupe autre que spadassine.

D. ALVARE.

Cependant les habits ne se dépouillent pas.

D. JAPHET.

Vous me pardonnerez, je vais tout mettre à bas.

D. ALVARE.

Vous marchandez beaucoup.

D. JAPHET.

Qu'à mes habits ne tienne
Qu'on épargne une peau douce comme la mienne ;
Qu'ainsi ne soit. Voilà mon fidèle chapeau.
Mais, messieurs, voulez-vous que je demeure en peau ?
Vous donnerai-je aussi les habits qui me couvrent ?

D. ALVARE.

Que cent coups de cailloux tout à l'heure l'entr'ouvrent !

D. JAPHET.

Messieurs, ne parlons plus de lapidation ;
Je m'en vais achever la spoliation,
Et vous achèverez de plier ma toilette.

D. ALVARE.

Le malheureux me raille, il faut que je le mette
(A Rodrigue.)
De son balcon en bas. Donne-moi mon fusil ;
Je veux faire un beau coup.

D. JAPHET.

Messieurs, que vous faut-il ?
Ce n'est donc pas assez d'être nud en chemise ?
Et la plainte au chétif ne sera pas permise ?
Ma foi ! c'est bien à moi de faire le railleur,

Mort de peur, mort de froid, et pris pour un voleur!
Laissez-moi donc en paix; attiédissez vos biles,
Et que mes vêtements vous puissent être utiles :
Voilà mon haut-de-chausse, et mon pourpoint aussi.

D. ALVARE.

C'est trop, c'est trop. Adieu, seigneur, et grand merci.

(Le Commandeur et sa suite s'en vont, et emportent la dépouille de don Japhet.)

SCÈNE XI.

D. JAPHET, en chemise, sur le balcon.

C'est trop, c'est trop! ma foi! c'est moi-même qu'on raille.
Me voilà nu pourtant. Peste soit la canaille!
Si je n'avais été si haut embalconné,
Cent coups, au lieu d'habits, je leur eusse donné...
Mais mon ange est longtemps.

SCÈNE XII.

D. JAPHET, UNE DUÈGNE, à une fenêtre au dessus du balcon.

LA DUÈGNE.

La nuit est fort obscure :

(Elle vide un pot d'urine sur la tête de don Japhet.)

Gare l'eau!

D. JAPHET.

Gare l'eau! bon Dieu! la pourriture!
Ce dernier accident ne promet rien de bon.
Ah! chienne de duègne, ou servante, ou démon,
Tu m'as tout compissé, pisseuse abominable!
Sépulcre d'os vivants, habitacle du diable,
Gouvernante d'enfer, épouvantail plâtré,
Dents et crins empruntés, et face de châtré[1]!

LA DUÈGNE, versant une seconde potée d'urine.

Gare l'eau!

(Elle se retire.)

[1] Tout cela ressemble aux injures des poissardes de Vadé.

SCÈNE XIII.

D. JAPHET.

La diablesse a redoublé la dose.
Exécrable guenon ! si c'était de l'eau rose,
On la pourrait souffrir par le grand froid qu'il fait ;
Mais je suis tout couvert de ton déluge infect,
Et quand j'espérerais le retour de ma belle,
Étant tout putréfait, que ferais-je avec elle ?
Il faut céder au temps : c'est assez pour un coup.
J'ai fort mal réussi ; mais j'aurai fait beaucoup
Si je puis, descendant l'échelle que j'accroche,
Garantir mon cher corps de chute ou d'anicroche.
(Il descend du balcon.)
Que maudit soit l'amour, et les balcons maudits
D'où l'on sort tout couvert d'urine et sans habits !
Que le métier d'amour est un rude exercice !

SCÈNE XIV.

D. JAPHET, D. ALVARE, LE COMMANDEUR ET SES GENS.

LE COMMANDEUR.

Qui va là ?

D. JAPHET.

Qui me dit qui va là ?

LE COMMANDEUR.

La justice.

D. JAPHET.

Je ne suis point gibier de tels chasseurs que vous.

D. ALVARE, aux gens.

Qu'on le saisisse au corps.

D. JAPHET, à part.

Autre grêle de coups.
(Haut.)
Faisons bien le mauvais. Au premier qui me touche
De l'âme d'un fusil je fermerai la bouche.

D. ALVARE.

Les armes bas ; de par le roi !

D. JAPHET.

Le ciel m'a fait
Son plus proche parent.

LE COMMANDEUR.

Est-ce vous, don Japhet?

D. JAPHET.

Est-ce vous, Commandeur?

LE COMMANDEUR.

Ainsi nud à telle heure?

D. JAPHET.

Je m'en allais baigner:

LE COMMANDEUR.

En hiver!

D. JAPHET.

Oui, je meure!
L'amour mon pauvre corps a si fort enflammé,
Que je me puis baigner sans en être enrhumé.
(A part.)
Amour, par ta bonté, rends l'échelle invisible.

LE COMMANDEUR.

Autant que la saison votre amour est terrible;
Et l'on vous peut nommer un amoureux sans pair,
De vous baigner ainsi dans le fort de l'hiver.

D. JAPHET.

Foi de fidèle amant, présentement je sue.

SCÈNE XV.

D. JAPHET, D. ALVARE, LE COMMANDEUR, RODRIGUE, FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

RODRIGUE, portant les habits de don Japhet au Commandeur.

J'ai trouvé ces habits au détour de la rue;
Un homme qui fuyait les tenait embrassés:
Il les a laissés choir, je les ai ramassés.

LE COMMANDEUR.

A qui sont ces habits?

FOUCARAL.

Ce sont ceux de mon maître;
Je les reconnais bien.

D. JAPHET.

Cela pourrait bien être:

Je les avais donnés à garder à mes gens ;
Ils les ont égarés : comme ils sont négligens !

LE COMMANDEUR.

Seigneur Japhet, venez chauffer votre personne,
Et prenez vos habits ; la chaleur vous est bonne [1].

D. JAPHET.

Pour vous faire plaisir, j'approcherai du feu.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE XVI.

D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

La fortune et l'amour me font ici beau jeu ;
L'échelle de ce fou, tout à l'heure aperçue,
Me prépare une entrée au ciel.

MARC-ANTOINE.

J'en crains l'issue.

D. ALPHONSE.

Le Commandeur dormant, que peut-il m'arriver ?

MARC-ANTOINE.

Et s'il vient voir sa nièce, il vous pourra trouver.

D. ALPHONSE.

Et si le ciel tombait ? Vois-tu, laisse-moi faire :
La fortune et l'amour ont soin du téméraire ;
Suis-moi dans le balcon, où tu feras le guet.

(Il monte sur le balcon, et entre dans la chambre de Léonore.)

MARC-ANTOINE.

Dieu nous veuille garder d'avoir pis que Japhet !

(A part.)

Oh ! qu'il est malaisé, quand on sert un jeune homme
De dormir tous les jours, à l'aise, et de bon somme !

(Il monte aussi sur le balcon, et suit son maître.)

[1] Il veut dire : « la chaleur vous est nécessaire. »

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le même salon du Commandeur, comme au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. ALVARE, D. JAPHET.

D. ALVARE.

L'alezan est fougueux.

D. JAPHET.

Il ne me plaît donc pas.

D. ALVARE.

Il ne vous faudrait donc qu'un bon cheval de pas.

D. JAPHET.

Fort bien; et qui pourtant donnât quelques cŏurbettes.
Je hais fort les chevaux qui portent des bossettes :
J'en voudrais un qui fût entre triste et gaillard,
Qui tînt fort de la mule, et fort peu du bayard.

D. ALVARE.

J'en chercherai quelqu'un doux comme une litière.

D. JAPHET.

Mon dessein entre nous menace de la bière :
Ne puis-je pas porter quelque bonne arme à feu,
Afin de mieux tirer mon épingle du jeu?

D. ALVARE.

Ce serait un coup sûr; mais ce n'est pas la mode.

D. JAPHET.

Quoi! l'usage prévaut? ô sottise incommode!
En chose où le péril paraît de tous cŏtés,
On peut fort bien passer sur les formalités.
Et si quelque taureau vient à moi comme un foudre,
Puisqu'un vilain taureau peut un homme découdre,
Ne peut-on pas alors se tirer à quartier [1]?

[1] *Se mettre à l'écart :* ancienne façon de parler proverbiale. Le quartier, dans une armée, étant hors de portée de l'artillerie ou de la bombe, on se met à l'abri, en se retirant vers le quartier.

D. ALVARE.

Ce serait l'action d'un lâche cavalier.

D. JAPHET.

Ce serait l'action d'un cavalier bien sage.

D. ALVARE.

Laissez votre sagesse, et montrez du courage.

D. JAPHET.

Je n'en montre que trop. Et l'arme que j'aurai,
Que sera-ce?

D. ALVARE.

Une lance au bois peint et doré.

D. JAPHET.

Je veux entrer en lice avec la hallebarde.

D. ALVARE.

Hallebarde contre un taureau! Dieu vous en garde!

D. JAPHET.

Et qu'en pourrait-on dire?

D. ALVARE.

On s'en moquerait fort.

D. JAPHET.

S'en moquera-t-on moins quand on me verra mort?

D. ALVARE.

Souvenez-vous au reste, en frappant de la lance,
De choisir bien l'épaule.

D. JAPHET.

Et pourquoi non la panse,
Et plus large, et plus tendre, et plus belle à frapper,
Où l'on peut ajuster cent coups sans se tromper?

D. ALVARE.

Cela n'est pas permis.

D. JAPHET.

Oh! le maudit usage!

D. ALVARE.

Monsieur, encore un coup, ayez bien du courage,
Et le reste ira bien.

D. JAPHET.

J'ai peur qu'il aille mal;
Car un taureau n'est pas un traitable animal.

D. ALVARE.

En peu de mots, voici ce que vous devez faire :
Vous entrerez en lice, hardi, non téméraire,

Votre lance en arrêt, ferme dans les arçons,
Et rendant le salut aux dames des balcons.

D. JAPHET.

Et puis après j'irai chercher des coups de cornes ?
Oh ! que mon sot dessein rend tous mes esprits mornes !
Je voudrais de bon cœur être sans marquisat,
Et pouvoir m'exempter de ce maudit combat.
Adieu : je vais m'armer. Si jamais j'en échappe,
Je veux que l'on me berne, en cas qu'on m'y rattrape.

(Il sort.)

SCÈNE II.

D. ALVARE, ELVIRE.

D. ALVARE.

Eh bien ! ma chère Elvire, ai-je encore à languir ?

ELVIRE.

Ma mère est un esprit qui ne peut revenir ;
Nous n'obtiendrons jamais ce que nous voulons d'elle,
Qu'elle n'ait de mon frère une bonne nouvelle ;
S'il ne revient bientôt, nous espérons en vain.

D. ALVARE.

Il faut l'aller chercher, et partir dès demain ;
S'il est en quelque endroit des lieux que le ciel couvre,
Il sera bien caché si je ne le découvre.
Mais, s'il est mort, Elvire ?

ELVIRE.

Hélas ! j'en ai grand'peur :
Car ma mère en mourrait sans doute de douleur.

D. ALVARE.

Vous me commandez donc de chercher votre frère ?

ELVIRE.

C'est l'unique remède à nos maux salutaire.

D. ALVARE.

Mais aussi vous quitter !

ELVIRE.

Mais, Alvare, il le faut :
Sa mort ou son retour vous ramène bientôt.

D. ALVARE.

Bien donc, pour vous rejoindre il faut que je vous quitte.

ELVIRE.

Votre action, Alvare, aura tout son mérite :
Vous trouverez un frère, et vous aurez sa sœur.

SCÈNE III.

D. ALVARE, ELVIRE, PÉDRO.

PÉDRO.

Ah! seigneur don Alvare, un horrible malheur
Aujourd'hui nous prépare une histoire tragique.

D. ALVARE.

Quoi donc, seigneur Pédro?

PÉDRO.

Ce fou mélancolique
Avait un secrétaire en habit d'écolier;
Ce n'en était pas un, c'était un cavalier,
Éperdument épris d'amour pour Léonore.

D. ALVARE.

Elle l'aime?

PÉDRO.

Elle l'aime, et même elle l'adore :
Ce bienheureux amant, dans sa chambre introduit,
Où vraisemblablement il a passé la nuit,
Fait bien voir qu'elle l'aime, et qu'elle en est aimée.

D. ALVARE.

Et comment l'a-t-on su?

PÉDRO.

Sa chambre mal fermée
Les a laissé surprendre à notre Commandeur;
Soit qu'il fût averti, soit que le seul malheur
Ait conduit notre maître à voir son infamie,
Lorsqu'il pensait trouver une nièce endormie.
Il ne s'est point troublé, le téméraire amant;
Aux cris du Commandeur, nos gens en un moment
Sont venus bien armés au secours de leur maître.
L'autre valet du fou, camarade peut-être
De ce jeune écolier, s'est mis à son côté;
Et lui, sans s'effrayer de l'inégalité,
A fait tout ce qu'eût fait le plus brave des hommes :
Oui, jamais il ne fut, en la terre où nous sommes,
De plus vaillant que lui; c'est un Roland, un Cid :

Il a blessé nos gens, du plus grand au petit;
Notre Commandeur même est blessé dans l'épaule.
Enfin, on a saisi cet Amadis de Gaule,
Et sous son jupon noir qui le décréditait,
Non sans étonnement on a vu qu'il portait
Un riche vêtement, non d'un homme ordinaire,
Mais bien d'un grand seigneur, soi-disant secrétaire.
Quoique pris, on l'a vu conserver sa fierté,
Comme un jeune lion dans les fers arrêté.
Madame Léonore en sa chambre est pâmée,
Où notre Commandeur l'a lui-même enfermée.

ELVIRE.

Quel étrange malheur!

PÉDRO.

Je crois que le voici.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

D. ALPHONSE, LE COMMANDEUR, ELVIRE, D. ALVARE, RODRIGUE.

D. ALPHONSE, en habit de cavalier, et lié.

Quand je devrais mourir...

LE COMMANDEUR.

Tu dois mourir aussi.

D. ALPHONSE.

J'en aurais fait mourir avant ma mort bien d'autres,
A moins d'être accablé [1] du grand nombre des vôtres.

LE COMMANDEUR.

Exécrable assassin!

D. ALPHONSE.

Mon crime est mon amour;
Je serai trop heureux quand je perdrai le jour.

LE COMMANDEUR.

Tu n'es qu'un imposteur.

D. ALPHONSE.

Je suis un misérable [2].

LE COMMANDEUR.

Et mon infâme nièce...

[1] Ancienne locution qui signifie *si je n'eusse été accablé.*
[2] Il veut dire, un infortuné.

D. ALPHONSE.

Est un ange adorable.

LE COMMANDEUR.

Ah! je la punirai; je le dois, je le puis.

D. ALPHONSE.

Oses-tu sans respect parler d'elle où je suis?
Si je n'étais lié, ta bouche criminelle
Ne hasarderait pas des blasphêmes contre elle.

LE COMMANDEUR.

Méchant, tu l'as séduite; et ta condition
Est chose supposée, et pure invention.

D. ALPHONSE.

Il est vrai, Commandeur, j'ai ta nièce séduite;
Nous devions elle et moi demain prendre la fuite.
Je l'adore, elle m'aime, et m'a donné sa main:
Que n'exécutes-tu ton arrêt inhumain?
Sa bouche, d'un soupir, rendra ma mort heureuse:
C'est là l'ambition de mon âme amoureuse.
Si mon trépas lui coûte une larme, un soupir,
Je mourrai de l'amour le glorieux martyr.

LE COMMANDEUR.

Je te ferai mourir au milieu des supplices.

D. ALPHONSE.

Les plus cruels tourments me seront des délices,
Puisqu'ils me serviront vers elle à mériter.

LE COMMANDEUR.

Dis ton nom, scélérat! ou je te vais planter
Ce poignard dans le sein.

D. ALPHONSE.

C'est toute mon envie:
Si je perds Léonore, ai-je affaire de vie?
Délivre-moi le bras, donne-moi ton poignard,
Tu me verras percer mon cœur de part en part.
Tu veux savoir mon nom! je le saurai bien taire.
Au bien de mon amour s'il était nécessaire,
Pour la peur de cent morts je ne le dirais pas:
Un amant comme moi ne craint point le trépas;
Mais pour justifier ma flamme, il le faut dire:
Je m'appelle Henriquez; voilà ma sœur Elvire,
Et ma mère est ici malade; et moi je suis
Prêt de te satisfaire autant que je le puis.

Si ce que je te dis t'irrite davantage,
Exerce dessus moi ton poignard et ta rage.

ELVIRE.

Ah! mon frère [1] !

D. ALPHONSE.

Ah! ma sœur, laisse-moi donc parler.
(Au Commandeur.)
Que délibère-t-on? Je suis tout prêt d'aller
Pour réparer ma faute épouser Léonore,
Ou bien perdre le jour, que sans elle j'abhorre;
Et je répète encor que je bénis mon sort,
Si mon ange visible a regret à ma mort.

LE COMMANDEUR.

Le valet de Japhet étant un don Alphonse,
Vous délier moi-même est toute ma réponse,
Vous priant d'oublier tout ce qui s'est passé.

D. ALPHONSE.

C'est à vous d'oublier, vous êtes l'offensé.

LE COMMANDEUR.

J'espère qu'entre nous finira la querelle,
Vous donnant Léonore, et mon bien avec elle.

D. ALPHONSE.

C'est m'élever au trône en me tirant des fers,
Et me porter au ciel au sortir des enfers.

LE COMMANDEUR, à Rodrigue.

Que l'on aille quérir ma nièce.

(Rodrigue sort.)

SCÈNE V.

D. ALPHONSE, LE COMMANDEUR, ELVIRE, D. ALVARE.

ELVIRE.

Hélas, mon frère!
Que vous avez coûté de larmes à ma mère!

D. ALPHONSE.

J'aurai peine à fléchir son esprit absolu,
Qui ne démord jamais de ce qu'il a voulu.

LE COMMANDEUR.

Nous obtiendrons tout d'elle : une juste prière

[1] Comment se fait-il qu'elle ne l'ait pas reconnu aussitôt qu'il est arrivé?

Parmi les gens d'honneur ne se refuse guère.

D. ALPHONSE.

Elle pourrait sans doute, en une autre saison,
Se plaindre de son fils avec juste raison :
Je devais épouser sa nièce; elle était belle;
Je pouvais espérer de grands biens avec elle;
Mais peut-on éviter la volonté des cieux?
Et peut-on s'exempter du pouvoir de deux yeux?
Pouvais-je deviner qu'en allant à Séville
J'entrerais dans les fers d'une divine fille?
Et suis-je, dans les fers où ses beaux yeux m'ont mis,
En l'état de tenir ce que j'avais promis?

SCÈNE VI.

D. ALPHONSE, LE COMMANDEUR, ELVIRE, D. ALVARE, FOUCARAL.

FOUCARAL.

Messieurs, or écoutez le malheur effroyable
Qui vient d'assassiner don Japhet misérable.

LE COMMANDEUR.

Le taureau l'a-t-il maltraité?

FOUCARAL.

Vous l'avez dit.
Il s'est mis sur les rangs, aussi vaillant qu'un Cid :
Un taureau mal appris, qui l'a vu dans la place,
A pris aversion pour sa tragique face,
Et l'a suivi longtemps les cornes dans les reins.
Le vaillant champion, sans songer à ses mains,
Voyant que le taureau le poursuivait si vite,
A de la selle en bas bientôt changé de gîte;
L'impertinent taureau le voyant piéton,
Est allé droit à lui sans craindre son bâton;
Et le brave Japhet, voyant ses grandes cornes,
S'est présenté trois fois pour transgresser les bornes.
Le peuple discourtois a dit : *Nescio vos.*
Cependant l'animal a pris son homme à dos;
Et les cornes s'étant en grègue[1] embarrassées,
L'infortuné Japhet, et ses belles pensées,
Ayant été longtemps dans l'air bien secoué,

[1] Dans sa culotte.

(Sans cornade pourtant, dont le ciel soit loué!)
S'est à la fin trouvé couché sur la poussière,
Foulé de coups de pieds d'une étrange manière :
On le remporte à quatre, et je viens tout exprès
Vous faire le récit de ce triste succès...
Mais notre secrétaire est vêtu comme un prince :
Que diable a-t-il donc fait de son justaucorps mince?

D. ALVARE.

Don Roc Zurducaci n'est plus un écrivain;
Il épouse aujourd'hui Léonore, ou demain.

FOUCARAL.

Et mon maître?

D. ALVARE.

Et ton maître? il prendra patience.

FOUCARAL.

Cela nuira beaucoup à sa convalescence.
Comme un valet toujours dit tout ce qu'il a vu,
Je m'en vais lui conter la chose à l'impourvu [1].

(Il sort.)

SCÈNE VII.

RODRIGUE, LÉONORE, LE COMMANDEUR, D. ALPHONSE, ELVIRE, D. ALVARE.

LE COMMANDEUR.

Ma nièce, approchez-vous. Dedans la promptitude [2],
Je vous ai tantôt fait un traitement bien rude;
Mais je crois me remettre assez bien avec vous,
En vous faisant présent d'un si parfait époux.

LÉONORE.

Votre bonté me rend et muette et confuse,
Et mon crime est si grand...

LE COMMANDEUR.

Votre choix vous excuse.

(A don Alphonse.)

Monsieur, je vous la donne.

D. ALPHONSE.

Et moi, je la reçoi,
Comme un bien qui me rend aussi riche qu'un roi.

[1] *A l'improviste*. Ce mot n'est plus français.
[2] Il veut dire, dans le premier mouvement, emporté par la promptitude.

LE COMMANDEUR.

Il faut aller trouver votre mère ; et j'espère
Que nous obtiendrons tout d'une si bonne mère.

ELVIRE.

Ce bienheureux hymen va la ressusciter.

LE COMMANDEUR.

Et vous et don Alvare y pourrez profiter.

D. ALVARE.

Si vous vous en mêlez, la chose est très-facile.

LE COMMANDEUR.

Et de plus elle est juste autant qu'elle est utile.

SCÈNE VIII.

D. ALPHONSE, LE COMMANDEUR, ELVIRE, LÉONORE, D. ALVARE, FOUCARAL, RODRIGUE.

FOUCARAL.

Place, messieurs ! je viens vous trouver à grands pas,
Mortel avant-coureur de quatre ou cinq trépas,
Pour vous signifier que, la fureur dans l'âme,
Don Japhet courroucé vient chanter votre gamme.

SCÈNE IX.

D. JAPHET, LE COMMANDEUR, LÉONORE, D. ALPHONSE, ELVIRE, D. ALVARE, FOUCARAL, RODRIGUE.

D. JAPHET, armé de toutes pièces, une lance à la main.

Où se cachera-t-il, ce Commandeur maudit,
Qui dans un même jour a son dit et dédit ?...
Ah ! te voilà, vieux fou ! sans honneur, sans parole,
Maître de valets fous, oncle de nièce folle !
Et tu ris, grand vilain ! et tu m'as maltraité !
Et tes valets ont pris la même liberté !
Cependant qu'au péril de cent mille cornades,
Je combats des taureaux à grands coups de lançades,
Tu me ravis ta nièce, ignorant affronteur,
En faveur d'un valet qui n'est qu'un imposteur !
Elle aurait succédé, dans ma couche honorable,
A ma chère Azatèque, une reine adorable ;
Et, traître ! tu la fais femme d'un écrivain,
D'un grand faquin qui vit du travail de sa main !

Dis, fourbe le plus grand qui soit dans la Castille,
Est-ce pour tes beaux yeux qu'on s'expose en soudrille[1]?
Ne comptes-tu pour rien d'être venu d'Orgas[2]?
Et suis-je un homme à perdre et mon temps et mes pas?
Si je n'étais chrétien... (Mais le christianisme
Me défend d'entreprendre un sanglant cataclysme[3])
Si je n'étais chrétien, Commandeur effronté,
Je t'aurais dépaulé, décuissé, détêté.
Si je n'avais eu peur de m'accabler moi-même,
J'aurais fait le Samson dans ma fureur extrême;
J'aurais mis ton château tout sens dessus dessous,
Ton renifleur et toi, ta nièce et son époux.
Si tu m'avais tenu la parole promise,
Je lui donnais mon bien, je la faisais marquise;
Moi, parent de César, moi, marquis, moi Japhet,
J'allais faire l'esclave, et j'aurais fort mal fait...
Mais que je sache encor pourquoi d'un secrétaire
Cette jeune indiscrète est l'injuste salaire.
Est-ce pour les profits du secrétariat,
Qui ne lui vaudra pas par an demi-ducat?

D. ALPHONSE.

Monseigneur don Japhet!...

D. JAPHET.

Vitement, qu'on me l'ôte,
Ce perfide valet.

D. ALPHONSE.

Je confesse ma faute;
Mais lorsque vous saurez que j'étais cavalier,
Que l'amour m'a fait prendre un habit d'écolier;
Et que j'étais aimé de ma belle maîtresse,
Vous ne me croirez plus d'âme double et traîtresse,
Et vous pardonnerez...

[1] En soldat.
[2] Il veut dire, « que je sois venu d'Orgas. »
[3] Mot qui signifie grande inondation.

SCÈNE X.

D. JAPHET, D. ALPHONSE, LE COMMANDEUR, ELVIRE, LÉONORE, D. ALVARE, FOUCARAL, RODRIGUE, UN COURRIER.

(Le courrier corne aux oreilles de D. Japhet, avec une trompe de postillon.)

D. JAPHET.

Maudit soit le cornet!
C'est bien encore pis que le coup de mousquet...
(Au courrier.)
Qui diable es-tu?

LE COURRIER.

Je suis le courrier ordinaire
De votre grand César.

D. JAPHET.

Qui t'amène?

LE COURRIER.

Une affaire
Qui vous importe fort.

D. JAPHET.

Parle, et ne corne pas,
Ou je t'étranglerai.

LE COURRIER.

Parlerai-je tout bas?

D. JAPHET.

Pourquoi, faquin?

LE COURRIER.

De peur de vous rompre la tête.

D. JAPHET.

Et tu viens de la rompre, abominable bête!
Parle donc vitement.

LE COURRIER.

Je n'ai point à parler.

D. JAPHET.

Et pourquoi non, bourreau, que je dois étrangler?

LE COURRIER.

Parce que ce paquet de tout vous doit instruire.

D. JAPHET.

Lis-le donc vitement.

LE COURRIER.

Je n'ai jamais su lire.

D. JAPHET.

Qu'un autre lise donc [1].

LE COURRIER.

Je le sais tout par cœur.

D. JAPHET.

Fais-en donc le récit.

LE COURRIER.

« De par moi l'empereur...

D. JAPHET, à part.

De ce visage-là je garde quelque idée,
Et j'ai vu quelque part cette face ridée.

LE COURRIER.

L'héritier du soleil, le grand Manco-Capac,
Souverain du pays d'où nous vient le tabac,
Qui prit Coïa Mama, sa sœur, en mariage,
Du pays du Pérou la fille la plus sage;
Du valeureux Manco, de la belle Coïa
Est sortie, en nos jours, l'infante Ahihua :
Elle arrive à Madrid pour être baptisée :
De mon cousin Japhet qu'elle soit l'épousée.
Je leur donne un impôt que j'ai mis depuis peu,
Tant sur les perroquets qui sont couleur de feu,
Que sur les lamentins du grand fleuve Orillane,
Et mes prétentions sur la riche Guyane. »

D. JAPHET, à part.

Le traître de courrier ressemble au renifleur.
(Au Courrier.)
Faites-moi voir un peu le seing de l'empereur.

LE COURRIER.

Le voilà bien écrit de sa dextre royale.

LE COMMANDEUR.

Il n'en faut point douter.

LE COURRIER.

La dame occidentale
A deux vaisseaux chargés de précieux bijoux,
De gorges de griffons, de peaux de loups-garoux,
De baume gris de lin, de vezugues [2] musquées,
De grandes pièces d'or, non encor fabriquées.

[1] Ce qui donne à croire que don Japhet lui-même ne sait pas lire.
[2] Déjections d'un animal imaginaire, on les supposait très-odoriférantes.

D. JAPHET.

Bon cela !

LE COURRIER.

De guenons qui parlent portugais,
De gros diamants bruts, et de rubis balais.

D. JAPHET.

Est-ce tout ?

LE COURRIER.

Ce n'est pas la centième partie :
Mais il faut faire grâce à votre modestie.

D. JAPHET.

Mais ne seriez-vous point ce maudit renifleur ?
Ou du moins le parent de ce mauvais railleur ?
Si ce malheureux-là m'avait fait le message,
Je romprais là-dessus tout net un mariage,
L'empereur mon cousin s'en dût-il offenser.
(A Léonore.)
Eh bien ! la belle Iris, vous pouviez bien penser
Qu'un homme comme moi ne manque point de femme.
Vous avez avec nous un peu fait la grand'dame ;
Je m'en vais épouser l'infante Ahihua,
Qui me va réjouir comme un alleluia...
(A don Alphonse.)
Et vous, son cher galant, jadis mon secrétaire,
Vous m'avez fait du bien, en me pensant mal faire ;
Je vous sais fort bon gré de m'avoir supplanté :
Coquettes et cocus ont grande affinité.
Coquette avec coquet ne trouve pas son compte,
Et coquet de coquette a toujours de la honte.
Vous avez bien joué le Roc Zurducaci ;
Vous en êtes content, et je le suis aussi...
Et vous, le Commandeur, qui me l'aviez promise,
Un grand fourbe est gîté dedans votre chemise ;
Certains petits discours, parvenus jusqu'à moi,
Me font beaucoup douter de votre bonne foi :
Vos fréquents compliments, votre reniflerie,
L'affaire du balcon et la mousqueterie,
Tout cela contre vous fait un procès-verbal
Qui vous condamne d'être à jamais animal...
Si ce n'est qu'un Japhet doit mépriser l'offense...
César est son parent, malheur à qui l'offense !...

Je pars pour aller voir un ange du Pérou.

LE COMMANDEUR.

Il faut savoir devant, et comment, et par où.
Un ordre m'est venu de César, qu'on doit suivre;
Quatre mille ducats dans huit jours on me livre,
Que l'on doit employer à faire votre train.

D. JAPHET.

Tout de bon ?

LE COMMANDEUR.

Vous verrez l'ordre écrit de sa main.
Cependant, monseigneur, votre noble présence
Prendra part, s'il lui plaît, à la réjouissance.

D. JAPHET.

Je suis donc votre avis, et ne m'en irai pas ..
Foucaral, fais venir mon bagage d'Orgas.

FOUCARAL.

Il est déjà venu sans mulets ni charrette;
J'ai tout dans un chausson au fond de ma pochette.

LE COMMANDEUR, à don Alphonse.

Allons voir votre mère, et tâchons d'obtenir
Qu'elle veuille aujourd'hui vos souffrances finir.
Le seigneur don Japhet honorera vos noces,
Et puis après ira, suivi de vingt carrosses,
Recevoir dans Madrid l'infante Ahihua,
Qui vient, de père en fils, de Capac et Coïa.

D. JAPHET.

Soit; aussi bien mon train n'est pas chose encor prête.
Mais point de renifleur, ou je trouble la fête.

FIN DE DON JAPHET D'ARMÉNIE.

MONTFLEURY.

LA FEMME JUGE ET PARTIE.

1669.

NOTICE SUR MONTFLEURY.

Antoine Jacob, dit Montfleury, naquit à Paris en 1640. Son père Zacharie Jacob, d'une noble famille d'Anjou, après avoir achevé ses études et ses exercices militaires, était entré comme page chez le duc de Guise; mais en fréquentant le théâtre il se sentit du goût pour la profession de comédien, et devint le meilleur acteur de la troupe de l'hôtel de Bourgogne. Ce fut lui qui créa les rôles du Cid et d'Horace. Sa grande réputation n'empêcha pas Molière de se moquer de sa déclamation outrée dans *l'Impromptu de Versailles*. Cette critique fut l'origine de la haine que Montfleury conçut pour notre grand poëte comique, haine si violente qu'elle le porta à le calomnier dans une requête au roi. Molière s'est moqué de son obésité, qui était telle que Cyrano de Bergerac, dans une dispute qu'il eut avec Montfleury, disait : « A cause que ce gros coquin est si gros qu'on ne peut le bâtonner en un jour, il fait le fier! » Le comédien Montfleury destina son fils au barreau; mais le jeune homme préféra travailler pour le théâtre, et prit parti pour son père et pour les acteurs du théâtre de l'hôtel de Bourgogne contre Molière, en donnant *l'Impromptu de l'hôtel de Condé*. Des seize pièces qui furent publiées sous son nom, une seule est restée au répertoire, encore croit-on devoir la réduire en trois actes. Cette comédie, *la Femme Juge et Partie*, fut jouée en 1669, en même temps que *Tartufe*, et balança le succès de ce chef-d'œuvre. On doit être moins sévère sur les plaisanteries que s'y permet Montfleury, qui nous semblent maintenant un peu grossières, lorsqu'on lit dans l'Épître dédicatoire qu'il adresse au célèbre et respectable magistrat Nicolas Potier : « L'approbation qu'elle a « eue de vous est un effet de l'estime que toute la France fait des choses « que vous honorez de la vôtre. Oui, monseigneur, la lecture que j'eus « l'honneur de vous en faire avant qu'elle fût représentée, et la bonté que « vous eûtes de me témoigner qu'elle ne vous avait pas déplu, me firent « sortir des bornes que la modestie me devait prescrire. »

L'intrigue de *la Femme Juge et Partie* est fondée sur l'aventure d'un marquis de Fresne, qui était accusé d'avoir vendu sa femme à un corsaire. Il s'y trouve des situations comiques; et quand le rôle de Bernardille est bien joué, la pièce fait rire. Malheureusement la gaieté n'y est pas exempte de licence, et le style n'en est pas toujours très-correct. Aucun acteur ne s'est mis autant à l'aise avec les spectateurs que Montfleury : on en peut juger par l'épître dédicatoire de sa comédie intitulée *l'École du Jaloux*, ou *le Cocu volontaire*. Elle est adressée aux cocus, et on y trouve cette phrase : « En vous dédiant ce livre, je suis assuré, quant aux exemplaires, « que si chacun de vous en achète un, le libraire sera riche à jamais; « et que si le quart de ce que vous êtes me fait des remerciements, j'ai « des compliments à recevoir pour plus de six mois. » La plupart des sujets traités à la scène par Montfleury sont des anecdotes du temps ou des emprunts faits aux auteurs dramatiques espagnols, dont il connaissait parfaitement la langue. Ayant renoncé à faire des comédies, Colbert le chargea d'une commission importante dont il s'acquitta bien. Pour récompense il allait obtenir une place dans les fermes, lorsqu'il mourut à Aix, le 11 octobre 1685.

LA
FEMME JUGE ET PARTIE,

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

BERNADILLE.
JULIE, en habit d'homme, sous le nom de Frédéric, femme de Bernadille.
DON LOPE, amant de Constance.
CONSTANCE.
OCTAVE, confident de Julie.
BÉATRIX, suivante de Constance.
GUSMAN, valet de Bernadille.
DEUX VALETS DE JULIE.

La Scène est à Faro[1].

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉATRIX, GUSMAN.

BÉATRIX.

N'achèveras-tu point, babillard éternel?

GUSMAN.

Oui, notre maître est fou, je le garantis tel;
Je ne m'en dédis point, quoi que tu puisses dire;
J'en sais bien la raison, et cela doit suffire.

BÉATRIX.

Ne me diras-tu point, sans te faire prier,
Quelle est cette raison?

GUSMAN.

Quoi! se remarier!
Peut-il faire jamais de plus grande folie?

BÉATRIX.

Comment! un homme est fou quand il se remarie?

[1] Petite ville du royaume des Algarves, près de Cadix.

GUSMAN.

Non ; mais ce vieux bourru, qui se veut engager,
De l'humeur dont il est n'y devrait pas songer ;
Et si son bel esprit se réglait par le nôtre...

BÉATRIX, l'interrompant.

Pourquoi ne veux-tu pas qu'il aime comme un autre?

GUSMAN.

Quoi ! s'étant une fois chargé d'une moitié,
Le ciel a regardé sa misère en pitié;
Et par une faveur et rare, et sans égale,
D'un brevet d'homme veuf sa bonté le régale,
D'un brevet qui rendrait mille maris contents;
Et loin de devenir plus sage à ses dépens,
Après avoir vécu trois ans dans le veuvage,
Il veut se marier, et tu veux qu'il soit sage?
Cela ne se peut pas.

BÉATRIX.

Quant à moi, franchement,
Je sens que je pourrais m'y résoudre aisément;
Qu'il est plaisant [1] d'aimer, et que le mariage
Est doux, lorsque l'on sait en faire un bon usage.

GUSMAN.

Quand même le motif qui l'y porte aujourd'hui
Serait bon pour un autre, il ne vaut rien pour lui.
Est-ce qu'il ne craint point...

BÉATRIX, l'interrompant.

Quoi?

GUSMAN.

Que cette dernière
Ne lui fasse le tour que lui fit la première?

BÉATRIX.

Sa vertu fut trop grande : elle n'en fit jamais.
Si tu veux m'obliger, laisse son ombre en paix :
Personne mieux que moi ne sut son innocence,
Car je servais Julie avant d'être à Constance.

GUSMAN.

Quand mon maître le sut, ce fut par ton moyen.

BÉATRIX.

Je le dis, il est vrai, mais il n'en était rien.

[1] Le mot *plaisant* a été détourné de son acception primitive : *une chose plaisante* signifiait une *chose qui platt*, et non une *chose comique*.

La crainte de la mort m'inspirant cette envie,
Je blessai son honneur, pour me sauver la vie.

GUSMAN.

Explique-toi donc mieux, pour m'en faire douter.

BÉATRIX.

Pour t'en mieux éclaircir, tu n'as qu'à m'écouter.
J'aimais Mendoce alors: il m'aimait tout de même,
Et cherchait à me voir avec un soin extrême.
Comme il m'avait juré qu'il voulait m'épouser,
Je croyais le pouvoir un peu favoriser;
Et quand l'occasion m'en pouvait être offerte,
Je laissais du jardin une porte entr'ouverte;
C'était notre signal, et de cette façon
Nous nous voyions les soirs sans donner de soupçon.
Mendoce vint un soir, où tout en apparence
Semblait contribuer à notre intelligence.
Bernadille soupait chez un de ses amis,
Dont la maison était assez loin du logis;
Julie était au lit, et notre tête-à-tête
Se trouva pour ce coup d'une longueur honnête.
L'entretien fut si long, que Bernadille enfin
Revenait à dessein d'entrer par le jardin;
Il en était, je pense, à dix pas, sans escorte,
Alors que pour sortir Mendoce ouvrait la porte,
Qui s'étant aperçu que l'on faisait du bruit,
Croyant qu'on l'épiait, sort, la ferme, et s'enfuit.
Sa fuite fut fort prompte, et la nuit fut obscure.
Bernadille, enragé d'une telle aventure,
Jaloux et furieux de ce qu'il n'avait pu
Reconnaître ou du moins suivre cet inconnu,
Un poignard à la main, et la vue égarée,
Entre et vient droit à moi : « Ta perte est assurée,
Me dit-il; tu mourras, si tu déguises rien;
Apprends-moi mon malheur pour éviter le tien?
Cet homme que j'ai vu, sortait d'avec ma femme;
Avoue-le, ou de ce fer je vais t'arracher l'âme.
Interdite, et craignant surtout que le poignard
Ne me perçât trop tôt si je parlais trop tard,
Je dis qu'il était vrai qu'il sortait d'avec elle.

GUSMAN.

Quoiqu'il n'en fût rien?

BÉATRIX.

Oui ; sa menace cruelle
Me fit appréhender tout d'un homme emporté ;
Et craignant de mourir disant la vérité,
J'aimai bien mieux mentir et me sauver la vie.

GUSMAN.

Sais-tu de quel malheur ta fourbe fut suivie ?

BÉATRIX.

D'aucun ; car dès qu'il eut l'aveu que je lui fis,
Il ne témoigna plus de colère.

GUSMAN.

Tant pis !

BÉATRIX.

Tant pis ! Pourquoi tant pis ? Fais-toi du moins entendre.

GUSMAN.

Tu ne sais pas pourquoi tant pis ? Tu vas l'apprendre.
Ayant tiré de toi cet éclaircissement,
Bernadille cacha tout son ressentiment ;
Et, quoique dans l'instant il n'en fît rien paraître,
Se croyant aussi sot[1] qu'il méritait de l'être,
Voulut perdre sa femme ; et, d'après ton rapport
Il la fit mourir.

BÉATRIX.

Lui ?

GUSMAN.

Mais, je le vois qui sort.

BÉATRIX.

Gusman, ne me perds pas : aussi bien, elle est morte.

GUSMAN.

Quoi ! je pourrais trahir mon maître de la sorte ?
Et pourrais lui celer que c'est toi....

BÉATRIX.

Parle bas ;
J'ai dedans ma cassette encore trente ducats,
Que je te donnerai si tu n'en veux rien dire.

[1] *Sot* était autrefois synonyme de *Cocu*. Arnolphe, dans *l'École des Femmes*, dit :

« Épouser une sotte est pour n'être point *sot*. »

Comme autrefois les maris gardaient leurs femmes avec de grandes précautions, s'il leur arrivait d'être trompés dans les mesures qu'ils croyaient devoir prendre on se moquait d'eux et on les nommait *sots*.

GUSMAN.

D'accord; mais qu'ils soient prêts avant qu'il se retire.

SCÈNE II.

BERNADILLE, GUSMAN.

GUSMAN.

Quoi, monsieur! sur le point de vous remarier,
Vous paraissez rêveur? Pouvez-vous oublier
Qu'il faut vous préparer pour cette grande fête?

BERNADILLE.

Malepeste! j'ai bien des choses dans la tête.
Je crains de faire ici quelque mauvais marché:
Quand on prend une femme on est bien empêché[1].

GUSMAN.

Que craignez-vous, monsieur, lorsqu'une telle envie...

BERNADILLE, l'interrompant.

Si, par malheur pour moi, ma femme était en vie,
Et que, pour mes péchés, un jour, à point nommé,
Elle revînt après notre hymen consommé,
On pourrait d'un quartier allonger ma figure.

GUSMAN.

Votre femme, monsieur! Eh! par quelle aventure?
Les morts reviennent-ils? Ne m'avez-vous pas dit
Que vous aviez causé sa mort, et qu'un dépit
Ou bien ou mal fondé vous fit défaire d'elle?

BERNADILLE.

D'accord; mais la manière en fut un peu nouvelle.
Ton zèle m'est connu, je veux t'ouvrir mon cœur.
Tu sais que j'épousai jadis, pour mon malheur,
Julie?

GUSMAN.

Il m'en souvient.

BERNADILLE.

Qu'on vit brûler son âme[2],
Malgré nous et nos dents, d'une illicite flamme;

[1] Ancienne locution signifiant : *on est bien embarrassé.*

[2] *Brûler son âme, malgré nos dents;* locutions vicieuses, mais qui probablement l'étaient moins alors qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Je voulus me venger, et feignis quelque temps
D'aller droit à Cadix, où j'avais des parents;
Et pour tout ménager, sans en donner de marque,
Je gagnai, par argent, le patron d'une barque,
Qui m'engagea dès lors sa parole et sa foi
Que tous ses gens et lui risqueraient tout pour moi.
A ce voyage feint je disposai Julie;
Quoique ce fût par mer, elle en parut ravie.
Le jour pris, nous partons, dissimulant toujours :
On prend une autre route, et nous voguons dix jours;
Tant qu'arrivés aux bords d'une île inhabitée,
Par mon commandement Julie y fut portée.
Voyant qu'on l'y laissait, d'un ton piteux et doux,
Elle criait : « Mon cher, pourquoi me quittez-vous ? »
De peur d'être attendri par des douceurs pareilles,
Je lui tournais le dos, et bouchais mes oreilles;
Puis, faisant volte-face assez loin de ce lieu,
D'un grand coup de chapeau je lui fis mon adieu.
Après que je me fus vengé de cette sorte,
Quand je fus de retour je dis qu'elle était morte;
Qu'outre les maux de cœur qui lui prenaient souvent,
Nous fûmes si battus de l'orage et du vent,
Que la fièvre et la peur l'avaient d'abord saisie;
Que, malgré tous mes soins, ayant perdu la vie,
Ne pouvant prendre terre, il fallut consentir
A la jeter en mer, de crainte de périr;
Enfin donc je jouai si bien mon personnage,
Qu'on ne se douta point...

GUSMAN, l'interrompant.

Je sais bien davantage;
Car je sais bien, monsieur, que, vous étant vengé,
Vous prîtes le grand deuil, et fîtes l'affligé,
Et qu'à vous consoler chacun perdait sa peine...
Mais je m'abuse enfin, ou cette crainte est vaine.
Vous n'avez rien appris d'elle depuis ce temps?

BERNADILLE.

Rien du tout; cependant il s'est passé trois ans
Depuis qu'on la laissa dans cette île déserte.

GUSMAN.

Ah! ce terme est trop long pour douter de sa perte,
Je vous garantis veuf; et sans doute, monsieur,

Qu'elle y fût dévorée, ou mourut de douleur.

BERNADILLE.

Mais pour te dire tout, je crains plus que Julie
Ce blondin revenu depuis peu d'Italie.

GUSMAN.

Comment! Vous le craignez?

BERNADILLE.

Oui; ce blondin charmant
Me semble familier plus que passablement.
Le drôle, sans façon, s'introduit chez Constance;
Il lui dit de grands mots, et même en ma présence;
Il fait le bel esprit, l'enjoué, le coquet,
Et c'est un petit fat qui n'a que du caquet,
Dont je ne dirais mot, n'était la conséquence;
Car ce galant qui voit si librement Constance,
Alors que je ne suis encor que protestant[1],
Étant époux, viendra chez moi, tambour battant.

GUSMAN.

Mais sa mère devrait empêcher...

BERNADILLE, l'interrompant.

Comment faire?
Elle lui dit assez qu'il n'est pas nécessaire
Que pour les visiter il prenne tant de soins;
Elle dit à ses gens, dix fois le jour au moins,
Qu'en cas qu'il y revienne, elle veut qu'on lui die,
Soit qu'elle y soit, ou non, que sa fille est sortie.

GUSMAN.

Ne lui dit-on pas?

BERNADILLE.

Oui, mais il répond : « Ma foi!
Tu te moques, mon cher, l'ordre n'est pas pour moi :
Ne me connais-tu pas? La bévue est fort bonne!
C'est pour les importuns que cet ordre se donne. »
Quoi que l'on fasse enfin pour l'empêcher d'entrer,
Il monte effrontément et sans se déferrer,
Entre en marquis, et fait une galanterie
Du refus des valets, qu'il tourne en raillerie.
Qui diable se pourrait défendre de cela?

[1] *Protestant de ma flamme pour elle.* Le mot protestant, pris substantivement comme il l'est ici, a remplacé le mot *huguenot*, tombé maintenant en désuétude.

GUSMAN.

Mais ne craignez-vous point don Lope?

BERNADILLE.

Celui-là
Ne m'inquiète pas. Je viens, avec la mère,
Pour demain, sur le soir, de conclure l'affaire :
Elle y doit disposer Constance. Après ceci,
Si le blondin s'y frotte, il verra!...

GUSMAN.

Le voici.

BERNADILLE.

Évitons-le.

(Il s'en va avec Gusman.)

SCÈNE III.

JULIE, en homme, sous le nom de Frédéric. OCTAVE.

JULIE.

Il m'a vue, et me fuit.

OCTAVE.

Mais, madame,
Ne vous souvient-il plus que vous êtes sa femme?

JULIE.

Il m'en souvient trop bien.

OCTAVE.

Il faut donc aujourd'hui,
Sans perdre plus de temps, vous découvrir à lui.

JULIE.

Ah! c'est ce que je crains... Il y va de ma vie.
Je veux savoir devant[1] par quelle fantaisie
Il exposa mes jours dans ce pays désert;
Autrement je me perds.

OCTAVE.

Mais lui-même il se perd;
Car s'il faut une fois qu'il épouse Constance,
Rien ne le peut sauver. Aimez-vous la vengeance?
Laissez-le marier, et le faites...

JULIE, l'interrompant.

Tais-toi;
Une telle vengeance est indigne de moi...

[1] *Devant* était alors synonyme de *auparavant*.

Ce n'est pas, tu le sais, que pour m'ôter la vie...

OCTAVE, l'interrompant.

Madame, de vos maux je sais une partie;
Et sans des importuns qui sont venus vous voir,
J'ose m'imaginer que j'allais tout savoir.

JULIE.

Oui, j'ai connu ton zèle, et ma reconnaissance
A ta fidélité doit cette récompense :
Outre qu'ayant besoin de ton adresse ici,
Du cours de mes malheurs tu dois être éclairci.
Tu sais qu'on me laissa dans une île déserte,
Que je n'attendais plus que l'heure de ma perte,
Quand je vis sur le soir un vaisseau. Par mes cris,
Qui s'y firent entendre, un pilote, surpris,
Met la chaloupe en mer, fait ramer, me vient prendre.
Étant dans le vaisseau, chacun voulait apprendre
Qui dans un tel état avait pu me laisser;
Et moi, je les priai tant de m'en dispenser,
Que leur civilité fut enfin assez grande,
Pour ne me faire plus de semblable demande.
Ceux à qui mon malheur sembla le plus touchant
M'apprirent que j'étais dans un vaisseau marchand,
Qu'ils ne se pouvaient pas écarter de leur route,
Ni retourner pour moi sur leurs pas.

OCTAVE.

Je m'en doute.

JULIE.

Que la nécessité leur faisait cette loi,
Qu'ils voguaient à Venise, et que c'était à moi
A voir si je voulais demeurer ou les suivre.
La crainte de la mort, et le désir de vivre,
Font que, sans balancer, d'abord je me résous
A les suivre.

OCTAVE.

Ma foi! j'aurais fait comme vous,
Quand ils auraient fait voile aux Indes : notre vie...

JULIE, l'interrompant.

Enfin, pour t'achever un récit qui m'ennuie,
J'arrivai dans Venise, où voulant librement
Songer pour mon retour à mon embarquement,
Je crus sous cet habit être plus assurée.

Une bague de prix, qui m'était demeurée,
Servit à ce dessein. Je cherchais chaque jour
Quelque commodité pour hâter mon retour,
Lorsque, par un bonheur qui m'a cent fois surprise
Je vis un jour le duc sur le port de Venise,
Qui, comme font partout les gens de qualité,
Voyagait seulement par curiosité.
Je crois t'avoir appris que le duc de Médine
Est seigneur où mes maux [1] ont pris leur origine,
Et qu'avant mon départ je l'avais vu souvent :
Ainsi je le connus [2] assez facilement;
Et, comme entre étrangers librement on s'assemble,
Je lui fais compliment, et nous parlons ensemble.
Il me demanda fort d'où j'étais, et je pris
Le nom de Frédéric, et lui dis mon pays.
Le duc me témoigna bien du plaisir d'apprendre
Que j'étais son sujet, et me pria d'attendre;
Même, en nous séparant, il me fit protester
Qu'avant la fin du jour j'irais le visiter.
Je le vis plusieurs fois. Il prit, de cette sorte,
Pour moi, sans me connaître, une amitié si forte,
Que ne pouvant quasi se passer de me voir,
Il me dit à la fin qu'il me voulait avoir [3].
De sa civilité me trouvant fort surprise,
Je dis que j'étais prêt à partir de Venise,
Pour aller en Espagne. Il me jura cent fois
Qu'il serait de retour au plus tard dans six mois;
Qu'il voulait visiter Naples, Rome et Florence;
Qu'après pour son retour il ferait diligence.
Sa prière, et l'espoir de m'en faire un appui,
Lorsque je me verrais de retour avec lui,
Pour savoir le dessein de mon époux volage,
Me firent consentir à faire ce voyage,
Que je n'aurais pas fait, si le duc dans ce temps
M'eût dit qu'à son voyage il eût été trois ans.

OCTAVE.

Votre retour est doux par l'espoir qu'il vous donne.
Votre époux vous a vue; et ce qui m'en étonne,

[1] Ellipse, pour : *Est seigneur de l'endroit où mes maux.*
[2] Pour : *Je le reconnus.*
[3] Ellipse, pour : *M'avoir, me garder auprès de lui.*

Est qu'il ne vous ait point reconnue.

JULIE.

Eh ! comment
Me reconnaîtrait-il sous ce déguisement !
Depuis plus de trois ans il croit que je suis morte
Et mon teint a depuis bruni de telle sorte,
Du hâle et du chagrin que mon sort me causait,
Qu'il faudrait s'étonner s'il me reconnaissait ?

OCTAVE.

Je crains que vous n'ayez brouillé sa fantaisie,
Et qu'il n'ait pris de vous un peu de jalousie,
Vous voyant si souvent chez Constance.

JULIE.

Entre nous,
J'ai fait ce que j'ai pu pour le rendre jaloux.
J'affecte, dès que j'entre, en faisant l'idolâtre,
Tout ce qu'a d'enjoué l'amour le plus folâtre,
Les discours, les transports les plus passionnés,
De parler à l'oreille, et de lui rire au nez :
En voyant son dépit, mon chagrin se dissipe ;
Je fais le goguenard, je ris, je m'émancipe ;
Après je fais le beau, le jeune homme, le fat.
Constance ne hait pas qu'on vante son éclat ;
A son humeur ainsi la mienne s'accommode ;
Je cajole à propos, je badine à la mode ;
Je lui serre les doigts, je lui baise la main ;
Je vante la blancheur de son bras, de son sein,
Son embonpoint, sa taille et sa beauté parfaite
Je fais le doucereux, et m'épuise en fleurette,
Et fais mille façons qu'on ne peut exprimer,
Pour le faire enrager, et pour m'en faire aimer.

OCTAVE.

Quel est donc votre but ?

JULIE.

C'est d'engager Constance.
Mon traître, à son hymen bornant son espérance,
Voudrait de ce dessein précipiter l'effet ;
Mais je sais qu'elle m'aime autant qu'elle le hait.

OCTAVE.

Mais n'aime-t-elle point don Lope ?

JULIE.

Tout de même :

Il s'en flatte en secret, et croit fort qu'elle l'aime;
Mais quoique chaque jour il lui rende des soins,
Constance assurément ne m'en aime pas moins

SCÈNE IV.

BERNADILLE, JULIE, OCTAVE.

BERNADILLE, à part, sans voir Julie.

Allons voir si Constance est enfin résolue...
(Apercevant Julie.)
Quoi! toujours cet objet me choquera la vue?

OCTAVE, à Julie.

Bernadille revient.

JULIE, à Bernadille.

Peut-on savoir, monsieur,
Comment vous vous portez aujourd'hui?

BERNADILLE.

Trop d'honneur,
(à part.)
Je me porte fort bien... Ah! le sot personnage!
Morbleu!

JULIE.

Les amoureux ont toujours bon visage:
Aussi, pour en parler avec sincérité,
Quiconque se marie, a besoin de santé.

BERNADILLE.

Comme d'autres.

JULIE.

Bien plus; car je me persuade
Que la douleur de l'un, voyant l'autre malade,
Mêle trop d'amertume à des moments si doux.
Qu'en dites-vous, monsieur?

BERNADILLE.

Je m'en rapporte à vous.

JULIE.

Que j'aurai de plaisir à vous voir une femme
De qui l'amour réponde à l'ardeur de votre âme,
Et dans qui vous trouviez des vertus, des appas!
Ah! je voudrais déjà la voir entre vos bras.
Pour cet heureux moment je meurs d'impatience.

BERNADILLE.

Vous n'en serez pourtant guère mieux, que je pense.

JULIE.

Peut-être.

BERNADILLE.

Peut-être?

JULIE.

Oui, j'en prétends être mieux.

BERNADILLE.

En quoi donc, s'il vous plaît?

JULIE.

Vous êtes curieux.
Je prétends partager, si l'hymen vous assemble,
La joie et les douceurs que vous aurez ensemble;
Et qu'enfin, par l'effet d'un transport d'amitié,
Mon cœur, de vos plaisirs, ressente la moitié;
Oui, je prétends enfin que votre femme m'aime,
Et qu'elle soit autant à moi comme à vous-même,
Savoir tous vos secrets et tous vos entretiens,
Confondre mes soupirs sans cesse avec les siens;
Et, fussiez-vous toujours près d'elle en sentinelle,
Passer, quand je voudrai, quelques nuits avec elle.
Je prétends que mes soins, par les siens secondés...

BERNADILLE, l'interrompant.

Halte-là, je vois bien ce que vous prétendez.
Vous vous expliquez bien, monsieur, et la manière
En est intelligible, et même familière.
Enfin vous prétendez, quand j'aurai ma moitié,
L'aimer? Bon! Que pour vous elle ait de l'amitié?

JULIE.

Sans doute.

BERNADILLE.

Que son cœur, flattant votre tendresse
Ne s'affarouche pas pour un peu de faiblesse?
Et, sans mettre vos feux ni les siens au hasard,
Que de tous nos plaisirs vous aurez votre part?

JULIE.

Oui.

BERNADILLE.

Sans en excepter ceux... là, ceux que ma flamme...

JULIE.

Comment ceux?

BERNADILLE.

Ceux enfin qui la feront ma femme?

JULIE.

Sans réserve, et je veux que de semblables nœuds...

BERNADILLE, l'interrompant.

Enfin, que nous n'ayons qu'une femme à nous deux?

JULIE.

Justement.

BERNADILLE, ironiquement.

Il faudra ménager notre absence?

JULIE.

Non; je veux que ce soit même en votre présence,
Et vous le souffrirez, sans en dire un seul mot.

BERNADILLE.

Je ne croyais donc pas être encore si sot!
Vous seriez, vous flattant d'un espoir si frivole,
Assez fat, puisqu'il faut qu'enfin je vous cajole,
Pour croire qu'à mes yeux vous puissiez ménager
Une bisque amoureuse et l'heure du berger?
Qu'aux soins de votre amour mon humeur s'accommode?
Et qu'enfin devenant pour vous mari commode,
Je partage avec vous mon lit de temps en temps?
Hein?

JULIE, en riant.

Hé!

BERNADILLE.

Quoi?

JULIE.

Franchement, c'est à quoi je m'attends.
Pourquoi dissimuler?

BERNADILLE.

C'est parler sans peut être.
Savez-vous que chez moi j'ai plus d'une fenêtre,
Et, si vous prétendez y venir coqueter,
Que vous y pourrez bien apprendre à dessauter?
Et que vous commencez à m'échauffer la bile?

JULIE.

Ce que vous demandez est donc fort inutile,
Et c'est de mes desseins vous informer en vain:
Car vous vous mariez?

BERNADILLE.

Pas plus tôt que demain.

JULIE.

Constance est bien heureuse, et le ciel lui fait grâce!

Ah! que j'aurais de joie à remplir cette place!
De posséder en vous le cœur et l'amitié
D'un homme...

BERNADILLE, l'interrompant.

Brisons là, c'est trop de la moitié.
Mon entretien a peu de quoi vous satisfaire;
Lorsque l'on se marie on n'est pas sans affaire.
J'ai dessus mon hymen des ordres à donner,
Des articles à faire, un contrat à signer,
Une maîtresse à voir qui brûle d'être nôtre,
Des parents à prier tant d'un côté que d'autre;
Et vous n'avez plus rien à me faire savoir,
C'est pourquoi je vous dis, serviteur, et bon soir.

(Il s'en va.)

SCÈNE V.

JULIE, OCTAVE.

OCTAVE.

Il va se marier, et la chose vous touche:
Cette nouvelle doit vous faire ouvrir la bouche...
Vous y rêvez en vain, il faut vous découvrir.

JULIE.

Oui; mais je dois songer à ne le pas aigrir,
Et ménager l'ardeur et l'esprit de ce traître,
Pour ne pas m'exposer en me faisant connaître...
Je vais m'y préparer, et songer aux moyens
De conserver mes jours, sans hasarder les siens.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERNADILLE, GUSMAN.

BERNADILLE.

Ah! que je viens d'apprendre une heureuse nouvelle!
Que j'en conçois d'espoir!

GUSMAN.

Tant mieux! Mais, quelle est-elle?

Peut-on la demander, et l'apprendre?

BERNADILLE.

En deux mots,
J'ai trouvé le secret de me mettre en repos,
De voir d'un heureux sort ma disgrâce suivie,
Et mettre en sûreté mon honneur et ma vie...
(Montrant sa tête.)
Mais cela part de là. Quand on a de l'esprit
On vient à bout de tout.

GUSMAN.

Aurez-vous bientôt dit?
Et saurons-nous enfin...?

BERNADILLE, l'interrompant.

Tu sais bien que Mizante
Était ici prévôt?

GUSMAN.

Oui.

BERNADILLE.

Sa charge est vacante.

GUSMAN.

Comment! serait-il mort?

BERNADILLE.

Non, mais enfin le roi,
Par le moyen du duc, lui donne un autre emploi.

GUSMAN.

Et que vous fait cela? Faites-moi donc entendre
Quelle part vous prenez...

BERNADILLE, l'interrompant.

Tu ne saurais comprendre
Quel espoir j'en conçois?

GUSMAN.

Non. Qu'en espérez-vous?

BERNADILLE.

Je la veux demander.

GUSMAN.

Vous?

BERNADILLE.

Oui.

GUSMAN.

Pour qui?

BERNADILLE.

Pour nous?

GUSMAN.

Vous, prévôt?

BERNADILLE.

Et je veux avec ce privilége...

GUSMAN, l'interrompant.

Est-ce dans un moulin [1] que l'on tiendra le siége?

BERNADILLE.

Maraud! de temps en temps vous vous émancipez.

GUSMAN.

Mais dedans ce projet, monsieur, vous vous trompez.
Il faut savoir beaucoup.

BERNADILLE.

Nos ducats, que je pense,
Suppléront au défaut de notre insuffisance.

GUSMAN.

Cela ne se vend point. Vous savez qu'aujourd'hui,
C'est le duc qui la donne, elle dépend de lui;
Que le mérite seul...

BERNADILLE, l'interrompant.

Ta raison n'est pas forte :
Le mérite est un sot, si l'argent ne l'escorte;
Vouloir sans intérêt faire agir la faveur,
C'est savoir mal son monde et risquer son bonheur;
Mais avec ce secours, pour peu qu'on sollicite,
L'argent passe, morbleu! sur le ventre au mérite,
Outre, sans vanité, que l'on rencontre en moi
Tout ce qu'il faut avoir pour faire un tel emploi :
J'aime fort peu le sang; et, pourvu qu'on me donne,
Je ne pourrai jamais faire pendre personne.
Cinquante faussetés ne me coûteront rien
Pour servir mes amis, si l'on en use bien.
Je sais tenir longtemps un procès dans sa source,
Et juridiquement pressurer une bourse :
Je sais lire partout, belle écriture ou non,
Et bien ou mal enfin, je sais signer mon nom.
Pour mon visage, il a, sans paraître farouche,
Quelque chose de grand.

GUSMAN.

Oui, monsieur, c'est la bouche.
Être fort âpre au gain, et guère scrupuleux,

[1] Cette plaisanterie d'un valet est trop impertinente

Et Juge, est un secret pour n'être jamais gueux;
Et vous avez raison de voir si la fortune...

BERNADILLE, l'interrompant.

Dis que j'ai des raisons, je n'en ai pas pour une.
Quelqu'un pouvant savoir, ou, du moins, se douter
De la mort de ma femme, on peut m'inquiéter.
Tout se sait tôt ou tard : mais quand je serai juge,
Ma charge et mon pouvoir deviendront mon refuge.
Je la veux donc briguer, et l'emporter d'assaut,
Dussé-je l'acheter dix fois ce qu'elle vaut.
Frédéric peut beaucoup près du duc de Médine;
Pour me la procurer, c'est lui que je destine :
C'est un aventurier, quoiqu'il soit mon rival,
A qui deux cents ducats ne siéront pas trop mal.

GUSMAN.

Sans intérêt, monsieur, il vous rendra service.

BERNADILLE.

Je crois bien qu'il pourrait me rendre cet office;
Mais le drôle, peut-être, en me rendant content,
Prétendrait me servir à la charge d'autant;
Et c'est dont je lui veux supprimer l'espérance.
Tant tenu, tant payé.

GUSMAN.

Le voici qui s'avance.

SCÈNE II.

JULIE, BERNADILLE, GUSMAN.

BERNADILLE, à part.

Qu'il est rêveur !.. N'importe, il le faut approcher.
(A Julie.)
Je vous trouve à propos, et j'allais vous chercher.

JULIE à part, se promenant et rêvant, sans l'entendre.

Faut-il me découvrir, sans savoir la manière...

BERNADILLE, l'interrompant.

Monsieur, j'allais chez vous, vous faire une prière.

JULIE, à part, sans l'entendre.

Que le sort m'est contraire, et qu'un pareil malheur...

BERNADILLE, l'interrompant.

J'allais vous demander une grâce.

JULIE, l'apercevant.

Ah! monsieur,

Pour vous prouver mes soins, tout me sera facile.
Que mon bonheur est grand si je vous suis utile!
L'honneur de vous servir sera pour moi si doux,
Que jamais...

BERNADILLE, l'enterrompant.

Franchement, j'ai fait grand fond sur vous.

JULIE.

Ah! si j'ose, à mon tour, vous faire une prière,
C'est d'en user toujours de la même manière...
Mais, sachons quel motif vous amène vers moi?

BERNADILLE.

Je veux solliciter près du duc un emploi.

JULIE.

Quel?

BERNADILLE.

Celui de prévôt. Auprès de sa personne
Nous savons quel crédit votre vertu vous donne;
Et si vous en parlez, nous n'avons pas douté...

JULIE, l'interrompant.

Oui, j'y puis quelque chose, et j'en suis écouté;
Et je ne pense pas que le duc me refuse.

BERNADILLE.

Au reste, nous savons un peu comme on en use,
Et, pour remercier plus agréablement,
Mettre deux cents ducats au bout d'un compliment.
C'est de quoi je prétends, sans que rien m'en dispense,
Assaisonner vos soins et ma reconnaissance.

JULIE.

Non, je ne veux de vous rien que de l'amitié;
Si vous m'en promettez, je me tiens trop payé.
Votre bien est pour vous une faible ressource:
J'en veux à votre cœur, non pas à votre bourse.
Pourvu que vous m'aimiez, je serai trop content.

BERNADILLE, bas, à Gusman.

Ne te l'ai-je pas dit? à la charge d'autant!
(A Julie.)
Un service pareil veut une récompense.

JULIE.

De grâce! finissez un discours qui m'offense.
Vous pourrai je compter au rang de mes amis?
Répondez.

BERNADILLE.

Quant à moi, je vous suis tout acquis.

JULIE.

Que je me tiens heureux, après un tel service,
S'il faut que pour jamais l'amitié nous unisse!
Mon cœur, sur votre aveu, se flatte de cela;
Vous me le promettez?

BERNADILLE.

Tout ce qu'il vous plaira.

JULIE.

Allez; de mon crédit vous pouvez tout attendre.
De ce pas, près du duc je vais pour vous me rendre;
Je ferai mes efforts pour vous voir satisfait.

BERNADILLE.

Et nous saurons tantôt ce que vous aurez fait.

(Il s'en va avec Gusman.)

SCÈNE III.

JULIE.

Son dessein m'offre assez de quoi me satisfaire,
Et la faveur du duc me sera nécessaire.
Je passerai le jour fort agréablement,
Si je ne fais agir mon crédit vainement...
Mais Constance paraît. Touchant mon infidèle,
Je me veux un moment égayer avec elle.
Je songe à l'engager...

SCÈNE IV.

CONSTANCE, BÉATRIX, JULIE.

CONSTANCE, à Julie.

Vous devez être instruit
A quelle extrémité mon malheur me réduit;
Et vous devez savoir à quel point j'appréhende
L'époux à qui l'hymen veut que mon cœur se rende.
Avecque tant d'amour, verrez-vous sans douleur
Que mon devoir vous ôte et ma main et mon cœur?

JULIE.

Non. Que sur ce sujet votre esprit se rassure:
J'y prends trop d'intérêt pour le laisser conclure.

CONSTANCE.

Ne me déguisez rien : pouvez-vous espérer..

JULIE, l'interrompant.

Vous faut-il des serments, pour vous en assurer?
Puissé-je, pour souffrir une gêne éternelle,
Éprouver à vos yeux la mort la plus cruelle;
Que la foudre du ciel m'écrase à vos genoux
Si tant que je vivrai vous l'avez pour époux!
Après cela, madame, êtes-vous satisfaite?

CONSTANCE.

Je dois beaucoup aux soins d'une ardeur si parfaite.

JULIE.

Non que je le méprise; il est riche, et je crois
Que sans doute il serait mieux votre fait que moi:
Mais puisqu'à cet hymen votre cœur est contraire,
Pour vous en garantir je sais ce qu'il faut faire.

CONSTANCE.

Ah! vous ne sauriez mieux me prouver votre foi.

JULIE.

En travaillant pour vous, je travaille pour moi:
Je mourrais de douleur, si vous étiez sa femme.

CONSTANCE

Et peut-être sans vous, cet hymen...

JULIE, l'interrompant.

Quoi! madame,
Si le ciel eût plus tard conduit ici mes pas,
Bernadille eût été maître de tant d'appas,
De ce cœur, de ces lis? Ah! cette seule idée
Rend d'un courroux si grand mon âme possédée,
Que n'ayant contre lui plus rien à ménager,
J'aurais assurément mis sa vie en danger.

CONSTANCE.

Que j'aime ce courroux, Frédéric! Que votre âme
Par ce jaloux transport marque bien votre flamme!
De vos feux, il est vrai, l'aveu me semble doux;
Mais on trouve si peu d'hommes faits comme vous,
Que, quel que soit l'effet d'une flamme si prompte,
Un vainqueur comme vous ne me fait point de honte.

JULIE.

Que mon bonheur est grand! Sans vanité, je croi
Que l'on trouve fort peu d'hommes faits comme moi.

* Mais un défaut, pour vous d'un très-mauvais présage[1],
* Fait que je n'ai pas lieu d'en tirer avantage :
* Malgré tout le bonheur qui semble m'accabler,
* Je doute que pas un voulût me ressembler.
* Ainsi, pour bien régler mes transports sur les vôtres,
* Je n'en vaudrais que mieux d'être comme les autres.

CONSTANCE.

* Vous êtes trop modeste, et ce discours sied mal
* A ceux dont le bonheur au mérite est égal.
* A vous voir si bien fait, aisément on devine...

JULIE, l'interrompant.

* Il ne faut pas toujours se régler sur la mine.

CONSTANCE.

* Votre esprit et votre air font que l'on se résout...

JULIE.

* J'ai de l'extérieur, madame, mais c'est tout;
* Je doute que cela puisse vous satisfaire.

CONSTANCE.

* On est assez parfait quand on a de quoi plaire.

JULIE.

* Quoi! vous pourrez m'aimer étant ce que je suis?

CONSTANCE.

* Pouvez-vous en douter après ce que je dis?

JULIE, l'embrassant.

Souffrez qu'après l'espoir où cet aveu m'engage,
Je vous donne ma main, et ce baiser pour gage.

CONSTANCE.

Ah! ne m'offensez pas, Frédéric, et sachez...

JULIE, l'interrompant.

Eh quoi! pour un baiser vous vous effarouchez?
Je veux pourtant régler mes désirs sur les vôtres,
Et vous accoutumer à m'en souffrir bien d'autres;
Oui, je prétends vous voir, avant la fin du jour,
Dans mes embrassements éteindre votre amour.

CONSTANCE, à part.

(A Julie.)

Je crois qu'il perd l'esprit. Frédéric, si votre âme
Prétend que mon aveu m'engage...

JULIE, l'interrompant.

Non, madame,

[1] Tous les vers marqués d'un astérisque sont supprimés à la représentation.

Quelque espoir dont pour vous mon cœur se soit flatté,
Avec moi votre honneur est fort en sûreté.
Le ciel à mes desseins, comme à vos vœux contraire,
Ne m'a pas sur ce point permis de vous déplaire;
Et la nature enfin, malgré ces mouvements,
A donné fort bon ordre à mes emportements.

CONSTANCE.

Aussi par le respect, et par la retenue,
La flamme d'un amant est toujours mieux connue.
Sans ces petits transports, que je n'approuve point,
Vous seriez à mes yeux aimable au dernier point.
Je chérirais vos soins : votre entretien, vos plaintes,
Porteraient à mon cœur de sensibles atteintes :
Mais enfin ce défaut excite mon courroux.
Si vous voulez un jour devenir mon époux,
Il faut s'en corriger, et que notre amour cède....

JULIE.

Il est vrai; mais le mien est un mal sans remède,
Et, pour l'amour de vous, j'en suis au désespoir!...
Mais enfin le plaisir que je prends à vous voir
Me fait presque oublier que dans cette journée
Je dois vous affranchir d'un fâcheux hyménée.
Je vais m'y préparer.

CONSTANCE.

Souvenez-vous, du moins,
Que mon repos dépend du succès de vos soins;
Et que si vous m'aimez...

JULIE, l'interrompant.

Ah! vous aurez, madame,
Avant la fin du jour, des preuves de ma flamme;
Et je prétends enfin que l'hymen, dès demain,
Réunisse à jamais ce cœur et cette main.

(Elle s'en va)

SCÈNE V.

CONSTANCE, BÉATRIX.

CONSTANCE.

Hélas! qu'un tel espoir me rassure et me flatte!
Et s'il faut aujourd'hui que son amour éclate,
Qu'il rompe cet hymen...

BÉATRIX.

Quoi donc! ce marmouset,

Avec son beau langage et son ton de fausset,
Avec ses cheveux blonds transplantés sur sa tête,
Vous plaîrait pour époux, et vous seriez si bête
Que de le préférer à don Lope?

CONSTANCE.

Entre nous,
Frédéric, tel qu'il est, me plairait pour époux.

BÉATRIX.

Ce qu'il a de meilleur, je crois que c'est la langue;
Mais le méchant régal enfin qu'une harangue!
Madame, franchement, ce n'est pas votre fait;
Et vous courez hasard, outre qu'il est mal fait,
Quoiqu'il soit grand causeur et fort sur la fleurette,
D'en être mal, vous dis-je, et très-mal satisfaite.
Je vous dis nettement ce que j'ai sur le cœur.
Il ressemble à ces gens qui nous portent malheur;
Il a le menton chauve.

CONSTANCE.

Eh bien! qu'en veux-tu dire?

BÉATRIX.

Que don Lope vaut mieux.

CONSTANCE.

Béatrix aime à rire...
Mais Frédéric, en tout, me semble sans égal.

BÉATRIX.

Mais don Lope, madame, est galant, libéral:
Quoiqu'il soit un peu brusque, il a de la naissance,
Et vous fut cher.

CONSTANCE.

Tais-toi, le voici qui s'avance.
Son courroux contre moi va d'abord éclater.
Il sait qu'on me marie, et je veux l'éviter.

BÉATRIX.

Mais vous ne vous sauriez dispenser de l'entendre.

SCÈNE VI.

DON LOPE, CONSTANCE, BÉATRIX.

D. LOPE, à Constance.

Madame, si j'en crois ce que je viens d'apprendre,
Je vous perds, et demain l'on vous donne un époux
Bernadille a-t-il pu vous obtenir de vous?

Faut-il, sans murmurer, que ce cœur me trahisse?

CONSTANCE.

Don Lope, on me l'ordonne; il faut que j'obéisse.
Ma mère en sa faveur dispose de ma foi;
Si mon cœur fut à vous, ma main n'est pas à moi;
Je dois par son aveu...

D. LOPE, l'interrompant.

Dites plutôt, madame,
Que l'éclat de son bien a su toucher votre âme;
Et que le désespoir d'un cœur comme le mien...

CONSTANCE, l'interrompant.

Ces transports de courroux n'aboutissent à rien.
Si pour un riche époux je vous suis infidèle,
Prenez une maîtresse et plus riche et plus belle;
Cherchez, à mon exemple, à vous mieux engager,
Et profitons tous deux du plaisir de changer.

D. LOPE.

Il faudrait le pouvoir, ingrate! et ne pas être
Esclave d'un amour que vous avez fait naître.
Quoi! le plus grand effort que vous fassiez pour nous
Est de me conseiller de changer comme vous?
L'intérêt vous aveugle, et votre cœur se jette
Dans les bras du premier qui s'offre et qui l'achète?
Je vois trop qu'un objet sans amour et sans foi
Méritait peu les soins d'un homme comme moi.

CONSTANCE.

Il fallait moins l'aimer, et ne pas y prétendre.

D. LOPE.

Ah! je ne savais pas que ce cœur fût à vendre...
Mais le mien méprisé ne désespère pas
Que vous ne regrettiez ma perte entre ses bras,
Et que le désespoir de vous voir sa captive...

CONSTANCE, l'interrompant.

Adieu; je vous croirai si tout cela m'arrive.

SCÈNE VII.

D. LOPE, BÉATRIX.

D. LOPE.

Dieux! quelle indifférence! Ah! Béatrix!

BÉATRIX.

Eh bien?

D. LOPE.

Épouser Bernadille!

BÉATRIX.

Elle n'en fera rien.

D. LOPE.

Et tu vois cependant comme elle s'y dispose.
Dis-moi de son secret si tu sais quelque chose.

BÉATRIX.

Cela m'est défendu.

D. LOPE.

Eh! de grâce apprends-moi
Ce qui peut l'obliger à me manquer de foi;
Comment à cet hymen s'est-elle résolue?
Quel charme et quel appât ont ébloui sa vue?

BÉATRIX.

Mais vous me promettez de la discrétion?

D. LOPE.

Je n'en manquai jamais... Voici ma caution...
Prends ces quatre louis.

BÉATRIX.

Monsieur...

D. LOPE.

Prends-les, te dis je.

BÉATRIX, hésitant encore.

Mais, monsieur...

D. LOPE.

Prends; je sais connaître qui m'oblige :
Ne me fais point languir, apprends-moi ce que c'est.

BÉATRIX.

Vous saurez... (je vous sers au moins sans intérêt)
Qu'elle aime Frédéric.

D. LOPE.

Elle l'aime! Ah! l'ingrate!
L'aime-t-il?

BÉATRIX.

Il le dit; et de plus il la flatte
De rompre son hymen, et d'être son époux;
Et c'est pourquoi Constance est si fière pour vous.

D. LOPE.

Qui l'eût jamais pensé, qu'une âme si volage...

BÉATRIX, l'interrompant.

Adieu, je n'oserais demeurer davantage ;
Et si je ne la suis, elle se doutera...

D. LOPE, l'interrompant.

Au moins...

BÉATRIX, l'interrompant aussi.

Vous saurez tout ce qui se passera.

D. LOPE.

Ma flamme, en ta faveur, sera reconnaissante,
Et je prétends...

BÉATRIX.

Monsieur, je suis votre servante.

(Elle s'en va.)

SCÈNE VIII.

D. LOPE.

L'amour de Frédéric l'emporte sur le mien !
Il prétend l'épouser !... Je l'empêcherai bien.
Quelque aimable à ses yeux que ce rival puisse être,
Ce n'est que par ma mort qu'il peut s'en rendre maître...
Cherchons-le ; et s'il nous fait soupirer vainement,
Faisons-lui voir où va notre ressentiment.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CONSTANCE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Maudit soit mille fois, autant homme que femme,
Quiconque, comme vous, a de l'amour dans l'âme.

CONSTANCE.

Qui t'oblige à pester ainsi contre l'amour ?

BÉATRIX.

Vous me faites jaser avec vous nuit et jour :
A peine de dormir ai-je quelque espérance,
Que pour m'en empêcher votre plainte commence ;
Vous avez de l'amour, et ce cœur gros d'espoir

Fait dépense en soupirs du matin jusqu'au soir.
L'hymen qu'on vous propose est pour vous un supplice;
Et moi qui n'en puis mais, il faut que j'en pâtisse.

CONSTANCE.

Puisque je t'ai tant dit que la crainte et l'amour,
Sur l'hymen que je crains, m'agitent tour à tour,
Te faut-il étonner si tu les vois paraître?
Plutôt que de mon cœur Bernadille soit maître,
Le transport d'un amour caché jusques ici,
Éclatera...

BÉATRIX, l'interrompant.

Tout doux, madame, le voici...
Contraignez-vous, il faut jouer un autre rôle.

SCÈNE II.

BERNADILLE, CONSTANCE, BÉATRIX.

BERNADILLE, à part, sans voir Constance.

Voyons si Frédéric est homme de parole.
(Apercevant Constance.)
Mais j'aperçois Constance, il la faut approcher.
(A Constance.)
Je ne savais que faire, et j'allais vous chercher;
Bonjour.

BÉATRIX, à part.

Fort bien!

BERNADILLE, à Constance.

Enfin, vous voyez Bernadille,
Avec qui vous perdez la qualité de fille.
Avant que le soleil soit demain occupé,
Nous nous verrons de près, ou je suis bien trompé;
Je crois qu'un tel discours ne saurait vous déplaire [1]?
Mes ordres sont donnés pour tout ce qu'il faut faire.

CONSTANCE.

Quels habits vous fait-on? Il faut qu'un homme veuf..

[1] Cette scène est dans le genre de celles des Sganarelle et des Arnolphe dans Molière. A l'époque où Molière et Montfleury écrivaient, les femmes, surtout dans la classe bourgeoise, étaient tenues dans une grande soumission. Il n'y avait point d'égalité, comme aujourd'hui, entre mari et femme: c'est ce qui peut expliquer, jusqu'à un certain point, ce ton de supériorité et même de grossièreté qu'on ne remarque pas dans le seul Montfleury.

BERNADILLE, l'interrompant.

A quoi bon des habits? Le mien est presque neuf.

CONSTANCE.

Il n'est pas à la mode.

BERNADILLE.

Il n'est mode qui tienne.

CONSTANCE.

Mais la mode voudrait...

BERNADILLE, l'interrompant.

Mais il est à la mienne.

Je ne suis pas d'avis, n'étant pas courtisan,
De mettre sur mon dos mon revenu d'un an :
Ni que vous prétendiez, ayant plus d'une robe,
Des sottises du temps faire une garde-robe.

CONSTANCE.

Il suffit... Mais, du moins, il vous faut des rabats.
De quoi vous les fait-on?

BERNADILLE.

Pourquoi? N'en ai-je pas?
J'en ai deux tout pareils, et ce serait, je pense,
Fort inutilement faire de la dépense.
(Lui montrant son rabat.)
Regardez ce patron.

CONSTANCE.

Il est fort ancien.

BERNADILLE.

Tout le point que l'on fait à présent ne vaut rien ;
Cela vaut mieux cent fois.

CONSTANCE.

Je le crois.

BERNADILLE.

Je vous jure
Que depuis quatorze ans ce rabat-là me dure.

CONSTANCE.

Pourquoi cette calotte? On est mille fois mieux
(Outre que vous devez avoir froid sans cheveux)
Avec une perruque.

BERNADILLE.

Est-il une perruque
Qui pût si chaudement entretenir ma nuque?
Voyez si sur ce point je dois être content?
Cela tient bien plus chaud, et ne coûte pas tant.

Chacun, dedans ce temps, à son gré s'accommode :
On ne voit que les fous esclaves de la mode ;
Et j'aime mieux me voir, revenu de ces soins,
Dix pistoles de plus, deux perruques de moins.
Il faut pour le besoin avoir quelque ressource ;
Ce qui sied bien au corps, sied très-mal à la bourse
Et je ne veux enfin rien avoir d'affecté,
Qu'un habit bien commode, et de la propreté.

CONSTANCE.

C'est assez. Fera-t-on le festin chez ma mère ?
Avez-vous donné l'ordre ?

BERNADILLE.

Un festin ! Pourquoi faire ?
Ceux qui le mangeraient me prendraient pour un fat :
Je souperai chez vous, et porterai mon plat,
Sans façon. C'est agir prudemment, ce me semble ;
Puis nous irons chez moi coucher tout deux ensemble.

CONSTANCE.

Quel est cet ordre donc que vous avez donné ?

BERNADILLE.

Que mon lit soit bien fait, et qu'il soit bassiné...
Vous riez, et m'allez encor citer la mode ?
A ce que je puis voir, vous daubez ma méthode,
Parce qu'il est des fous dont le prodigue amour
Leur fait d'un sot éclat solenniser ce jour ;
De qui la vanité, pour leur bourse cruelle,
Les charge de rubans, de points et de dentelles,
Qui croiraient ce jour-là n'être pas mariés,
S'ils n'étaient neufs depuis la tête jusqu'aux pieds :
Qui ne refuse rien aux soins qui les transportent,
Et qui se font de loin montrer tout ce qu'ils portent.
Quoi ! parce que des sots se piquent, quoique mal,
Du pompeux appareil d'un cadeau nuptial [1],
Il faut faire comme eux ? Et quand on se marie,
Ce n'est donc pas assez de faire une folie ?
La raison sur ce point ne doit pas s'écouter ;
Il faut suivre leur piste, et pour les imiter,
Dépensant tout d'un coup ce que l'on a de rente,
Se donner en un jour du chagrin pour cinquante ?

[1] *Cadeau* signifiait alors festin, fête, assemblée. Molière l'a aussi employé dans cette acception.

Et tenant table ouverte enfin à tous venants,
Passer, pour un bon jour, six mois de mauvais temps?
Je pourrais concevoir une pareille envie!
Je demeurerais veuf plutôt toute ma vie.
Je vous le dis tout net : cet article est réglé :
Ce n'est pas mon avis; qu'il n'en soit plus parlé.

CONSTANCE.

Vous vous fâchez à tort; vous en êtes le maître.
Je souscris à tout... Mais je vois quelqu'un paraître ..
C'est Frédéric. Adieu, de peur de vous troubler...

BERNADILLE, l'interrompant.

C'est bien fait, aussi bien je voulais lui parler.

(Constance et Béatrix s'en vont.)

SCÈNE III.

JULIE, OCTAVE, BERNADILLE.

JULIE, à Bernadille.

Je viens de voir le duc.

BERNADILLE.

Ah! faveur sans seconde!
Qu'avez-vous fait?

JULIE.

Il m'a reçu le mieux du monde.

BERNADILLE.

Je m'en suis bien douté. Cela va bien pour nous.

JULIE.

J'ai fait ma cour un temps, puis j'ai parlé de vous,
Et demandé la charge où votre cœur aspire;
Et j'ai dit tout le bien de vous qu'on en peut dire.

BERNADILLE.

Que ne vous dois-je point!

JULIE.

Que vous étiez savant,
Désintéressé, franc, scrupuleux, clairvoyant,
Estimé dans ces lieux, sévère, incorruptible.

BERNADILLE.

Ah! point du tout.

JULIE.

Enfin, j'ai fait tout mon possible.

BERNADILLE.

Je vous dois trop!... Eh bien?

JULIE.

Il a très-bien goûté
Ce que je lui disais de votre probité,
Et dit ces mêmes mots : « Je connais Bernadille,
J'estime sa personne et connais sa famille. »

BERNADILLE.

Mais venons au sujet dont on l'entretenait :
Qu'a-t-il dit sur la charge? Hein?

JULIE.

Qu'il me la donnait.

BERNADILLE.

J'embrasse vos genoux; Bernadille, je jure,
Ne se dira jamais que votre créature.

JULIE.

Mais le duc cependant, en cette occasion,
A mis, me la donnant, une condition,
Qui pour votre intérêt me donne peu de joie.

BERNADILLE.

Je vous entends, le duc a besoin de monnoie?

JULIE.

Non, non, il n'en veut rien.

BERNADILLE.

Daignez donc achever :
Quelle condition veut-il faire observer?
L'honneur de le servir m'est un plaisir extrême.

JULIE.

C'est à condition de l'exercer moi-même,
Et qu'il la refusait à tout autre qu'à moi.

BERNADILLE.

Je n'attendais pas moins de votre bonne foi...
Ah! le fourbe! *Pour vous tout me sera facile,*
Que mon bonheur est grand si je vous suis utile!
En effet, j'ignorais pourquoi, sans intérêt,
Vous vouliez me servir; mais je vois ce que c'est.
Le présent que j'offrais, trop peu considérable,
N'a pu vous engager; il n'était pas capable
De vous entretenir longtemps fort ajusté;
Ni de fournir toujours à votre vanité,
De vous changer souvent de plumes et de linge.

Vous me faisiez tantôt des caresses de singe,
Petit fripon.

JULIE.

De vous rien ne me peut fâcher.

BERNADILLE.

Allez, après ce tour vous devez vous cacher.

JULIE.

Je vous l'ai déjà dit, j'ai fait tout mon possible.
Je vous nuis à regret, et cela m'est sensible;
Mais si je perds l'espoir que je m'étais promis,
Perdrai-je encor celui d'être de vos amis?

BERNADILLE.

Êtes-vous assez sot pour croire le contraire?
Dites-nous cependant, parlant de notre affaire,
Si de quelques présents nos soins seront suivis,
Et ce que nous aurons pour notre droit d'avis?

JULIE.

Un ami dont le cœur vous préfère à tout autre.

BERNADILLE.

Je le crois; mais pour moi je ne suis pas le vôtre.
Pour des gens comme vous, gardez votre présent.

(Il s'en va.)

SCÈNE IV.

JULIE, OCTAVE.

JULIE.

Il n'a point de pareil.

OCTAVE.

Il est divertissant.

JULIE.

Cependant, je suis juge, et je veux...

OCTAVE, l'interrompant.

Mais, madame,
Vous m'avez toujours dit...

JULIE, l'interrompant.

OCTAVE.

Quoi?
Que vous étiez femme.

JULIE.

Je le suis bien encore.

OCTAVE.

Avez-vous jamais vu
De femme juge?

JULIE.

Non.

OCTAVE.

Mais avez-vous prévu...?

JULIE, l'interrompant.

La charge me plaisait, et je l'ai demandée.
Pour tout autre le duc me l'aurait accordée,
Et pour lui ma faveur en fût venue à bout.

OCTAVE.

Vous ne l'avez donc point proposé?

JULIE.

Point du tout :
Je la voulais avoir.

OCTAVE.

Plus j'en cherche la cause,
Et moins je vois...

JULIE, l'interrompant.

Je vais t'éclaircir mieux la chose.
Mon mari me croit morte, et son crime caché,
Pour ne s'être point vu jusqu'ici recherché.
Pour savoir quel motif l'obligeait à ma perte,
En exposant mes jours dans cette île déserte,
Je veux l'interroger avec l'autorité
De prévôt, dont j'ai su briguer la qualité.
De ma demande au duc voilà la seule cause;
Et je prétends enfin pousser si loin la chose,
Qu'il en prenne l'alarme, et devant qu'il soit nuit,
Lui faire autant de peur que le traître m'en fit;
Et sur son attentat, quoi qu'il puisse répondre,
Lorsque je le voudrai, je saurai le confondre.
Avant de commencer, avant qu'il soit plus tard,
Va, sans perdre de temps, l'arrêter de ma part,
Et l'amène chez moi. Ne dis rien davantage.
Tu verras si je sais jouer mon personnage.
Tu prendras chez le duc quelqu'un pour t'escorter :
Que ce soit toutefois sans beaucoup éclater;
Je lui veux faire peur, et point de violence.

OCTAVE.

Nous en userons bien, s'il ne fait résistance.

Je m'y rends de ce pas, et l'amène dans peu.
Si je ne suis trompé, nous allons voir beau jeu.
(Il sort.)

SCÈNE V.

JULIE.

Cessez, scrupules vains d'honneur, de bienséance,
Et me laissez jouir d'un moment de vengeance.
Ce traître, en m'exposant, me donna trop de peur;
L'affront en est sensible, et me tient trop au cœur...
Oui, je prétends le mettre, avant que la nuit vienne,
Aussi près de sa mort qu'il me mit de la mienne...
Ce traître est mon époux; je le sais, et ce nom
Demanderait de moi quelque réflexion.
D'accord. Mais ce qu'il fit lorsque j'eus tant de crainte,
Fut une vérité; ceci n'est qu'une feinte...
Puisque m'abandonnant au transport qu'il suivait,
Il n'a point eu d'égard à ce qu'il me devait,
Il est juste du moins qu'une feinte m'acquitte.
Je lui dois de la peur, et j'en veux mourir quitte,
Faire voir quels étaient mes troubles par les siens,
Et rire à ses dépens comme il riait aux miens.
Rentrons. Don Lope vient... Il faut que je dispose...

SCÈNE VI.

D. LOPE, JULIE.

D. LOPE, l'arrêtant.

Frédéric, je voudrais m'éclaircir d'une chose.

JULIE.

J'y consens volontiers, et veux de bonne foi...

D. LOPE, l'interrompant.

Certain bruit, depuis hier, est venu jusqu'à moi.

JULIE.

Quel est-il?

D. LOPE.

On m'a dit que vous aimiez Constance,
Et que vous vous flattiez, de plus, de l'espérance
De rompre son hymen et d'être son époux.

JULIE.

Il est, dès à présent, rompu.

D. LOPE.

Par qui? Par vous?

JULIE.

Oui.

D. LOPE.

D'être son époux vous avez eu l'envie?

JULIE.

Si Bernadille l'est je veux perdre la vie.

D. LOPE.

Mais d'un semblable espoir vous êtes-vous flatté?

JULIE.

C'est pousser un peu loin la curiosité.

D. LOPE.

Ce discours me fait voir où votre cœur aspire.
Je connais votre amour : et c'est assez m'en dire;
Mon cœur vous est connu, voyons qui de nous deux,
En attendant son choix, la mérite le mieux.

JULIE.

Quoi! la bravoure en est?

D. LOPE, mettant l'épée à la main.

Trêve de raillerie :
Songez à vous défendre.

JULIE.

Ah! tout doux, je vous prie :
Vous vous repentirez de me pousser à bout.

D. LOPE.

C'est trop perdre de temps, je me résous à tout.

JULIE.

Vous cherchez un malheur dont vous serez la cause;
Triompher et combattre est pour moi même chose.
J'eus toujours l'avantage en combat singulier;
Et si vous en aviez, vous seriez le premier.
Profitez d'un avis que ma bonté vous donne.
(A part.)
Pour m'en débarrasser ne viendra-t-il personne?

D. LOPE.

Voyons, tirez l'épée... Ah! que vous êtes lent!
Vous êtes bien poltron, pour être si galant!
Ah! vous ne verriez pas tant de douleur m'abattre,
Si vous ne saviez pas mieux plaire que vous battre.

JULIE.

Déjà de l'un des deux vous êtes éclairci.

D. LOPE.

Il est vrai; mais il faut m'apprendre l'autre aussi.

JULIE.

Votre témérité lasse ma patience.

D. LOPE.

Ah! tant de vanité me fatigue et m'offense :
Défendez-vous, vous dis-je, ou mon juste courroux...

JULIE, l'interrompant.

Je suis trop votre ami pour me battre avec vous.

D. LOPE.

Quoi! vous croyez ainsi désarmer ma colère?
Non, non, amis ou non, il ne m'importe guère.

JULIE.

Pour vous le témoigner, je vais, dans ce moment,
Terminer votre erreur et votre emportement.
Ne vous alarmez point, un obstacle invincible
Rend pour elle et pour moi cet hymen impossible :
Et de notre union l'hymen venant à bout,
De deux bonnes moitiés ferait un méchant tout.
Auprès d'elle pour vous, je ne suis pas à craindre.

D. LOPE.

Lâche! pour m'apaiser, la peur vous porte à feindre.
Vous croyez m'éblouir par ce rayon d'espoir?

JULIE.

Non; vous épouserez Constance dès ce soir.
Je vous sers l'un et l'autre, et c'est à sa prière;
Je prétends vous unir, et j'en sais la manière.
L'occasion est belle, et pourrait me flatter;
Mais, par bonheur pour vous, je n'en puis profiter.
Je n'agis que pour vous.

D. LOPE.

Un pareil soin m'oblige.
Mais si j'en perds l'espoir...

JULIE, l'interrompant.

Non, puissé-je, vous dis-je,
Mourir de votre main si, contre vos souhaits,
Bernadille ni moi nous l'épousons jamais!
Je vous laisse, et je vais, après cette assurance,
Disposer les moyens de vous donner Constance.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

D. LOPE.

Ah! si pour cet hymen je fais un vain effort...
Mais rentrons; j'aperçois Bernadille qui sort.
(Il s'en va.)

SCÈNE VIII.

BERNADILLE, OCTAVE, DEUX VALETS tenant Bernadille au collet.

BERNADILLE.

De grâce! finissez et ma peine et la vôtre,
Messieurs: vous me prenez sans doute pour un autre.
Je veux être pendu si j'y vais d'aujourd'hui!
J'incague le prévôt [1] et n'ai que faire à lui.

OCTAVE.

Cependant, il vous veut parler, et tout à l'heure.

BERNADILLE.

Eh! s'il me veut parler, il sait bien ma demeure...
Mais vous vous méprenez, vous dis-je, assurément,
Il faut connaître ceux qu'on arrête, autrement...
Vous riez? Cependant cette bévue est grande!

OCTAVE.

Vous êtes Bernadille?

BERNADILLE.

Oui.

OCTAVE.

C'est vous qu'on demande.

BERNADILLE.

Eh bien! que nous veut-on?

UN VALET.

C'est pour nous un secret.

BERNADILLE.

Ah! monsieur l'alguazil, vous faites le discret!

OCTAVE.

Vous n'avez qu'à nous suivre, et vous pourrez l'entendre.

BERNADILLE.

Puisque c'est un secret, je n'en veux rien apprendre;

[1] Défier quelqu'un avec mépris: Rabelais emploie aussi ce mot, qui vient de l'italien *incacare*.

Je suis de tout secret ennemi capital.

OCTAVE.

Il ne l'est que pour nous.

BERNADILLE.

Tout cela m'est égal.

(A part.)

Je vois bien ce que c'est : le drôle aime Constance :
Sans doute il aura su que notre hymen s'avance,
Et veut, pour l'empêcher, me jouer quelque tour ;
Mais je veux l'épouser avant la fin du jour.

OCTAVE.

Monsieur, il faut marcher, ou votre résistance
Pourrait nous obliger à quelque violence.

BERNADILLE.

Canaille ! vous saurez ce que pèse ma main,
Si vous ne détalez.

OCTAVE.

Vous marchandez en vain.

UN VALET.

Allons, il faut marcher.

BERNADILLE, le frappant.

Tiens, je m'en vais te suivre.

L'AUTRE VALET.

Allons, monsieur.

BERNADILLE, le frappant aussi.

Voilà pour vous apprendre à vivre.
Je vous battrai si bien qu'il vous en souviendra.

OCTAVE, à part.

La raillerie est forte, il les assommera.

BERNADILLE, se jetant sur Octave.

Et vous, monsieur l'exempt, je m'en vais vous apprendre.

(Ils l'enlèvent et l'emportent tous les trois.)

Ah, morbleu ! je suis pris, je ne puis m'en défendre.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, OCTAVE.

JULIE.

Eh bien! à le chercher as-tu perdu ton temps?
Et Bernadille enfin...

OCTAVE.

Madame, il est céans;
Et nous l'avons conduit avec assez de peine.
Je viens de le laisser dans la chambre prochaine :
Il est dans un transport qu'on ne peut exprimer;
Il tempête, il menace, il veut tout assommer.
Pour vous en divertir, voulez-vous qu'il avance?

JULIE.

Oui, qu'il vienne; il est temps que sa peine commence.
Le piége est bien adroit, il ne peut l'éviter;
Le temps m'est précieux, et pour en profiter,
Un peu de gravité me sera nécessaire.
Il vient, et ne sait pas la peur qu'on lui va faire.

SCÈNE II.

BERNADILLE, JULIE, OCTAVE, DEUX VALETS.

BERNADILLE, à Octave.

Eh bien, monsieur l'exempt! suis-je assez promené?
Est-il quelque réduit où l'on ne m'ait mené?
Le lieu du rendez-vous ne saurait-il s'apprendre?

OCTAVE.

Vous voyez Frédéric, vous le pouvez entendre.

BERNADILLE, à Julie.

Honneur, le beau garçon.

JULIE.

L'abord est familier.

BERNADILLE.

En effet, ce petit juge de balle [1] est fier.

[1] Locution figurée exprimant le mépris, par analogie aux marchandises de

JULIE.

Changez un peu de style, et soyez plus modeste;
Apprenez...

BERNADILLE, l'interrompant.

Quel endroit du code, ou du Digeste,
Si vous les avez lus, vous a donc fait savoir
Que de force, ou de gré, l'on doit vous venir voir?
Est-ce une loi pour nous ancienne ou moderne?

OCTAVE.

Mais songez...

BERNADILLE, l'interrompant.

Taisez-vous, suffragant subalterne.
Si vous y revenez...

JULIE.

Vous pourriez mieux parler.

BERNADILLE.

D'accord; mais mon dessein n'est point de rien celer.
Vous riez, et traitez ceci de bagatelle,
Sénateur goguenard, d'impression nouvelle[1]!

JULIE.

Vous êtes bien bouillant!

BERNADILLE.

Je suis ce que je suis.

JULIE.

Il faut, pour le savoir, parler de sens rassis.

BERNADILLE.

C'est pour une autre fois; j'ai certaine visite...

JULIE, l'interrompant.

Non, il faut demeurer; vous n'en êtes pas quitte,
Et vous justifier...

BERNADILLE.

Qui, moi?

JULIE.

Vous, scélérat!

BERNADILLE.

Ah! je vois ce que c'est, apprenti magistrat!

balle, que vendent les porte-balle, attendu qu'elles sont de qualité inférieure. Molière a dit aussi dans *les Femmes savantes :*

Allez, rimeur de balle, opprobre du métier.

[1] Expression bizarre par laquelle il semblerait assimiler la nomination récente du sénateur à la publication récente d'un livre qui vient de sortir de la presse.

Connaissant que Constance a pour nous de l'estime,
Pour rompre notre hymen vous m'imputez un crime,
Afin qu'en chicanant mon bien soit altéré,
Et que de mes ducats votre habit soit doré.

JULIE.

Ce n'est pas mon dessein : avec moi cette belle
Passerait mal le temps, et moi mal avec elle :
Avant la fin du jour, vous pourrez le savoir.
Cependant répondez, et sans vous émouvoir.
Vous aviez une femme?

BERNADILLE, à part.

Ah, demande fâcheuse!

(A Julie.)

Oui, puisque je suis veuf.

JULIE.

Bien faite, vertueuse?

BERNADILLE.

On le dit. (A part.) Ce discours me devient bien suspect.

OCTAVE, lui ôtant le chapeau de dessus la tête.

Il faut devant son juge être dans le respect.

JULIE, à Bernadille.

Et qu'en avez-vous fait?

BERNADILLE, à part.

Ah! je tremble dans l'âme.

(A Julie.)

J'en ai fait...

JULIE.

Achevez.

BERNADILLE.

Que fait-on d'une femme?

(A part.)

Quelqu'un m'aura trahi : sans doute qu'il sait tout;
Mais il faut cependant tenir bon jusqu'au bout.

JULIE.

Il se faut avec nous expliquer d'autre sorte.
Qu'est-elle devenue?

BERNADILLE.

Elle est morte.

JULIE.

Elle est morte?

De quoi? car si j'en crois ce qu'on m'a rapporté...

BERNADILLE, l'interrompant.

D'avoir eu trop de mal, et trop peu de santé.

JULIE.

La réponse est fort juste.

BERNADILLE.

Elle est assez commune.

JULIE.

En quel lieu?

BERNADILLE.

Dans un lit.

JULIE.

En quel temps?

BERNADILLE.

Sur la brune.

JULIE.

Mais comment mourut-elle enfin?

BERNADILLE.

Elle mourut
En rendant, comme on dit, si peu d'esprit qu'elle eut.

JULIE.

Je me lasse à la fin de fadaises si grandes,
Et si vous me fâchez.

BERNADILLE, l'interrompant.

Et moi de vos demandes,
Franchement, j'en suis las, si jamais je le fus!
Ne me demandez rien, je ne répondrai plus.
Ne renouvelez point ma douleur dans mon âme
Par le fâcheux récit de la mort d'une femme
Que j'aimais.

JULIE.

Je le veux; épargnons ce récit.
Cependant, si j'en crois ce qu'un témoin m'a dit,
Vous la fîtes conduire en une île déserte,
Où vous l'avez laissée, afin qu'après sa perte
Vous pussiez à loisir vous choisir un parti
Qui fût à votre gré.

BERNADILLE.

Ce témoin a menti;
On sait bien que je n'eus jamais l'âme assez noire.

JULIE.

C'est aussi ce que j'ai bien de la peine à croire.

BERNADILLE.

Ma pauvre femme! Hélas! lorsque je m'en souviens,
Je me sens suffoquer des pleurs que je retiens.
Les femmes, connaissant ma tendresse pour elle,
Sans cesse à leurs maris me donnaient pour modèle;
Et disaient, me voyant si souvent à son cou,
Que j'aimais trop ma femme, et que j'en étais fou.

JULIE.

On m'a dit cependant, pour plus pressante marque,
Que vous aviez gagné le patron d'une barque,
Moyennant quelque somme, et qu'il avait le mot;
Que lui, ses gens et vous, étiez tous du complot;
Et qu'ayant abordé cette île inhabitée,
Par quatre matelots Julie y fut portée;
Que l'on la mit à terre, et sitôt qu'elle y fut,
Que l'on s'en éloigna le plus vite qu'on put.

BERNADILLE.

Pour me perdre, sans doute, on me fait cette injure.
Monsieur le juge, ayez égard à l'imposture;
Et lorsque vous verrez ce témoin, quel qu'il soit,
Prenez bien mon affaire, et conservez mon droit.

JULIE.

Oui, je veux vous servir, et vous tirer d'affaire;
Et je sais à quel point Constance vous est chère,
Que votre hymen se doit conclure en peu de temps;
Que ce temps vous est cher: c'est pourquoi je prétends
Mettre par un moyen à couvert votre vie,
Contre ceux qui voudraient...

BERNADILLE, l'interrompant.

Monsieur, je vous en prie!

JULIE.

Voir si près d'un hymen différer ces moments,
C'est languir.

BERNADILLE.

Il est vrai.

JULIE.

Je connais les amants,
Par mon expérience.

OCTAVE, à part.

Elle sait bien son rôle.

JULIE, à Bernadille.

Et je sais...

BERNADILLE, l'interrompant.

Je vois bien que vous êtes un drôle;
Mais enfin, j'attends tout de l'effet de vos soins.

JULIE.

Oui, je vous servirai, vous dis-je. Néanmoins,
Comme l'indice est fort, et l'attentat énorme,
Et que d'ailleurs il faut s'attacher à la forme,
Je vais, pour satisfaire à votre passion,
Vous faire promptement donner la question,
Afin que sur le soir vous soyez hors d'affaire.
(Appelant.)
Holà!

BERNADILLE.

La question!

JULIE.

C'est un mal nécessaire.

BERNADILLE.

A moi la question?... Ah! je suis enragé!

JULIE.

J'en ai bien du regret, mais j'y suis obligé.

OCTAVE, à Bernadille.

Marchez.

BERNADILLE, à Julie.

Encore un mot... Voulez-vous que je meure?
Mille ducats pour vous, payables dans une heure,
Soit dit sans faire tort à votre intégrité,
Et laissez là pour nous votre formalité.

JULIE.

Je voudrais vous pouvoir accorder cette grâce.

BERNADILLE.

Si, comme je l'ai cru, j'étais en votre place,
Et que sur un tel point vous fussiez recherché,
Je vous en sortirais à bien meilleur marché.

JULIE.

Mais cela ne se peut.

BERNADILLE.

Point de miséricorde?...
(A part.)
Il faut, pour me sauver, toucher une autre corde,
Car enfin, je vois bien ce qui lui tient au cœur...
(Haut.)
Constance vous plaît fort? Notre hymen vous fait peur?

Eh bien ! épousez-la ; je cède sa personne...
Vous secouez la tête ?... Et, de plus, je vous donne
Quatre mille ducats en l'épousant. Je crois,
Quoi que vous en disiez, que c'est parler français.

JULIE.

Répondez, répondez, sans parler de Constance.
Le fait dont il s'agit est d'une autre importance :
Vous êtes accusé, faites votre devoir.
Vous savez que je puis...

BERNADILLE, à part.

Rien ne peut l'émouvoir.
Quoi ! me mettre à la gêne, et que je sois la proie...

JULIE, l'interrompant.

Pour vous en garantir je ne sais qu'une voie...
(A Octave et aux deux valets.)
Que l'on nous laisse seuls.

(Octave et les deux valets sortent.)

SCÈNE III.

JULIE, BERNADILLE.

JULIE.

Ta vie est en ma main.
Ton crime m'est connu ; tu t'en défends en vain.
La gêne ayant tiré ton aveu de ta bouche,
Rien ne peut te sauver ; mais ta perte me touche,
Ton sort me fait pitié : je te veux secourir.
Ne me force donc pas à te faire mourir.
Oui, malgré ton forfait, et la mort de Julie,
Si tu confesses tout, je te sauve la vie.
Tu peux dès à présent prononcer ton arrêt ;
Les témoins, le supplice, en un mot, tout est prêt.
Mais s'il te faut enfin faire donner la gêne,
Et que ton cœur s'obstine à mériter ma haine,
Ne songeant plus alors qu'à ce que je me doi...

BERNADILLE, se jetant à genoux.

Hélas ! monsieur le juge, ayez pitié de moi ;
Je l'avoue, il est vrai, j'ai fait mourir ma femme.

JULIE.

Cependant, on en dit tant de bien !

BERNADILLE.

La bonne âme!
Je la menai par force en l'île où je la mis;
Et si je vous disais pourquoi je m'en défis?

JULIE.

C'est ce qu'il faut savoir. Pour commettre un tel crime,
Votre courroux eut donc un sujet légitime?

BERNADILLE.

Que trop!

JULIE.

S'il est ainsi, je vous renvoie absous;
Mais je veux tout savoir.

BERNADILLE, à part.

Ah! que lui dirons-nous?
Lui faut-il avouer qu'elle mit sur ma tête?...
Non, tâchons de trouver quelque prétexte honnête
Qui puisse m'excuser.

JULIE.

Mais si tu celes rien,
Sois sûr que son trépas sera suivi du tien.

BERNADILLE.

Eh bien! vous saurez donc que ladite donzelle
Faisait la précieuse et la spirituelle,
Aimait les violons, le régal, le cadeau,
L'hiver en terre ferme, et l'été dessus l'eau,
Avait sur le tapis toujours quelque partie,
Courait la nuit le bal, le jour la comédie.

JULIE.

Eh! qu'importe? ces lieux ont été de tout temps
Le centre du beau monde et des honnêtes gens:
La scène a des appas que tout le monde approuve,
Et c'est un rendez-vous où la vertu se trouve:
On y traite l'amour, mais c'est d'une façon
Moins propre à divertir qu'à servir de leçon;
Et ce dieu, qui n'y plaît que par son innocence,
N'y règle ses transports que sur la bienséance.

BERNADILLE.

Mais en sortant du lit, il lui fallait des eaux,
Des pommades, du blanc, du vermillon, des peaux[1]:

[1] Des peaux d'animaux rares pour mettre la nuit sur la figure, afin d'entretenir la peau lustrée et douce.

Et mille ingrédients à peu près de la sorte,
Que le diable a sans doute inventés.

JULIE.

Eh! qu'importe?
C'est presque pour le sexe une nécessité;
Un peu d'aide souvent sied bien à la beauté;
Ce soin n'est pas blâmable, et même la nature
Ne prend pas le secours de l'art pour une injure;
Elle n'a rien sans lui de beau, ni de parfait.
C'est l'art qui sait cacher les fautes qu'elle fait;
Il adoucit les yeux, change la brune en blonde,
Fait d'un teint basané le plus beau teint du monde,
Noircit les cheveux gris, couvre les dents d'émail,
Convertit la blancheur d'une lèvre en corail;
Il embellit la fille, et rajeunit la mère;
Quand un œil est unique, il lui fournit un frère;
Des beautés en décours conserve les amants,
Convertit leurs défauts en autant d'agréments,
Embellit, rajeunit, sans peine et sans obstacles;
Et la nature enfin ne fait point ces miracles[1].

BERNADILLE.

Mais elle m'épuisait, et changeait tous les jours
De jupes, de mouchoirs, de bijoux et d'atours,
Voulait voir à son col un ratelier de perle,
Aimait la compagnie, et jasait comme un merle.

JULIE.

Qu'importe? est-ce un défaut qu'on doive condamner?
Elle parlait beaucoup, faut-il s'en étonner?
C'est dedans une femme une chose ordinaire,
Et je n'en ai jamais connu qui sût se taire.

BERNADILLE.

Mais elle introduisait, nous absent, un amant,
Et coquetait enfin trop méthodiquement;
A tous venants, hors nous, elle était fort accorte,
Aimait le tête-à-tête.

JULIE.

Allons donc! Eh! qu'importe?
Sont-ce là des sujets qui méritent la mort?

[1] On croirait cette tirade de cent cinquante ans plus jeune; elle prouve en Montfleury un talent poétique très-remarquable.

BERNADILLE.

C'est une bagatelle, en effet, j'ai grand tort!

JULIE.

Si c'est là le motif qui fit mourir Julie,
Je ne te réponds pas de te sauver la vie;
Et si tu n'as pas eu de sujet plus puissant,
Tes jours sont en danger.

BERNADILLE.

Que vous êtes pressant!
Quoi donc! vous en faut-il découvrir davantage?
Déclarer à vos yeux ma honte et mon outrage?
Et, pour vous contenter, faut-il spécifier...

JULIE.

Oui; du moins, si cela vous peut justifier...

BERNADILLE

La friponne, ayant mis son honneur en déroute,
A l'amour conjugal avait fait banqueroute,
Rangeait impunément son cœur sous d'autres lois,
Et faisait, en un mot, trop grand feu de mon bois.
J'étais, en nourrissant ce serpent domestique,
L'objet de son mépris, la fable du critique;
Et dissipant mon bien pour flatter ses désirs,
J'étais le trésorier de ses menus plaisirs;
Je savais son amour; et, forcé d'y souscrire,
J'étais... j'étais cocu, puisqu'il vous faut tout dire.

JULIE.

Est-ce là le sujet de tout ce grand courroux?
Eh! tant d'autres le sont, qui valent mieux que vous!
C'est un malheur commun, dont souvent on est cause,
Et tous les jours enfin on ne voit autre chose.
Mais si tous les maris se piquaient tant d'honneur,
Et traitaient leurs moitiés avec même rigueur,
Cette île inhabitée, où vous mîtes la vôtre,
Deviendrait un pays plus peuplé que le nôtre.
C'est à quoi vous deviez avoir un peu d'égard.

BERNADILLE.

Mais dans ses intérêts vous prenez grande part,
Et vous l'excusez fort! N'êtes-vous point le drôle
Qui, lorsque je sortais, allait jouer mon rôle,
A qui notre moitié, se laissant aborder,
Donnait *à remotis* notre honneur à garder?

Et qu'une nuit enfin dérobant à ma vue...

JULIE, l'interrompant.

Je ne vous entends point.

BERNADILLE.

Si vous l'aviez connue,
Je serais sur ce point aisément convaincu;
Car vous avez tout l'air de bien faire un cocu.

JULIE.

Je n'en ai jamais eu le dessein, et je porte...

BERNADILLE, l'interrompant.

Si j'en voulais jurer, que le diable m'emporte!

JULIE.

Revenons à Julie.

BERNADILLE.

Encore?

JULIE.

Dites-moi,
Quelle preuve eûtes-vous de son manque de foi?
Aviez-vous de son crime une entière assurance?

BERNADILLE.

Je n'en avais que trop, hélas! et ma vengeance,
Après un tel éclat, cherchant à s'assouvir...

JULIE, l'interrompant.

Eh bien, pour te montrer que je te veux servir,
Si tu peux me prouver qu'elle fut infidèle,
Je prends tes intérêts, et ne suis plus pour elle.
Je sais qu'un tel affront touche un homme de cœur :
Mais si, voulant ternir sa gloire et son honneur,
D'un injuste attentat tu ne peux te défendre,
Rien ne peut te sauver, demain je te fais pendre.
C'est à toi maintenant à ménager tes soins.
Profite bien du temps, et cherche des témoins.

(Elle se retire.)

SCÈNE IV.

OCTAVE, BERNADILLE, LES DEUX VALETS.

BERNADILLE.

Quoi! me couvrir moi-même et d'opprobre et de blâme!
Moi-même publier la honte de ma femme!
Que n'ai-je tout souffert sans en témoigner rien?...

Ah! morbleu! c'est bien fait, je le mérite bien.
Que je suis malheureux!... O vous, maris paisibles,
Qui sur le point d'honneur n'êtes point si sensibles,
Qui souffrez sans scrupule, et sans dire pourquoi,
Que l'on fasse chez vous ce qu'on faisait chez moi;
Et qui vous consolez, quand vous êtes ensemble,
D'avoir devant vos yeux quelqu'un qui vous ressemble,
Que vous vous épargnez de peines et de soins!
On ne vous force point à chercher des témoins.
Pourquoi, sot que j'étais... Mais il faut me résoudre;
Et puisque sans témoins on ne saurait m'absoudre,
Que je ne puis enfin me sauver qu'à ce prix,
(A Octave.)
Que l'on prenne le soin de chercher Béatrix,
Et qu'on l'amène ici.

OCTAVE.

Dans peu je vous l'amène.

(Aux deux valets.)

Cependant, ramenez-le en la chambre prochaine.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. LOPE, CONSTANCE.

D. LOPE.

Rien ne s'oppose plus à mes justes souhaits,
Tout flatte mon amour, madame, et désormais
Pourrai-je me flatter, par le malheur d'un autre,
Qu'aux volontés du sort vous soumettrez la vôtre?
Frédéric m'a tout dit : si j'en crois son aveu...

CONSTANCE.

Eh bien?

D. LOPE.

Je vous verrai récompenser mon feu.

CONSTANCE.

Eh! que vous a-t-il dit?

D. LOPE.

Qu'il savait la manière

De nous unir tous deux, et qu'à votre prière
Il rompait un hymen à votre amour fatal ;
Et vous voyez enfin qu'il ne s'y prend pas mal.

CONSTANCE.

A de pareils discours je ne puis rien comprendre.

D. LOPE.

Frédéric vient ici, qui pourra vous l'apprendre.

SCÈNE II.

JULIE, D. LOPE, CONSTANCE.

CONSTANCE, à Julie.

Dois-je à ce qu'on me dit ajouter quelque foi ?
Frédéric, votre cœur ne saurait être à moi !
Après tant de serments, don Lope est-il croyable ?

JULIE.

Son récit me fait tort, mais il est véritable ;
Et mon cœur, qui tantôt vous jurait amitié,
Vous voulait pour amie, et non pas pour moitié ;
Le ciel à cet hymen met un trop grand obstacle,
Et je ne puis me voir votre époux sans miracle.

CONSTANCE.

Il s'en fait quelquefois, quand de justes souhaits...

JULIE, l'interrompant.

Madame, il est de ceux qui ne se font jamais.
Il faut que pour l'hymen vous fassiez choix d'un autre :
Vous n'êtes pas mon fait, je ne suis pas le vôtre.
Je ne puis rien pour vous ; j'en ai bien du regret.

CONSTANCE.

Peut-on savoir pourquoi ?

JULIE.

Ce n'est plus un secret :
L'hymen m'engage ailleurs, et je ne puis...

CONSTANCE, l'interrompant.

Quoi ! traître,
Vous êtes marié ?

JULIE.

Vous le vouliez bien être !
Est-ce un crime si grand que d'être marié ?

CONSTANCE.

Pourquoi me le nier ?

JULIE.

Je l'avais oublié.
Mais l'hymen près de vous me rendrait-il coupable?
Pour être sous ses lois, en est-on moins aimable?
L'amour a des douceurs que ce lien permet :
Il n'est pas si sévère; et quand on s'y soumet,
S'il fallait renoncer à la galanterie
On ne s'engagerait à l'hymen de sa vie.

CONSTANCE.

Mais pourquoi, vous sachant engagé sous sa loi,
Vous flatter hautement de l'espoir d'être à moi?

JULIE.

Malgré l'hymen, aimant les amitiés nouvelles,
J'ai fait vœu solennel d'aimer toujours les belles.
Vous êtes de ce nombre, et je vous ferais tort
Si je ne vous aimais.

CONSTANCE.

Modérez ce transport,
Puisque je ne puis plus écouter votre flamme;
Que l'hymen...

JULIE, l'interrompant.

Voulez-vous épouser une femme?

CONSTANCE.

Vous, femme?

JULIE, lui montrant sa main.

Jugez-en.

CONSTANCE, après l'avoir examinée.

Je n'en saurais douter.

JULIE, à don Lope.

Un semblable rival n'est pas à redouter.

D. LOPE.

Pardonnez au transport dont j'eus l'âme saisie;
Vous donniez de l'amour et de la jalousie.
Mais qui peut vous porter à ce déguisement?

JULIE.

Entrez, pour le savoir, dans mon appartement.
Ce que je veux vous dire a de quoi vous surprendre :
Bernadille s'y plaint, que vous pourrez entendre;
Et ses plaintes pourront vous divertir, je croi,
Alors que vous saurez... Il paraît, suivez-moi.

(Elle se retire avec Constance et don Lope.)

SCÈNE III.

BERNADILLE.

Mon juge est donc inexorable[1];
J'ai perdu mon crédit, et j'en suis convaincu,
Puisque je ne suis pas croyable,
Quand je dis que je suis cocu.
Frédéric veut que je le prouve,
Et je n'en ai qu'un seul témoin;
Encor dans un si grand besoin,
Est-ce un bonheur que je le trouve.
Ceux qui souffrent en paix un affront si commun
Trouveraient cent témoins pour un;
C'est à n'en point trouver que leur recherche est vaine;
Leur honte les fait vivre; et plusieurs que je voi,
S'ils s'en voulaient donner la peine,
Le prouveraient bien mieux que moi.
Songeons au seul parti maintenant qu'il faut prendre.
Ne balançons donc plus; et, dans un tel besoin,
Puisque je ne puis m'en défendre,
Faisons jaser notre témoin.

SCÈNE IV.

BÉATRIX, OCTAVE, BERNADILLE.

BERNADILLE, à part.

J'aperçois Béatrix, sa présence me flatte...
(A Octave.)
Monsieur, cette matière est un peu délicate;
Que l'on nous laisse seuls.

SCÈNE V.

BERNADILLE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Que voulez-vous de moi?

BERNADILLE.

Mon sort dépend de toi.

[1] Ce monologue était en stances et parodiait ceux de Rotrou et celui du *Cid*. Sa prolixité l'a fait abréger ainsi à la représentation, et dans les bonnes éditions.

BÉATRIX.

De moi, monsieur?

BERNADILLE.

De toi.

Il y va de ma vie, et la chose me touche;
Tu peux me la sauver, et deux mots de ta bouche
Mettront en sûreté ma vie et mon repos.

BÉATRIX.

Dites-moi donc, monsieur, promptement ces deux mots.

BERNADILLE.

Tu les diras?

BÉATRIX.

Sans doute.

BERNADILLE.

Et même en la présence
Du prévôt?

BÉATRIX.

Pourquoi non?

BERNADILLE.

Après cette assurance,
Je suis hors de danger, et j'en suis convaincu.
Eh bien! tu diras donc...

BÉATRIX, l'interrompant.

Quoi?

BERNADILLE.

Que j'étais cocu:
Ce sont là les deux mots que je voulais t'apprendre.

BÉATRIX.

Vous vous moquez, monsieur, et me voulez surprendre.

BERNADILLE.

Nullement.

BÉATRIX.

Vous voulez, monsieur, vous divertir.

BERNADILLE.

Morbleu! tu le diras, quand tu devrais mentir.

BÉATRIX.

Je n'ai garde, monsieur, l'infamie est trop grande.

BERNADILLE.

Tu ne le diras pas? tu veux donc qu'on me pende?

BÉATRIX.

Mais peut-être qu'à tort vous vous êtes douté...

BERNADILLE, l'interrompant.

Si je ne l'étais pas, je veux l'avoir été.

BÉATRIX.

Tous vos parents, monsieur, et vos amis...

BERNADILLE, l'interrompant.

Encore?

BÉATRIX.

Se moqueront de vous.

BERNADILLE.

Indocile pécore,
Esprit contrariant, dis-moi pourquoi tu veux
Qu'ils se moquent de moi, quand je serai comme eux?

BÉATRIX.

Eh bien! ordonnez donc ce qu'il faut que je die.

BERNADILLE.

C'est parler de bon sens. Tu connaissais Julie?

BÉATRIX.

Oui, monsieur.

BERNADILLE.

Il faut donc, tout scrupule vaincu,
Déclarer hautement qu'elle m'a fait cocu.

BÉATRIX.

Qu'est-ce donc qu'un cocu, monsieur, ne vous déplaise?

BERNADILLE.

La question est neuve! Ah! tu fais la niaise?

BÉATRIX.

Si vous ne m'expliquez ce que c'est, je prétends...

BERNADILLE, l'interrompant.

Tu veux donc le savoir? C'est quand en même temps
On fait sympathiser, pourvu qu'un tiers y trempe,
Un mariage en huile, avec un en détrempe[1];
Quand une femme prend un galant à son choix;
Que d'un lit fait pour deux, elle en fait un pour trois;
Et qu'enfin se faisant consoler de l'absence...
Maugrebleu de la masque, avec son innocence!

BÉATRIX.

Si ce n'est que cela, monsieur, je jurerai
Que vous ne l'étiez pas.

[1] Comparaison proverbiale encore en usage, et dont l'origine est probablement due à quelque peintre en bâtiment, car il n'y pas de métier qui n'ait fourni des métaphores.

BERNADILLE.

Ah ! je t'étranglerai.

BÉATRIX.

Pour me faire mentir votre colère est vaine.
Votre femme était sage et j'en suis très-certaine.

BERNADILLE.

Et l'homme que tu sais, qui sortait de chez moi,
D'avec qui venait-il ?

BÉATRIX.

D'avec moi.

BERNADILLE

D'avec toi ?
Tu me dis le contraire à l'instant, et j'admire....

BÉATRIX, l'interrompant.

Un poignard à la main, vous me le fîtes dire;
Je n'osai le nier.

BERNADILLE.

Il n'en était donc rien ?

BÉATRIX.

Rien du tout.

BERNADILLE.

Et ma femme?

BÉATRIX.

Elle vivait fort bien.

BERNADILLE.

Elle ne donnait point au galant audience ?

BÉATRIX.

Non.

BERNADILLE.

Elle ne voyait personne en notre absence?

BÉATRIX.

C'est en vain que quelqu'un s'y serait attendu.

BERNADILLE.

Quoi ! jamais....

BÉATRIX.

Non, jamais.

BERNADILLE.

Ah! me voilà pendu!
Ah! langue de serpent! mégère abominable!
Écume de l'enfer! organe du grand diable!
Je crus trop aisément ton funeste rapport ;

Je voulus la punir, et je causai sa mort.
Enfin, de son trépas tu fus la seule cause;
Pour t'en mettre à couvert, fais du moins quelque chose.
Je te pardonne tout; mais dans un tel besoin,
Par grâce ou par pitié, sers-moi de faux témoin;
Dis qu'elle était coupable, et, pour que l'on t'en croie,
Prouve-le, si tu peux : j'en aurai de la joie :
Assure mon repos, et j'aurai soin du tien.

BÉATRIX.

Mais comment le prouver enfin, s'il n'en est rien?
La vérité, monsieur, m'oblige à m'en défendre.

BERNADILLE.

Faute d'un faux témoin, faut-il me laisser pendre?
Mais après avoir mis mon épouse au tombeau,
Avant qu'être pendu, je serai ton bourreau.

BÉATRIX, criant.

Au secours!

BERNADILLE.

Mon malheur te deviendra funeste.

SCÈNE VI.

OCTAVE, BERNADILLE, BÉATRIX.

OCTAVE, à Bernadille.

D'où vient ce bruit?

BERNADILLE.

De moi, qui jouis de mon reste.
Otez-la-moi d'ici.

BÉATRIX.

Voyez ce vieux portrait,
Qui veut être cocu malgré que l'on en ait.

SCÈNE VII.

OCTAVE, BERNADILLE.

OCTAVE.

Frédéric vous veut voir; entrez dans cette salle.
(A part.)
Qu'il est surpris!

BERNADILLE, à part.

Enfin ma peine est sans égale;

Ma femme est morte, et rien ne me peut secourir :
Elle était innocente, et je l'ai fait mourir ;
Cet injuste trépas demande une victime.
La vertu fait ma honte, et le malheur mon crime :
Le désordre où j'en suis ne peut s'imaginer.
Mais je vois Frédéric, qui va me condamner.
Je pense, en le voyant, voir devant moi ma femme.
Le frisson de la mort m'a déjà saisi l'âme.

SCÈNE VIII.

JULIE, OCTAVE, BERNADILLE.

JULIE, à Bernadille.

Eh bien! votre témoin flatte-t-il votre espoir?

BERNADILLE.

Hélas! j'ai plus d'honneur que je n'en veux avoir.

JULIE.

Tu vois, par le trépas de cette malheureuse,
Le péril où t'a mis ton humeur ombrageuse.

BERNADILLE.

Que je suis malheureux!

JULIE.

Eh! quoi donc! voudrais-tu
Que le cœur de Julie eût eu moins de vertu?
Que pour toi....

BERNADILLE.

Plût au ciel, pour me sauver la vie,
Que de tous mes amis elle eût été l'amie!
Et que de mon repos leur amour prenant soin,
M'en eût fait découvrir quelque petit témoin!

JULIE.

Ainsi, sur ce sujet, tu n'as plus de ressource?

BERNADILLE.

Non, que votre bonté, mes larmes et ma bourse.

JULIE.

C'est un faible secours, et je dois observer...

BERNADILLE, l'interrompant.

Quoi! je serai pendu?

JULIE.

Rien ne peut t'en sauver,
Ne pouvant pas prouver qu'elle t'ait fait d'outrage.

BERNADILLE.

Morbleu ! pourquoi prenais-je une femme si sage ?
Hélas ! une coquette était bien mieux mon fait.

JULIE.

Tu vois que rien ne peut excuser ton forfait.
Je ne puis te sauver ; choisis pour ton supplice
De quel genre de mort tu veux qu'on te punisse ;
Ma bonté veut pour toi faire encor cet effort.

BERNADILLE.

Quel choix ! si je ne puis me sauver de la mort !
Eh ! que m'importe enfin, s'il faut qu'on me punisse,
Qu'on allonge mon corps ou bien qu'on l'accourcisse.

JULIE.

N'importe, puisqu'enfin tu te vois convaincu.

BERNADILLE.

Eh bien ! s'il faut mourir faute d'être cocu,
Que deux heures après que l'on m'aura fait pendre,
On me fasse brûler pour avoir de ma cendre ;
Cela doit être rare.

JULIE.

Oui, tu seras content.

(A Octave)

Octave, faites tout préparer à l'instant,
Afin qu'ayant conclu tout ce qu'il faut qu'on fasse,
Il soit exécuté dedans la grande place.

OCTAVE.

J'avais prévu votre ordre, et tout est déjà prêt.

SCÈNE IX.

JULIE, BERNADILLE.

BERNADILLE.

Miséricorde ! hélas ! modérez cet arrêt.
Ah ! monsieur le prévôt, que la pitié vous touche !

JULIE.

Je ne puis rien pour toi.

BERNADILLE.

Deux mots de votre bouche
Peuvent, avec l'honneur, rétablir mon espoir.

SCÈNE X.

OCTAVE, JULIE, BERNADILLE.

OCTAVE.

Don Lope avec Constance...

JULIE.

Eh bien?

OCTAVE.

Viennent vous voir.

JULIE.

Tu devais...

OCTAVE, l'interrompant.

Parlez bas, ils sont à cette porte.

JULIE.

Ils prennent mal leur temps. Qu'ils avancent, n'importe.

SCÈNE XI.

D. LOPE, CONSTANCE, JULIE, BERNADILLE, OCTAVE.

CONSTANCE, à Julie.

Pouvons-nous espérer une grâce de vous?

JULIE.

L'honneur de vous servir, madame, m'est trop doux;
Pour vous la refuser, j'honore trop Constance.

CONSTANCE.

Mais puis-je faire fond dessus cette assurance?

JULIE.

Ce doute me fait tort.

CONSTANCE.

Eh bien, s'il est ainsi,
Bernadille en péril me fait venir ici;
Je demande sa grâce; il faut que je l'obtienne.

D. LOPE, à Julie.

Je joins, pour vous fléchir, ma prière à la sienne.

BERNADILLE.

Quel excès de bonté!

JULIE, à Constance.

Mais cela ne se peut;
Il est trop criminel.

CONSTANCE.

Mais Constance le veut.

JULIE.

Madame, savez-vous de quel crime on l'accuse?

BERNADILLE.

Le regret que j'en ai me doit servir d'excuse.

JULIE.

Mais...

CONSTANCE, l'interrompant.

Vous me refusez? Avant que de partir...

JULIE, l'interrompant à son tour.

Puisque vous le voulez, il y faut consentir.

BERNADILLE.

Que mon bonheur est grand!

JULIE.

Il est libre, madame,
Pourvu que de ma main il reçoive une femme.

BERNADILLE.

Sans doute, vous avez, à ce que je puis voir,
Quelque maîtresse en chambre, et voulez la pourvoir?

JULIE.

Votre honneur m'est trop cher, et je vous rends la vie,
Pourvu qu'avec plaisir vous repreniez Julie.

BERNADILLE.

Et comment la reprendre?... Hélas! je meurs d'effroi!
Qui pourra me la rendre?

JULIE.

Ingrat, ce sera moi.
La voilà.

BERNADILLE.

Vous Julie? Ah! comble d'allégresse!
Quel miracle aujourd'hui te rend à ma tendresse?
Comment t'es-tu sauvée? Ah! que mon déplaisir....

JULIE, l'interrompant.

C'est ce que je prétends vous apprendre à loisir.

BERNADILLE.

Ce fripon de prévôt, dedans cette journée,
M'a donné de la peur.

JULIE.

Vous me l'aviez donnée.
Le soupçon qui pour moi vous rendit inhumain....

BERNADILLE, l'interrompant.

* Ah! connais le remords qui déchirait mon sein!
* Mon crime à chaque instant empoisonnait ma vie.

* Ma jalouse fureur, la honte, l'infamie,
* Dont on couvre un époux par un sot préjugé,
* Égara ma raison, et je me suis vengé.
* Don Lope, vous voyez ce que la jalousie
* Peut causer de malheur : n'en ayez de la vie ;
* Et si Constance, un jour, trahissait son devoir,
* Quand vous auriez tout vu, feignez de ne rien voir.
(A Constance.)
Allons, pour égaler notre joie à la vôtre,
Concluant votre hymen, renouveler le nôtre,
Et dire à nos amis, qui me croyaient pendu,
Que le juge et partie a fait ce qu'il a dû.

FIN DE LA FEMME JUGE ET PARTIE.

LA FILLE CAPITAINE,

COMÉDIE. — 1672.

PERSONNAGES.

M. LE BLANC.
MADAME LE BLANC, sa femme.
LUCINDE.
ANGÉLIQUE, cousine de Lucinde.
DAMON, amant de Lucinde.
L'ESPÉRANCE, sergent d'une compagnie au régiment du roi.
CATOS, suivante de Lucinde.
LABRIE, laquais de Damon.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGÉLIQUE, LUCINDE.

ANGÉLIQUE.

Je suis libre à présent, et maîtresse de moi,
Cousine, et je m'en vais passer huit jours chez toi.

LUCINDE.

C'est un honneur pour moi qui passe mon attente.

ANGÉLIQUE.

Laissons là ces honneurs; de parente à parente,
Doit-on toujours avoir le compliment en main?
Mon père est, ce matin, parti pour Saint-Germain.
Comme il entre en quartier dans deux jours [1], son absence
Me permet de répondre à mon impatience.

LUCINDE.

Et moi, j'attends mon frère ici de jour en jour.

ANGÉLIQUE.

Il faut nous divertir jusques à leur retour :
Nous pourrons, jusqu'au jour qu'il faut que je te quitte,
Ou voir la comédie, ou bien faire visite,
Avoir les violons, masquer à petit bruit,

[1] C'est-à-dire, qu'il va entrer dans son quartier de service, dans la maison militaire du roi.

Passer le jour au jeu, courir le bal la nuit ;
La saison le permet, et je veux bien te dire
Que jamais je ne fus tant en humeur de rire.
Mais si ton frère arrive ici, lorsqu'à souhait...

LUCINDE.

Il n'est pas incommode, il est jeune et bien fait,
Sa présence bientôt nous en rendra certaines :
Le régiment du roi n'a point de capitaines
Qui soient plus estimés ni plus galants que lui.

ANGÉLIQUE.

Pour nous divertir donc, il faudrait qu'aujourd'hui
Ce frère si galant vînt par lettre de change ;
Car enfin les plaisirs demandent du mélange,
Et nous n'aurons Damon qu'assez malaisément :
Les dés et le grand jeu[1] l'occupent tellement,
Qu'il n'est, hors ce plaisir, rien qui le divertisse ;
Et les jours sont trop courts...

LUCINDE.

C'est lui faire injustice
Non, cet empressement n'est point si violent ;
Damon aime le jeu, mais Damon est galant :
Outre que la beauté dont le ciel t'a pourvue
Le rendra plus sensible au plaisir de ta vue.

ANGÉLIQUE.

Ne fais point avec moi la fine à contre-temps,
Ce chevalier t'en veut, je me connais en gens ;
Sur ce que j'en ai vu, je gagerais qu'il t'aime.
Du moins, c'est mon avis ; et je crois qu'au tien même,
Pour rendre ton bonheur à son amour égal,
Le nom de ton époux ne lui siérait pas mal.

LUCINDE.

Cousine, j'aurais tort de t'en faire un mystère.
Je veux bien t'avouer que Damon m'a su plaire,
Que mon frère revient, et qu'avec tant d'amour
Damon, pour m'obtenir, n'attend que son retour :
Mais, quoique enfin sur tout ton humeur cherche à rire,
Je le crois à couvert des traits de ta satire ;
Il est jeune, bien fait, galant, riche, et je crois
Qu'on ne peut me blâmer d'avoir fait un tel choix.

[1] Le lansquenet.

ANGÉLIQUE.

Il est bien malaisé qu'un tel galant ne plaise :
Ce moderne Adonis ne te vient voir qu'en chaise,
Du nom de chevalier soutient sa vanité,
Contrefait à ravir l'homme de qualité.
Il ne tient presque rien de son peu de naissance :
Il aime les plaisirs et la grande dépense,
Dans son ajustement ne veut rien de commun ;
Il joue à tous les jeux, et ne gagne à pas un ;
De faire le coquet ne fait aucun mystère :
Et c'est pour un époux un fort bon caractère.

LUCINDE.

C'est sur de tels sujets que ton esprit s'étend ;
Sur le premier venu ta bile se répand ;
Tu te plais à railler, sans épargner personne ;
Tu peux continuer sans que je m'en étonne ;
Ton temps n'est pas venu : peut-être quelque jour
Tu pourras ressentir les effets de l'amour.
Plût au ciel qu'un hymen à tes yeux plein de charmes
Pour me venger de toi, pût te coûter des larmes !
Pour lors la raillerie agirait faiblement.

ANGÉLIQUE.

Tu n'auras ce plaisir qu'assez malaisément.

LUCINDE.

Quoi ! tu prétends toujours être railleuse et fière ?

ANGÉLIQUE.

Je veux vivre toujours, cousine, à ma manière ;
Et mon cœur ne sera pour l'hymen attendri
Que quand on se pourra défaire d'un mari
Comme on fait d'un habit qui n'est plus à la mode.
Des manières d'agir j'aime la plus commode ;
Sous un joug que je crains mon esprit languirait ;
Je me fais des plaisirs que l'hymen troublerait.
On ne sait ce qu'on fait souvent, quand on se donne ;
Pour n'aimer qu'un mari, j'aime trop ma personne.
J'aime le jeu, le bal, la danse, l'entretien ;
J'aime à troubler des cœurs sans engager le mien ;
A tourner d'un amant l'ardeur en ridicule,
A vivre sans attache, et railler sans scrupule,
A flatter vingt galants de l'espoir de ma main,
Et même quelquefois à dauber le prochain :

Si bien qu'à ces plaisirs donnant mon âme en proie,
Des sottises d'autrui je me fais une joie;
Et ne veux point troquer, par de semblables nœuds,
Tant de plaisirs certains contre un plaisir douteux [1].

LUCINDE.

Ce portrait est galant; et, si rien ne t'engage...

ANGÉLIQUE.

Celui que j'aperçois te plaira davantage.
Voici ton chevalier; et je lis dans ses yeux
Que, si ton frère était comme nous dans ces lieux,
Au plaisir de te voir il serait plus sensible...

SCÈNE II.

DAMON, ANGÉLIQUE, LUCINDE.

LUCINDE.

Est-ce ce qui vous trouble? Et serait-il possible...

DAMON.

Oui, madame, il est vrai, ce long retardement
Mettrait au désespoir le moins sensible amant.
Votre frère, qui doit régler notre hyménée,
M'en semble pour jamais éloigner la journée :
Depuis près de deux mois j'attends de jour en jour
Que quelque heureux moment m'annonce son retour;
Mon cœur, plein d'un amour combattu par la crainte,
N'a pour se soulager que l'espoir et la plainte,
Et me force à compter, dans l'ennui que je sens,
Le nombre de mes maux par celui des moments.

LUCINDE.

Damon, ainsi que vous, vous m'en voyez surprise;
Et sa dernière lettre était assez précise.

ANGÉLIQUE.

Quelque accident peut-être altère sa santé.

LUCINDE.

Ou quelque ordre imprévu l'a sans doute arrêté.
Mon frère, si le sort seconde son envie,
Doit à sa garnison laisser sa compagnie.

[1] Montfleury a quelquefois de ces tirades où il sait peindre avec esprit, et qui n'ont pas la moindre tache de grossièreté. Ce morceau a souvent été cité, et, en effet, il mérite d'être distingué.

Et venir à Paris passer le carnaval ;
Et du moins en ce temps...

ANGÉLIQUE.

Nous aurons donc le bal ?

DAMON.

Pourvu que le succès mette fin à mes craintes,
La joie et les plaisirs succéderont aux plaintes :
Mais, s'il faut voir enfin mes feux sacrifiés...

ANGÉLIQUE.

Eh, mon Dieu ! vous serez assez tôt mariés :
Quand au nom de galant celui d'époux succède,
L'hymen pour ces ardeurs devient un grand remède,
Et, quel que soit l'amour dont vous brûliez tous deux,
Un an de mariage apaise bien des feux.

DAMON.

Ah ! pour diminuer mes flammes sont trop belles.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, DAMON, CATOS.

CATOS.

Ah ! que pour votre amour j'ai de bonnes nouvelles !
Nous irons à la noce ; et l'hymen achevé...

DAMON.

Madame, votre frère est sans doute arrivé ?

LUCINDE.

Mon frère est-il venu ? Le bonheur où j'aspire...

CATOS.

Non ; ce n'est pas cela que je voulais vous dire.

DAMON.

Sais-tu quand il revient ? Et peux-tu là-dessus
Nous apprendre ?...

CATOS.

Moi ? non ; je n'en sais rien non plus.

ANGÉLIQUE.

Que viens-tu donc nous dire ? Elle est bonne, ou je meure !

CATOS.

Que l'Espérance vient d'arriver tout à l'heure.

DAMON.

Qu'est-ce que l'Espérance ? As-tu perdu le sens ?

LUCINDE.

Un valet que mon frère avait depuis longtemps,

Et qu'il a fait sergent dedans sa compagnie.

DAMON.

Puisqu'il revient sans lui, je crains bien qu'il n'oublie...

LUCINDE.

Sachons ce qui l'amène, et, puisqu'il est ainsi,
Rentrons dans le logis.

CATOS.

Madame, le voici.

SCÈNE IV.

LUCINDE, DAMON, ANGÉLIQUE, CATOS, L'ESPÉRANCE.

L'ESPÉRANCE.

Madame, serviteur à votre compagnie,
Fussiez-vous trente.

ANGÉLIQUE.

Bon! j'aime cette saillie.

L'ESPÉRANCE, donnant un billet à Lucinde.

Votre frère est gaillard, et ce billet contient...

ANGÉLIQUE.

Il se porte fort bien?

L'ESPÉRANCE.

Mieux qu'à lui n'appartient.
Suivant l'ordre que j'ai d'avoir soin du bagage,
Je suis venu devant avec son équipage.
Jarnidié, quels chemins! allez, notre mulet
A dansé sur la route un diable de ballet!
Ah! le maudit pays, en hiver, que la Flandre!
Mon capitaine vient, qui pourra vous l'apprendre.

LUCINDE.

J'appréhendais pour lui quelque incommodité.

L'ESPÉRANCE.

Bon! il but l'autre jour tant à votre santé,
Que, douze heures après, il était encore ivre.

DAMON.

Fort bien. Enfin il vient.

LUCINDE.

Sa lettre me délivre
De la peine où j'étais. L'attendras-tu?

L'ESPÉRANCE.

Moi? non;

Il faut que je retourne à notre garnison.

LUCINDE.

Quoi! si tôt?

L'ESPÉRANCE.

J'en enrage, ou la peste me tue.

LUCINDE.

Mais, quoi faire?

L'ESPÉRANCE.

Mordié! mener une recrue :
Mais avant de quitter les faubourgs de Paris,
Ma foi, je prétends boire avec mes bons amis.
Je veux renouveler certaine connaissance...
Bonjour, Catos.

CATOS.

Bonjour, monsieur de l'Espérance.

ANGÉLIQUE.

Ainsi l'hymen dans peu va flatter votre amour.

LUCINDE.

Il me mande qu'il vient, sans en marquer le jour.
Quand pourrons-nous jouir du plaisir de sa vue?

L'ESPÉRANCE.

Dès que le commissaire aura fait la revue.
On l'attendait. Sitôt qu'il sera délogé,
Ils sont vingt officiers qui prendront leur congé.
Allez, assurez-vous qu'il ne tardera guère.

LUCINDE.

J'aurai bien du plaisir à voir ici mon frère :
Mais votre oncle a-t-il su de vous que votre amour,
Pour se donner à moi, n'attend que ce retour?
Car vous savez combien son aveu nous importe.

DAMON.

Non; mais enfin pour moi sa tendresse est trop forte,
Pour ne pas approuver l'éclat d'un si beau feu :
Cependant, comme il faut en ménager l'aveu,
Je vais, pour l'obtenir, me rendre à sa demeure.
Je vous quitte à regret, et reviens dans une heure.

SCÈNE V.

LUCINDE, ANGÉLIQUE, L'ESPÉRANCE, CATOS.

L'ESPÉRANCE.

Elles vont toutes deux jaser jusqu'à demain,

Et je meurs de soif.

CATOS.

Viens dans le logis.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, LUCINDE.

ANGÉLIQUE.

En vain
Ton amour s'alarmait, et toute autre en ta place...

LUCINDE.

Il est vrai; mais l'aveu de l'oncle m'embarrasse;
Je crains qu'il ne l'obtienne assez malaisément,
Et qu'il ne soit surpris d'un pareil compliment.

ANGÉLIQUE.

Parce qu'il a du bien, tu crains qu'il ne s'oppose...

LUCINDE.

Ma crainte cesserait, si c'en était la cause :
Cet oncle m'est suspect, veux-tu savoir pourquoi?

ANGÉLIQUE.

Oui.

LUCINDE.

C'est que ce parent est amoureux de moi;
Il m'aime, à ce qu'il dit, d'une ardeur peu commune;
Il me suit en tous lieux, partout il m'importune,
S'obstine à m'en parler : voyant que sur ce point...

ANGÉLIQUE.

Quel est donc ce parent? ne le connais-je point?

LUCINDE.

Le bon sens avec lui paraît incompatible;
Son abord est choquant, et sa mine risible;
Son air, quoique bourgeois, est fort particulier,
Son entretien plaisant, et même familier.

ANGÉLIQUE.

Ne me diras-tu point aussi comme on le nomme?

LUCINDE.

Monsieur le Blanc.

ANGÉLIQUE.

Ce doit être un fort plaisant homme;
Je ne le connais point; mais dessus ton récit...

LUCINDE.

Son corps fait cependant honneur à son esprit;

Il m'a par ses discours divertie et surprise;
Il ne dit pas deux mots sans dire une sottise :
Il choque, en se montrant, beaucoup moins qu'en parlant,
Et je crois ..

ANGÉLIQUE.

Ah ! grand Dieu ! le douloureux galant !
Cousine, ordonne-lui quelques grains d'ellébore.

LUCINDE.

Ce n'est pas encor tout.

ANGÉLIQUE.

Aurait-il pis encore ?

LUCINDE.

Oui, sans doute, et ce fou devrait être lié.

ANGÉLIQUE.

Que peut-il donc avoir ?

LUCINDE.

C'est qu'il est marié.

ANGÉLIQUE.

Ce magot ?

LUCINDE.

Il a même une femme bien faite ;
Il m'en fait un mystère, et me conte fleurette,
Comme s'il aspirait à me donner sa foi.

ANGÉLIQUE.

Et, lorsque impunément il se moque de toi,
Je gage que tu fais la sotte, la honteuse.

LUCINDE.

Oui, certaines raisons me rendent scrupuleuse.

ANGÉLIQUE.

Ah ! si j'en étais crue, avant qu'il fût demain
Ce monsieur le galant verrait bien du chemin,
Et je le bernerais de la belle manière.

LUCINDE.

A suivre cet avis je serais la première ;
Mais il est de Damon et l'oncle et le tuteur,
Et tu vois...

ANGÉLIQUE.

Je vois bien ce qui te tient au cœur ;
Tu crains apparemment que, vengeant cet outrage,
Ce parent irrité ne nuise au mariage.

LUCINDE.

Il doit le ménager ; outre qu'il a son bien,

Tu sauras que Damon doit hériter du sien :
Comme il n'a point d'enfants, tout ce bien le regarde;
Damon assurément le perd, s'il le hasarde;
Et je ne prétends pas qu'il se prive pour moi...

ANGÉLIQUE.

Sait-il bien que son oncle est amoureux de toi?

LUCINDE.

De peur de les brouiller, j'en ai fait un mystère;
Outre que c'est un feu que j'ai cru devoir taire.
Le temps...

ANGÉLIQUE.

Si ce parent refuse son aveu,
Crois-moi, laisse-moi faire, et nous verrons beau jeu :
Je me charge du soin de le rendre traitable ;
Je sais pour le berner un moyen admirable.

LUCINDE.

Quel?

ANGÉLIQUE.

Je te le dirai.

LUCINDE.

S'il n'y veut consentir,
Il faudra l'éprouver, et nous en divertir ;
Voilà monsieur le Blanc.

ANGÉLIQUE.

Ah! la bonne figure!
Tu voudrais l'épargner? Ah! c'est malice pure.
Que j'aurai de plaisir à rire à ses dépens!

LUCINDE.

Évitons-le, il pourrait m'aborder.

ANGÉLIQUE.

J'y consens.

(Elles sortent.)

SCÈNE VII.

M. LE BLANC, MADAME LE BLANC.

MADAME LE BLANC.

Où voulez-vous aller? Je ne sais point d'affaire...

M. LE BLANC.

Ma divine moitié, vous n'en avez que faire :
Si vous voulez me plaire, il faut changer de ton.

MADAME LE BLANC.

Il sera bientôt nuit.

M. LE BLANC.

Eh ! m'enlèvera-t-on ?

MADAME LE BLANC.

Si vous revenez tard ?

M. LE BLANC.

On m'ouvrira la porte.

MADAME LE BLANC.

On tua l'autre nuit un homme.

M. LE BLANC.

Que m'importe ?

MADAME LE BLANC.

A vingt pas du logis, hier on en vola deux,
Jusques à leurs habits.

M. LE BLANC.

Eh bien ! tant pis pour eux.

MADAME LE BLANC.

Ne vaudrait-il pas mieux ?...

M. LE BLANC.

Il vaudrait mieux vous taire.

MADAME LE BLANC.

Quand on aime un mari...

M. LE BLANC.

L'on fait ce qu'on doit faire.

MADAME LE BLANC.

Si l'on vous attaquait ?

M. LE BLANC.

Il faudrait financer.

MADAME LE BLANC.

Et si l'on vous blessait ?

M. LE BLANC.

Je me ferais panser.

MADAME LE BLANC.

Cependant...

M. LE BLANC.

Cependant, en un mot, comme en mille,
De vos *si*, mal placés, la suite est inutile.
D'un soin tout différent nous voulons nous piquer :
Vous, de me contredire ; et moi, de m'en moquer.

MADAME LE BLANC.

Les moments, loin de vous, me semblent des années.

Faut-il que, sans vous voir, je passe des journées ?
Et que, loin d'un époux chéri comme le mien...

M. LE BLANC.

Pénélope fut bien dix ans sans voir le sien.

MADAME LE BLANC.

Quel chagrin croyez-vous que ce mépris me donne,
A moi qui ne sors point, et qui ne vois personne,
Qui, toujours renfermée, et seule, ne consens...

M. LE BLANC.

Ouvrez votre fenêtre, et voyez les passants ;
Je ne l'empêche pas.

MADAME LE BLANC.

De l'humeur dont vous êtes,
Il vous fallait pour femme une de ces coquettes,
Qui près d'elle toujours eût quelque favori
Tout prêt à réparer l'absence d'un mari ;
Qui se fît, vous montrant une tendresse feinte,
Un sujet de plaisir du sujet de ma plainte,
Et pour qui votre cœur, faiblement convaincu...

M. LE BLANC.

Je vous entends, j'ai tort de n'être pas cocu ;
Je dois m'y préparer, ma chère, et c'est dommage
Qu'une moitié semblable ait été mon partage :
Votre honneur désormais ne me répond de rien,
Et vous vous repentez d'être femme de bien.

MADAME LE BLANC.

Mais enfin ?

M. LE BLANC.

Mais enfin, voilà votre morale.
Voilà le but où tend votre mercuriale.

MADAME LE BLANC.

Vous prenez mal la chose, et ce jaloux transport
Explique à contre-sens...

M. LE BLANC.

Il est vrai, j'ai grand tort ;
Par ce raisonnement vous me faites connaître
Que je ne le suis pas, mais que je devrais l'être,
Et que votre devoir consiste désormais
A me faire porter...

MADAME LE BLANC.

Mais je dis...

M. LE BLANC.

Point de mais :
Pour faire des galants le prétexte est honnête.

MADAME LE BLANC.

Vous savez...

M. LE BLANC.

Laissez-moi, vous me rompez la tête ;
Vous me feriez encor quelque autre sot discours.

MADAME LE BLANC.

Si...

M. LE BLANC.

Morbleu ! laissez-moi, vous raisonnez toujours.

(Elle s'en va.)

SCÈNE VIII.

M. LE BLANC.

De pareils animaux la moitié d'une paire,
Si l'on n'y tient la main, donne plus d'une affaire.
Où diable a-t-elle pris ce beau raisonnement ?
Veut-elle, concluant ainsi directement,
Insinuer en moi, par ses raisons obliques,
Le tranquille sang-froid des maris pacifiques ?
Ou si quelque soupçon de mon nouvel amour
La fait, pour m'imiter, servir de ce détour ?
Mais voici mon neveu, je pense qu'il murmure.

SCÈNE IX.

M. LE BLANC, DAMON.

M. LE BLANC.

Qu'avez-vous, chevalier de la triste figure ?
Quelque sept-et-le-va vous a-t-il maltraité ?
Quelque coup de cornet aurait-il transplanté,
Par un nouvel effet d'un malheur sans ressource,
Dans un corps étranger, l'âme de votre bourse ?

DAMON.

Non.

M. LE BLANC.

D'un pic et capot le désordre outrageant
Vous aurait-il laissé sans joie et sans argent ?

DAMON.

Non.

M. LE BLANC.

Sur un trente-et-un quelque indiscret quarante
Ne vous a-t-il point fait visite trop fréquente?
Ou bien si c'est d'ailleurs quelque nouveau malheur
Qui fait faire une éclipse à votre belle humeur?

DAMON.

D'une autre passion mon âme sent l'atteinte;
Le jeu n'a point de part au sujet de ma plainte;
Et je serais enfin heureux jusqu'à ce jour,
Si le jeu dans mon cœur n'eût fait place à l'amour.

M. LE BLANC.

Voilà du fruit nouveau! Doncques, pour quelque belle,
Mon doucereux neveu, vous en avez dans l'aile?

DAMON.

Oui, je cède, mon oncle, à des charmes puissants;
L'hymen est le seul but du beau feu que je sens ·
Jamais tant de vertu jointe à tant de mérites
N'a fait voir...

M. LE BLANC.

J'en crois plus encor que vous n'en dites,
Et je crois que l'on doit voir devant ses appas
Les roses et les lis mettre pavillon bas.
Mais vous trouverez bon, mon cadet, qu'on vous dise
Qu'il est toujours trop tôt pour faire une sottise,
Et que, quoi que l'amour vous promette de doux,
Le nombre des maris n'est que trop grand sans vous;
Qu'il faut, quand l'hymen tient notre cœur en balance,
Ensevelir l'amour dans un drap de prudence;
Que j'ai, pour en juger, suffisamment vécu,
Et que dans la famille il suffit d'un cocu.

DAMON.

Votre femme est trop sage, et fait assez connaître...

M. LE BLANC.

Si je ne le suis pas, je suis en train de l'être.

DAMON.

Loin que d'un tel soupçon mon feu soit altéré,
Mon oncle, sa vertu m'est un gage assuré :
Je veux bien vous ouvrir mon âme avec franchise :
Étant votre neveu, c'est par votre entremise
Que je dois ménager...

M. LE BLANC.

Je vois tout le secret :

Étant votre tuteur, à votre grand regret,
Vous voulez que je parle au père de la belle.

DAMON.

C'est un frère qu'elle a qui doit disposer d'elle;
Il arrive à Paris dans peu pour voir sa sœur.
Dès qu'il sera venu pour faire mon bonheur,
Parlez-lui; l'intérêt d'une ardeur peu commune
Joint à ceux de l'amour celui de ma fortune :
Cette belle a du bien ; ma vie et mon repos
Dépendent du succès...

M. LE BLANC.

C'est-à-dire, en deux mots,
Que ses biens à l'hymen vous feront condescendre,
Et que sur votre front vous mettez : *Place à vendre.*
Eh bien ! j'en suis d'accord : mais saurons-nous son nom ?

DAMON.

C'est Lucinde.

M. LE BLANC.

Comment ! Parlez-vous tout de bon ?
C'est... ?

DAMON.

Lucinde.

M. LE BLANC, à part.

Morbleu ! je meurs d'amour pour elle.

DAMON.

Vous la pouvez connaître : elle est et jeune et belle.

M. LE BLANC.

Cette belle serait bien lasse de sa peau,
Et vous êtes pour elle un plaisant étourneau !

DAMON.

Pourquoi ne faut-il pas que ma flamme y prétende?
Si son mérite est grand, la gloire en est plus grande.

M. LE BLANC.

Il est vrai ; mais enfin ce serait la tromper,
Et dans un tel dessein je ne veux point tremper ;
Car, puisque vous voulez qu'enfin on vous le die,
De quel air passez-vous et le temps et la vie?
Quoique vous ne soyez que le fils d'un banquier [1],

[1] Ce trait prouve combien les banquiers étaient peu de chose à cette époque.

Vous vous faites nommer monsieur le Chevalier,
Et vous êtes de ceux dont la chevalerie
N'eut jamais à Paris d'ordre que l'industrie :
De ces gueux fainéants, de qui l'air est coquet,
Dont le sort est écrit sur les os d'un cornet[1],
Dont les commandeurs sont les carmes et les sannes[2],
Et qui font chez Fredoc[3] toutes leurs caravanes.
Il faut que vous ayez toujours dans vos festins
Des escrocs qu'on ne voit que chez les libertins ;
Des gosiers toujours secs, puisqu'il faut qu'on s'explique,
Des diseurs de bons mots, des brailleurs en musique,
De ces chanteurs oisifs, dont l'ardeur d'entonner
Sur les charmes d'un air hypothèque un dîner,
Et qui paient chez vous, se trouvant dans leur centre,
Aux dépens de leur voix, le tribut à leur ventre.
Vous voulez faire en tout l'homme de qualité.
Tantôt, à la faveur d'un carrosse emprunté,
Bigarré du fatras de vingt modes nouvelles,
Vous allez au grand trop du brelan chez les belles ;
Et l'on vous voit au cours, sur le déclin du jour,
Aussi fier qu'un bourgeois qui porte un deuil de cour.

DAMON.

Songez que mon amour...

M. LE BLANC.

Il n'est amour qui tienne,
Votre façon d'agir cadre mal à la sienne ;
Vos parolis fréquents, et souvent mal placés,
Lui feraient bientôt voir ses louis éclipsés ;
Et vous pourriez porter, vivant à votre guise,
Un bois de cerf pour timbre, et *j'en tiens*, pour devise.
C'est un petit malheur dont je veux vous parer.

DAMON.

Voulez-vous me réduire à ne rien espérer ?
A l'amour que je sens devenez moins contraire.

M. LE BLANC.

Mais il n'en sera rien, et je n'en veux rien faire :
Taisez-vous.

[1] On se servait alors de cornets d'os.
[2] Expression de trictrac ; le double quatre et le double six.
[3] Fameuse académie de jeu.

DAMON.

Si mon cœur à l'aimer destiné...

M. LE BLANC.

Taisez-vous, vous dit-on, pupille suranné.

DAMON.

Je me tais, et de peur de vous mettre en colère,
Je m'éloigne de vous.

M. LE BLANC.

Vous ne sauriez mieux faire.

(Damon s'en va.)

SCÈNE X.

M. LE BLANC.

Ceci n'est pas mon compte, et ce jeune coquet
A pu charmer Lucinde avecque son caquet :
Puisqu'il l'aime à ce point on peut l'aimer de même.
Cependant je l'adore, et depuis que je l'aime
Je n'ai point de repos, je maigris tous les jours;
L'amour a mis chez moi la raison en décours.
Je la suis en tous lieux; mais quoi que l'on en die,
Je veux absolument rompre cette partie.
Le dessein que je fais est un peu dangereux;
Mais il faut hasarder, si l'on veut être heureux.
Je l'aime, elle le sait; mes soins l'ont fait connaître :
Voyons-la. Que sait-on! Je lui plairai peut-être.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCINDE, CATOS.

CATOS.

Quoi! ce monsieur le Blanc fait l'amoureux de vous,
Comme s'il espérait devenir votre époux?
Et, quoique marié, ce magot vous fait croire
Qu'à se donner à vous il met toute sa gloire,
Qu'il veut vous épouser? Le fourbe!

LUCINDE.

Chaque jour
Il me suit, il m'aborde; il me parle d'amour :
Et même à notre hymen Damon dit qu'il s'oppose...
Je m'en étais doutée, et j'en savais la cause.

CATOS.

Mais enfin ce chagrin n'est pas fort de saison ;
Votre cousine va vous en faire raison :
Le piége qu'on lui tend flatte votre espérance;
Je le trouve plaisant, et j'en ris par avance.
Le hasard semble exprès, pour cet amant transi,
Envoyer les habits de votre frère ici.
La cousine en met un, en attendant qu'il vienne;
Vous la verrez tantôt faire le capitaine :
Elle est d'un enjouement qu'on ne peut exprimer ;
Dans ce nouvel habit elle va vous charmer;
Et si monsieur le Blanc est homme de parole,
Vous m'allez voir jouer un assez plaisant rôle.
Sait-il?...

LUCINDE.

Qui, je lui dis à la porte hier au soir
Qu'à quelque heure aujourd'hui je prétendais le voir.
Je feignis de l'aimer, je lui fis bonne mine,
Et je suivis en tout l'ordre de ma cousine.

CATOS.

Dieu sait s'il va venir au rendez-vous en feu,
De l'humeur dont il est, après un tel aveu!
Ce singe, vous croyant folle de sa figure,
Voudra venir au fait avant que de conclure,
Et croira que céans, dès la première fois,
Il n'aura qu'à souffler et remuer les doigts.
Que nous pourrons donner, après cette aventure,
Aux hommes trop coquets de bonne tablature!
C'est bien à des maris à faire les galants!
On leur garde, ma foi, des filles de quinze ans;
Encor si ce magot était un homme à plaire!...

LUCINDE.

Eh bien!...

CATOS.

Eh!... l'on verrait ce que l'on pourrait faire.

LUCINDE.

Sa femme doit servir au stratagème aussi,

Et Damon s'est chargé de l'amener ici ;
Et comme dans la chose elle est intéressée,
Elle y contribuera : du moins, c'est ma pensée.

CATOS.

Reposez-vous sur nous du succès de vos feux :
Nous allons le berner, en vous servant tous deux.
Prenez-vous-en à moi si vous n'êtes contente.
Mais Damon vient, je pense, avecque sa parente.

SCÈNE II.

LUCINDE, MADAME LE BLANC, DAMON, CATOS.

DAMON.

Voilà ce qui se passe et ce que l'on résout,
En nous divertissant, nous en viendrons à bout ;
J'en fus, en l'apprenant, surpris comme vous l'êtes.

LUCINDE.

(Allant saluer madame le Blanc.)

Il faut la recevoir. L'honneur que vous me faites
Me reproche en secret une civilité
Dont mon respect pour vous devrait s'être acquitté ;
Et les soins du mari n'ont plus rien qui m'irrite,
Puisqu'à son amour seul je dois cette visite.

MADAME LE BLANC.

Je ne m'étonne plus de voir dans mon époux
Pour moi tant de froideur, et tant d'amour pour vous :
Votre beauté, madame, à qui tout est possible,
Peut forcer à se rendre une âme moins sensible :
Vos appas sont si grands, et leur éclat est tel...

LUCINDE.

Ce qu'on en voit en vous le rend plus criminel.

DAMON.

Ces discours obligeants font voir de part et d'autre
Des soins que votre sexe usurpe sur le nôtre.
Je peux, pour les entendre, être assez complaisant ;
Mais comme un autre soin nous occupe à présent,
Allons voir si tantôt votre aimable cousine
Exécutera bien tout ce qu'elle imagine,
Et si son enjouement pourra bien soutenir...

LUCINDE.

Il n'en est pas besoin, car je la vois venir.

MADAME LE BLANC.

On ne peut être mieux, et j'aurais de la peine...

SCÈNE III.

LUCINDE ; ANGÉLIQUE, vêtue en capitaine du régiment du roi ; DAMON, CATOS, L'ESPÉRANCE, MADAME LE BLANC.

ANGÉLIQUE.

L'Espérance ! Mes gens !

L'ESPÉRANCE.

Plaît-il, mon capitaine ?

ANGÉLIQUE

Bon cela. Souviens-toi...

L'ESPÉRANCE.

Je sais bien.

ANGÉLIQUE.

Chevalier,
Dites-moi, sentons-nous un peu notre officier ?
(A Lucinde.)
Que dites-vous de nous ? Ce port, cette manière,
A votre avis, ma chère, est-elle cavalière ?
Avons-nous le bon air ? Croyez-vous que le roi
Ait bien des officiers qui soient faits comme moi ?

LUCINDE.

Qu'elle est bien !

L'ESPÉRANCE.

Elle a l'air, dedans cet équipage,
De ces petits fripons qu'on fait sortir de page [1],
Pour envoyer à Malte apprendre leur métier [2].

ANGÉLIQUE.

Monsieur le Blanc de moi n'aura pas grand quartier.
Apparemment, voilà votre belle parente ?
Je suis son serviteur, et même sa servante :
Pour peu que vous vouliez seconder nos desseins,
Votre époux va tomber en d'assez bonnes mains ;
Et ce tour doit vous faire admirer notre zèle,
Puisque c'est un moyen de le rendre fidèle.

[1] Expression elliptique consacrée, pour dire, *sortir du corps des pages.*
[2] Il n'y avait point alors d'école militaire ; et on envoyait à Malte les jeunes cadets qui devaient être officiers, pour apprendre le service militaire, et surtout celui de l'artillerie.

MADAME LE BLANC.

J'ai promis à Damon de suivre vos avis.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MADAME LE BLANC, CATOS, DAMON, L'ESPÉRANCE, LABRIE.

LUCINDE.

Qu'est-ce ?

LABRIE.

Monsieur le Blanc est proche du logis.
On m'avait commandé de voir par la fenêtre,
Et, sitôt qu'il viendrait, d'en avertir mon maître.

ANGÉLIQUE.

Fort bien. Catos, c'est toi qui dois le recevoir.

CATOS.

Je sais bien ma leçon, je ferai mon devoir.

MADAME LE BLANC.

Mais si par mon mari vous êtes reconnue ?...

ANGÉLIQUE.

Comment me reconnaître ? il ne m'a jamais vue,
Ni mon cousin non plus. Que craindrait-on de lui ?
Tout est bien concerté ; je prétends aujourd'hui
Vous donner un plaisir qui n'ait rien qui l'égale.
Mais je les vois venir, entrons dans cette salle.

(Ils s'en vont tous, excepté Catos.)

SCÈNE V.

M. LE BLANC, CATOS.

M. LE BLANC.

Oui, madame Catos, vous m'en voyez charmé ;
Et je viens, de plaisir et de joie affamé,
Voir si, par un bonheur qui passe mon mérite,
Je puis faire céans une heureuse visite.

CATOS.

Vous savez que Lucinde a souhaité vous voir,
Et qu'elle vous le dit elle-même hier au soir.

M. LE BLANC.

Oui, ma chère ; dis-moi, penses-tu qu'elle m'aime ?

CATOS.

Ah ! monsieur !...

M. LE BLANC

Quoi ! Poursuis.

CATOS.

Cent fois plus qu'elle-même.

M. LE BLANC.

Mon air lui plaît ?

CATOS.

Hélas ! il lui semble si doux...

M. LE BLANC.

Elle m'aime ?...

CATOS.

Elle meurt, monsieur, d'amour pour vous.

M. LE BLANC.

La friponne ! Instruis-moi de toute sa tendresse.

CATOS.

Elle parle de vous, et soupire sans cesse :
Elle passe les nuits à vous faire pitié ;
Moi-même de ses maux je souffre la moitié :
Elle se plaint si fort, que, la nuit tout entière,
Je l'entends, et ne puis en clore la paupière.

M. LE BLANC.

Va, va, si le succès peut seconder mes veux,
Je vous ferai bientôt mieux dormir toutes deux :
Je veux que par mes soins vous soyez soulagées,
Et que..

CATOS.

Nous vous serons, monsieur, bien obligées.

M. LE BLANC.

Avec un peu de temps je veux pourvoir à tout :
Mais puisqu'à me souffrir Lucinde se résout,
Ne la verrai-je pas ?

CATOS.

Dans la chambre prochaine
Je crois qu'elle entretient monsieur le Capitaine.

M. LE BLANC.

Un capitaine ! D'où ?

CATOS.

Du régiment du roi ;
Son frère : il est ici pour quelque temps, je croi ;
Il vint, pour nos péchés, hier au soir.

M. LE BLANC.

Quel homme est-ce?

CATOS.

Un petit enragé, qui ferraille sans cesse :
Jamais homme ne fut de si mauvaise humeur,
Car il est étourdi, mutin, fier, querelleur,
Brave comme un César, mais brutal, et capable...

M. LE BLANC.

Ces pestes d'officiers sont querelleurs en diable.

CATOS.

Quand sa fougue le prend, monsieur, pour moins d'un rien,
Comme on tue un poulet, il tûrait un chrétien :
Mais aussi quelque jour il joûra de son reste;
Il en a tué dix depuis six mois.

M. LE BLANC.

La peste!
Avec de tels bretteurs il faut filer bien doux.
S'il me voyait céans?...

CATOS.

Ce serait fait de vous,
Monsieur; il vous tûrait; et toute notre adresse...

M. LE BLANC.

Je m'en vais faire un tour; et verrai ta maîtresse
Quand il n'y sera plus.

CATOS.

Quoi! sortir sans la voir!
Ah! ce serait, monsieur, la mettre au désespoir.
Pourquoi vous éloigner?

M. LE BLANC.

Ne t'en mets point en peine.

CATOS.

Mais si Lucinde sait...

M. LE BLANC.

Mais si le capitaine
Vient à voir ma figure, et se tient insulté,
Je me garantis mort à perpétuité.

CATOS.

Si ce n'est que cela, vous la pouvez attendre;
Je me garderai bien de vous laisser surprendre :
Au pis aller, monsieur, il faudra vous cacher.
Allez, rassurez-vous, je m'en vais la chercher;
Si son frère paraît, cachez-vous, je vous prie.

M. LE BLANC

Eh bien ! va.

(Elle s'en va.)

SCÈNE VI.

M. LE BLANC.

Tout ceci passe la raillerie ;
Je crains dans mon calcul de m'être mécompté.
Ah ! que mal à propos le diable m'a tenté !
Si je m'y connais bien, ce maudit Capitaine
Ne ferait pas façon d'ensanglanter la scène.
Ouf ! je tremble de peur, dès que j'entends du bruit ;
Le cœur me bat, je crois que c'est lui qui me suit.
Que c'est bien employé ! n'ai-je pas une femme,
Honnête s'il en est, qui m'adore dans l'âme ;
Belle, et dont la vertu ne se peut contester ?
Quelle démangeaison me prend de coqueter,
Et de venir chercher, par une sotte envie,
Un moment d'entretien aux dépens de ma vie !
Ah ! dessus ce sujet que j'ai mal raisonné !
Mais si l'on m'y retient, je veux être berné ;
Car j'en aurai la fièvre au moins une semaine.
Ah ! morbleu ! je suis mort, voici le Capitaine.

(Il cherche à se cacher et tombe.)

SCÈNE VII.

M. LE BLANC, LUCINDE, CATOS.

LUCINDE.

O Dieu ! monsieur le Blanc, vous êtes-vous blessé ?

M. LE BLANC, se levant.

Je dansais la bourrée, et le pied m'a glissé.
Ce n'est rien... Mais que fait monsieur le Capitaine ?

LUCINDE.

(A Catos.)

Je pense qu'il écrit. Prends garde qu'il ne vienne.

SCÈNE VIII.

M. LE BLANC, LUCINDE.

LUCINDE.

Vous voyez jusqu'où va ma tendresse pour vous,
Et combien le plaisir de vous revoir m'est doux.
Votre mérite est tel, que quelques réprimandes...

M. LE BLANC.

Mon mérite est petit : mais vos bontés sont grandes.

LUCINDE.

Verrai-je tant d'amour secondé par vos soins ?
Vous ne répondez rien !

M. LE BLANC.

Je n'en pense pas moins ;
Mais je crains qu'on ne trouble un bonheur dont je doute,
Et la peur quelquefois met la joie en déroute.

LUCINDE.

Douter de mon amour ! lorsque le vôtre obtient..

SCÈNE IX.

LUCINDE, M. LE BLANC, CATOS.

CATOS.

Ah, monsieur ! cachez-vous, le Capitaine vient.

M. LE BLANC.

Le fâcheux contre-temps !

CATOS.

Sous peine de la vie,
Gardez de vous montrer.

M. LE BLANC.

Je n'en ai point d'envie.

LUCINDE.

Je vous quitte à regret.

M. LE BLANC.

Trève de compliment.
Où faut-il me cacher ?

CATOS.

Dans cet appartement.

M. LE BLANC, à part, en se cachant.

Je me fie à Catos, qui me trahit peut-être.

Écoutons-les sans bruit, je pourrai le connaître.

(Lucinde s'en va.)

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, M. LE BLANC caché, CATOS.

ANGÉLIQUE.

Catos, je te cherchais, et, depuis mon retour,
A peine ai-je eu le temps de te dire bonjour.
Il ne me souvient point de t'avoir embrassée.
(Bas.)
Il n'est pas sorti?

(Elle l'embrasse.)

CATOS.

Non.

ANGÉLIQUE.

J'ai l'âme embarrassée,
Et je me sens réduit à te dire en deux mots...
A propos.

CATOS.

D'ou vient donc, monsieur, cet *à propos?*

ANGÉLIQUE.

Avant que de porter plus loin la confidence,
Je veux savoir de toi si, pendant mon absence,
Ma sœur sortait souvent, ou bien si quelque amant
Ne la visitait point un peu trop fréquemment.

M. LE BLANC, caché dans un coin du théâtre.

Je tremble.

CATOS.

Non, monsieur.

ANGÉLIQUE.

Une fille, à cet âge,
Est ordinairement plus coquette que sage.

CATOS.

Elle était toujours seule, et jamais ne sortait;
A moins que...

ANGÉLIQUE.

Par la mort! si quelqu'un s'y frottait,
Je lui ferais passer un fort méchant quart-d'heure.

CATOS.

On n'a garde, monsieur.

ANGÉLIQUE.

On fait bien, ou je meure.

CATOS.

Elle est trop vertueuse, et l'on le sait trop bien.

ANGÉLIQUE.

Changeons donc de discours. Dis-moi, par ton moyen,
Ne saurais-je revoir cette jeune bourgeoise...

CATOS.

Je vous entends, monsieur : pourquoi non?

M. LE BLANC, à part.

La matoise
Est de plus d'un métier!

ANGÉLIQUE.

Catos, depuis deux ans
J'ai songé mille fois à tous les doux moments
Que j'ai passés près d'elle ; et de toutes les belles...

CATOS.

Elle m'a demandé vingt fois de vos nouvelles.

ANGÉLIQUE.

M'aimerait-elle encore?

CATOS.

En doutez-vous?

ANGÉLIQUE.

Hélas!
La verrai-je?

CATOS.

Pourquoi ne la verriez-vous pas?
Cette belle, ma foi, serait bien dégoûtée
Si vous ne lui plaisiez, car pour moi...

M. LE BLANC, à part.

L'effrontée!

ANGÉLIQUE.

Mais puis-je en espérer?...

CATOS.

Je vous réponds, monsieur,
Qu'elle vous recevra du meilleur de son cœur.

ANGÉLIQUE.

Catos, va, s'il se peut, savoir de cette belle,
Si je la pourrai voir ou céans ou chez elle.

CATOS.

Pour chez elle, monsieur, néant.

ANGÉLIQUE.

Et pourquoi non?

CATOS.

C'est que je ne sais point son logis, ni son nom :
Comme elle est mariée, elle craint le scandale.

ANGÉLIQUE.

Comment faisais-tu donc, lorsque, par intervalle,
Tu l'amenais céans?

CATOS.

La veuve d'un bourgeois
Chez qui j'allais apprendre à coiffer autrefois,
Quand je lui veux parler, va chercher cette belle,
Tandis que je l'attends; et pour raison, dit-elle,
Tait son nom. Vous savez que, par honnêteté,
Il faut garder en tout de la fidélité.
Ce que je sais le mieux de cette belle brune,
C'est qu'elle a pour époux un chercheur de fortune,
Un pied-plat qui la suit; et qu'on dit, pour la voir,
Qu'on va pour la coiffer.

ANGÉLIQUE.

Que j'en conçois d'espoir!
Ne perds donc point de temps; et, si ton soin m'oblige,
Sois sûre...

CATOS.

Vous aurez contentement, vous dis-je :
Cela ne se pourra, si je n'en viens à bout.
J'y cours, et je vous viens rendre raison de tout.

(Elle s'en va.)

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE, M. LE BLANC caché.

M. LE BLANC, à part.

L'obligeante Catos lui va chercher la belle!
Morbleu! fût-il déjà dans sa chambre avec elle!...

ANGÉLIQUE.

L'Espérance!

SCÈNE XII.

ANGÉLIQUE, M. LE BLANC caché, L'ESPÉRANCE.

L'ESPÉRANCE.

Monsieur?

M. LE BLANC, à part.

Il ne sort point d'ici.

ANGÉLIQUE.

Viens çà...

M. LE BLANC, à part.

Le grand fripon que paraît celui-ci!

ANGÉLIQUE.

As-tu vu mon cousin? A-t-il fait ma recrue?

L'ESPÉRANCE.

Oui, je vous en réponds.

ANGÉLIQUE.

Mais enfin l'as-tu vue?
M'a-t-il fait vingt soldats comme il m'avait promis?

L'ESPÉRANCE.

Il n'en a que dix-neuf, mais ils sont bien choisis.
Il ne faut point, monsieur, après eux qu'on en cherche:
Ils sont, mordié! tretous aussi grands qu'une perche
Je les ai fait toiser moi-même dans sa cour:
Ils ont six pieds de haut, et trois grands pieds de tour,
Et des barbes, morbleu! qui les rendent plus graves...

ANGÉLIQUE.

Sont-ils braves à voir?

L'ESPÉRANCE, riant.

Morgué! s'ils n'étaient braves,
Les voudrais-je emmener?

ANGÉLIQUE.

C'est parler de bon sens;
Mais à la garnison il faut mener ces gens:
Comme tu ne m'es plus à Paris nécessaire,
Tu partiras..

L'ESPÉRANCE.

Demain, et j'en fais mon affaire;
Préparez de l'argent.

ANGÉLIQUE.

C'est fort bien raisonné.

L'ESPÉRANCE.

Votre œil est aujourd'hui bien émerillonné,
Vous avez votre compte?

ANGÉLIQUE.

Oui, j'ai l'âme contente;
Catos me fait revoir, pour flatter mon attente,
Cette jeune beauté que tu vis une fois...

L'ESPÉRANCE.

Je sais bien, je sais bien; la femme d'un bourgeois,
Qui venait quelquefois vous tenir compagnie?

ANGÉLIQUE.

Elle-même, et je dois...

L'ESPÉRANCE.

Peste qu'elle est jolie!
Dieu sait si le mari... Plaît-il, monsieur?

ANGÉLIQUE.

Tais-toi,
Quelqu'un vient, laisse-nous, c'est elle que je voi.

(L'Espérance s'en va.)

SCÈNE XIII.

ANGÉLIQUE, MADAME LE BLANC, M. LE BLANC caché, CATOS.

CATOS.

A vingt pas du logis j'ai rencontré madame.

ANGÉLIQUE, la saluant.

Que mon bonheur est grand!

M. LE BLANC, à part.

La peste! c'est ma femme!

ANGÉLIQUE.

Depuis que j'eus l'honneur de vous voir en ce lieu,
Rien ne m'a tant touché que ce funeste adieu;
L'absence a fait sentir à mon âme amoureuse
Tout ce qu'elle a de rude.

MADAME LE BLANC.

Est il bien vrai?

M. LE BLANC, à part.

La gueuse!

ANGÉLIQUE.

Mais puisque mon bonheur me fait vous retrouver,
C'est en vous embrassant que je le veux prouver :

Je veux, puisque pour moi votre ardeur s'intéresse,
Que mon empressement seconde ma tendresse.

CATOS.

Là donc! comme elle fait la prude auprès de lui!
Quand vous ne vous seriez jamais vus qu'aujourd'hui...

M. LE BLANC, à part.

La coquine!

ANGÉLIQUE.

Je crois en deviner la cause :
L'amour pour votre époux à mon bonheur s'oppose?

MADAME LE BLANC.

Hélas! quelque charmant que puisse être un époux,
Que ne souffre-t-on point d'un homme comme vous?
Ah! si jamais le sort secondait mon envie...

ANGÉLIQUE.

Eh bien?

MADAME LE BLANC.

Je vous verrais tous les jours de ma vie.

M. LE BLANC, à part.

Fort bien!

ANGÉLIQUE.

Pour un amant qui meurt pour vous d'amour,
C'est et trop de bontés et de joie en un jour.
J'ai pour vous une ardeur qui n'a rien qui l'égale;
Mais, comme tout le monde abonde en cette salle,
Ce lieu n'est pas fort propre à vous bien recevoir,
Et pour vous y souffrir je sais trop mon devoir.

MADAME LE BLANC

Entrons, puisque le sort permet que je vous voie.

ANGÉLIQUE, rentrant avec madame le Blanc.

Catos!

CATOS, rentrant aussi.

Monsieur?

SCÈNE XIV.

M. LE BLANC.

Voilà la marchande de joie.
L'affront que l'on me fait ne m'est que trop connu,
Et l'aveu qu'on en fait n'est que trop ingénu.
Voilà de ces serpents, de ces pestes publiques,

Qui trafiquent d'honneur par de sourdes pratiques,
Et dont l'art, secondant les soins d'un favori,
Feint de coiffer la femme, et coiffe le mari.
Et vous, notre moitié, qui devenez commune,
Vous avez donc des gens qui vous cherchent fortune?
Pour le premier venu vous vous laissez tenter,
Et souffrez sans façon qu'on vous vienne emprunter?
Ah! parbleu! vous irez entre quatre murailles
De vos folles amours faire les funérailles,
Et vous irez apprendre en une autre maison
A mettre de niveau l'amour et la raison.
Peut-être qu'au moment que je tiens ce langage,
Monsieur le Capitaine et ma femme... Ah! j'enrage.
Ne nous contraignons plus, faisons du bruit; je veux
Et les chercher... et leur... chanter pouille à tous deux.
Mais, s'il m'allait tuer? Non, perdons cette envie;
Il est plus d'une femme, et l'on n'a qu'une vie :
Il est mutin en diable, et Catos me l'a dit.
Taisons-nous, attendons qu'elle... J'entends du bruit.

SCÈNE XV.

M. LE BLANC, CATOS.

CATOS, à part.

Il faut faire sortir notre amoureux.

M. LE BLANC.

C'est elle.
Sortons; assez longtemps c'est être en sentinelle.

CATOS.

Il s'est fallu, monsieur, contraindre jusqu'au bout :
Mais vous vous êtes bien ennuyé?

M. LE BLANC.

Point du tout.
Le moyen, quand on voit des intrigues si drôles?

CATOS.

Avec des jeunes gens on fait d'étranges rôles.

M. LE BLANC.

Oui, sans doute, et cela ne se peut autrement.

CATOS.

N'en faites point, monsieur, de mauvais jugement :
J'ai, sur le point d'honneur, trop de délicatesse;

Mais vous savez que, quand on sert de la jeunesse,
Et qu'on y fait son compte, il vaut mieux consentir...

M. LE BLANC.

Bon! ne sais-je pas bien qu'il faut se divertir?
Monsieur le Capitaine aime fort cette belle?

CATOS.

Cela n'est pas croyable.

M. LE BLANC.

Et cette demoiselle[1]
L'aime fort?

CATOS.

Oui, monsieur.

M. LE BLANC.

Présentement... je crois...

CATOS.

Ils se sont embrassés déjà plus de cent fois.

M. LE BLANC.

Ta maîtresse saura, si tu lui veux apprendre,
Que je suis son valet.

CATOS.

Mais, monsieur, où vous prendre,
Si l'on vous veut parler? Où logez-vous?

M. LE BLANC.

Trop loin.

CATOS.

Je vous irais chercher.

M. LE BLANC.

Il n'en est pas besoin.

CATOS.

Dites votre logis: ma maîtresse est capable,
L'ignorant..

M. LE BLANC, à part.

On le sait trop bien, de par le diable!
(Haut.)
Que l'on me laisse aller, je la verrai dans peu.

CATOS.

Puisque vous le voulez, adieu, monsieur.

M. LE BLANC.

Adieu.
(Il sort.)

[1] Les femmes de bourgeois n'avaient pas le titre de *Dames*.

SCENE XVI.

CATOS.

Il meurt de jalousie et de colère ensemble.
J'ai bien joué mon rôle : et voilà, ce me semble,
Pour un commencement assez bien débuté.
Allons songer au reste, et rire en liberté.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGÉLIQUE, LUCINDE.

LUCINDE.

Catos!

ANGÉLIQUE.

Que lui veux-tu?

LUCINDE.

Qu'est-elle devenue?

ANGÉLIQUE.

Tu l'appelles en vain.

LUCINDE.

L'aurait-on retenue?

ANGÉLIQUE.

Je ne crois pas.

LUCINDE.

Comment! nous suivrait-elle?

ANGÉLIQUE.

Non.

LUCINDE.

Elle était avec nous chez la sœur de Damon.

ANGÉLIQUE.

Il est vrai, mais je viens de l'envoyer en ville,
Et le soin que tu prends, cousine, est inutile.

LUCINDE.

Et quoi faire?

ANGÉLIQUE.

Chercher monsieur le Blanc.

LUCINDE.

Pourquoi?

ANGÉLIQUE.

Pour lui rendre un poulet de ta part.

LUCINDE.

Mais, dis-moi,
Que contient-il?

ANGÉLIQUE.

Il est fort galant et fort tendre

LUCINDE.

Ton enjouement, cousine, a de quoi me surprendre.

ANGÉLIQUE.

Écoute, laisse-moi ménager ton amour;
Je veux me divertir tout le reste du jour;
J'en sais bien le moyen. Toi, sans me contredire,
Ne t'informe de rien, et ne songe qu'à rire.

LUCINDE.

On peut sur ton début croire qu'avec le temps ..

ANGÉLIQUE.

Notre monsieur le Blanc a bien donné dedans;
Il croit de bonne foi sa femme...

LUCINDE.

Je t'avoue
Que ton air goguenard mérite qu'on te loue :
Il serait malaisé de mieux faire l'amant,
Et tu devrais être homme, avec tant d'enjouement.

ANGÉLIQUE.

Si le ciel m'avait fait homme, comme il le pense,
Ma foi! j'aurais été coquet à toute outrance;
J'aurais su, pour vanter ma peine et mon ardeur,
Mentir en courtisan, et jurer en joueur;
J'aurais, pour me pouvoir rendre maître d'une âme,
Appelé les cadeaux au secours de ma flamme;
J'aurais vu fréquemment les belles sans témoins;
J'aurais été flatteur, j'aurais rendu des soins,
Et pressé de si près les blondes et les brunes,
Que j'aurais eu ma part des meilleures fortunes.

LUCINDE.

Tu pourrais te tromper.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais, mais enfin,

Un cœur, pour m'échapper, m'aurait semblé bien fin.

LUCINDE.

Mais puisque tu prétends porter plus loin la chose
Avec monsieur le Blanc, et que l'on s'y dispose;
Il fallait retenir sa femme.

ANGÉLIQUE.

Point du tout;
Pour juger du dessein, attends jusques au bout.

LUCINDE.

Outre qu'elle pouvait nous être nécessaire,
Son mari pourrait bien chez lui, dans sa colère
Prenant ce qu'il a vu pour une vérité,
En venir avec elle à quelque extrémité.

ANGÉLIQUE.

Damon prendra ce soin; il la mène, et se flatte,
En la justifiant, d'empêcher qu'il n'éclate :
Il n'est pas violent [1], il connaît son humeur,
Outre que leur défaite est prête.

LUCINDE.

J'aurais peur...

ANGÉLIQUE.

Tais-toi, je l'aperçois, évitons-le; et, pour cause,
Allons dans le logis préparer chaque chose.

SCÈNE II.

M. LE BLANC.

Ma femme ne vient point! elle se trouve bien,
Et son honneur, je crois, fait bon marché du mien :
Mon affront est certain, je sais trop qu'on m'offense,
Mais je ne sais comment j'en dois tirer vengeance.
Si je fais de l'éclat, tout Paris le saura,
Et d'un doigt, pour le moins, chacun me montrera.
Si je feins d'ignorer son amour et ma honte,
Demain, sur nouveaux frais, j'en aurai pour mon compte.
Si je la fais raser [2] de mon autorité,
Elle se pourvoira contre ma cruauté :
Les juges là-dessus sont sans miséricorde.
Si je la fais mourir, il y va de la corde.

[1] De ces deux ils, le premier désigne M. le Blanc; le second M. Damon.
[2] Pour mettre quelqu'un au couvent on lui rasait les cheveux.

Comment diable punir un semblable animal?
Le remède partout est pire que le mal.
Chacun vit des effets dont on souffre les causes ;
Car si, comme on devrait, on mettait ordre aux choses,
Pour le bien du public n'établirait-on pas
Des cocus consultants, comme des avocats?
Leur conseil au besoin... Mais j'aperçois la belle,
Et monsieur l'officier n'a plus que faire d'elle :
Mon neveu l'accompagne. Il faut dissimuler.

SCÈNE III.

M. LE BLANC, MADAME LE BLANC, DAMON.

M. LE BLANC, à Damon, qui fait la révérence.
(A sa femme.)
Serviteur. Venez-vous de vous faire enrôler?

MADAME LE BLANC.
Comment donc?

M. LE BLANC.
Venez-vous de voir faire revue?
Les belles du Marais font-elles leur recrue?
Avez-vous mis en vain ces mouches et ce point?
Et la coiffeuse enfin... ?

MADAME LE BLANC.
Je ne vous entends point.

M. LE BLANC.
Taisez-vous, effrontée.

DAMON.
Eh ! mon oncle, de grâce...

M. LE BLANC.
Mon Dieu, mon cher neveu, ce mystère vous passe.
Vous parlez sans savoir. Taisez-vous, vous ferez,
Quand vous serez cocu, comme vous l'entendrez.

MADAME LE BLANC.
A de pareils discours je ne puis rien comprendre.

DAMON.
Mais, si votre dessein est de vous faire entendre,
Expliquez...

M. LE BLANC.
Je commence enfin à m'échauffer.
Une femme chez qui l'on apprend à coiffer

Ne vous ménage pas les lieux où l'on vous mène ?
Vous ne sortez jamais, et certain capitaine
Vous embrassant d'abord, bras dessus bras dessous,
N'a pas tantôt chez lui... ? Plaît-il ? M'entendez-vous ?

MADAME LE BLANC.

Pour flatter son amour j'aurais trahi le vôtre ?

DAMON.

Qui peut vous avoir fait de tels discours ?

M. LE BLANC.

A l'autre !
Vous plaît-il de vous taire ? Enfin, jusques au bout
Vous pensez-vous tirer d'affaire en niant tout ?
Vous croyez que quelqu'un, pour se faire de fête,
M'a fait récit du bois dont on charge ma tête ;
Et que j'en fais grand bruit quand je le crois le moins ?
Mais voilà la partie, et voilà les témoins.
(Montrant son front et ses yeux.)
J'ai vu de ces deux yeux leur abord et ma honte :
C'est par moi que je sais que j'en ai pour mon compte.
Elle faisait la belle, il s'en disait charmé ;
Et la friponne enfin l'a si bien empaumé,
Que ce beau capitaine a, sans cérémonie,
Commandé, moi présent, chez lui, ma compagnie.
D'un endroit où j'avais pris soin de me placer,
Je les ai vus tous deux se parler, s'embrasser,
Et, cherchant à se voir une secrète voie,
Faire de cent baisers un prologue à leur joie.

DAMON.

Cela n'est pas possible ! un projet si hardi
Aurait pu s'être fait ?...

M. LE BLANC.

Peste de l'étourdi !
Cette tête à l'évent me prend pour quelque grue.
Eh bien ! qu'en dites-vous ?

MADAME LE BLANC.

Que, si vous m'avez vue,
Sans venir faire ici cet éclaircissement,
Vous pouviez me confondre assez facilement :
Qu'il fallait vous montrer, cette voie était sûre.
Que ne paraissiez-vous ?

M. LE BLANC.

Ah! voilà l'enclouure!

DAMON.

Il est vrai, vous deviez vous montrer, et tout haut
Lui dire...

M. LE BLANC.

Malepeste! il y faisait trop chaud;
Quand on risque sa vie, il n'est femme qui tienne,
Et j'avais ma raison comme elle avait la sienne.

MADAME LE BLANC, à Damon.

Il l'a rêvé sans doute, et ne se souvient plus
Que c'est l'effet d'un songe.

M. LE BLANC.

A d'autres là-dessus!
Je ne sais que trop bien ce qu'il faut que j'en pense.
Rentrez, morbleu! rentrez, et craignez ma vengeance;
Je suis de vos amours un assez bon témoin.

DAMON.

Mon oncle!...

M. LE BLANC.

Mon neveu, vous prenez trop de soin.

(Madame le Blanc s'en va.)

SCÈNE IV.

M. LE BLANC, DAMON.

DAMON.

On doit pour une femme avoir quelque scrupule.

M. LE BLANC.

Il est vrai, je devrais avaler la pilule,
Et dire galamment, sans me rendre importun,
Que le mal n'est plus mal quand il est si commun;
Me rendre sur ce point traitable comme un autre.
C'est votre sentiment, mais ce n'est pas le nôtre;
De ces conseils bénins l'usage est bel est bon:
Cependant...

DAMON.

Cependant sur un simple soupçon
Vous...

M. LE BLANC.

Vous êtes un fat, et votre esprit s'érige...

DAMON.

Mais ..

M. LE BLANC.

Vous êtes un sot avant terme, vous dis-je.
On vous dit qu'on a vu...

DAMON.

Sur la foi de ses yeux,
Croit-on que ce qu'on voit soit ce qu'on sait le mieux ?
Il faut, pour avérer une semblable offense,
D'avec la vérité détacher l'apparence,
Ne pas croire toujours des sentiments si bas.

M. LE BLANC.

Et que croirai-je donc ? ce que je ne vois pas ?
Parbleu ! votre morale est d'un admirable homme !
Lorsque je parle à vous, faut-il vous croire à Rome ?
Ou gager sottement, sur votre beau discours,
Que vous êtes muet, quand vous jasez toujours ?
J'ai tout vu : mon offense est-elle assez prouvée ?

DAMON.

L'étrange opinion ! où l'aurais-je trouvée,
Pour lui donner la main et la conduire ici ?

M. LE BLANC.

En quelque lieu d'honneur où vous étiez aussi ;
Ce n'est pas pour tous deux une chose nouvelle.

DAMON.

Je sors de chez ma sœur, où j'étais avec elle ;
Elle n'a vu que nous depuis qu'elle est dehors.

M. LE BLANC.

Et vous en répondez ?

DAMON.

J'en réponds.

M. LE BLANC.

Corps pour corps ?

DAMON.

Elle a trop de pudeur et trop de retenue
Pour souffrir...

M. LE BLANC.

Comment diable ! aurais-je eu la berlue ?

DAMON.

Outre que j'en réponds, elle sait son devoir :
Vos yeux se sont trompés, vous avez cru la voir ;

Vous avez sans sujet blessé son innocence,
Sans doute; et c'est l'effet de quelque ressemblance.
Non que, si cet affront était bien avéré,
Ce courroux, à mon sens, ne fût trop modéré :
Mais quand on blâme à tort des femmes vertueuses,
De semblables éclats ont des suites fâcheuses.
Des exemples du temps faites-vous des leçons :
Les soupçons mal fondés sont toujours des soupçons.
Ces doutes indiscrets dont l'âme est obsédée
De l'affront qu'on se fait laissent toujours l'idée.
Il n'est dans les esprits jamais bien effacé;
Ce bruit fait son effet, quand on le croit cessé;
Sur la foi d'un mari, le monde s'abandonne
A taxer la pudeur de celle qu'il soupçonne,
Et ne peut présumer, s'il a trop éclaté,
Qu'elle ait de la vertu, puisqu'il en a douté.

M. LE BLANC.

Comme vous dites.

DAMON.

Si depuis peu sa conduite
D'un amour apparent vous fait craindre la suite,
Éclaircissez-vous-en sans vous mettre en courroux;
Tâchez de la convaincre, et pour lors vengez-vous.

M. LE BLANC.

Il a presque raison.

DAMON.

De peur de vous détruire,
Ne faites jusque-là rien qui puisse vous nuire;
D'un repentir sans fruit épargnez-vous l'ennui.

M. LE BLANC.

L'avis n'est point mauvais, et je puis aujourd'hui
La convaincre de tout avec un peu d'adresse,
Et je sais un moyen... Serviteur.

DAMON.

Je vous laisse.

(Il s'en va.)

SCENE V.

M. LE BLANC.

Il raisonne assez bien; je puis m'être trompé,
Et la peur peut enfin m'avoir préoccupé :

La voyant de côté, la moindre ressemblance
A pu de mes soupçons causer la violence :
Je n'ai pu la bien voir; mais je saurai bientôt
Si l'amour conjugal est chez elle en défaut.
Quelque précaution qu'elle mette en pratique,
J'ai trouvé le secret de la voir sans réplique;
J'imagine le tour qu'elle prévoit le moins.
Tâchons de voir Catos, j'ai besoin de ses soins;
L'éclat de mes louis la tentera sans doute,
Et je veux m'éclaircir enfin, quoi qu'il m'en coûte.
Cherchons-la, je prétends, en sortant de ces lieux,
Que... Mais tout à propos elle s'offre à mes yeux.

SCÈNE VI.

M. LE BLANC, CATOS.

CATOS.

Je vous ai tant cherché, que j'en suis hors d'haleine.
Ma foi, depuis une heure et plus, je me promène,
Monsieur; et grâce à votre opiniâtreté,
J'ai bien été grondée, et j'ai bien arpenté.

M. LE BLANC.

Pourquoi ?

CATOS.

Pour n'avoir pu dire votre demeure,
Lucinde s'est d'abord emportée, et sur l'heure
M'a donné ce billet, et m'a bien défendu
De rentrer au logis qu'il n'ait été rendu.
Quoique, pour l'apaiser, je ne susse où vous prendre,
La peur de l'irriter m'a fait tout entreprendre,
Et m'a fait regarder, d'ici jusque chez nous,
Vingt courtauds sous le nez que je prenais pour vous.
Ce billet vous dira si sa peine est cruelle,
Et si l'on doit...

M. LE BLANC.

Voyons du style de la belle.
« Depuis votre départ je suis au désespoir,
« Et d'un ennui si grand votre absence est suivie,
« Que j'aime autant perdre la vie,
« Que l'espérance de vous voir.
« Venez me rassurer, si ma perte vous touche,

« Rétablir mon repos d'un mot de votre bouche ;
« Et vous ressouvenez, pour ne m'alarmer plus,
« Et me faire régler mon amour sur le vôtre,
« Que les moments qu'on passe éloignés l'un de l'autre
« Sont autant de moments perdus.
« LUCINDE. »

Le billet est pressant, et la sœur tient du frère :
Tous deux aiment l'intrigue, et tous deux, sans mystère
Cherchent secrètement à ménager leurs feux,
Et la bonne Catos sert d'agente à tous deux.
Bien loin de s'en fâcher elle n'en fait que rire.

CATOS.

Il serait à présent trop tard pour s'en dédire ;
Ils m'ont prise chez eux, monsieur, pour être à tout.
Mais ne viendrez-vous pas ?

M. LE BLANC.

Il faut voir jusqu'au bout.
(A part.)
Oui, oui, j'irai. Ma femme y reviendra peut-être ;
(Haut.)
Et nous verrons beau jeu. Mais prends garde à ton maître ;
Il m'a tantôt pensé faire mourir de peur.

CATOS.

Ne craignez rien de lui. Jusqu'au revoir, monsieur.

M. LE BLANC.

Viens çà, viens çà ; j'ai bien autre chose à te dire :
Comme tu fais plaisir à quiconque aime à rire,
Et que tu sais enfin, en faveur des galants,
Ce que chaque quartier a d'honneurs chancelants,
Serais-tu bien d'humeur à chercher une voie
De ménager pour nous un quart d'heure de joie ?

CATOS.

Que veut dire cela ?

M. LE BLANC.

C'est-à-dire, en deux mots,
Que la coiffeuse peut beaucoup pour mon repos :
Que pour elle et pour toi je serai sans réserve,
Si vous voulez... Enfin, il n'est qu'un mot qui serve ;
Voici la question : j'aime autant qu'on le peut
Cette belle bourgeoise à qui ton maître en veut :
Oui, sa beauté tantôt m'a charmé, je l'adore,

Et je meurs du désir de la revoir encore.
Si tu veux établir ton bonheur et le sien,
Fais que j'aie avec elle une heure d'entretien;
Tu peux, pour me servir, employer ta compagne :
Ma chère, mets pour moi la coiffeuse en campagne.

CATOS.

Quoi ! vous aimez Lucinde, et voulez en conter ?
Si, comme tout se sait, elle se peut douter
De votre amour nouveau, que pourra-t-elle dire ?

M. LE BLANC.

Rien, ma pauvre Catos. Va, ce n'est que pour rire.
Je ne veux lui parler qu'un moment.

CATOS.

Je ne puis.
Cette femme n'est pas...

M. LE BLANC.

Je donne dix louis,
Et ma bague.

CATOS.

On verra ce que l'on pourra faire.

M. LE BLANC.

Que tu fais de façons pour conclure une affaire !
Songe à bien ménager...

CATOS.

Vous serez satisfait.

M. LE BLANC.

Dis-moi : quand ce projet aura-t-il son effet ?
Le plus tôt vaut le mieux. Quand verrai-je la belle ?
Penses-tu que pour nous elle soit fort cruelle ?

CATOS.

Je ne crois pas, monsieur, et si vous lui parlez...

M. LE BLANC.

Où la verrai-je enfin ?

CATOS.

Chez vous, si vous voulez.

M. LE BLANC.

(A part.) (Haut.)
Elle n'y viendrait pas. Non, non ; chez la coiffeuse ;
Je ferai mieux l'aveu de ma flamme amoureuse.

CATOS.

Je le veux.

M. LE BLANC, à part.

Je prévois sa honte à mon aspect,
Quand je verrai ma femme en quelque lieu suspect.
Je vois plus d'un mari rire tête levée,
A qui même aventure est peut-être arrivée.
(Haut.)
Catos, cela vaut fait.

CATOS.

Je vous réponds de tout.

M. LE BLANC.

J'irai tantôt chez toi.

SCÈNE VII.

M. LE BLANC.

Feignons jusques au bout;
Je vais revoir ma femme, et veux, à l'amiable,
A son honneur douteux faire amende-honorable,
Et feindre, d'un discours, et d'un air composé,
Pour la mieux abuser, d'être désabusé.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ESPÉRANCE.

A la fin, Dieu merci! j'ons tout ce qu'il nous faut,
Et je pourrons partir, si je voulons, bientôt :
J'ons mousquets, baudriers, épées, bandoulières,
Habits, chapeaux, souliers, avec dix-neuf bons frères
Qui ne cherchent qu'à rire; et j'espère demain,
Quand j'aurons bu tretous six coups de chaque main,
Prendre joyeusement le chemin de la Flandre.
Mon capitaine ici m'avait dit de l'attendre
Un jour ou deux; mais zeste! il viendra justement
Comme je danse. Il fait en quelque endroit l'amant,
Il cajole partout et petites et grandes :
Dieu sait ce qui s'ensuit. Par ma foi, ces Flamandes

Sont de bonne amitié. Quand je les visitons,
Leurs maris sont, morgué! plus doux que des moutons :
Il n'est point d'officiers qui ne trouvent fortune;
Et jusqu'à leurs valets, chacun a sa chacune.
Le bon pays que c'est pour une garnison!
Mais ce raisonnement n'est pas fort de saison;
Allons tout préparer, et faisons diligence.

SCÈNE II.

L'ESPÉRANCE, CATOS.

L'ESPÉRANCE.

Ah! Catos, ton valet.

CATOS.

Ah! bonjour, l'Espérance.
On te cherche partout, et tu dois nous aider...

L'ESPÉRANCE.

Que veut-on? Me voilà.

CATOS

Faut-il le demander?
C'est pour monsieur le Blanc. Angélique elle-même
Prépare, à le berner, un nouveau stratagème :
Pour en venir à bout elle a besoin de toi.

L'ESPÉRANCE.

Je suis prêt à bien faire, et tu verras...

CATOS.

Dis-moi,
N'a-t-elle pas joué bien plaisamment son rôle
Avec notre galant?

L'ESPÉRANCE.

Elle est, morgué! trop drôle,
Elle m'a bien fait rire; et le pauvre lourdaud...

CATOS.

Tais-toi, nous parlerons de tout cela tantôt.

L'ESPÉRANCE.

Je le veux; aussi bien il faut que je t'en conte.

CATOS.

C'est pour une autre fois; ils sont tous là-haut : monte
Pour voir ce qu'on te veut.

L'ESPÉRANCE.

Je te l'ai déjà dit

Mon amour est bien las de te faire crédit :
Depuis plus de dix ans tu sais bien que je t'aime,
Pour un baiser ou deux, veux-tu...

CATOS.

Veux-tu toi-même
Me laisser en repos ?

ANGÉLIQUE, dans la maison.

L'Espérance !

L'ESPÉRANCE.

Monsieur ?

CATOS.

Va.

L'ESPÉRANCE, la baisant.

Tu n'en es pas quitte... On y va... Serviteur.

(Il s'en va.)

SCÈNE III.

CATOS.

Peste du gros lourdaud ! voyez qu'il prend de peine !
Tu n'as qu'à revenir. M'en voilà hors d'haleine.
Qu'il me tarde de voir notre galant ici !
Sa femme, m'a-t-on dit, devait s'y rendre aussi.
Cependant l'heure approche, et je ne vois personne ;
Il nous payera bien la peine qu'il nous donne.
Le tour qu'on lui prépare est plaisant, sur ma foi !
Sa femme devrait bien venir... Mais je la voi.

SCÈNE IV.

MADAME LE BLANC, CATOS.

CATOS.

Je craignais bien qu'ici vous ne puissiez vous rendre.

MADAME LE BLANC.

A quoi passe le temps Lucinde ?

CATOS.

A vous attendre.
Et moi, j'attends aussi que monsieur votre époux
Vienne, comme il a dit, tantôt au rendez-vous.
Angélique et Damon joindront leurs soins aux vôtres.

MADAME LE BLANC.

Que son humeur me plaît !

CATOS.

Elle plaît à bien d'autres.

MADAME LE BLANC.

Je brûle de les voir, pour savoir quelle peur
On lui veut faire encor.

CATOS, l'arrêtant.

Si vous étiez d'humeur
A garder un secret...

MADAME LE BLANC.

Parle, je sais me taire.

CATOS.

Je puis vous confier une assez bonne affaire ;
L'occasion vous rit, et je sais un moyen,
Si vous me promettez que vous n'en direz rien,
De ménager pour vous...

MADAME LE BLANC.

Ah ! ce doute m'offense.

CATOS.

Vous saurez donc...

MADAME LE BLANC.

Eh bien !

CATOS.

Qu'un galant d'importance
Est amoureux de vous, et que, pour vous gagner,
Il est dans le dessein de ne rien épargner.
Outre ce que pour vous il aura de tendresse,
Il a des tas d'écus dont il vous fait maîtresse ;
Et son cœur et son bien sont à vous aujourd'hui,
Si vous voulez passer une heure avecque lui.
Je me suis engagée à vous porter parole,
Et crus vous obliger.

MADAME LE BLANC.

Depuis quand es-tu folle ?
Veux-tu qu'en profitant de tes bonnes leçons
Je donne rendez-vous ?...

CATOS.

Mon Dieu ! que de façons !
Pourquoi non ?

MADAME LE BLANC.

Tu prétends que son argent m'oblige,

Malgré ce que je dois...

CATOS.

Oui; ce galant, vous dis-je,
Verra par des faveurs récompenser son choix,
Et ce ne sera pas pour la première fois.

MADAME LE BLANC.

Pour la première fois! Tu peux!...

CATOS.

Il me le semble;
Et vous avez passé de bons moments ensemble.

MADAME LE BLANC.

Je commence à trouver ce discours ennuyeux.
C'est porter un peu loin l'insolence à mes yeux;
Mais tu peux t'assurer que devant que je parte...

CATOS.

Nous ne jurons de rien; mais nous savons la carte.
Cependant le galant, pour vous voir, doit venir;
J'ai donné ma parole et prétends la tenir:
Il m'a fort bien payée et m'a donné sa bague,
Et des louis fort bons. Voyez si j'extravague.

MADAME LE BLANC.

Montre. Je la connais... Je crois...

CATOS.

Cela se peut.

MADAME LE BLANC.

Qu'elle est à mon mari.

CATOS.

C'est lui qui vous en veut.
Depuis qu'il vous a vue en ce lieu si docile,
Il croit que vous allez chercher fortune en ville,
Qu'à faire des galants vous avez du penchant,
Que c'est par mon moyen que vous trouvez marchand,
Et prétend, pour régler son amour sur le vôtre,
Être pour son argent bien venu comme un autre.
Eh bien! le verrez-vous tantôt?

MADAME LE BLANC.

Hélas! je crains
Qu'il n'ait contre mes jours fait d'étranges desseins,
Et que l'on n'ait trop loin poussé la raillerie.

CATOS.

On va, pour l'apaiser, changer de batterie:

Ne vous alarmez point : dans une heure d'ici
Vous en verrez l'effet. Mais quelqu'un vient ici,
Rentrez, c'est votre époux. Dites à ma maîtresse
Qu'elle songe à son rôle.

MADAME LE BLANC.

Il suffit, je te laisse.

(Elle se retire.)

SCÈNE V.

M. LE BLANC, CATOS.

M. LE BLANC.

Comment va notre affaire?

CATOS.

Eh! tout ira fort bien.

M. LE BLANC.

Bon! Et le Capitaine?

CATOS.

Allez, n'en craignez rien.

M. LE BLANC.

Ce n'est pas sans sujet que ma peur est extrême;
Et tu sais que tantôt...

CATOS.

Oh! ce n'est pas de même.
Il est hors du logis, et pour tout aujourd'hui
Il est avec un tas de vauriens comme lui,
Pour faire la débauche, et Dieu nous en délivre.
Il faudra que tantôt il crève ou qu'il s'enivre;
Et je crois, comme enfin il n'en fait pas façon,
Que, quand nous le verrons, il sera beau garçon.

M. LE BLANC.

Mais, comme de Bacchus Vénus aime l'approche,
As-tu pour son retour quelque mignonne en poche?
De l'humeur dont il est, tu dois prendre ce soin.

CATOS.

Ma foi, je ne crois pas qu'il en ait grand besoin :
C'est pour vous que je veux employer mon adresse.

M. LE BLANC.

C'est bien fait. Mais, dis-moi, verrai-je ta maîtresse?
Pourrai-je lui parler, et veux-tu t'employer?...

CATOS.

Oui, monsieur, attendez, je vais vous l'envoyer.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

M. LE BLANC.

Pour finir l'embarras d'un amour qui me gêne,
Je veux tout hasarder pour soulager ma peine :
Aussi bien, tôt ou tard, Lucinde peut savoir
Que c'est pour la tromper que je cherche à la voir ;
Et si le Capitaine en apprend quelque chose,
Je suis un homme mort. Ainsi je me propose
De voir si, sur l'espoir d'être ma femme un jour,
Lucinde me voudrait prêter un peu d'amour ;
Tâcher de l'engager, voir si par ma morale
Sa sagesse pourrait avoir quelque intervalle ;
Essayer si de nous rien ne la peut tenter,
Et, selon le succès, la suivre ou la quitter.
Lucinde est fille, et jeune, innocente, ingénue :
Peu de chose souvent leur donne dans la vue,
Et quand on se prévaut de leur simplicité,
On peut... Mais reprenons un peu de gravité,
La voici.

SCENE VII.

M. LE BLANC, LUCINDE.

M. LE BLANC.

Revenu d'une frayeur mortelle,
Je ramène à vos pieds un protestant fidèle,
Passablement poltron : mais nous autres bourgeois,
Qui faisons volontiers l'amour en tapinois,
Nous n'aimons pas le bruit ; et, pour sauver sa vie...

LUCINDE.

La vôtre assurément vous eût été ravie ;
Mon frère est si brutal, que je bénis le sort
D'avoir par ce moyen empêché votre mort ;
Et je ne puis assez louer votre conduite ;
Mais comme ce malheur peut avoir quelque suite
Qui ferait de l'éclat, empêchons-en le cours :

Faites, sans différer, l'aveu de nos amours;
De grâce, proposez notre hymen à mon frère.

M. LE BLANC.

S'il s'oppose...

LUCINDE.

Et pourquoi nous serait-il contraire?
Vous êtes riche?

M. LE BLANC.

Un peu.

LUCINDE.

Bien fait.

M. LE BLANC.

Sans vanité,
Nous avons le bon air. Pour de la qualité...

LUCINDE.

Ah! je regarde en vous votre seule personne.
Lui proposerez-vous... Dites-donc?

M. LE BLANC.

Oui, mignonne.

LUCINDE.

S'il y veut consentir, si rien ne le retient,
Quand épouserons-nous?

M. LE BLANC.

La semaine qui vient.

LUCINDE.

C'est l'unique bonheur où mon amour aspire.
Quoi! je serais à vous?

M. LE BLANC.

Cela s'en va sans dire.
Si par quelque accident qu'on ne peut pas prévoir,
Cet hymen se devait ou remettre, ou surseoir,
Nous pourrons établir entre nous, sous silence,
Un commerce galant d'hymen de conscience,
Différer pour un temps les bans et le festin,
Payer au dieu d'hymen un tribut clandestin,
En faveur de nos feux nous rendre un peu crédules,
Brûler de bonne foi d'un amour sans scrupules,
Faire moins un présent qu'un troc de notre cœur,
Laisser tranquillement mûrir notre bonheur,
Et, par quelques douceurs où nous puissions prétendre,
Nous consoler souvent du déplaisir d'attendre.

C'est un expédient qui peut nous rendre heureux.

LUCINDE.

Il est vrai, c'en est un ; mais il est dangereux :
Un pareil mariage...

M. LE BLANC.

Ah ! c'est le plus commode,
Le moins embarrassant et le plus à la mode.
Quand d'un hymen en forme on avance l'effet,
Le jour qu'on se marie on ne sait ce qu'on fait.
Dedans l'ardeur que cause un feu qui vient de naître,
On s'engage à l'hymen sans le savoir connaître ;
Et le bonheur enfin s'y trouve rarement,
Quand le caprice agit sans le discernement :
Autant que l'on le peut, on doit, quoi qu'il arrive,
En matière d'hymen, faire une tentative.
Devant tous les humains, je soutiens qu'il est vrai
Que qui tend à l'hymen en doit faire l'essai ;
Que la joie à ce dieu doit servir d'entremise,
Et que faire autrement, c'est faire une sottise.

LUCINDE.

Que vous raisonnez juste !

M. LE BLANC.

Oh ! oh ! cela posé,
Nous pourrons contracter un mariage aisé ;
Sans rien précipiter, nous pourrons, quoi qu'on die,
Ordonner à loisir de la cérémonie,
Du cadeau, des habits. Quant à vos intérêts,
Vous en déciderez ainsi que des apprêts.

LUCINDE.

Rien n'est plus obligeant.

M. LE BLANC.

Si vous êtes contente
D'un époux possédant deux mille écus de rente,
Je suis votre homme, et puis vous en faire présent
Quand je voudrai, demain, ou bien en épousant ;
Et pour vous faire voir à quel point je vous aime,
Vous ferez le contrat, si voulez, vous-même ;
Et vous pourrez de plus y mettre, à votre choix,
Si vous le souhaitez, la clause des six mois [1].

[1] C'était une condition par laquelle la femme se réservait la faculté d'aller

LUCINDE.

A vous le dire vrai, j'entends peu les affaires :
Mais comme je vous crois enfin des plus sincères,
A suivre vos avis mon amour se résout.

M. LE BLANC.

Comment! Vous consentez?...

LUCINDE.

Oui, je consens à tout.
Dès ce même moment vous avez une femme.

M. LE BLANC.

(A part.) (Haut.)
Elle a raison. Que c'est de gloire pour ma flamme!

LUCINDE.

Vous voyez que pour vous je fais un grand effort :
Mais pour m'en dispenser mon amour est trop fort.
Votre discrétion jointe à votre tendresse
Sera, si vous m'aimez, le prix de ma faiblesse.

M. LE BLANC.

Oui, je proteste ici de n'aimer rien que vous,
Et que, pour mériter des sentiments si doux,
Je serai moins sans vous que le corps n'est sans ombre.

(Angélique paraît et l'observe.)

Je veux, pour le prouver, par des baisers sans nombre,
Dévorer à genoux et ces mains et ces bras.

(Il se met à genoux, en lui baisant la main.)

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, M. LE BLANC, LUCINDE.

ANGÉLIQUE, lui prenant le bras.

Alte-là, vieux magot! vous vous baissez trop bas.

M. LE BLANC.

Morbleu! je suis perdu!

ANGÉLIQUE.

Comment! en ma présence
Vous lui baisez la main, faquin! Votre insolence
A mon insu, céans, attente à mon honneur,

demeurer six mois de l'année chez ses parents, si bon lui semblait. Dans quelques endroits de l'Espagne, une stipulation au profit de la femme lui donnait le droit de disposer de quelques jours de la semaine, où elle était entièrement maîtresse de ses actions.

Et vous venez chez moi pour suborner ma sœur !
Et ma honte et ta mort également certaine
Feront voir...

(Elle tire l'épée, et fait semblant de le vouloir frapp

M. LE BLANC, baissant la tête.

Ah ! tout doux, monsieur le Capitaine.

LUCINDE, la retenant.

Mon frère !

M. LE BLANC.

Je croyais avoir la tête bas.

LUCINDE.

Avant de m'écouter, ne vous emportez pas.

ANGÉLIQUE.

Que faut-il écouter, coquette que vous êtes ?
Vous prêtez donc ainsi l'oreille à ses sornettes !
Vous aimez ce vieux singe : il vous baise la main !
Par la mort !... Vous saurez...

(Elle fait feinte de lui donner de l'épée.)

LUCINDE.

Je le nierais en vain.

ANGÉLIQUE.

On me l'avait bien dit, que, contre ma défense,
Vous voyiez un pied-plat céans en mon absence,
Et que de vos amours on murmurait tout bas.

LUCINDE.

Oui, mon frère, il est vrai, je ne m'en défends pas :
De grâce, à cet amour soyez plus favorable ;
Il m'a rendu des soins, il m'a trouvée aimable,
Il m'adore, je l'aime, et vous pouvez savoir
Ce que c'est que l'amour, et quel est son pouvoir.

ANGÉLIQUE.

L'amour dont il s'agit apprend-il qu'une fille,
Et de nobles parents, et d'illustre famille,
Doit faire un tel affront à toute une maison ?

LUCINDE.

L'amour prend-il toujours avis de la raison ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! pour vous en punir je prendrai peu des vôtres :
Ce galant servira d'exemple à tous les autres.

(Elle le menace de l'épée.)

M. LE BLANC.

Hélas !

ANGÉLIQUE.

Vous apprendrez à respecter en moi
Un capitaine en pied du régiment du roi.
Dieu me damne ! Et pour vous, je vous tiendrai bien fine,
Si vous faites jamais l'amour à la sourdine.

LUCINDE.

Non, non : j'attends de vous une plus douce loi ;
J'espère que le sang vous parlera pour moi ;
Que, malgré ce courroux, vos bontés que j'implore
Donneront à mes pleurs un amant que j'adore.
Non : je ne puis penser que vous blâmiez ce choix,
Surtout quand vous saurez que c'est un bon bourgeois,
Qui m'aime d'une ardeur et sincère et constante,
Qui m'offre avec son cœur deux mille écus de rente,
Qui prétend m'épouser et me donner la main,
Si vous y consentez, mon frère, et dès demain.

ANGÉLIQUE.

Monsieur a, dites-vous, deux mille écus de rente,
Et veut vous épouser ?

LUCINDE.

Oui.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes contente
De l'avoir pour époux ?

LUCINDE.

Mon amour affermi...

ANGÉLIQUE.

(Elle l'embrasse.)
En ce cas, je rengaîne, et je suis son ami.
Excusez le transport qu'une douleur mortelle
A causé contre vous.

M. LE BLANC.

C'est une bagatelle.
(A part.)
Nos affaires vont mieux.

ANGÉLIQUE.

Vous aimez donc ma sœur ?

M. LE BLANC.

(A part.) (Haut.)
Feignons. Terriblement.

ANGÉLIQUE.

Et nous faites l'honneur
De la vouloir choisir pour être votre femme?

M. LE BLANC.

(A part.)

Ah! l'honneur m'en demeure. Il est bon, sur mon âme!

ANGÉLIQUE.

Vous avez amassé de grands biens par vos soins?

M. LE BLANC.

Deux fois vingt mille écus parisis, pour le moins;
(A part.)
Et pour les augmenter tous les jours je m'occupe.
Le drôle croit avoir déjà trouvé sa dupe.

ANGÉLIQUE.

Bien loin de m'opposer à des feux si constants,
Je veux contribuer à vous rendre contents :
J'aime à voir tant d'amour, et déjà par avance
Je vous aime en beau-frère.

(Elle lui touche dans la main.)

M. LE BLANC.

Ah! trop d'honneur.

ANGÉLIQUE.

Je pense
Que pour l'hymen mes soins ne vous déplairont pas.

M. LE BLANC.

Tant s'en faut.

ANGÉLIQUE.

Je vais tout disposer de ce pas,
Et, pour vous faire voir combien je veux vous plaire...
L'Espérance!

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, M. LE BLANC, LUCINDE, L'ESPÉRANCE.

L'ESPÉRANCE.

Monsieur?

ANGÉLIQUE.

Va quérir un notaire.
Je vous fais marier dans ce même moment.

M. LE BLANC.

Me marier! Monsieur l'Espérance!

ANGÉLIQUE.

Comment?

M. LE BLANC.

Ne précipitons rien, s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Cette voie,
En nous comblant d'honneur, assure votre joie,
Et quand l'amour est fort, il est hors de saison...

M. LE BLANC.

N'importe, différons, de grâce, et pour raison.

ANGÉLIQUE.

Et pourquoi différer? Va, dépêche, et l'amène.

(l'Espérance sort.)

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, M. LE BLANC.

M. LE BLANC.

(A part.) (Haut.)
Ah! me voilà gâté! N'en prenez pas la peine :
Demeurez. Attendez. Ah! morbleu! que d'ennuis!

ANGÉLIQUE.

Quelle est votre raison?

M. LE BLANC.

Monsieur?...

ANGÉLIQUE.

Eh bien?...

M. LE BLANC.

Je suis
Un homme... qui...

ANGÉLIQUE.

Comment? Quelles mines vous faites!

M. LE BLANC.

Je vous dis que je suis...

ANGÉLIQUE.

Ma sœur dit que vous êtes
Un honnête bourgeois, et m'assure de plus
Que votre revenu monte à deux mille écus.

M. LE BLANC.

Il est vrai...

ANGÉLIQUE.

Je n'en veux pas savoir davantage.

M. LE BLANC.

Mais, monsieur... vous saurez...

ANGÉLIQUE.

Cela suffit.

M. LE BLANC, à part.

J'enrage.

ANGÉLIQUE.

Mais pour être assuré de ma sœur et de vous,
Je prétends qu'à l'instant vous soyez son époux;
C'est vous parler français : si votre amour m'oblige,
Ces détours à la fin...

M. LE BLANC.

Monsieur, je suis, vous dis-je...
J'ai pour certaine affaire... un certain embarras...
Attendons à demain.

ANGÉLIQUE.

Cela ne se peut pas :
Demain je prends la poste, et je retourne en Flandre;
Ma sœur, ainsi que moi, se lasserait d'attendre,
Et je veux aujourd'hui vous la voir épouser.

M. LE BLANC, à part.

Ah! je vois bien qu'en vain je veux temporiser.
(Haut.)
Eh bien! si vous voulez en savoir davantage,
Je suis...

ANGÉLIQUE.

Quoi?

M. LE BLANC.

Marié, monsieur, et j'en enrage.

ANGÉLIQUE.

Vous avez une femme, et subornez ma sœur!
Ah! ventre! vous mourrez.

(Elle tire l'épée.)

M. LE BLANC.

Ah! la vie.

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, M. LE BLANC, L'ESPÉRANCE.

L'ESPÉRANCE, retenant Angélique.

Eh! monsieur,
Quartier!

ANGÉLIQUE.

Moi, l'épargner? Non, non : il faut qu'il meure.

M. LE BLANC.

Miséricorde! hélas!

L'ESPÉRANCE.

Comme ce vieux fou pleure!

ANGÉLIQUE.

Il mourra de ma main.

L'ESPÉRANCE.

Eh! ne le tuez pas :
Morgué! vous savez bien qu'il nous faut vingt soldats;
Je n'en ons que dix-neuf, qu'il fasse le vingtième.
Il portera fort bien un mousquet.

M. LE BLANC.

Moi?

L'ESPÉRANCE, à part, à M. le Blanc.

Vous-même.

M. LE BLANC.

Je suis trop pacifique, et c'est mon grand défaut.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! j'en suis d'accord : qu'on l'enrôle au plus tôt;
Et le conduis demain, avecque la recrue,
A notre garnison.

M. LE BLANC.

Ah! cet ordre me tue.
Me mener à la guerre! Ah! j'aime autant périr;
J'y mourrai tous les jours de la peur de mourir.
Monsieur, de bonne foi, je suis poltron en diable.
Ayez pitié de moi, je suis inconsolable.

ANGÉLIQUE, à l'Espérance.

Tu répondras de lui.

M. LE BLANC.

J'aime autant le trépas
Que d'aller à la guerre.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! tu n'iras pas,
Tu seras satisfait; et je te vais, infâme,
Faire, à travers ton corps, un passage à ton âme.
(Mettant la main à son épée.)

M. LE BLANC.

J'irai, monsieur, j'irai, quoique poltron et vieux;

Et mourir pour mourir, le plus tard vaut le mieux.

LUCINDE.

Vous avez une femme?

ANGÉLIQUE, à Lucinde.

Évitez ma présence,
Coquette, et redoutez l'éclat de ma vengeance.

(Lucinde s'en va.)

SCÈNE XII.

ANGÉLIQUE, M. LE BLANC, L'ESPÉRANCE.

ANGÉLIQUE.

(A M. le Blanc.) (A l'Espérance.)
Tu prends le bon parti. Qu'on le fasse sans bruit
Partir devant le jour, ou même cette nuit.
Fais-le équiper de tout.

L'ESPÉRANCE, bas, à Angélique.

J'aurai soin de l'aubade,

(Haut.)

Reposez-vous sur moi. Suivez-moi, camarade.

M. LE BLANC.

(A part.)

Camarade! Le gueux! ce goujat, sans façon,
Vit avec moi déjà de pair à compagnon.

L'ESPÉRANCE.

Je suis, parbleu! ravi que vous soyez des nôtres.

M. LE BLANC.

Fort bien. Avec le temps nous en verrons bien d'autres.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCINDE, DAMON.

DAMON.

Est-il bien vrai, madame?

LUCINDE.

Oui, je viens de savoir
Que mon frère, au plus tard, arrivera ce soir.

DAMON.

Mon malheur désormais n'a plus rien qui m'étonne;
Et charmé de l'espoir que ce retour me donne,
Je me flatte de voir que mon cœur et mes soins,
Après un tel aveu, ne vous plairont pas moins;
Qu'en faveur d'un amour que vous avez fait naître
Vous voudrez bien permettre au vôtre de paraître,
Et souffrir que j'ajoute, en me donnant à vous,
Au nom de votre amant, celui de votre époux.

LUCINDE.

Si je sais jusqu'où va pour moi votre tendresse,
Vous connaissez pour vous combien je m'intéresse;
Je ne puis jusque-là vous rien dire de plus :
Mais, sans perdre de temps en discours superflus,
Voyons par quel moyen nous pourrons faire en sorte
D'avoir pour cet hymen l'aveu qui nous importe.
Ma cousine est là-haut, et, sans sortir d'ici,
Nous en pourrons savoir...

DAMON.

Madame, la voici.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, DAMON, MADAME LE BLANC.

ANGÉLIQUE.

Vous craignez?

MADAME LE BLANC.

Oui, je crains, quand vous serez connue...

ANGÉLIQUE.

Ne vous alarmez point, je réponds de l'issue.

DAMON.

Votre cousine sent son petit libertin.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! ai-je bon air à faire le mutin?

DAMON.

Oui, sans doute. Que fait monsieur le Blanc? Je pense...

ANGÉLIQUE.

Il est entre les bras du brave l'Espérance :
Il est, quoique grossier, assez dépaysé;
Il en rendra bon compte.

DAMON.

Il sera donc aisé...

ANGÉLIQUE.

Je vous ai tantôt dit ce que vous devez faire.

DAMON.

Il m'en souvient, madame, et j'en fais mon affaire.

ANGÉLIQUE.

Catos secondera vos soins. Quant à l'effet...
L'Espérance paraît, sachons ce qu'il a fait.

SCENE III.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, DAMON, MADAME LE BLANC, L'ESPÉRANCE.

L'ESPÉRANCE, en riant.

Ce que j'ons fait ? Morgué ! j'avons fait des merveilles :
Si quelqu'un l'entend mieux, je donne mes oreilles.
Votre monsieur le Blanc est un drôle de corps !
Il voudrait, pour un bras, pouvoir être dehors ;
Je viens de l'enrôler, et d'orner sa figure,
En me divertissant, d'un bon habit de bure ;
De l'équiper de tout : mais le régal était
De voir, en l'habillant, comme il se tourmentait ;
Pour en venir à bout, il fallait des machines ;
Et c'était le plaisir, car il faisait des mines
Et des contorsions qui vous auraient fait peur :
J'en ai ri tout mon soûl. Je voudrais de bon cœur
Que vous l'eussiez pu voir : la peste me renie !
Cela valait, morgué ! mieux qu'une comédie.
Il tâche à se résoudre, et croit que de ce pas...

ANGÉLIQUE.

Mais où l'as-tu laissé ?

L'ESPÉRANCE.

Je l'ai laissé là-bas
Avec ces aigrefins que je mène à l'armée,
Qui lui soufflent au nez du tabac en fumée ;
Plus ils fesont les fous, plus il est sérieux.

ANGÉLIQUE.

Il est bien étonné de se voir avec eux ?

L'ESPÉRANCE.

Oui, ma foi ; car ce sont d'assez bonnes figures.

ANGÉLIQUE.

Ah ! que pour mon dessein j'ai mal pris mes mesures !
Avecque son épée il blessera quelqu'un.

L'ESPÉRANCE.

Bon ! son épée et rien, madame, c'est tout un.
Vous verrez là-dessus son attente trompée ;
J'ai tantôt fait river le bout de son épée.

ANGÉLIQUE.

Le brave l'Espérance entend à demi-mot.

L'ESPÉRANCE.

Je ne nous mouchons pas de la patte d'un sot,
Madame : et Dieu merci ! j'y mettons bien la nôtre.

ANGÉLIQUE.

Il faut que ce discours fasse place à quelque autre.
Commençons.

L'ESPÉRANCE.

Je l'entends, il a fait bande à part.
Si vous voulez bien rire, écoutez-le à l'écart.

(Ils se retirent tous dans un des coins du théâtre.)

SCÈNE IV.

M. LE BLANC, avec son habit de soldat.

Quel équipage ! hélas ! ma peine est sans seconde,
Il faut aller en Flandre, ou bien en l'autre monde ;
Me voir en garnison, pour me sauver de pis,
Et quitter pour jamais la vie ou mon pays.
C'en est fait, me voilà, malgré ma résistance,
Soldat de la façon de monsieur l'Espérance :
Ce fripon m'a donné deux écus malgré moi,
M'a fait boire sans soif à la santé du roi,
A paré vingt pieds-plats de semblables jaquettes,
A mis, en marmottant, mon nom sur ses tablettes,
A troqué de son chef, sans consulter mon choix,
En habit de goujat mon habit de bourgeois ;
S'est moqué du malheur où mon amour m'expose,
Et s'est fait mon parrain, pour m'appeler la Rose.
Si, pour me consoler et pour servir le roi,
Tous les cocus venaient en Flandre avecque moi,
Je pourrais me vanter, malgré la raillerie,
D'aller en garnison en bonne compagnie.

Si je trouvais moyen de sortir de céans...
Mais j'aperçois Catos, prenons mieux notre temps.

SCÈNE V.

M. LE BLANC, CATOS.

M. LE BLANC.

Elle pleure, je crois. Qu'as-tu, ma chère? Écoute.

CATOS, faisant la pleureuse.

Vous avez mis céans, monsieur, tout en déroute,
Et notre maître...

M. LE BLANC.

Eh bien?

CATOS.

Il est pis qu'enragé :
Là-haut, en vous quittant, il a tout ravagé;
Lucinde aurait sans nous essuyé sa colère;
Il la voulait tuer. Voyez la belle affaire!

M. LE BLANC.

Il n'en a rien fait?

CATOS.

Non; mais, devant qu'il soit nuit,
Il la veut du logis faire emmener sans bruit,
Et veut que... La douleur m'empêche la parole.

M. LE BLANC.

Eh bien! dis : que veut-il?

L'ESPÉRANCE, à part, dans le fond du théâtre.

Elle fait bien son rôle.

CATOS.

Qu'elle aille, pour pleurer ses funestes amours,
Passer dans un couvent le reste de ses jours.

M. LE BLANC.

Quel malheur! je croyais que tu m'allais apprendre
Qu'il l'eût fait enrôler pour l'envoyer en Flandre.

CATOS.

Où voyez-vous qu'un homme à qui l'on s'est lié
Cherche à tromper les gens quand il est marié?

M. LE BLANC.

Mais où diable vois-tu, toi qui me fais la mine,
Qu'on enrôle les gens pour aimer leur voisine?

CATOS.

Sans vous flatter, monsieur, vous le méritez bien.

Vous êtes bien heureux...

M. LE BLANC.

Quittons cet entretien,
Et me dis (aussi bien le souvenir m'en blesse)
S'il n'est aucun moyen de tenir ta promesse
Touchant cette beauté qui venait visiter...

CATOS.

Elle est là-haut, monsieur; elle y vient de monter.

M. LE BLANC.

Elle vient visiter monsieur le Capitaine?

CATOS.

Voyant qu'à l'adoucir notre adresse était vaine,
Ne sachant plus que faire, ou de quoi m'aviser,
Je la viens d'amener, afin de l'apaiser.

M. LE BLANC.

Si tu veux voir mes maux mêlés de quelque joie,
Catos, fais, s'il se peut, qu'un moment je la voie.
Tu m'as fait espérer...

CATOS.

Comment faire, monsieur?

M. LE BLANC.

Que fait le Capitaine?

CATOS.

Il est avec sa sœur.

M. LE BLANC.

Profitons de ce temps, Catos.

CATOS.

Comment s'y prendre?

M. LE BLANC.

Comment? Va de sa part la prier de descendre;
Dis-lui qu'il est ici.

CATOS.

Ne verra-t-elle pas...?

M. LE BLANC.

J'éteindrai la chandelle et lui parlerai bas.
Je n'attends pour partir, dedans cette occurrence,
Que la commodité de monsieur l'Espérance :
Il est nuit; à mes feux cesse de t'opposer,
Va...

CATOS.

Je n'ai pas le cœur de vous rien refuser,

Je risque tout pour vous. Je vais quérir la belle;
Quand vous nous entendrez, éteignez la chandelle.
(Elle s'en va.)

SCÈNE VI.

M. LE BLANC.

Mieux que je n'espérais, mes soins ont réussi,
Et j'aurai le plaisir de partir éclairci.
Il vaut mieux, à mon sens, quelque soin qu'il en coûte,
Être sûr une fois qu'être toujours en doute;
Cet éclaircissement peut-être produira...

SCÈNE VII.

M. LE BLANC, L'ESPÉRANCE.

L'ESPÉRANCE.

Eh! la Rose?

M. LE BLANC.

Plaît-il?

L'ESPÉRANCE.

Que diable fais-tu là?

M. LE BLANC.

Ah! j'enrage; mon corps va changer de demeure.

L'ESPÉRANCE.

Je nous en vons partir.

M. LE BLANC.

Quand partir?

L'ESPÉRANCE.

Tout à l'heure.
As-tu ce qu'il te faut dedans ton havre-sac?
T'es-tu fait acheter des pipes, du tabac?

M. LE BLANC.

Non, et n'ai point mangé depuis que l'on me traite...

L'ESPÉRANCE.

Va, je boirons un coup tantôt à la Villette;
Marche à moi.
(Il fait semblant de marcher.)

M. LE BLANC.

Comment donc! partir si promptement?
Différons, s'il se peut, d'une heure seulement.

L'ESPÉRANCE.

Il est, morgué ! plaisant : veux-tu que, pour te plaire,
Avec mon commandant je me fasse une affaire ?
Marche.

M. LE BLANC.

Mais...

L'ESPÉRANCE, le tirant par le bras.

Marche donc, ou tu seras traité...

M. LE BLANC.

Prenez ces trois louis pour boire à ma santé,
Et ne me forcez point...

L'ESPÉRANCE, ôtant son chapeau et lui faisant la révérence.

Ah ! monsieur de la Rose,
Deux heures, plus ou moins, ne font rien à la chose;
Je partirons tantôt, puisque vous le voulez;
Je m'en vais boire un coup en attendant.

M. LE BLANC.

Allez.

(L'Espérance s'en va.)

SCÈNE VIII.

M. LE BLANC.

Sans argent, mille coups relançaient ma prière.
J'entends venir quelqu'un, éteignons la lumière.

SCÈNE IX.

M. LE BLANC, MADAME LE BLANC, CATOS.

CATOS.

Monsieur, voilà Madame.

M. LE BLANC.

Il suffit, laisse-nous.

SCÈNE X.

M. LE BLANC, MADAME LE BLANC.

M. LE BLANC.

Écoutons.

MADAME LE BLANC.

Vous voyez ce que je fais pour vous;

Je fais tous mes plaisirs du bonheur de vous plaire.

M. LE BLANC.

(A part.) (Haut.)

C'est elle, c'est sa voix, Dieu me damne! Ma chère,
Je brûlais de vous voir, et ce dernier aveu
Va porter à l'excès ce que je sens de feu;
Vos bontés m'ont fait voir qu'il n'a rien qui vous blesse.

MADAME LE BLANC.

Non; vous ne savez point jusqu'où va ma tendresse,
Combien de vous aimer je me fais une loi,
Ni combien votre amour a de charmes pour moi.
Jamais...

M. LE BLANC.

Pour le bonheur que votre amour m'annonce,
Souffrez que ce baiser me serve de réponse.

(A part.)

L'effrontée! elle croit être avec son amant,
Et reçoit ces baisers fort amiablement.

MADAME LE BLANC.

M'aimerez-vous toujours? Hélas! que j'appréhende...

M. LE BLANC.

Si je vous aimerai? La plaisante demande!
On dit que vous avez un singe de mari:
N'auriez-vous point pour lui le cœur trop attendri?
Sur quelque empressement que mon espoir se fonde,
C'est votre époux.

MADAME LE BLANC.

Hors vous, tous les hommes du monde,
Quelque soin que l'on prît à me prouver leurs feux,
Ne peuvent rien avoir de charmant à mes yeux:
Enfin, vous êtes seul le maître de mon âme;
Mon cœur ne sent d'amour que pour vous.

M. LE BLANC, à part.

Ah! l'infâme!

(Haut.)

Vous passerez la nuit céans; et votre époux...

MADAME LE BLANC.

Je le veux bien, pourvu que ce soit avec vous.

M. LE BLANC, à part.

C'est parler sans énigme, et j'en ai pour mon compte.

(Il veut tirer son épée et ne peut.)

Ton sang, âme sans foi, va réparer ma honte;

Je suis suffisamment instruit de tes amours.
Le voilà cet époux.

MADAME LE BLANC, s'enfuyant.

Au secours !

SCÈNE XI.

M. LE BLANC, CATOS.

CATOS.

Au secours !
A l'aide ! Ces transports vous sont-ils ordinaires ?
Êtes-vous fou, monsieur ?

M. LE BLANC.

Chacun sait ses affaires.

CATOS.

Vous, insulter céans une femme d'honneur ?

SCÈNE XII.

M. LE BLANC, DAMON, CATOS.

DAMON.

Qui cause un tel désordre en ce logis ?

CATOS.

Monsieur.

DAMON.

Mon oncle ?

M. LE BLANC.

Vous saurez...

DAMON.

En un tel équipage
Vous, aller à la guerre !

M. LE BLANC.

On m'a fait...

DAMON.

A votre âge !
Un notable bourgeois, un homme de bon sens,
Quitter à notre insu maison, femme, parents !

M. LE BLANC.

C'est un tour...

DAMON.

Auriez-vous quelque méchante affaire ?

Quel désespoir vous chasse avec tant de mystère?

M. LE BLANC.

C'est un affront, vous dis-je...

DAMON.

Ah! non, vous n'irez point.

M. LE BLANC.

Peste du babillard!

DAMON.

Je suis ferme en ce point.

M. LE BLANC.

Je n'ai pu m'en dédire, on m'a pris...

DAMON.

Il n'importe :
Vous ne sauriez avoir de raison assez forte.

M. LE BLANC.

Je prétends me venger...

DAMON.

Vengez-vous autrement.

M. LE BLANC.

Ah! le maudit causeur!

DAMON.

Et songez seulement
Que vous devez...

M. LE BLANC.

Je sais tout ce que je dois faire,
Avant que vous fussiez le fils de votre père,
Pédagogue importun, dont le zèle indiscret
Me fait, malgré mes dents, gardien d'un secret.
On vous dit que céans on me fait violence,
Qu'on m'a fait enrôler malgré ma résistance,
Qu'avec une recrue un certain grand pendard
M'allait mener en Flandre un quart d'heure plus tard.

DAMON.

Qui l'a fait enrôler?

CATOS.

Monsieur le Capitaine.

DAMON.

Je m'en vais lui parler.

CATOS.

N'en prenez pas la peine,
Je le vais avertir.

(Elle s'en va.)

SCÈNE XIII.

M. LE BLANC, DAMON.

DAMON.

L'auriez-vous insulté?

M. LE BLANC.

Jamais. Mais vous saurez que ce jeune éventé...
Le voici, vous allez en savoir davantage.

SCÈNE XIV.

DAMON, M. LE BLANC, ANGÉLIQUE, CATOS.

ANGÉLIQUE.

Je suis fâché, voulant me venger d'un outrage,
Que le sort soit tombé sur un de vos parents;
Mais je vous en viens faire excuse, et vous le rends :
Malgré ce qu'il a fait, je vous en fais le maître,
Et l'aurais épargné s'il se fût fait connaître.

DAMON.

Qu'a-t-il fait? quel outrage? et sur quoi cette peur?

ANGÉLIQUE.

Comment! venir céans pour suborner ma sœur!
Chez moi, morbleu! chez moi, la sœur d'un capitaine!
Par la mort! Mais enfin je consens qu'on l'emmène
Ou chez vous, ou chez lui; prêt à nous allier,
En faveur du parent, je veux tout oublier;
Je l'aime, sans savoir même comme on le nomme.
Sa figure me plaît, je le trouve brave homme :
Au rang de ses amis je me mets aujourd'hui,
Et veux, morbleu! casser un verre avecque lui.
A l'hymen de ma sœur puisqu'il n'est plus contraire,
Qu'on la fasse venir.

M. LE BLANC.

Il n'est pas nécessaire.

ANGÉLIQUE.

Ne consentez-vous pas qu'une telle union?

M. LE BLANC.

Il est vrai, j'y consens, mais à condition...

DAMON.

Faites que promptement...

ANGÉLIQUE.

Dites-nous, quelle est-elle?
Quelque difficulté?...

M. LE BLANC

C'est une bagatelle ;
Mais jamais mon neveu ne sera son époux,
Qu'il ne se soit coupé la gorge avecque vous :
C'est la condition que je mets à la chose.

DAMON.

D'un tel emportement qui peut être la cause ?
Mon oncle, voulez-vous me mettre au désespoir ?

M. LE BLANC.

J'ai mis la belle à prix, et c'est à vous de voir...

DAMON.

A vouloir son trépas quel motif vous engage ?
En avez-vous reçu quelque sensible outrage?

M. LE BLANC.

Oui.

DAMON.

J'ai, pour vous venger, le cœur assez hardi ;
Mais je prétends savoir...

M. LE BLANC.

C' est que cet étourdi,
Qui fait le goguenard, qui rit, et qui se cache,
Me fait...

DAMON.

Eh bien ?

M. LE BLANC.

Cocu, puisqu'il faut qu'on le sache.

DAMON.

Lui ? votre femme a pu...

ANGÉLIQUE.

Je réponds de sa foi,
Tant qu'elle n'aura pas d'autre galant que moi.

M. LE BLANC.

Cependant je le suis, et monsieur la gouverne...

ANGÉLIQUE.

Si c'est de ma façon, je veux que l'on me berne ;
Vous le mériteriez... mais un certain défaut...

M. LE BLANC.

Fort bien. Vous n'avez pas une belle là-haut,

Qui vous vient visiter, qui souffre vos caresses?

ANGÉLIQUE.

Nous autres officiers manquons-nous de maîtresses?
Il est vrai, j'en conviens : mais...

DAMON.

Mais enfin sachons...

ANGÉLIQUE.

Elle n'est point sa femme, et je vous en réponds.

M. LE BLANC.

Non, car elle est la vôtre.

DAMON.

Il faut la voir, et prendre...

ANGÉLIQUE.

Je le veux bien. Catos, qu'on la fasse descendre.

(Catos s'en va.)

SCÈNE XV.

ANGÉLIQUE, M. LE BLANC, DAMON.

M. LE BLANC.

Si de la belle en fait je me trouve l'époux,
Hein?

ANGÉLIQUE.

Vous l'emmènerez tout doucement chez vous.

M. LE BLANC.

Je serais assez sot!...

ANGÉLIQUE.

Calmez cette colère :
Je veux vous faire voir combien j'ai su lui plaire;
Vous montrer jusqu'où vont les transports des amants;
Que vos yeux soient témoins de nos embrassements;
Lui donner devant vous des marques de ma flamme;
En avoir des faveurs. Et si c'est votre femme,
Lorsque quelque autre objet aura su me charmer,
Que las de ses faveurs, ou cessant de l'aimer,
Pour m'en débarrasser je voudrai vous la rendre,
Vous serez trop heureux encor de la reprendre.

M. LE BLANC.

Eh bien! vous l'entendez?

DAMON.

C'est un jeune emporté;

Mais nous lui rabattrons tantôt sa vanité :
Quand nous aurons de tout une entière assurance,
Vous verrez quelle part je prends dans cette offense.

ANGÉLIQUE.

Je l'entends, vous serez à l'instant satisfait.

M. LE BLANC.

Qu'en dites-vous ?

DAMON.

Je crois que c'est elle en effet.

SCÈNE XVI.

ANGÉLIQUE, DAMON, M. LE BLANC, MADAME LE BLANC, CATOS.

ANGÉLIQUE.

Permettez qu'à leurs yeux, quelque soin qui les touche,
Je prenne deux baisers sur cette belle bouche.

M. LE BLANC.

La baiser à mes yeux, ventre !

(Il met le pied sur la garde de son épée pour la tirer, et ne peut.)

DAMON.

Dans sa maison !

M. LE BLANC.

Oui, je veux tout tuer.

DAMON.

Vous n'avez pas raison.

M. LE BLANC.

Qu'importe ? Ame sans foi, peste de ta famille !

MADAME LE BLANC.

Pouvez-vous me blâmer de baiser une fille ?

DAMON.

Une fille !

ANGÉLIQUE.

Oui, ma foi, c'est à mon grand regret ;
Aussi bien est-il temps d'éventer ce secret.

M. LE BLANC.

Quoi ! c'est une fille ?

DAMON.

Oui, la chose est assurée.

M. LE BLANC.

Ah ! si je l'avais su, que je l'eusse bourrée !

Mais, pourquoi, s'il vous plaît, ce beau déguisement?

ANGÉLIQUE.

Pourquoi? pour vous montrer à faire le galant,
Et vous apprendre, ayant une femme bien faite,
A n'aller point ailleurs débiter la sornette,
A vous tenir content du nom de son époux,
Sans chercher à tromper des gens plus fins que vous.

M. LE BLANC.

Elle a parbleu raison, et l'aventure est drôle;
Elle a, pour l'en blâmer, trop bien joué son rôle.
Mais puis-je m'assurer, parent, que cet aveu
Ne soit point un moyen de mieux couvrir leur jeu?

DAMON.

Non; vous pouvez l'en croire, après cette assurance.

M. LE BLANC.

Il serait bon de voir; la chose est d'importance.

ANGÉLIQUE.

Il n'en est pas besoin : voilà votre garant.

M. LE BLANC.

Songeons à son repos, pour celui qu'il me rend.

SCÈNE XVII.

M. LE BLANC, MADAME LE BLANC, DAMON, LUCINDE, ANGÉLIQUE.

LUCINDE.

Mon frère est arrivé, nous voilà hors de peine.

ANGÉLIQUE.

Comment! le Capitaine?

M. LE BLANC.

Encore un Capitaine?
Je pense qu'il en pleut. Votre hymen se fera,
Mais ce sera demain, ou quand il vous plaira;
J'y consens. Cependant je vais reprendre haleine,
Et salue humblement la fille capitaine.

FIN DE LA FILLE CAPITAINE.

LA FONTAINE.

LE FLORENTIN,

COMÉDIE.

1683.

NOTICE SUR LA FONTAINE.

Jean de la Fontaine naquit le 8 juillet 1621 à Château-Thierry, et mourut à Paris le 13 mars 1695.

Il y a peu de poëtes dont le nom soit plus populaire, il n'en est pas un peut-être dont le mérite soit moins contesté. Ses fables l'ont rendu si célèbre, qu'on s'est intéressé aux moindres actions de sa vie; et *le bonhomme* est connu par l'originalité de son caractère autant que par ses écrits. La biographie du fabuliste est presque inutile : il suffit de le nommer.

Le talent de la Fontaine, inimitable dans ses fables, l'est moins dans ses contes, quoiqu'ils soient, dans le genre naïf, des modèles de narration; mais il ne se montre pas aux mêmes degrés de supériorité dans ses compositions dramatiques. Un seul petit acte, *le Florentin*, resté au théâtre dans le dernier siècle, a été quelquefois joué dans le nôtre : cette pièce, et le conte qui porte le même titre, sont les monuments de la colère du bonhomme contre Lulli. Ce musicien, après avoir fait travailler la Fontaine pendant quatre mois à un opéra, donna la préférence à l'*Alceste* de Quinault, qui fut joué à Saint-Germain devant la cour. Peut-être Lulli n'eut-il pas tort.

Avant le *Florentin*, qui porte la date de 1685, la Fontaine avait imité l'*Eunuque* de Térence, en 1654. A cette époque Molière ne s'était pas encore révélé comme le premier poëte comique de tous les théâtres connus, et la tentative avait pour excuse le désir naturel de faire passer dans notre langue le chef-d'œuvre du théâtre latin. Le style de cette pièce en cinq actes est en général facile; parfois il a le charme, l'élégance et la facture qui conviennent à la scène :

— L'amour a ses plaisirs aussi bien que ses peines.
— Appelez-vous ainsi des faveurs incertaines?
Et, si près de l'affront qui vous vient d'arriver,
Faites-vous cas d'un bien qu'on ne peut conserver?

Mais, dix ans après la mort de Molière, la Fontaine eut tort d'emprunter à Scarron le sujet du *Roman comique* pour le mettre à la scène : un goût bien sévère le dispensait de rimer les cinq actes de *Ragotin*. La *Coupe enchantée*, petit acte en prose, a des scènes pleines de naturel et d'intentions comiques : malheureusement elles manquent de lien, et le sujet n'est pas suffisamment développé.

La Fontaine étant tombé malade en 1692, le curé de Saint-Roch lui envoya le père Poujet. Ce prêtre exigea bientôt de lui la promesse de ne jamais donner aux comédiens une pièce de théâtre qu'il venait d'achever, et qui avait reçu les applaudissements des connaisseurs et des amis auxquels il l'avait lue. Cette décision parut sévère à la Fontaine : il en appela à une consultation en forme de plusieurs docteurs de Sorbonne; et comme elle ne lui fut pas favorable, il jeta l'œuvre au feu, sans en garder de copie. On ne sait pas quel titre portait cette comédie : peut-être avons-nous à regretter la perte d'un chef-d'œuvre.

La Fontaine survécut trois années à ce douloureux sacrifice, et ne travailla plus qu'à mettre en vers les hymnes de l'Église.

LE FLORENTIN,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS. — 1685.

ACTEURS.

HARPAGÈME.
HORTENSE, sa pupille.
TIMANTE, amant d'Hortense.
AGATHE, mère d'Harpagème.
MARINETTE, sa servante.
UN SERRURIER et SES GARÇONS.
UN EXEMPT.
DES ARCHERS.

La scène est à Florence, dans la maison d'Harpagème.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIMANTE, MARINETTE.

MARINETTE.

Que vois-je? êtes-vous fou, Timante? Ignorez-vous
A quel point est féroce un Florentin jaloux?
Vous êtes son rival. Transporté de colère,
Il fait de vous tuer sa principale affaire;
Et, loin d'envisager ces périls évidents,
Vous venez dans sa chambre! Où donc est le bon sens?

TIMANTE.

Oui, je sais tout cela, Marinette; mais j'aime.
Voyant sortir d'ici le brutal Harpagème,
J'ai voulu profiter...

MARINETTE.

Vous ne savez donc pas?
A peine est-il sorti, qu'il revient sur ses pas.
Occupé seulement de l'âpre jalousie,
Rien ne peut l'assurer; de tout il se défie.
S'il faut, en revenant, qu'il vous trouve en ces lieux...

TIMANTE.

Va, va, j'ai mes raisons pour paraître à ses yeux.

Mais, de grâce, instruis-moi de ce que fait Hortense,
De tout ce qu'elle dit, de tout ce qu'elle pense.
Harpagême toujours poursuit-il ses projets?
La tient-il enfermée encor?

MARINETTE.

Plus que jamais.
Pour la soustraire aux yeux de votre seigneurie,
Il met tout en usage, artifice, industrie.
Une chambre, où le jour n'entre que rarement,
Est de la pauvre enfant l'unique appartement.
Autour règne une épaisse et terrible muraille,
De briques composée et de pierres de taille.
Un labyrinthe obscur, pénible à traverser,
Offre, avant que d'entrer, sept portes à passer.
Chaque porte, outre un nombre infini de ferrures,
Sous différents ressorts a quatre ou cinq serrures,
Huit ou dix cadenas, et quinze ou vingt verrous.
Voilà le plan du fort où ce bourru jaloux
Enferme avec grand soin la malheureuse Hortense :
Encor ne la croit-il pas trop en assurance.
Pour mettre sa personne à l'abri du danger,
Seul il la voit, l'habille, et lui sert à manger ;
Seul il passe en tout temps la journée avec elle,
A la voir tricoter ou blanchir sa dentelle.
Parfois, pour lui donner des passe-temps plus doux,
Il lui lit les devoirs de l'épouse à l'époux ;
Ou bien, pour l'égayer, prenant une guitare,
Il lui racle à l'oreille un air vieux et bizarre.
La nuit, pour empêcher qu'on ne le trompe en rien,
Une cloison sépare et son lit et le sien.
Le bruit d'une araignée alors qu'elle tricotte,
Une mouche qui vole, une souris qui trotte,
Sont éléphants pour lui, qui l'alarment. Soudain
Du haut jusques en bas, un pistolet en main,
Ayant par ses clameurs éveillé tout le monde,
Il court, il cherche, il rôde, il fait partout la ronde.
Non, le diable, ennemi de tous les gens de bien,
Le diable, qu'on connaît diable, et qui ne vaut rien,
Est moins jaloux, moins fou, moins méchant, moins bizarre,
Moins envieux, moins loup, moins vilain, moins avare,
Moins scélérat, moins chien, moins traître, moins lutin,

Que n'est, pour nos péchés, ce maudit Florentin.

TIMANTE.

Le malheureux ! l'on sait comment il traite Hortense :
Par mes soins la justice en a pris connaissance.
Je puis par un arrêt tromper sa passion ;
Mais je crains de le mettre en exécution.

MARINETTE.

S'il fallait qu'il en eût la moindre connaissance,
Le poignard aussitôt vous priverait d'Hortense.
Parlant sur ce chapitre, il nous a dit cent fois
Qu'avant que se soumettre à la rigueur des lois,
Il choisirait plutôt le parti de la pendre,
Et qu'il aimerait mieux l'étouffer que la rendre.

TIMANTE.

Cette lettre pourra traverser ses desseins.
A ses yeux je feindrai de la mettre en tes mains,
Te priant de la rendre entre celles d'Hortense.
Toi, pour ne point marquer aucune intelligence,
Tu la refuseras avec emportement.

MARINETTE.

J'entends. Mais gardez-vous de lui dans ce moment ;
Il fait faire, dit-on, un ressort qu'il nous cache :
A l'achever dans peu son serrurier s'attache ;
Déjà...

TIMANTE.

Le serrurier s'en est ouvert à moi.
C'est un homme d'honneur : il m'a donné sa foi,
Moyennant quelque argent que j'ai su lui promettre.
De concert avec lui j'ai dicté cette lettre.
Pour punir d'un jaloux les désirs déréglés,
Je viens exprès...

MARINETTE.

Il entre...

SCÈNE II.

HARPAGÊME, AGATHE, TIMANTE, MARINETTE.

MARINETTE.

Allez au diable, allez ;
Pour qui me prenez-vous, et quelle est votre attente ?
Merci ! diantre ! ai-je l'air d'une fille intrigante ?

HARPAGÊME.

Que vois-je?

TIMANTE.

Eh! Marinette, un mot, écoute-moi.

MARINETTE.

Ne m'approchez pas.

HARPAGÊME.

Bon.

TIMANTE.

Cent louis sont pour toi;
Les voilà.

MARINETTE.

Je n'ai point une âme intéressée.

TIMANTE.

Quoi...!

MARINETTE.

Ces poings puniront votre infâme pensée,
Si vous restez.

TIMANTE.

Hortense est commise à tes soins;
Pour m'obliger, rends-lui ce billet sans témoins.

HARPAGÊME, arrachant la lettre.

Ah! ah! perturbateur du repos du ménage,
Tu veux donc la séduire, et me faire un outrage!

TIMANTE, l'épée à la main, en s'enfuyant.

Redonne-moi la lettre, ou ce fer que tu voi...

HARPAGÊME.

Barthélemi, Christophe, Ignace, Ambroise, à moi.

SCÈNE III.

HARPAGÊME, AGATHE, MARINETTE.

MARINETTE.

Comme il fuit!

HARPAGÊME.

Il fait bien; car cette mienne épée
Dans son infâme sang allait être trempée.
Mais de le voir ici me voilà tout outré.
Comment est-il venu? comment est-il entré?

MARINETTE.

J'étais là-bas au frais quand je l'ai vu paraître :

Je suis soudain rentrée, il m'a suivie en traître,
Me disant qu'il voulait m'enrichir pour toujours;
Que je prisse le soin de servir ses amours:
Et, faisant succéder les effets aux paroles,
Il m'a voulu couler dans la main cent pistoles.
Mais j'aurais moins souffert s'il m'avait mis dedans
Ou des cailloux glacés, ou des charbons ardents.
Je crève quand je pense aux offres insolentes...

HARPAGÈME, à Agathe.

Ah! ma mère, voilà la perle des servantes...
(A Marinette.) (A Agathe.)
Embrasse-moi, ma fille... Auriez-vous cru cela?
Eh bien! avec ces soins, ma mère, et ces clefs-là,
La garde d'une femme est-elle si terrible?
Et croyez-vous encor cette chose impossible?

AGATHE.

Mon fils, bouleverser l'ordre des éléments,
Sur les flots irrités voguer contre les vents,
Fixer selon ses vœux la volage fortune,
Arrêter le soleil, aller prendre la lune;
Tout cela se ferait beaucoup plus aisément
Que soustraire une femme aux yeux de son amant;
Dussiez-vous la garder avec un soin extrême,
Quand elle ne veut pas se garder elle-même.

HARPAGÈME.

Il n'est pas question d'aller contre les vents,
Ni de bouleverser l'ordre des éléments,
Mais de garder Hortense; et j'ai, pour y suffire,
De bons murs, des verrous, et deux yeux: c'est tout dire.

AGATHE.

Abus. Lorsque l'amour s'empare de deux cœurs,
Pour rompre leur commerce et vaincre leurs ardeurs,
Employez les secrets de l'art, de la nature;
Faites faire une tour d'une épaisse structure,
Rendez ses fondements voisins des sombres lieux,
Élevez son sommet jusqu'aux voûtes des cieux,
Enfermez l'un des deux dans le plus haut étage,
Qu'à l'autre le plus bas devienne le partage;
Dans l'espace entre deux, par différents détours,
Disposez plus d'Argus qu'un siècle n'a de jours;
Empruntez des ressorts les plus cachés obstacles;

Plus grands sont les revers, plus grands sont les miracles :
L'un pour descendre en bas osera tout tenter,
L'autre aiguillonnera ses esprits pour monter.
Sans s'être concertés pour une fin semblable,
Tous deux travailleront d'un concert admirable.
A leurs chants séducteurs Argus s'endormira ;
Des verrous, par leurs soins, le ressort se rompra ;
De moment en moment enjambant l'intervalle,
Enfin ils feront tant, qu'au milieu du dédale
Imperceptiblement ensemble ils se rendront,
Et, malgré vos efforts, mon fils, ils se joindront :
C'est un coup sûr. Mon âge et mon expérience
Doivent dans votre esprit inspirer ma science :
Je sais ce qu'en vaut l'aune, et j'ai passé par là.
Votre père voulait me contraindre à cela ;
Mais s'il n'eût mis un frein à cette ardeur trop prompte,
Il se serait trompé sûrement dans son compte,
Mon fils.

HARPAGÈME.

Oh ! mieux que lui j'ai calculé le mien.
Je ne suis pas si sot... Suffit... Je ne dis rien...
Mais ouvrons le poulet du damoiseau Timante ;
Apprenons ses desseins, et voyons ce qu'il chante.

(Il lit.)

« Pour punir votre jaloux, je me suis rendu maître de la maison
« qui est voisine de la vôtre, où j'ai trouvé les moyens de me faire un
« passage sous terre, qui me conduira jusqu'à votre chambre. J'espère
« que la nuit ne se passera pas sans que vous m'y voyiez. Je vous en
« avertis, afin que votre surprise ne vous fasse rien faire qui soit en-
« tendu de votre bourru. Le même passage vous servira pour vous
« faire sortir d'esclavage, et vous mettre au pouvoir de la personne
« qui vous aime le plus. TIMANTE. »

Il verra, s'il y vient, un plat de mon métier ;
Et je sors pour cela de chez le serrurier.
Ma foi, monsieur Timante, on vous la garde bonne !
Oui, pour joindre en repos Hortense à ma personne,
J'ai besoin de sa mort. A tout examiner,
Le moyen le plus sûr est de l'assassiner.
J'ai donc fait, pour cela, construire une machine :
Je la ferai poser dans la chambre voisine.
Pressé par son amour, Timante s'y rendra ;

Mais, au lieu d'y trouver Hortense, il s'y prendra.
Alors, tout à mon aise, ayant en main ma dague,
Je vous la plongerai dans son sein, zague, zague,
Et le tuerai, ma mère, avec plaisir, Dieu sait!
Ensuite on le mettra dans ma cave : HIC JACET.

AGATHE.

Quoi! de tuer un homme auriez-vous conscience?
Loin que votre dessein vous fasse aimer d'Hortense,
Ce coup augmentera sa haine, il est certain.

HARPAGÈME.

Bon! bon! morte est la bête, et mort est le venin.
Depuis que dans ces lieux Hortense est enfermée
Qu'à ne plus voir Timante elle est accoutumée,
Elle est déjà soumise à vouloir m'épouser.
Pour l'y fortifier, j'ai su la disposer
A voir un sien cousin, magistrat, homme sage,
Qu'elle connaît de nom, et non pas de visage :
Elle sait seulement qu'il est en grand crédit.
Étant de ses parents, et de sublime esprit,
Elle ne craindra point d'ouvrir à sa prudence
Les secrets de son cœur, et tout ce qu'elle pense;
Et comme ce grand homme est de mes bons amis,
Afin de m'obliger, ma mère, il m'a promis
Que selon mes désirs il tournera son âme.

AGATHE.

Ce cousin entreprend de changer une femme!
Il est donc assez vain de présumer de soi?
Et quel est donc ce sot entrepreneur?

HARPAGÈME.

C'est moi.

AGATHE.

Vous?

HARPAGÈME.

Moi. De ce cousin j'avais la fantaisie :
Depuis, prenant conseil d'un peu de jalousie
Qui m'apprend que de tout il faut se défier,
J'ai cru plus à propos de me la confier.
Ce soir, l'obscurité devenant favorable,
Ayant la barbe et l'air d'un homme vénérable,
En habit, et des pieds en tête revêtu
Du fastueux dehors d'une austère vertu,

Je prétends selon moi pétrir le cœur d'Hortense,
Et par même moyen savoir ce qu'elle pense.

AGATHE.

Gardez-vous d'accomplir ce dessein dangereux!
Afin qu'en son ménage un homme soit heureux,
Bannissant de chez lui toute la défiance,
Loin de vouloir savoir ce que sa femme pense,
Il doit fuir avec soin, comme on fuit un forfait,
L'occasion d'apprendre ou voir ce qu'elle fait.

HARPAGÈME.

Chansons! Rien ne me peut détourner de la chose.
Afin d'exécuter ce que je me propose,
Faisons venir Hortense en cet appartement.

(Il sort, et l'on entend plusieurs portes s'ouvrir.)

SCÈNE IV.

AGATHE, MARINETTE.

AGATHE.

Le ciel le punira de cet entêtement...
Que de portes! quel bruit de clefs! quel tintamarre!

MARINETTE.

De faire voir sa femme un jaloux est avare.

AGATHE.

Oui; mais qui la confie à la foi des verrous
Est trompé tôt ou tard.

SCÈNE V.

HARPAGÈME, AGATHE, HORTENSE, MARINETTE.

HARPAGÈME.

Hortense, approchez-vous;
Monsieur votre cousin en ces lieux va se rendre.
Avec un cœur ouvert ayez soin de l'entendre:
Il est ici tout proche, et je vais l'avertir

(Il sort.)

SCÈNE VI.

AGATHE, HORTENSE, MARINETTE.

AGATHE.

Autant qu'à vos débats on m'a vu compatir,

Autant ma joie éclate à votre intelligence,
Ma bru. Je vais agir de toute ma puissance
Pour porter de mon fils l'esprit à la douceur :
Vous, à le caresser contraignez votre cœur.
Nos petites façons amollissent les âmes,
Et les hommes ne sont que ce qu'il plaît aux femmes.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

HORTENSE, MARINETTE.

MARINETTE.

Harpagême, ce soir, sera donc votre époux ?

HORTENSE.

Un jaloux furieux, les astres en courroux,
L'horreur d'une prison longue, obscure, ennuyante,
Le repos de mes jours, tout l'ordonne.

MARINETTE.

Et Timante ?
Voulez-vous pour jamais renoncer à le voir?
D'être un jour votre époux il conserve l'espoir :
Même il a, m'a-t-il dit, en tête un stratagème
Qui doit vous délivrer des rigueurs d'Harpagême.

HORTENSE.

Eh ! que pourra-t-il faire? Hélas ! plus que le mien,
Son intérêt me porte à ce triste lien.
Il m'aime, et m'aimera, tant qu'il verra mon âme
Libre, et dans un état à répondre à sa flamme.
Harpagême le hait, sa vie est en danger.
Peut-être, quand l'hymen aura su m'engager,
Qu'étouffant un amour que l'espoir a fait naître,
Il n'y songera plus ; je l'oublierai peut-être :
J'y ferai mes efforts, du moins. Pour commencer
D'ôter de mon esprit Timante, et l'en chasser,
Au cousin que j'attends je vais ouvrir mon âme,
Implorer ses conseils pour éteindre ma flamme ;
Et si je ne profite enfin de sa leçon,
Je parlerai du moins de ce pauvre garçon.

MARINETTE.

D'accord ; mais ce cousin n'est autre qu'Harpagême,
Je vous en avertis.

HORTENSE.

Que dis-tu ? Lui ?

MARINETTE.

Lui-même.

Poussé par un esprit curieux et jaloux,
Sachant que ce cousin n'est point connu de vous,
Sous un déguisement et de voix et de mine,
Vous donnant des conseils de cousin à cousine,
Il prétend vous tirer de vos égarements,
Et, par même moyen, savoir vos sentiments.
Pour punir ce bourru, c'est à vous de vous taire,
Et de dissimuler le commerce...

HORTENSE.

Au contraire :
Pour punir dignement sa curiosité,
Je lui vais de bon cœur dire la vérité.
Puisqu'il ose en venir à cette extravagance,
Je vais lui découvrir sans nulle répugnance
Tout ce que sent mon cœur, et réduire le sien
A fuir de mon hymen le dangereux lien.
Bien mieux qu'il ne souhaite il s'en va me connaître :
Je m'en ferai haïr par cet aveu, peut-être;
Ou, sachant de quel air je l'estime aujourd'hui,
S'il veut bien m'épouser encor, tant pis pour lui.

MARINETTE.

Il entre... Ah ! que sa barbe est rébarbarative !

HORTENSE.

Il se repentira de cette tentative.

SCÈNE VIII.

HARPAGÊME, HORTENSE, MARINETTE.

HARPAGÊME, en docteur.

(A part.) (A Marinette.)

Feignons, pour l'abuser... En ces lieux envoyé
Pour mettre en bon sentier votre esprit dévoyé...

MARINETTE.

Ce n'est pas moi, monsieur.

HARPAGÊME.

Qui donc est ma parente
Hortense ?

MARINETTE.

Je ne suis, monsieur, que la suivante...

HARPAGÈME, à Hortense.

Est-ce vous?

HORTENSE.

Oui, monsieur.

HARPAGÈME, à Marinette.

(A Hortense.)

Des siéges... Seyez-vous.

(A Marinette.)

Regardez-moi... Fermez ce faux jour. Laissez-nous.

(Marinette sort.)

SCÈNE IX.

HARPAGÈME, HORTENSE.

HARPAGÈME.

Ma cousine, en ces lieux, de la part d'Harpagème,
Je viens pour vous porter à l'hymen. Il vous aime.
Dès vos plus jeunes ans on vous marqua ce choix :
Votre père, en mourant, vous imposa ces lois ;
Mais vous, d'un autre amour étant préoccupée,
Vous rendez du défunt la volonté trompée ;
Et le pauvre Harpagème, au lieu d'affection,
N'a vu que haine en vous et que rébellion.

HORTENSE.

Il est vrai, son humeur a rebuté la mienne :
Mais, monsieur, ce n'est pas ma faute; c'est la sienne.

HARPAGÈME.

Comment ?

HORTENSE.

Nous demeurions à huit milles d'ici ;
Je n'avais jamais vu que lui seul d'homme : ainsi,
Quoiqu'il me parût froid, noir, bizarre et farouche,
Je me comptais toujours compagne de sa couche,
Sans amour, il est vrai, toutefois sans ennui,
Présumant que tout homme était fait comme lui ;
Mais, loin de me tenir dans cette erreur extrême,
A me désabuser il travailla lui-même ;
Et j'appris par ses soins, avec quelque pitié,
Qu'il était des mortels le plus disgracié.

HARPAGÊME.

Quoi! lui-même? Comment?

HORTENSE.

Vous le savez, mon père
De son pouvoir sur moi le fit dépositaire,
Et mourut. Peu de temps après la mort du sien,
Harpagême, héritier et maître d'un grand bien,
D'avoir place au sénat conçut quelque espérance.
Il voulut faire voir son triomphe à Florence,
M'y traînant avec lui malgré moi. Dans ces lieux,
Mille gens bien tournés s'offrirent à mes yeux,
Qui de me plaire tous prirent un soin extrême.
Faisant réflexion sur eux, sur Harpagême,
Qui vis-je? Ah! mon cousin, quelle comparaison!
L'erreur en mon esprit fit place à la raison :
Mon jaloux me parut d'un dégoût manifeste,
Et je pris sa personne en haine.

HARPAGÊME, à part.

Je déteste...

HORTENSE.

Quoi donc! ce franc aveu vous déplaît il? Comment!
Est-ce que je m'explique à vous trop hardiment?

HARPAGÊME.

Non pas, non pas.

HORTENSE.

Je vais me contraindre.

HARPAGÊME.

Au contraire.
De ce que vous pensez il ne faut rien me taire.
Si vous voulez, pesant l'une et l'autre raison,
Que je fonde une paix stable en votre maison,
Vous devez me montrer votre âme toute nue,
Ma cousine.

HORTENSE.

Oh! vraiment, j'y suis bien résolue.
Avant que d'épouser Harpagême aujourd'hui,
Afin que vous jugiez si je dois être à lui,
De tout ce que j'ai fait, de tout ce qu'il m'inspire,
Je ne vous tairai rien... Mais n'allez pas lui dire.

HARPAGÊME.

Oh! non, non. Revenons à la réflexion.

Vous fîtes dès ce temps le choix d'un galant ?

HORTENSE.

Non :
Jamais d'en choisir un je n'eusse eu la pensée ;
Mais Harpagême, épris d'une rage insensée,
Poussé par un esprit ridicule, importun,
A son dam, malgré moi, m'en fit découvrir un.

HARPAGÊME.

Vous verrez que cet homme aura tout fait.

HORTENSE.

Sans doute ;
Car, me voulant contraindre à prendre une autre route,
Pour m'ôter du grand monde il me fit enfermer.
J'étais à ma fenêtre à prendre souvent l'air :
D'un logis près, un homme en faisait tout de même.
Je ne le voyais pas d'abord ; mais...

HARPAGÊME.

Harpagême
Vous le fit remarquer, n'est-ce pas ?

HORTENSE.

Justement.
Il me dit, tourmenté par son tempérament,
Que sans doute cet homme était là pour me plaire ;
Et m'ordonna surtout, fulminant de colère,
De ne me plus montrer lorsque je l'y verrais.
Instruite à ce discours de ce que j'ignorais,
J'examinai ses yeux, son maintien, son visage,
Et je vis qu'Harpagême avait dit vrai.

HARPAGÊME, à part.

J'enrage !

HORTENSE.

Cet homme enfin, monsieur, dont Timante est le nom,
Me fit voir en ses yeux qu'il m'aimait tout de bon.
Il est jeune, bien fait ; sa personne rassemble
Dans leur perfection tous les bons airs ensemble ;
Magnifique en habits, noble en ses actions,
Charmant..

HARPAGÊME.

Passez, passez sur ses perfections ;
Il n'est pas question de vanter son mérite.

HORTENSE.

Pardonnez-moi, monsieur. Dans l'ardeur qui m'agite,

Il me semble à propos de vous bien faire voir
Que celui pour qui seul j'ai trahi mon devoir,
Possédant dignement tout ce qu'il faut pour plaire,
A de quoi m'excuser de ce que j'ai pu faire.
Timante est en vertus, et j'en suis caution,
Tout ce qu'est Harpagême en imperfection.

HARPAGÊME, à part.

(A Hortense.)

Que nature pâtit! Mais poursuivons... Peut-être
Cet amant vous revit encore à la fenêtre?

HORTENSE.

Non, je ne l'y vis plus : mon bourru, mécontent,
Fit, de dépit, boucher ma fenêtre à l'instant

HARPAGÊME.

Ah! le bourru! Mais...

HORTENSE.

Mais, pour punir sa rudesse,
Timante en un billet m'exprima sa tendresse,
Et me le fit tenir, nonobstant mon jaloux.

HARPAGÊME.

Comment?

HORTENSE.

Prenant le frais tous deux devant chez nous,
Deux petits libertins, qui mangeaient des cerises,
Vinrent contre Harpagême à diverses reprises,
Riant, chantant, faisant semblant de badiner.
Ils jetaient leurs noyaux l'un après l'autre en l'air;
Un noyau vint frapper Harpagême au visage.
Il leur dit de n'y plus retourner davantage :
Eux, sans daigner l'ouïr, et jetant à l'envi,
Cet agaçant noyau de plusieurs fut suivi.
Harpagême à chacun redoubla ses menaces.
Riant de lui sous cape, et faisant des grimaces,
Malicieusement ces petits obstinés
Ne visaient plus qu'à lui, prenant pour but son nez.
Transporté de colère, et perdant patience,
Harpagême après eux courut à toute outrance,
Quand d'un logis voisin Timante étant sorti,
De cet heureux succès aussitôt averti,
Il me donna sa lettre, et rentra dans sa cage.
Harpagême revint, essoufflé, tout en nage,

Sans avoir joint ces deux espiègles : enroué,
Fatigué, détestant de s'être vu joué,
Il en pensa crever de rage et de tristesse.
Comme je ne veux rien vous celer, je confesse
Que je livrai mon âme à de secrets plaisirs
De voir que mon jaloux fût, malgré ses désirs,
La fable d'un rival, et la dupe...

HARPAGÈME, à part.

Ah! je crève...

(A Hortense.)

De répondre au billet vous n'eûtes point de trêve?

HORTENSE.

D'accord; mais il fallait trouver l'invention
De le pouvoir donner.

HARPAGÈME.

Vous la trouvâtes?

HORTENSE.

Bon!

Harpagème y pourvut. Pressé par sa faiblesse,
Il voulut consulter une devineresse,
Pour voir s'il serait seul maître de mes appas :
Il m'y fit, un matin, accompagner ses pas.
A peine sortons-nous, que j'aperçois Timante.
Harpagème, à sa vue, aussitôt s'épouvante,
Nous observe de près, me tenant une main;
Dans l'autre était ma lettre. Inquiète en chemin
Comment de la donner je pourrais faire en sorte,
Un homme qui fendait du bois devant sa porte
A faire un joli tour me fit soudain penser.
Dans les bûches exprès je fus m'embarrasser;
Je tombe, et, par l'effet d'une malice extrême,
J'entraîne avecque moi rudement Harpagème.
Timante, à cette chute, accourt à mon secours :
Moi, qui mettais mon soin à l'observer toujours,
Comme il m'offrait sa main pour soutenir la mienne,
Je coulai promptement mon billet dans la sienne;
Puis je fus du jaloux relever le chapeau,
Qui dans ce temps cherchait ses gants et son manteau,
M'injuriant, pestant contre la destinée :
Mais comme heureusement ma lettre était donnée,
Il ne put me fâcher. Crotté, gonflé d'ennui,

Il revint sur ses pas : j'y revins avec lui,
Non sans rire en secret, songeant à cette chute,
De mon invention, et de sa culebute.

HARPAGÊME, à part.

(A Hortense.)

Ouf...! Et qu'arriva-t-il de l'un et l'autre tour?

HORTENSE.

Timante, instruit par moi, pressé par son amour,
Pour me pouvoir parler usa d'un stratagème.
Il fit secrètement avertir Harpagême,
Par un homme aposté, qu'il voulait m'enlever;
Qu'un soir à ma fenêtre il devait me trouver,
Et que nous ménagions le moment favorable
Pour m'arracher des mains d'un jaloux détestable.
Cet avis fit l'effet que nous avions pensé :
Par cette fausse alarme Harpagême, offensé,
Voulant assassiner l'auteur de cet outrage,
Étant accompagné de spadassins à gage,
Fit, quinze nuits, le guet sous mon appartement;
Et je vis, quinze nuits de suite, mon amant
Dans celui du jardin, au bas de ma fenêtre.
Par des transports charmants que nos cœurs faisaient naître,
Sans crainte du jaloux exprimant nos amours,
Nous cherchions les moyens de le fuir pour toujours
Et ne nous arrachions de ce lieu de délices
Qu'au moment que du jour on voyait les prémices.
Je me mettais au lit, où, feignant de dormir,
J'entendais mon bourru tousser, cracher, frémir;
Tantôt venant mouillé jusques à sa chemise;
Tantôt soufflant ses doigts, transi du vent de bise;
Toujours incommodé, toujours tremblant d'effroi.
C'était, je vous l'assure, un grand plaisir pour moi.

HARPAGÊME, à part.

Quelle pilule!

HORTENSE.

Hélas! ce temps ne dura guère,
Et ce ne fut pour nous qu'une fleur passagère.
De perdre ainsi ses pas notre bizarre outré,
Voyant l'an du trépas de mon père expiré,
De son autorité pressa notre hyménée.
A refuser sa main me voyant obstinée,

Il fit faire un cachot où j'ai passé six mois,
Et j'en sors aujourd'hui pour la première fois.
Avec ces sentiments et cette haine extrême,
Jugez-vous que je doive épouser Harpagême?

HARPAGÊME.

C'est mon avis. Timante est d'aimable entretien,
Il est vrai : beau, bien fait, d'accord; mais il n'a rien.
Harpagême est jaloux; j'y consens : il est chiche
De ces tons doucereux; oui : mais il est très-riche.
Pour en ménage avoir du bon temps, de beaux jours,
Croyez-moi, la richesse est d'un puissant secours.
Le cœur qui penche ailleurs en sent quelque amertume :
Mais parmi l'abondance à tout on s'accoutume.
Vaincre une passion funeste à son devoir,
C'est une bagatelle; on n'a qu'à le vouloir.
Par exemple, étouffez cette flamme imprudente :
N'envisagez jamais qu'avec horreur Timante;
Oubliez tout de lui, même jusqu'à son nom.
Çà, ma cousine, allons, promettez-le-moi!

HORTENSE.

Non.

HARPAGÊME.

Comment! non? Et pourquoi?

HORTENSE.

Je connais ma faiblesse;
Je ne pourrais jamais vous tenir ma promesse.

HARPAGÊME.

Harpagême fait donc des efforts superflus?

HORTENSE.

Il sera mon époux; et que veut-il de plus?

HARPAGÊME.

Mais vous devez du moins lui montrer quelque estime.

HORTENSE.

Épouser un mari sans qu'on l'aime, est-ce un crime?

HARPAGÊME.

Il vous déplaît donc?

HORTENSE.

Plus qu'on ne peut l'exprimer.

HARPAGÊME.

Peut-être, avec le temps, vous le pourrez aimer.

HORTENSE.

Le temps n'éteindra pas l'ardeur qui me domine :
Je n'aimerai jamais que Timante.

HARPAGÈME, se découvrant.

Ah! coquine!
Je n'y puis plus tenir. Connaissez votre erreur;
Voyez, friponne, à qui vous ouvrez votre cœur!

HORTENSE.

Ah! ah! c'est vous, monsieur? Quelle métamorphose!
Pourquoi? Si vous étiez en doute de la chose,
Vous êtes redevable à ma sincérité
De ne vous avoir pas fardé la vérité.
Voilà quelle je suis, par votre humeur jalouse;
Et quelle je serai, si je suis votre épouse.

HARPAGÈME.

Votre malice en vain s'applique à l'éviter :
Je serai votre époux pour vous persécuter,
Pour vous rendre odieux et Timante et la vie :
A vous faire enrager je mettrai mon génie...
Marinette!

SCÈNE X.

HARPAGÈME, HORTENSE, MARINETTE.

MARINETTE.

Monsieur!

HARPAGÈME.

Eh bien! le serrurier
Travaille-t-il?

MARINETTE, paraissant effrayée.

Ah! ah!

HARPAGÈME.

Cesse de t'effrayer.
Je viens, sous cet habit, d'apprendre son histoire;
J'ai découvert par là ce qu'on ne pourra croire.
Malgré ma défiance exacte, en tapinois,
L'aurais-tu cru, ma fille? ils m'ont trompé cent fois.

MARINETTE.

Ah! les méchantes gens!

HARPAGÈME.

Mais j'en tiens la vengeance.

Timante doit venir pour enlever Hortense :
(A Hortense.)
Le piége ici l'attend... Oui, traîtresse, à vos yeux
Vous verrez poignarder ce qui vous plaît le mieux.
Nous allons bientôt voir l'essai de cet ouvrage.

SCÈNE XI.

HARPAGÈME, HORTENSE, MARINETTE; LE SERRURIER, et ses garçons qui apportent une cage de fer, à ressort.

HARPAGÈME, au serrurier.

Est-ce fait?

LE SERRURIER.

Oui, monsieur; et pour en voir l'usage
Je vais, tout de ce pas, à vos yeux l'essayer.

HARPAGÈME.

Non non; ce n'est qu'à moi que je m'en veux fier :
J'en veux faire l'essai moi-même.

LE SERRURIER.

Eh! que m'importe?
Sortez donc par ici : passez par cette porte :
Marchez, venez à moi, sans appréhender rien.
(Harpagème se met dans le piége.)
Eh bien! n'êtes-vous pas pris comme un sot?

HARPAGÈME.

Fort bien!
On ne peut l'être mieux. La peste! quelle étreinte!
Otez-moi promptement; la posture est contrainte.

LE SERRURIER.

Vous délivrer n'est plus en mon pouvoir.

HARPAGÈME.

Pourquoi?

LE SERRURIER.

Je n'en suis plus le maître.
(Il sort avec ses garçons.)

HARPAGÈME.

Et qui l'est donc?

SCÈNE XII.

HARPAGÊME, HORTENSE, TIMANTE, MARINETTE.

TIMANTE.

C'est moi.

HARPAGÊME.

Comment! on me trahit?

TIMANTE.

Non, on te fait justice :
Par cette invention tu forgeais mon supplice;
Et j'en ai fait le tien, pour tirer d'embarras
La belle Hortense.

HARPAGÊME.

Hortense! Ah! ne le croyez pas :
Songez qu'à m'épouser votre foi vous engage,
Ou bien que du démon vous serez le partage.

HORTENSE.

Je l'étais sans ressource en vous donnant la main;
Mais je crois qu'avec lui l'oracle est moins certain.

HARPAGÊME.

Ah! Marinette, à moi! délivre-moi, dépêche.

MARINETTE.

Je n'oserais, monsieur; Timante m'en empêche.

TIMANTE, à Hortense.

Vos parents et les miens vont combler notre espoir;
(A Harpagême.)
Allons, Hortense... Adieu, seigneur, jusqu'au revoir.

HARPAGÊME.

Arrête...

HORTENSE.

Adieu, monsieur; votre servante.

HARPAGÊME.

Hortense!
Songez...!

MARINETTE.

Adieu; prenez un peu de patience.

SCÈNE XIII.

HARPAGÊME, dans le piége.

Arrête! arrête! arrête...! Holà! quelqu'un holà!
A moi! tôt!

SCÈNE XIV.

HARPAGÊME, AGATHE.

AGATHE.

Eh ! bon Dieu ! qui vous a huché là,
Mon fils ?

HARPAGÊME.

Moi-même.

AGATHE.

Vous ?

HARPAGÊME.

Ah ! ma mère ! on m'outrage.
Dans mes propres panneaux j'ai donné ; j'en enrage !
Soulagez-moi ; brisez ce trébuchet maudit.

AGATHE.

Eh bien ! mon fils, eh bien ! je vous l'avais bien dit :
De vos malins vouloirs voilà la digne issue :
Vous ne seriez pas là, si j'en eusse été crue.

HARPAGÊME.

Cette moralité sied bien à ma douleur...!
Au meurtre, mes voisins ! au secours ! au voleur !

SCÈNE XV.

HARPAGÊME, AGATHE, UN EXEMPT, DES ARCHERS, LES GARÇONS SERRURIERS.

L'EXEMPT.

Quel bruit ai-je entendu ?

HARPAGÊME.

Monsieur l'exempt, de grâce,
Commandez de ces nœuds que l'on me débarrasse.

L'EXEMPT, à ses gens et aux serruriers.

Enfants, prenez ce soin.

(On délivre Harpagême.)

AGATHE.

C'en est fait.

HARPAGÊME.

Grand merci !
Courons après les gens qui causent mon souci.

L'EXEMPT.

Mon ordre est de venir m'assurer de vous-même.

Le sénat, qui connaît votre rigueur extrême,
Vous ordonne à l'instant que, sans égard à rien,
Vous lui rendiez raison d'Hortense et de son bien.

HARPAGÈME.

Le sénat le prend mal.

L'EXEMPT.

La résistance est vaine :
Allons.

HARPAGÈME.

Je n'irai pas.

L'EXEMPT.

Eh bien donc, qu'on l'entraîne.

FIN DU FLORENTIN.

BOURSAULT.

LE MERCURE GALANT.

1679.

NOTICE SUR BOURSAULT.

Edme Boursault, né à Mussy-l'Évêque en 1638, vint à Paris à l'âge de treize ans sans avoir aucune instruction ; mais grâce à d'heureuses dispositions naturelles, il étudia la langue française, et, en moins de deux ans, il sut l'écrire avec assez de correction et d'élégance pour cultiver la poésie. Sa facilité de versification lui fit entreprendre, selon la mode du temps, une gazette en vers qui amusa fort le jeune roi Louis XIV et sa cour. Cependant, pour avoir choqué la pieuse susceptibilité de la reine, le privilége lui en fut retiré, et il perdit en même temps la pension de deux mille livres dont il avait été gratifié.

Soit habitude de gazetier, soit jalousie d'auteur dramatique, Boursault composa pour les comédiens de l'hôtel de Bourgogne une plate et injuste critique de *l'École des femmes*. Molière s'en vengea par *l'Impromptu de Versailles ;* et Boileau, pour surcroît de châtiment, le mit dans ses satires. Irritable et audacieux comme on l'est à vingt-cinq ans, Boursault fit une comédie contre le législateur de notre Parnasse ; mais *la Satire des satires* ne fut pas jouée, on en défendit la représentation. Plus tard, Boileau, ayant eu à se louer de la conduite de Boursault à son égard, rendit pleinement justice à ses talents : « De tous les auteurs que j'ai critiqués, écrivait-il à M. Brossette, Boursault est à mon sens celui qui a le plus de mérite. » Les deux Corneille, Racine, Quinault, Pelisson, Ménage le pensaient ainsi et l'honoraient de leur amitié.

Les pièces de théâtre de Boursault n'ont pas eu toutes du succès, les premières sont fort médiocres ; mais *le Mercure galant*, *Ésope à la cour* et *Ésope à la ville* furent bien accueillies. Ces trois pièces à tiroir, surtout la première, sont les modèles du genre. *Le Mercure galant* est une des comédies dont on a retenu le plus de vers heureux ; tant qu'on n'aura pas renoncé à rire en France, on se rappellera avec plaisir les personnages de cette pièce, Boniface Chrestien, la Rissole, l'abbé Beaugénie, et les deux procureurs, Me Sangsue et Me Brigandeau.

La grande difficulté des deux Ésopes était de faire des fables : « Ce qui « m'a paru de plus dangereux dans cette entreprise, dit Boursault dans « la préface, ç'a été d'oser mettre des fables en vers après l'illustre mon- « sieur de la Fontaine, qui m'a devancé dans cette route et que je ne pré- « tends suivre que de très-loin. Il ne faut que comparer les siennes avec « celles que j'ai faites, pour voir que c'est lui qui est le maître : les soins « inutiles que j'ai pris de l'imiter m'ont appris qu'il est inimitable ; et c'est « beaucoup pour moi que la gloire d'avoir été souffert où il a été admiré. »

Malgré l'esprit et la gaieté du dialogue de *Phaéton*, comédie en cinq actes, cette pièce n'obtint pas le succès que les comédiens en avaient espéré, sans doute parce qu'elle venait après l'*Amphytrion* de Molière avec lequel elle a plus d'un rapport. La petite comédie *les Mots à la mode* est une critique ingénieuse des termes nouvellement créés et détournés de leur première acception par le caprice de la mode et de l'usage ; elle est curieuse en ce sens qu'elle marque une époque, les ridicules de langage et de manières. On peut se convaincre, en la lisant, de cette grande vérité, que les générations se succèdent sans que les ridicules changent au fond.

Boursault mourut le 15 septembre 1701.

LE
MERCURE GALANT,

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

ORONTE, gentilhomme, cousin de l'auteur du Mercure Galant, et amant de Cécile.
M. DE BOISLUISANT, père de Cécile.
CÉCILE, maîtresse d'Oronte.
M. MICHAUT.
MADAME GUILLEMOT.
LONGUEMAIN, receveur des gabelles.
BONIFACE, imprimeur.
M. DE LA MOTTE, amant de Claire.
CLAIRE, maîtresse de M. de La Motte.
DUMESNIL, professeur de langues.
M. BRIGANDEAU, procureur du Châtelet.
M. SANGSUE, procureur de la Cour.
MADAME DE CALVILLE, veuve.
LE MARQUIS.
ORIANE, ÉLISE, } sœurs, qui ont appris l'art de se taire.
BEAUGÉNIE, poëte.
LA RISSOLE, soldat.
MERLIN, valet d'Oronte.
LISETTE, suivante de Cécile.
DEUX LAQUAIS.

La scène est dans la maison de l'auteur du Mercure Galant.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

Cécile est arrivée?

MERLIN.

Oui, la chose est certaine.

ORONTE.

Et tu dis qu'elle loge?...

MERLIN.

A l'hôtel de Touraine.

Je vous l'ai déjà dit cinq ou six fois.

ORONTE.

Hélas!

Redis-le moi sans cesse, et ne t'en lasse pas.
Quoi que tu puisses faire, il serait impossible
De me rien annoncer qui me soit plus sensible.
T'a-t-elle vu?

MERLIN.

Vraiment, tout comme je vous vois.

ORONTE.

T'a-t-elle parlé?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Tout de bon?

MERLIN.

Non, ma foi :
Car depuis le Pont-Neuf où je l'ai rencontrée,
Jusqu'à ce que chez elle elle ait été rentrée,
Son père encor galant la tenant par la main,
Un mot qu'elle m'eût dit trahissait son dessein.
Sa langue s'est contrainte, et je n'ai rien su d'elle :
Mais ses yeux plus hardis jouaient de la prunelle ;
Et, si de leur jargon je suis bon truchement,
Ils s'expliquaient pour vous intelligiblement.

ORONTE.

Quand de ce que l'on aime on a l'âme occupée,
Merlin, une parole est bientôt échappée.
Elle ne t'a rien dit pour me redire?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Que son indifférence a de cruauté!

MERLIN.

Bon!

Si vous n'étiez aimé comme vous devez l'être,
M'aurait-elle jeté ceci de sa fenêtre?

ORONTE.

Qu'est-ce?

MERLIN.

Un quadruple.

ORONTE.

A toi ?

MERLIN.

C'est la première fois ;
Encor suis-je trompé, car il n'est pas de poids.
Je serai bien heureux si j'en ai trois pistoles.

ORONTE.

Tiens, ne perds point de temps en de vaines paroles.
Prends ces quatre louis, et me fais ce présent.

MERLIN, après avoir pris les quatre louis.

Pour vous les refuser je suis trop complaisant ;
Je vous l'offre.

ORONTE.

Il suffit qu'il soit de ce que j'aime,
Il m'est cher... Juste ciel ! ma surprise est extrême !
Un louis pèse plus que ce quadruple-là.
Cécile avait sa vue en te jetant cela.
Avec autant d'esprit que j'en trouve à Cécile,
Un objet si charmant ne fait rien d'inutile ;
Et puisque son désir est de me rendre heureux...
Ah ! Merlin, je me trompe, ou ce quadruple est creux.
Je ne me trompe point, il est creux ; oui, sans doute :
Et je crois qu'il enferme un billet. Tiens, écoute.

MERLIN.

Oui, j'entends remuer quelque chose.

ORONTE.

Ah ! Merlin,
Qu'elle a d'esprit !

MERLIN.

D'accord ; mais il est bien malin.
C'est en savoir beaucoup à son âge.

ORONTE.

Elle charme.
Son esprit me ravit, sa beauté me désarme.
Le ciel en la formant épuisa ses trésors ;
Elle a l'âme, Merlin, belle comme le corps.
Plus on la considère, et plus on y découvre...

MERLIN.

Voyez, sans perdre temps, comment sa pièce s'ouvre.
La chose est curieuse à savoir.

ORONTE.

C'est par là.

Justement. J'aperçois son billet ; le voilà.

(Il lit.)

« J'arrivai hier soir à Paris avec mon père, qui est plus entêté que « jamais de l'auteur du Mercure Galant. Il ne trouve point de mérite « égal au sien. Si vous avez fait ce que je vous ai mandé par ma « dernière lettre, nos affaires sont dans le meilleur état du monde. »

Jusqu'ici pour mes feux tout est de bon augure :
Je suis cousin germain de l'auteur du Mercure ;
Et, pour contribuer au succès de mes feux,
Il en use sans doute en parent généreux.
Quel zèle plus ardent peut-on faire paraître ?
De son logis entier il me laisse le maître :
Déjà depuis trois jours, sans avoir son talent,
Je passe pour l'auteur du Mercure Galant ;
Et selon l'apparence il me sera facile
De plaire sous ce nom au père de Cécile.
Jamais rien à mon sens ne fut mieux inventé.

MERLIN.

Oui, pour vous : mais pour moi j'en suis fort dégoûté.

ORONTE.

La raison ?

MERLIN.

Croyez-vous ma cervelle assez bonne
Pour résister longtemps à l'emploi qu'on me donne ?
Tant que dure le jour j'ai la plume à la main :
Je sers de secrétaire à tout le genre humain :
Fable, histoire, aventure, énigme, idylle, églogue,
Épigramme, sonnet, madrigal, dialogue,
Noces, concerts, cadeaux, fêtes, bals, enjoûments,
Soupirs, larmes, clameurs, trépas, enterrements ;
Enfin, quoi que ce soit que l'on nomme nouvelle,
Vous m'en faites garder un mémoire fidèle.
Je me tue, en un mot, puisque vous le voulez.

ORONTE.

Crois-moi, cinq ou six jours sont bientôt écoulés.
Tu sais que Licidas, pour me rendre service,
Me fait de sa fortune un entier sacrifice :
A son propre intérêt il préfère le mien ;
Et je serais ingrat de négliger le sien.
Je te l'ai déjà dit, une de mes surprises,

C'est de voir tant de gens dire tant de sottises ;
Licidas est le seul, délicat comme il est,
Qui puisse avec tant d'art démêler ce qui plaît.
Depuis deux ou trois jours que je le représente,
Je ne vois que des fous d'espèce différente.
L'un qui veut qu'on l'imprime, et n'a point d'autre but,
Croit que hors du Mercure il n'est point de salut ;
L'autre dans la musique ayant quelque science,
Croit de celle du roi mériter l'intendance.
Celui-ci d'une énigme ayant trouvé le mot,
Se croit un grand génie, et souvent n'est qu'un sot ;
Cet autre, d'un sonnet ayant donné les rimes,
Croit tenir un haut rang chez les esprits sublimes.
Enfin, pour être fou, j'entends fou confirmé,
A l'envi l'un de l'autre on veut être imprimé.
As-tu chez le libraire appris quelques nouvelles ?

MERLIN.

Oui, monsieur.

ORONTE.

Et de qui ?

MERLIN.

D'un commis des gabelles
Qui, n'ayant pas trouvé ses profits assez grands,
A fait un petit vol de deux cent mille francs.
Qui pourrait de sa route avoir un sûr mémoire,
Aurait pour droit d'avis mille louis pour boire.
Voyez.

(Il donne un papier à Oronte.)

ORONTE.

Mille louis ? c'est un homme perdu.

MERLIN.

Plût à Dieu les avoir, et qu'il fût bien pendu !

ORONTE.

Cela, qu'est-ce ?

MERLIN.

Un portrait d'une jeune duchesse
Qui se fait distinguer par sa délicatesse.
Un pli qui par hasard est resté dans ses draps,
Lui semble un guet-à-pens pour lui meurtrir les bras.
Il n'est point de repas qui pour elle ait des charmes,
Si l'on met de travers l'écusson de ses armes.

Qui lui porte un bouillon trop doux ou trop salé,
D'auprès de sa personne est sûr d'être exilé ;
Et même elle refuse, étant fort enrhumée,
De prendre un lavement lorsqu'il sent la fumée.
Mais, chut. Un gentilhomme entre ici.

SCÈNE II.

M. MICHAUT, ORONTE, MERLIN.

M. MICHAUT.

Serviteur.
N'êtes-vous pas l'auteur du Mercure ?

ORONTE.

Oui, monsieur.

(à Merlin.)

Laisse-nous.

M. MICHAUT.

Le Mercure est une bonne chose :
On y trouve de tout, fable, histoire, vers, prose,
Siéges, combats, procès, mort, mariage, amour,
Nouvelles de province, et nouvelles de cour...
Jamais livre à mon gré ne fut plus nécessaire.

ORONTE.

Je suis ravi, monsieur, qu'il ait l'heur de vous plaire.
Je ne le cèle point, j'ai toujours souhaité
Les applaudissements des gens de qualité.
Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte...

M. MICHAUT.

Vous trouvez donc, monsieur, que j'ai l'air grand ?

ORONTE.

Sans doute.
Vous êtes fort bien fait, on ne peut l'être mieux.

M. MICHAUT.

Pourriez-vous, en payant, me faire des aïeux ?

ORONTE.

Des aïeux ?

M. MICHAUT.

Écoutez, je parle avec franchise.
J'aime depuis six mois une jeune marquise,
Belle, bien faite, noble ; et grâces à mes soins,
Si j'ai beaucoup d'amour elle n'en a pas moins.

Ses parents, dont le moindre est baron ou vicomte,
Délicats sur l'honneur, sensibles à la honte,
Consultés tous ensemble ont approuvé mes feux,
Pourvu que mes parents soient aussi nobles qu'eux :
Et je viens vous trouver pour anoblir ma race.

ORONTE.

Moi, monsieur? Et comment voulez-vous que je fasse?
A moins d'avoir un titre et solide et constant,
Puis-je...?

M. MICHAUT.

Bon! tous les jours vous en faites autant.
Tout vous devient possible étant ce que vous êtes.
Vos Mercures sont pleins de nobles que vous faites;
De noms si biscornus, s'il faut dire cela,
Qu'on ne peut être noble et porter ces noms-là.
Ne me refusez pas ce que je vous demande :
De toutes les rigueurs ce serait la plus grande;
Et mon hymen rompu me ferait enrager.

ORONTE.

Je voudrais fort, monsieur, vous pouvoir obliger.
Je puis à la noblesse ajouter quelque lustre,
Et rappeler de loin une famille illustre :
Mais dans tous mes écrits jamais aucun appas
Ne m'a fait anoblir ce qui ne l'était pas.
N'entrevoyez-vous point, dans toute votre race,
De gloire ou de valeur quelque légère trace?
Aucun de vos aïeux ne s'est-il signalé?

M. MICHAUT.

Ma foi, mon père est mort sans m'en avoir parlé;
Et de tous mes aïeux, puisqu'il ne faut rien taire,
Je n'en ai point connu par delà mon grand-père.

ORONTE.

Qu'était-il? avait-il quelque grade?

M. MICHAUT.

Entre-nous,
Feu mon grand-père était mousquetaire à genoux.

ORONTE.

Quelle charge est-ce là?

M. MICHAUT.

C'est ce que le vulgaire
En langage commun appelle apothicaire.

ORONTE.

Fi!

M. MICHAUT.

Dépend-il de nous d'être de qualité?
Quand on m'a voulu faire ai-je été consulté?
Sans savoir ce qu'il fait le hasard nous fait naître,
Et ne demande point ce que nous voulons être.
Mon père fut d'un cran plus noble que le sien :
Il se fit médecin; gagna beaucoup de bien;
N'eut que moi seul d'enfants; et, passant mon attente,
Me laissa par sa mort cinq mille écus de rente.
Comme Paris est grand, j'ai changé de quartier :
Je me fais par mes gens appeler chevalier :
La maison que j'occupe a beaucoup d'apparence,
Et personne à présent ne sait plus ma naissance.
Faites-moi gentilhomme, il n'est rien plus aisé.

ORONTE.

Je voudrais le pouvoir, j'y serais disposé :
Mais le roi qui peut tout aurait peine à le faire.
Le père médecin, l'aïeul apothicaire,
Le bisaïeul peut-être encor moins que cela,
Qui diable serait noble à descendre de là?
Pour remplir vos désirs il faut faire un prodige;
Je ne puis.

M. MICHAUT.

Greffez-moi sur quelque vieille tige.
Cherchez quelque maison dont le nom soit péri :
Ajoutez une branche à quelque arbre pourri.
Enfin, pour m'obliger inventez quelque fable;
Et ce qui n'est pas vrai rendez-le vraisemblable.
Un homme comme vous doit-il être en défaut?

ORONTE.

Et comment, s'il vous plaît, vous nommez-vous?

M. MICHAUT.

Michaut.

ORONTE.

Ce nom-là n'est point noble, assurément.

M. MICHAUT.

Qu'importe?

ORONTE.

Michaut? Un gentilhomme avoir nom de la sorte,

Cela ne se peut pas, vous dis-je.

M. MICHAUT.

Pourquoi non?
Croyez-vous qu'à la cour chacun ait son vrai nom?
De tant de grands seigneurs dont le mérite brille,
Combien ont abjuré le nom de leur famille?
Si les morts revenaient ou d'en haut ou d'en bas,
Les pères et les fils ne se connaîtraient pas.
Le seigneur d'une terre un peu considérable
En préfère le nom à son nom véritable :
Ce nom de père en fils se perpétue à tort;
Et cinquante ans après on ne sait d'où l'on sort.
Je n'excroquerai point vos soins ni vos paroles :
J'ai certain diamant de quatre-vingts pistoles...

ORONTE.

Je vous l'ai déjà dit, monsieur, aucun appas
Ne me fera jamais dire ce qui n'est pas.

M. MICHAUT.

Parbleu! tant pis pour vous d'être si formaliste.
Adieu. Je vais trouver un généalogiste,
Qui, pour quelques louis que je lui donnerai,
Me fera sur-le-champ venir d'où je voudrai.

ORONTE, seul.

Qui jamais de noblesse a vu source moins pure?
Médecin...!

SCÈNE III.

MADAME GUILLEMOT, ORONTE, JASMIN.

MADAME GUILLEMOT.

Est-ce vous qui faites le Mercure,
Monsieur?

ORONTE.

Oui, madame.

MADAME GUILLEMOT.

Oui? l'aveu m'en semble bon!

ORONTE.

En avez-vous besoin, madame?

MADAME GUILLEMOT.

Qui, moi? non.
A moins d'être d'un goût insipide et malade,

Peut-on s'accommoder d'une chose si fade?

ORONTE.

Ah! ah! voici d'un style un peu rude.

MADAME GUILLEMOT.

Pour vous,
Quelque rude qu'il soit, il est encor trop doux.

ORONTE.

Je crois qu'avec raison vous êtes en colère :
Mais je ne sais par où je vous ai pu déplaire.
Je m'examine en vain, et vous m'embarrassez.

MADAME GUILLEMOT.

Regardez mon habit, il vous en dit assez.
Ne l'entendez-vous pas?

ORONTE.

Non, je vous le confesse.

MADAME GUILLEMOT.

O ciel! que vous avez l'intelligence épaisse!
Puisqu'il faut avec vous ne rien dissimuler,
On dit que c'est de moi dont vous vouliez parler,
Quand certaine bourgeoise, à qui la mode est douce,
Pour être en cramoisi fit défaire une housse.

ORONTE.

De vous?

MADAME GUILLEMOT.

J'en défis une, et ne m'en cache pas;
J'avais un lit fort ample, et d'un beau taffetas :
A force d'être large, il était incommode;
Et le tapissier Bon le remit à la mode.
Par les soins que je pris, j'eus de reste un rideau :
Le cramoisi régnant j'en fis faire un manteau :
Voilà la vérité comme elle est dans sa source,
Et non que mon mari m'ait refusé sa bourse.
Pour le mot de bourgeois un peu trop répété,
Les bourgeois de ma sorte ont de la qualité.
Quand vous voudrez écrire ajustez mieux vos contes,
Et sachez que je suis auditrice des comptes.

ORONTE.

Quand je fis cet article, il le faut avouer,
Mon unique dessein était de me jouer :
Je ne présumais pas en contant cette fable,
Qu'elle dût par vos soins devenir véritable.

Loin de vous en blâmer, j'admire votre esprit,
De trouver un manteau dans un rideau de lit;
Et j'ai quelque chagrin de voir que cela vienne
De votre invention plutôt que de la mienne.
Jamais dans ses desseins on n'a mieux réussi :
Vous êtes à la mode, et votre lit aussi.
C'est un avantage...

MADAME GUILLEMOT.

Oui : mais ce qui me courrouce,
On sait que mon habit est d'une vieille housse.
Que ce soit par hasard ou par malignité,
Votre indiscret Mercure a dit la vérité.
J'entends à chaque pas la basse bourgeoisie
Qui me nomme en raillant la housse cramoisie;
Et par tout mon quartier la canaille se plaint
Que je prends des couleurs qui font sortir le teint.
Il est vrai, le gros rouge est une couleur sombre
Qui détache le clair par le secours de l'ombre :
Qu'on en ait un manteau, sans ornement dessus,
Pour peu que l'on soit blanche on le paraît bien plus :
C'est un fard innocent, sans pommade ni drogue;
Et voilà la raison qui l'a tant mis en vogue.

ORONTE.

Redites-moi, de grâce, un certain mot choisi
Qui vous est échappé pour dire cramoisi.

MADAME GUILLEMOT.

Du gros rouge?

ORONTE.

A mon sens il a beaucoup de grâce :
Jamais le mot de gros ne fut mieux en sa place;
Il charme.

MADAME GUILLEMOT.

Il m'est venu sans affectation.

ORONTE.

Votre esprit est fertile en belle invention.
J'ai de votre mérite une idée assez haute
Pour me faire un plaisir de réparer ma faute.
(à Jasmin.)
Le nom de madame est...

MADAME GUILLEMOT.

Parlez donc, petit sot.

JASMIN.

Monsieur, madame a nom madame Guillemot.

ORONTE.

C'est assez. Vous verrez dans le premier Mercure
Que j'aurai de la housse adouci l'aventure.
Si le mot de bourgeoise aigrit votre courroux,
Je mettrai tout au long, par estime pour vous,
En bon historien, qui ne fait point de contes,
Madame Guillemot, auditrice des comptes.

MADAME GUILLEMOT.

Y ferez-vous entrer mon éloge?

ORONTE.

Oui, vraiment.

MADAME GUILLEMOT.

Louez-moi, je vous prie, imperceptiblement.
J'ai pour la flatterie une haine invincible.
Si louer sans flatter vous paraît impossible,
J'aime mieux vous donner, si vous le souhaitez,
Un mémoire où seront mes bonnes qualités.
J'ai de la modestie, et me rendrai justice.
Adieu... Ne bougez.

ORONTE.

Moi, madame l'auditrice?

MADAME GUILLEMOT.

De grâce...

ORONTE.

Je prétends, pour finir tous débats,
Jusqu'à votre carrosse accompagner vos pas.

MADAME GUILLEMOT, à Jasmin.

Voyez si mon carrosse est venu me reprendre.
(à Oronte.)
J'avais quelques parents qu'il est allé descendre.
(à Jasmin.)
Voyez donc promptement si Lafleur est là-bas,
Mon cocher.

JASMIN.

Je suis sûr de ne le trouver pas,
Madame.

MADAME GUILLEMOT.

Le fripon craint d'aller dans la rue.
Si je vous...

JASMIN.

C'est à pied que vous êtes venue.

MADAME GUILLEMOT.

(à Oronte.)

Ah! coquin... Ne bougez, pour raison.

ORONTE.

J'obéis.

MADAME GUILLEMOT, en sortant.

Vous aurez le fouet en entrant au logis,
Petit gueux.

JASMIN.

Qu'ai-je fait?

MADAME GUILLEMOT.

Comment! petite rosse,
Sans vous on aurait cru que j'avais un carrosse.
Je vous ferai sentir ce que pèsent mes coups.

JASMIN.

Dame! je ne sais pas si bien mentir que vous.

(Madame Guillemot et Jasmin sortent.)

ORONTE, seul.

Madame l'auditrice est enfin apaisée.
La louange à propos rend toute chose aisée.
Allons fermer la porte, et jusqu'après dîné,
Passons quelques moments sans être importuné.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

(On heurte assez rudement.)

Qui diable est l'animal qui heurte de la sorte?

ORONTE.

Ouvre sans hésiter et l'une et l'autre porte.

(On redouble.)

MERLIN.

Je voudrais qu'en heurtant il se rompît les bras.

SCÈNE II.

ORONTE, MERLIN, LISETTE.

LISETTE.

Est-ce ici le logis de monsieur Licidas?

MERLIN.

Ah! monsieur, c'est Lisette, ou bien j'ai la berlue.

ORONTE.

Lisette! quel bonheur! viens que je te salue.
(il l'embrasse.)
Comment te portes-tu, ma pauvre enfant?

LISETTE.

Fort bien,
Monsieur.

MERLIN, voulant l'embrasser aussi.

Je suis ravi... Comment, je n'aurai rien?
Tu reviendras des champs sans me baiser?

LISETTE.

Ta bouche
Doit avoir du respect pour ce que monsieur touche.

MERLIN.

Patience : à ton tour tu verras ma fierté.

ORONTE, à Lisette.

Cécile est revenue en parfaite santé?
Pour elle mon ardeur va jusques à l'extrême.

LISETTE.

Et la sienne pour vous est presque tout de même.
Monsieur de Boisluisant, qui brûle de vous voir,
L'a déjà disposée à faire son devoir.
On ne voit rien d'égal, c'est moi qui vous le jure,
A son entêtement pour l'auteur du Mercure :
S'il peut l'avoir pour gendre, il sera trop content.
Le fils d'un duc et pair ne lui plairait pas tant.
Il ne voit qu'en lui seul un mérite qui brille;
Et tout autre lui semble indigne de sa fille.
Il va dans un moment vous l'amener ici.
Cécile de frayeur en a le cœur transi.
Elle craint, et sa crainte est assez raisonnable,
Qu'elle ne soit offerte à l'auteur véritable :
Et de monsieur son père ayant loué le choix,
Pour oser se dédire elle eût manqué de voix.

Pour détourner un coup à ses vœux si contraire,
J'ai cherché ce logis de libraire en libraire.
Enfin, monsieur Blageard, qu'on a fait à dessein
Trop petit pour un homme, et trop grand pour un nain,
Avec civilité m'en a donné l'adresse :
Et par le zèle ardent que j'ai pour ma maîtresse,
A vous trouver chez vous n'ayant pas réussi,
Je me suis hasardée à venir jusqu'ici.
Avant qu'à vous y voir elle-même s'expose,
Apprenez-moi, monsieur, comment va toute chose.

ORONTE.

Tout va comme Cécile à peu près l'a voulu.
De ce logis entier je suis maître absolu.
La plus tendre amitié qu'inspire la nature
M'unit étroitement à l'auteur du Mercure.
Nous portons même nom, avons mêmes aïeux ;
Et son père et le mien étaient frères.

LISETTE.

Tant mieux.
Pour faire le contrat qui vous est nécessaire,
A point nommé, monsieur, il fallait un faussaire,
Un notaire fripon, prêt à prévariquer :
Je sais bien qu'à Paris vous n'en pouviez manquer ;
En payant largement, sans autre inquiétude,
On rencontre son fait en bien plus d'une étude.
Mais du gendre qu'on cherche ayant le même nom,
De votre tricherie on n'aura nul soupçon.
Ce qui peut mettre obstacle au bien qu'on vous destine,
C'est que pour un auteur vous avez bonne mine :
Cette grande perruque, et ce linge et ce point,
Avec le nom d'auteur ne sympathisent point.
J'en vois par ci, par là, mais ils ont tous l'air mince :
Et sous cet équipage on vous croirait un prince.
Par là votre dessein peut être divulgué.
Songez...

ORONTE.

Je représente un auteur distingué,
A qui de compte fait, le débit de ses livres
Rapporte tous les ans plus de dix mille livres.

LISETTE.

Vous ne me dites pas que je m'arrête trop.

Pour regagner le temps je m'en vais au galop.
Encore une parole, et puis adieu. Cécile,
Comme je vous ai dit, n'a pas l'esprit tranquille;
Et, pour chagrin nouveau, ce matin d'un billet
Ayant incognito chargé votre valet,
Elle a craint qu'en chemin il ne prêtât l'oreille
A qui le convierait d'aller boire bouteille;
Et qu'après le repas il ne fût assez sot
Pour offrir un quadruple à payer son écot.
Celui qu'il croit avoir, et dont l'appas le touche,
Quoique marqué de même, est une boîte à mouche.
Elle enferme un billet, à l'aide d'un ressort.

MERLIN.

Monsieur, qui l'a reçu, m'en a payé le port.
Tu peux lui demander si je mens.

ORONTE.

Non sans doute;
Mais je l'ai mal payé : quelque prix qu'il me coûte,
De la part de Cécile un billet m'est si doux...

LISETTE.

Il suffit que le sien soit venu jusqu'à vous.
Dans le cœur inquiet de ma jeune maîtresse
Je vais diligemment reporter l'allégresse;
En dissiper la crainte, y remettre l'espoir,
Et flatter son amour du plaisir de vous voir.
Du feu dont vous brûlez rendez-vous bien le maître :
Gardez qu'il ne paraisse en la voyant paraître :
Monsieur de Boisluisant, le beau-père futur,
A toujours l'œil au guet, et n'a pas l'esprit dur.
Profitez de l'avis que mon zèle vous donne.
Adieu, monsieur. Adieu, monsieur Merlin.

MERLIN.

Friponne,
Tu m'as fait un affront dont il te souviendra.

LISETTE.

A la première vue on le réparera.
Prends courage.

SCÈNE III.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

Tu vois comme elle agit de tête :
Ne la trouves-tu pas jolie, aimable, honnête ?

MERLIN.

Assurément.

ORONTE.

Veux-tu l'épouser ?

MERLIN.

Non, monsieur ;
Vous prétendriez sur elle avoir droit de seigneur,
Droit de dîme.

ORONTE.

Es-tu fou ?

MERLIN.

Cela n'est point folie :
Un valet marié dont la femme est jolie,
Et de qui le patron est bâti comme vous,
A de justes raisons de paraître jaloux.
Je connais plus d'un sot que je ne veux point suivre.

SCÈNE IV.

LONGUEMAIN, ORONTE, MERLIN.

LONGUEMAIN.

N'est-ce pas vous, monsieur, qui faites ce beau livre
Qui n'est pas plutôt vieux qu'il redevient nouveau ?
Le Mercure ?

ORONTE.

Je n'ose avouer qu'il soit beau.
Mais, tel qu'il soit, monsieur, oui, c'est moi.

LONGUEMAIN.

Je vous jure
Que par toute la France on chérit le Mercure.
A Tours, il faut savoir quelle estime on en fait !

ORONTE.

Passons. Que vous plaît-il ?

LONGUEMAIN.

Vous parler en secret.
J'ai mes raisons.

ORONTE, à Merlin.

Va-t'en.

LONGUEMAIN.

Avant que je me nomme,
Je crois en vous, monsieur, trouver un honnête homme.

ORONTE.

Si vous m'estimez tel, quoi que vous me disiez,
Vous ne trouverez point que vous vous abusiez.
Croyez-en ma parole, et n'ayez aucun doute.

LONGUEMAIN.

Êtes-vous assuré que personne n'écoute?

ORONTE.

Parlez sans vous contraindre, et n'appréhendez rien.

LONGUEMAIN.

Pour vivre en honnête homme il faut avoir du bien.
La vertu toute nue autrefois était belle;
Mais le vice à son aise est aujourd'hui plus qu'elle :
Et, de quelque talent dont on soit revêtu,
On ne fait point fortune avec trop de vertu.
Cela posé, j'ai cru pouvoir tout me permettre
Dans les divers états où l'on m'a voulu mettre.
Dès mes plus jeunes ans, dans mes plus bas emplois,
J'ai toujours eu le soin d'étendre un peu mes droits.
Cette inclination augmentant avec l'âge,
Dans des postes meilleurs je prenais davantage;
Mais tous ces petits gains, par leurs faibles appas,
En flattant mes désirs ne les remplissaient pas :
Si bien que tout d'un coup l'occurrence étant belle,
De deux cent mille francs j'ai fraudé la gabelle :
Et vous m'obligeriez, après ce beau coup-là,
De donner dans le monde un bon tour à cela.
Quand on a comme vous une plume si bonne....

ORONTE.

Eh quel diable de tour voulez-vous que j'y donne?
Après un vol si grand...

LONGUEMAIN.

Comment, vol! parlez mieux,
Et ne vous servez point de ce terme odieux.
Tant pour vous que pour moi mettez-vous dans la tête
Que frauder la gabelle est un mot plus honnête.
C'est me déshonorer qu'employer de tels mots.

ORONTE.

Vous vous piquez d'honneur un peu mal à propos.
Si ce mot vous fait honte, et vous semble un outrage,
L'action qui le cause en fait bien davantage.
Un homme tel que vous en est assez instruit.

LONGUEMAIN.

Quel grand mal ai-je fait pour tant faire de bruit?

ORONTE.

Quel grand mal? Trouvez-vous qu'il soit petit?

LONGUEMAIN.

Sans doute.
Ce n'est au pis aller faire que banqueroute.
Combien d'autres l'ont faite, et qui n'ont pas péri?

ORONTE.

Et comptez-vous pour rien l'affront du pilori?

LONGUEMAIN.

L'affront du pilori me paraît quelque chose;
Je plains ceux qu'en spectacle en ce lieu l'on expose:
Mais combien en voit-on, banqueroutiers parfaits,
Vivre du revenu des crimes qu'ils ont faits?
Pour un à qui l'on fait ces injures atroces,
Plus de dix à Paris ont deux ou trois carrosses.
Qu'un homme ait de bien clair jusqu'à cent mille écus,
On lui prête sans peine un million et plus:
Chacun, ouvrant sa bourse à sa moindre requête,
Lui jette avec plaisir son argent à la tête;
Et, quand ses créanciers redemandent leur bien,
L'emprunteur infidèle, abandonnant le sien,
A la face des lois fait un vol manifeste:
Et pour cent mille écus un million lui reste.

ORONTE.

Les gens que vous citez, dont vous suivez le train,
Sont l'exécration de tout le genre humain.
Les affronts qu'on leur fait ont de si justes causes...

LONGUEMAIN.

Trois carrosses roulants rajustent bien des choses;
Et sept cent mille francs pour trahir son devoir,
C'est vendre son honneur tout ce qu'il peut valoir.
Avec ce que j'ai pris comparez cette somme,
Vous verrez que j'en use en bien plus galant homme.
Pour messieurs les fermiers, qui font des gains si grands,

Qu'est-ce de bonne foi que deux cent mille francs?
Gros seigneurs comme ils sont, ont-ils lieu de se plaindre?
A rien de plus modique ai-je pu me restreindre?
Et de vider ma caisse ayant fait un serment,
Pouvais-je en conscience en user autrement?
Mettez-vous en ma place, et pesez bien...

ORONTE.

De grâce,
Ne me proposez point cette odieuse place.
Quel secours de ce crime osez-vous espérer?
Vous vous êtes fait riche, et n'osez vous montrer :
De vos meilleurs amis vous craignez la présence.
Vous étiez plus heureux avec plus d'indigence.
Vous marchiez librement, sans peur d'être arrêté;
Et vous avez perdu jusqu'à la liberté.

LONGUEMAIN.

Je sais un sûr moyen de me la faire rendre.

ORONTE.

Quel moyen?

LONGUEMAIN.

Écoutez, et vous l'allez apprendre :
C'est l'unique sujet qui m'amène en ce lieu.
De deux extrémités j'ai choisi le milieu :
De l'argent qu'on a pris fait de la peine à rendre;
Mais on souffre encor plus quand on se laisse pendre;
Ainsi, soit par faiblesse, ou par bonne amitié,
Des deux cent mille francs je rendrai la moitié.
Ce sont cent mille francs que je perds; mais qu'y faire?
J'aime, quand je le puis, à conclure une affaire.
Les fermiers généraux, voyant ma bonne foi,
Me pourront confier quelque meilleur emploi.
C'est ce qu'avec grand art, comme par bonté pure,
Il faut insinuer dans le premier Mercure.
Si je suis par vos soins a l'abri de la hart,
Du butin que j'ai fait vous aurez votre part;
Et cent louis...

ORONTE.

Monsieur, en m'offrant cette somme,
Vous oubliez, je crois, que je suis honnête homme?
Et, si je l'étais moins que je ne le prétends,
Vous passeriez peut être assez mal votre temps.

Vous offrez cent louis pour vous faire un asile,
Et qui vous ferait prendre est sûr d'en gagner mille;
On les donne, on vous cherche, il n'est rien plus certain;
Et vous vous appelez monsieur de Longuemain.
C'est un sensible appât qu'une somme si forte;
Je n'ai pour la gagner qu'à fermer cette porte :
Mais, allez, sauvez-vous; et ne m'apprenez pas
En quel lieu le destin va conduire vos pas.
Que sais-je si demain j'aurais encor la force
De pouvoir résister à cette douce amorce?
Rien ne peut vous sauver, si l'on vous pousse à bout.
Pour vous mettre en repos restituez le tout.
Mais il faut vous hâter. Si vous vous laissiez prendre,
Il ne serait plus temps de s'offrir à tout rendre :
On vous y forcerait, et vous seriez pendu.

LONGUEMAIN.

Ne me pendrais-je pas si j'avais tout rendu?
Un bien de ses aïeux qu'un héritage amène,
Comme il vient sans travail, peut se perdre sans peine :
Mais un bien étranger que le plus grand bonheur
Ne peut faire acquérir qu'aux dépens de l'honneur;
Un bien qui m'a coûté plus de soins et d'alarmes
Qu'à mes yeux éblouis il n'étalait de charmes;
Enfin, pour expliquer la chose comme elle est,
Un bien que j'ai volé, puisque ce mot vous plaît;
Quand tout est essuyé me parler de tout rendre,
C'est un pire destin que de se laisser pendre.
Je renonce au secours d'un tel médiateur,
Et suis de vos conseils très-humble serviteur.
S'il faut être pendu, ce n'est pas une affaire.

(Il sort.)

ORONTE, seul.

Ce monsieur le commis a l'air patibulaire.
Si je ne suis trompé, sa mort fera du bruit.

SCÈNE V.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

Monsieur, voici Cécile et tout ce qui s'ensuit.
Père, fille, soubrette et laquais vont paraître.

ORONTE.

Suis-je bien? Ma perruque...

MERLIN.

On ne saurait mieux être.

Ils entrent.

SCÈNE VI.

M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, ORONTE, LISETTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Mon abord sans doute vous surprend.
De vos admirateurs vous voyez le plus grand.
Le bonheur de vous voir, dont j'ai l'âme ravie,
Est pour moi le plus doux que j'aie eu de ma vie :
Avant que de mourir je bornais mon espoir
Au sensible plaisir que je trouve à vous voir.
Souffrez que je vous aime, et que je vous embrasse.

ORONTE.

Monsieur, avec respect je reçois cette grâce.
De cet excès d'honneur tout mon cœur pénétré...

M. DE BOISLUISANT.

Quel mérite plus grand s'est jamais rencontré?
Avant que vous fussiez, quelles rapides plumes
Enfantaient tous les ans jusqu'à seize volumes?
Au moindre événement qui fait un peu de bruit,
Votre fécondité va jusques à dix-huit.
(à Cécile.)
Ah, ma fille!

ORONTE.

Est-ce là madame votre fille,
En qui tant de beauté, tant de sagesse brille?

M. DE BOISLUISANT.

Oui, monsieur.

ORONTE.

Accordez à mon empressement
L'honneur de saluer un objet si charmant.
(Il la salue et l'embrasse; et dans le même temps Merlin en fait autant a Lisette.)
Madame, pardonnez si j'ai l'âme interdite.
C'est un charme pour moi qu'une telle visite :
Et du langage humain les termes impuissants

Ne peuvent exprimer les transports que je sens.
Que je suis redevable à monsieur votre père !

CÉCILE.

Votre joie à nous voir me paraît si sincère,
Que je répondrais mal à cet accueil si doux
Si je vous témoignais en avoir moins que vous.
Quelque estime pour vous que mon père ait conçue,
Je vois avec plaisir qu'elle vous est bien due;
Et comme son exemple a sur moi tout pouvoir,
Plus j'en montre à mon tour, mieux je fais mon devoir.

SCÈNE VII.

BONIFACE, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

BONIFACE

Qui de vous, s'il vous plaît, est l'auteur du Mercure?

ORONTE.

Qui diable amène ici cette sotte figure?
Que voulez-vous?

M. DE BOISLUISANT, à Oronte.

Adieu. Tantôt nous reviendrons.

ORONTE.

Non, monsieur.

BONIFACE.

Pardonnez si je vous interromps.

ORONTE.

Voulez-vous quelque chose?

BONIFACE.

Oui, monsieur.

ORONTE.

Parlez vite
De grâce.

BONIFACE.

J'aime mieux différer ma visite
Que d'avoir le malheur de vous être importun,
Et de ne choisir pas un moment opportun.

ORONTE, à M. de Boisluisant.

Monsieur, vous voulez bien me donner la licence...

M. DE BOISLUISANT.

Vous m'obligerez.

ORONTE, à Boniface.

Qu'est-ce?

BONIFACE.

Un avis d'importance,
Qui doit enjoliver votre Mercure.

ORONTE.

Eh bien ?
Dites-moi ce que c'est.

BONIFACE.

Ce que c'est ? c'est un bien,
Mais d'une utilité si grande, si féconde,
Qu'on vous en saura gré jusques dans l'autre monde.
C'est un bien, grâce au ciel, et grâce à mes efforts,
Honorable aux vivants, et plus encore aux morts.

ORONTE.

Ne perdons point de temps, monsieur. Que faut-il faire?
Parlez.

BONIFACE.

Monsieur Blageard, dont je suis le confrère,
M'avait promis, monsieur, de vous faire un récit
Du dessein qui m'amène.

ORONTE.

Il ne m'en a rien dit.

BONIFACE.

Qu'il doit être content d'avoir votre pratique!
On ne déserte point son heureuse boutique :
Du matin jusqu'au soir il ne voit qu'acheteurs.
Vous n'êtes point maudit comme certains auteurs,
Qui feraient beaucoup mieux de jamais ne rien faire
Que de mettre à l'aumône un malheureux libraire.
Un livre in-folio m'a mis à l'hôpital.

ORONTE.

Pour vous dédommager d'un livre qui va mal
Que puis-je?

BONIFACE.

Vous savez qu'il faut que chacun meure;
On le voit tous les jours, on l'éprouve à toute heure;
Et jusques à ce jour on n'a pu découvrir
D'infaillible moyen pour jamais ne mourir.

ORONTE.

Et ce qu'on n'a point fait prétendez-vous le faire?

M. DE BOISLUISANT.

Le secret serait beau !

BONIFACE.

Non, monsieur. Au contraire,
Je serais bien fâché que l'on ne mourût pas :
Je ne puis être heureux qu'à force de trépas.
Mais, monsieur, jusqu'ici les billets nécessaires
Pour inviter le monde aux convois mortuaires
Ont été si mal faits qu'on souffrait à les voir ;
Et pour le bien public j'ai tâché d'y pourvoir.
J'ai fait graver exprès, avec des soins extrêmes,
De petits ornements de devises, d'emblèmes,
Pour égayer la vue et servir d'agréments
Aux billets destinés pour les enterrements.
Vous jugez bien, monsieur, qu'embellis de la sorte
Ils feront plus d'honneur à la personne morte ;
Et que les curieux, amateurs des beaux arts,
Au convoi de son corps viendront de toutes parts.
A l'égard des vivants, dont l'orgueil est si vaste
Qu'en escortant le mort ils demandent du faste,
Tout le long d'une rue ils seront trop heureux
De traîner à leur suite un cortége nombreux.

CÉCILE.

Cet avis est fort beau !

ORONTE.

Mais surtout fort utile.

BONIFACE.

Je vendrai ces billets trois louis d'or le mille :
Et si l'année est bonne et fertile en trépas,
Je crois gagner assez pour ne me plaindre pas.
La grâce que j'espère, et qui m'est importante,
C'est un peu de secours d'une plume savante :
Et la vôtre aujourd'hui, par son invention,
Met ce que bon lui semble en réputation.
Pour être dans le monde illustre à juste titre,
Il faut dans le Mercure occuper un chapitre.
Vous dispensez la gloire. Et si votre bonté
Voulait de mes billets montrer l'utilité,
Il vaudrait mieux, monsieur, dans le premier Mercure,
Retrancher quelque fable, ou bien quelque aventure,
Et dans un long article avertir les défunts
De ne plus se servir de billets si communs :
Pour bien représenter qu'il y va de leur gloire ;

Qu'on revit dans les miens mieux que dans une histoire;
Le prouver par raisons, et leur faire espérer
Qu'ils auront du plaisir à se faire enterrer.
Vous voyez bien, monsieur, que rien n'est plus facile.

ORONTE.

Je vous l'ai déjà dit, cet avis est utile.
Pour le faire valoir je n'épargnerai rien.
Dites-moi votre nom.

BONIFACE.

Boniface Chrestien,
Depuis plus de vingt ans imprimeur et libraire,
Et je tiens ma boutique auprès de Saint-Hilaire.
Vous en souviendrez-vous, monsieur?

ORONTE.

Assurément.

BONIFACE.

Votre temps vous est cher jusqu'au moindre moment.
Le public est lésé quand on vous importune.
Adieu; ménagez-moi ma petite fortune.
Je ne vous parle point de mon remerciement;
Je ferai mon devoir, n'en doutez nullement.
(En montrant M. de Boisluisant.)
Si monsieur vous est joint de sang ou d'alliance,
Il peut hâter l'effet de ma reconnaissance.

ORONTE.

Comment?

BONIFACE.

Vous voyez bien qu'il ne peut aller loin:
Il va de mes billets avoir bientôt besoin;
Et j'aurais un plaisir, que je puis dire extrême,
De pouvoir pour monsieur les imprimer moi-même.
A tel prix qu'il voudrait il aurait les meilleurs;
Et s'il perdait la vie il gagnerait d'ailleurs.
Je m'oblige de plus, lorsque vous rendrez l'âme,
De les fournir *gratis* pour vous et pour madame.
Mourez quand vous voudrez, et comptez là-dessus.

SCÈNE VIII.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE.

Des sottises d'un fat vous me voyez confus.

Victime du public, le Mercure m'expose
A la nécessité d'écouter toute chose.
Mais pour nous dérober aux surprises des sots,
Dans mon appartement nous serons en repos.
Entrons. D'être debout à la fin on se lasse.

M. DE BOISLUISANT.

C'est vous incommoder.

ORONTE.

Non; c'est me faire grâce.
Ne la différez point. Entrez, madame.

M. DE BOISLUISANT.

Entrons.
D'un dessein que j'ai fait nous nous entretiendrons.

ORONTE, à Merlin.

Merlin, voilà ma bourse, et je connais ton zèle;
Donne-m'en, je te prie, une preuve nouvelle.
Deux ou trois confiseurs sont mes proches voisins :
De ce qu'ils ont de bon fais emplir deux bassins.

MERLIN.

A montrer mes talents l'occasion est belle.
Savoir ferrer la mule est un art où j'excelle.
Secrétaire banal, je m'en vais essayer,
Puisqu'il me met en œuvre, à m'en faire payer.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE BOISLUISANT, ORONTE.

M. DE BOISLUISANT.

Oui, monsieur, c'est sans fard qu'avec vous je m'explique.
Il n'est rien de plus propre et de plus magnifique.
Je connais quatre ducs et plus de vingt marquis
Qui n'ont pas à mon gré des meubles plus exquis.
Je n'ai vu que miroirs, que pendules, que lustres,
Que tableaux mis au jour par des peintres illustres;
Et, ce qui m'a surpris, une collation
Où la délicatesse et la profusion...

ORONTE.

Eh! de grâce, monsieur, un peu plus d'indulgence.
J'ai sans doute abusé de votre complaisance :
Je vous en fais excuse, et vous conjure...

M. DE BOISLUISANT.

Hé bien!
Puisque vous le voulez, je n'en dirai plus rien.
Disons un mot ou deux sur une autre matière.
Je vous ai là dedans ouvert mon âme entière.
Vous savez le penchant qui m'entraîne vers vous ;
Et ma fille, en un mot, n'est plus si près de nous.
Peut-être que contraint par l'aspect de Cécile,
Un refus à ses yeux vous semblait difficile.
Pendant que votre aveu peut être rétracté,
Ne vous contraignez point ; parlez en liberté.
Dites-moi franchement si votre cœur chancelle.

ORONTE.

Tout ce qu'on peut sentir mon cœur le sent pour elle.
Charmé de vos bontés comme de ses attraits,
A vous plaire, à l'aimer je borne mes souhaits :
Et, quoique mon amour ne fasse que de naître,
Il est dans un état à ne pouvoir plus croître.
Puisqu'à me rendre heureux vous vous intéressez,
Je vous donne ma foi que jamais...

M. DE BOISLUISANT.

C'est assez.
Vous pouvez librement entretenir Cécile
Pendant une heure ou deux que je vais par la ville.
J'aime mieux la laisser à vos soins obligeants
Qu'en un hôtel garni, rempli de mille gens.
Pénétrez si pour vous elle aura le cœur tendre.
Quand j'aurai fait mon tour, je viendrai la reprendre.
Adieu. Si vous m'aimez, traitez-moi sans façon.

SCÈNE II.

ORONTE, CÉCILE, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur de Boisluisant est-il dehors?

ORONTE.

Oui.

LISETTE.

Bon.

(à Cécile.)

Il est sorti, madame Avancez.

ORONTE.

Ah, madame!

Je puis donc à la fin vous parler de ma flamme;
Je puis, dans le transport dont je suis animé,
M'expliquer sans contrainte aux yeux qui m'ont charmé.
Mon aimable Cécile!

CÉCILE.

Hé bien! mon cher Oronte?

ORONTE.

M'aimez-vous toujours?

CÉCILE.

Oui; j'en fais l'aveu sans honte.
Si j'ai quelque chagrin dans cet heureux instant,
C'est d'abuser mon père, et de lui devoir tant.
Prévenu, comme il est, pour l'auteur du Mercure,
Nous pardonnera-t-il cette douce imposture?
Je crains...

LISETTE.

A cela près, hâtez le *conjungo*.
Tous deux jeunes, bien faits, vous vivrez à gogo.
Qu'est-ce que votre père après tout pourra dire?
N'êtes-vous pas soumise à tout ce qu'il désire?
C'est lui qui dans ce lieu vient de vous amener;
A monsieur qu'il y trouve il prétend vous donner:
Loin de blâmer son choix vous en êtes contente;
Et vous topez à tout en fille obéissante.
Êtes-vous obligée à savoir si monsieur
Est auteur véritable, ou bien façon d'auteur?
Vous soupçonnera-t-il d'être d'intelligence?

CÉCILE.

Oronte là-dessus ne dit point ce qu'il pense?

ORONTE.

Je pensais être aimé plus que je ne le suis,
Madame.

CÉCILE.

Je vous aime autant que je le puis.
Vous n'en pouvez douter sans me faire un outrage;

Et comment ferait-on pour aimer davantage?

ORONTE.

Hé bien! si vous m'aimez, n'appréhendez plus rien.
Le reste me regarde, et j'en sortirai bien.
Qui n'eût pas accepté, comme je viens de faire,
L'inestimable bien que m'offre votre père?
Fallait-il renoncer à vos divins appas,
Parce qu'il me croyait ce que je ne suis pas?
Et, lorsqu'il sera temps que je le désabuse,
N'êtes-vous pas, madame, une assez belle excuse?
Reposez-vous sur moi de tout l'événement.

LISETTE.

J'entends monter quelqu'un : parlez plus doucement.

CÉCILE.

Une dame paraît dont j'admire la mine.
Elle a grand air.

SCÈNE III.

ORONTE, CÉCILE, CLAIRE, LISETTE.

ORONTE.

C'est vous, ma charmante cousine?
A quand la noce?

CLAIRE.

A quand? tout est rompu.

ORONTE.

Comment?

CLAIRE.

Peut-on se marier quand on n'a plus d'amant?

ORONTE.

Parlez-moi sans énigme; êtes-vous mariée?
Répondez.

CLAIRE.

Non, vous dis-je; on m'a répudiée.
Je viens en avertir mon cousin Licidas.

ORONTE.

Vous aurez le chagrin de ne le trouver pas.
Il est à Saint-Germain, pour quelques jours peut-être,
Et de tout son logis il m'a laissé le maître.
Voyez, en son absence, à quoi je vous suis bon.
J'aurai le même zèle ayant le même nom :

Et cette dame enfin, que j'estime et respecte,
Ne doit ni vous gêner, ni vous être suspecte.
Elle entre comme moi dans tous vos intérêts.
J'en suis sûr.

CLAIRE.

Mon cousin, je n'ai point de secrets.
On m'avait accordée à monsieur de la Motte :
Il en est de moins fous que je crois qu'on garrotte.
Dénué de cervelle, il fait l'esprit profond,
Ne s'habille jamais comme les autres font ;
Et, pour tout dire enfin, il semble qu'il se pique
D'être dans son espèce un animal unique.
Mais comme il est fort riche, et que j'ai peu de bien,
On lui promit ma foi sans que j'en susse rien.
La semaine passée, avec une compagne,
Je fus voir au Plessis sa maison de campagne :
Je fis pour l'obliger cette débauche-là,
Et ce fut de son mieux qu'il nous y régala.
Comme jeudi dernier j'étais un peu malade,
Seul, mon bourru d'amant fut à la promenade :
Je ne sais si c'est là qu'on m'a volé son cœur ;
Mais quand il en revint je le trouvai rêveur.
Le soir, en confidence, il me dit que son âge
N'était plus guère propre au joug du mariage ;
Qu'il avait cinquante ans, et qu'avec un vieillard
L'hymen de ses plaisirs me ferait peu de part.
Le lendemain matin, sans garder de mesure,
Il revint brusquement me parler de rupture ;
Et pour le mépriser comme il me méprisait,
J'acceptai sur-le-champ ce qu'il me proposait.
Voilà ce que je sais sans en savoir la cause.

CÉCILE.

Perdre un pareil amant, c'est perdre peu de chose.

LISETTE.

Belle, bien faite, jeune, et sans aucun défaut,
Un homme à cinquante ans n'est pas ce qu'il vous faut.
Qu'en feriez-vous ? à vingt la ressource est plus grande.

CLAIRE.

Il m'a fait un présent qu'il faut que je lui rende.

ORONTE.

Puisqu'il rompt sans sujet, je n'en suis pas d'avis.

Et de combien est-il?

CLAIRE.

De deux mille louis.

ORONTE.

Il vous les a donnés?

CLAIRE.

A moi-même en personne.

ORONTE.

Le bien le mieux acquis est celui que l'on donne :
Ils sont à vous.

LISETTE.

Pour moi, je ne les rendrais pas.

CLAIRE.

Il va, je crois, monter; je l'ai laissé là-bas.
Je l'entends.

ORONTE.

Croyez-vous qu'il en aime quelqu'autre?

CLAIRE.

Je ne sais.

SCÈNE IV.

ORONTE, CÉCILE, CLAIRE, M. DE LA MOTTE, LISETTE.

ORONTE.

Serviteur, monsieur.

M. DE LA MOTTE.

Et moi le vôtre.

ORONTE.

Le bonheur de vous voir m'est un plaisir bien doux.

M. DE LA MOTTE.

D'où vient?

ORONTE.

Mademoiselle est ma cousine.

M. DE LA MOTTE.

A vous?

Tout de bon?

ORONTE.

Oui, monsieur.

M. DE LA MOTTE.

J'en suis vraiment bien aise.

ORONTE.

Et moi je suis ravi, monsieur, qu'elle vous plaise.
Quel jour avez-vous pris pour un hymen si beau?

M. DE LA MOTTE.

Bon ! la paille est rompue, et tout est à vau-l'eau.
Vous le savez fort bien, fin matois que vous êtes.

ORONTE.

Vous, monsieur, savez-vous quelle faute vous faites ?

M. DE LA MOTTE.

Hé, oui ! par cet hymen je m'étais figuré
Que j'aurais des enfants qui m'en sauraient bon gré :
J'entends, par des raisons que moi-même je forge,
Que ma postérité se plaint que je l'égorge ;
Et, frappé quelquefois par de tristes accents,
Je pense massacrer de petits innocents.
Mais, tout dût-il crever, que tout crève, n'importe.
La raison opposée est toujours la plus forte.

ORONTE.

Et quelle est la raison qui vous fait hésiter ;
Monsieur ?

CÉCILE.

Mademoiselle est elle à rebuter ?

CLAIRE.

Ai-je par ma conduite attiré votre haine ?

M. DE LA MOTTE.

Je n'ai rien à répondre, et c'est ce qui me gêne.

ORONTE.

Croyez-vous que son sang soit indigne de vous ?

CÉCILE.

A-t-elle quelque amant dont vous soyez jaloux ?

CLAIRE.

A vos yeux détrompés ne parais-je plus belle ?

M. DE LA MOTTE.

Ce n'est point tout cela, ma chère demoiselle.

ORONTE.

Vous a-t-elle engagé par d'indignes moyens ?

CÉCILE.

Vous a-t-on déguisé sa naissance et ses biens ?

CLAIRE.

Ai-je trahi la foi que je vous ai donnée ?

M. DE LA MOTTE.

Non ; vous êtes en tout bien conditionnée ;
Belle, sage, fidèle ; et, malgré tout cela,
Il plaît à mon destin que je vous plante là.

Laissez-moi, pour raison, m'excuser sur mon âge,
Et ne me forcez pas d'en dire davantage.

CLAIRE.

Non, monsieur; dites tout, ne soyez point contraint :
Vous laissez des soupçons dont ma vertu se plaint.

ORONTE.

Elle a raison; parlez. Que voulez-vous qu'on pense?

M. DE LA MOTTE.

Mais je vais l'offenser si je romps le silence.
Pour n'en pas venir là je fais ce que je puis.
Rendez-moi seulement mes deux mille louis;
Et bonjour.

CLAIRE.

Pour cela, c'est un autre chapitre.
Je les prétends à moi par un assez bon titre :
En m'en faisant un don vous en fîtes mon bien.
Mais vidons l'autre affaire, et ne confondons rien.
Dussiez-vous m'offenser, expliquez-vous.

ORONTE.

Sans doute.
Je saurai de monsieur quel affront il redoute :
Il ne sortira point qu'il ne m'ait convaincu...

M. DE LA MOTTE.

Puisqu'il faut m'expliquer, je crains d'être cocu.

CLAIRE.

Impudent!

ORONTE.

Supprimez ces discours téméraires.

M. DE LA MOTTE.

Mon prétendu cousin, chacun sait ses affaires;
Pouvez-vous m'empêcher d'avoir peur?

CÉCILE.

C'est à tort;
Mademoiselle est sage, a de l'honneur.

M. DE LA MOTTE.

D'accord.

ORONTE.

Ses manières, son air, sa pudeur naturelle,
Ce sont des cautions qui vous répondent d'elle

M. DE LA MOTTE.

Elle a plus de vertus encore que d'appas,

C'est je crois dire assez qu'elle n'en manque pas.
De quelque autre que moi qu'elle soit la conquête
Des dangers de l'hymen je garantis sa tête :
Mais tout ce que j'entends, et tout ce que je vois
Pour m'appeler cocu semble prendre une voix.
Écoutez quatre mots, sans aucune incartade,
Et traitez-moi de fou si j'ai l'esprit malade.
Ce fut jeudi dernier que l'enfer, en courroux
Du plaisir que j'aurais si j'étais votre époux,
Déchaîna contre moi tout ce qu'il crut capable
De pouvoir me contraindre à me donner au diable.
Ce jour-là, que depuis j'ai maudit mille fois,
Ayant beaucoup marché sans dessein et sans choix,
Je fus me reposer vers des bornes de pierre
Qui d'un jaloux voisin ont séparé ma terre,
Pour rêver à mon aise au moment bienheureux
Où l'amour dans vos bras remplirait tous mes vœux.
A peine étais je assis sur une de ces bornes,
Que deux gros limaçons me présentent les cornes ;
Plus je donnai de coups pour les faire rentrer,
Plus ils prirent de peine à me les mieux montrer ;
Et, de leur insolence ayant pris quelque ombrage,
Je me levai sur l'heure, et les tuai de rage,
Étant persuadé qu'à moins d'un prompt trépas
Les affronts à l'honneur ne se réparent pas.
Je venais en héros de venger mon injure,
Quand par méchanceté, pour confirmer l'augure,
Un misérable oiseau pensa me rendre fou,
A force de crier *coucou*, *coucou*, *coucou*.
Enragé contre lui, mon fusil sur l'épaule,
J'entre dans la forêt, et je cherche le drôle,
Fortement résolu, pour venger mes soupçons,
De lui faire éprouver le sort des limaçons.
Mais zeste ! le coquin, de branchage en branchage,
De son maudit *coucou* redoubla le ramage ;
Et quatre coups en l'air, loin de l'épouvanter,
Lui servirent d'appas pour le faire chanter.
Limaçons et coucou, mon âge et votre sexe,
Tout rendait à l'envi ma pauvre âme perplexe,
Lorsque dans mon chemin, et presque sous mes pas,
Je trouve un bois de cerf fraîchement mis à bas ;

Et vois un peu plus loin cette maligne bête
Qui semblait m'annoncer que c'était pour ma tête.
« Vous en aurez menti, malheureux animaux,
« Je rendrai malgré vous tous vos présages faux, »
M'écriai-je; et soudain je gagnai ma chaumière
Sans vouloir regarder ni devant ni derrière.
Ainsi vous avez beau menacer ou prier,
Qui diable après cela voudrait se marier?

ORONTE.

Eh! monsieur, donnez-nous des raisons plus honnêtes.
Ma cousine est croyable un peu plus que vos bêtes:
Et c'est de sa vertu faire trop peu de cas
Que de les vouloir croire, et ne la croire pas.
Je suis las de souffrir un si cruel outrage.

M. DE LA MOTTE.

Je vous ai déjà dit que je la crois fort sage;
Mais si l'astre s'en mêle, et veut me voir cocu,
Pensez-vous que par elle il puisse être vaincu?
Ce qu'avec un autre homme elle aurait d'innocence
Deviendra contre moi fidèle à l'influence;
Et moins par son penchant que pour remplir mon sort
Je me verrai cocu sans qu'elle ait aucun tort.
Je veux de ce malheur sauver mademoiselle.
Elle me touche assez pour ne vouloir point d'elle.
S'il faut être cocu, c'est par un autre choix
Que je veux ressembler à tous ceux que je vois.
Pour l'honneur de mon front et de votre mérite,
Rendez-moi mon argent, et sortons quitte à quitte.

ORONTE.

Puisque par ses raisons monsieur est convaincu
Qu'on lui rendra justice en le faisant cocu,
La rupture qu'il cherche est une preuve insigne
Que de remplir son sort il ne vous croit pas digne;
Vous n'auriez pas l'esprit de lui manquer de foi.
Finissez. Quel argent lui devez-vous?

CLAIRE.

Qui, moi?
Rien du tout.

M. DE LA MOTTE.

En trois mots, c'est me payer ma somme.

CLAIRE.

Que me demandez-vous? Parlez en honnête homme.

Que vous dois-je?

M. DE LA MOTTE.

L'argent que vous me retenez,
Les deux mille louis que je vous ai donnés.

CLAIRE.

A moi, monsieur?

M. DE LA MOTTE.

A vous. Pourquoi tant de grimaces?

CLAIRE.

Lorsque je les reçus je vous en rendis grâces.
Me les ayant donnés, ils ne sont plus à vous.

M. DE LA MOTTE.

Je me flattais alors de me voir votre époux.
Jamais félicité ne me parut plus haute.

CLAIRE.

Si vous ne l'êtes pas, monsieur, est-ce ma faute?
Tous les dons qu'en m'aimant vous pouvez m'avoir faits
Me sont trop précieux pour les rendre jamais.

CÉCILE.

Ce refus obligeant que fait mademoiselle
Marque pour un volage une bonté nouvelle :
Retenir vos présents, c'est vous aimer encor.

M. DE LA MOTTE.

Je renonce à l'amour qu'on vend au poids de l'or.
Quand je fis ce présent, elle m'était acquise.
Je n'ai fait avec elle aucune autre sottise.
Demandez-lui plutôt si jamais...

ORONTE.

Écoutez,
(Aussi bien suis-je sûr que vous vous en doutez),
C'est par mon ordre exprès qu'on n'a rien à vous rendre;
Et si vous l'ignorez je veux bien vous l'apprendre.
Épousez ma cousine, ou ne prétendez pas...

M. DE LA MOTTE.

Quand je serai cocu, qu'il sera bien plus gras!
Sachez, petit cousin, qui par votre menace
Prétendez m'ajouter aux cocus de ma race,
Que, malgré mon étoile et malgré vos leçons,
Je veux faire mentir cerf, coucou, limaçons,
Et fuir le mariage un peu plus que la peste.
Licidas à l'instant va décider du reste :

Nos communs intérêts sont remis en sa main.
N'est-il pas ici?

ORONTE.

Non; il est à Saint-Germain.

M. DE LA MOTTE.

Pour longtemps?

ORONTE.

On ne sait.

M. DE LA MOTTE.

Attendons qu'il revienne :
Il entendra plaider votre cause et la mienne.
De mes prétentions quel que soit le succès,
Ne me pas marier c'est gagner mon procès :
Combien devant nos yeux en voyons-nous paraître
Qui pour bien plus d'argent voudraient ne le pas être!
Tant ils sont assurés de trouver au logis,
Ou leur femme qui gronde, ou quelquefois bien pis!
Serviteur.

SCÈNE V.

ORONTE, CÉCILE, CLAIRE, LISETTE.

CÉCILE.

Quel amant pour une belle amante!

LISETTE.

Je n'en voudrais point, moi qui ne suis que servante;
Ou, si j'étais réduite à cette extrémité,
Je crois que son coucou dirait la vérité.

ORONTE.

Consolez-vous, cousine; il en viendra quelque autre.
Apprenez mon destin, puisque je sais le vôtre.
Je vous prie à mon tour de ma noce.

CLAIRE.

Comment!

ORONTE.

Nous sommes mieux unis que vous et votre amant.
Ma maîtresse ni moi nous ne voulons pas rompre.
Mais j'aperçois quelqu'un qui nous vient interrompre.
Passez dans l'autre chambre, où bientôt je vous sui.

SCÈNE VI.

ORONTE, DUMESNIL.

DUMESNIL.

Monsieur, je suis perdu si je n'ai votre appui.

ORONTE.

Qu'est-ce, monsieur? Parlez. Quel sujet vous oblige...

DUMESNIL.

Si je n'ai votre appui, je suis perdu, vous dis-je.

ORONTE.

Vous est-il arrivé quelque accident fâcheux?

DUMESNIL.

Il n'est point sous le ciel d'homme plus malheureux.

ORONTE.

Avez-vous sur les bras quelque méchante affaire?
Êtes-vous assassin, empoisonneur, faussaire?
Êtes-vous poursuivi des archers?

DUMESNIL.

Moi, monsieur?
Ai-je l'air d'un faussaire, ou d'un empoisonneur?

ORONTE.

Vous a-t-on dérobé quelque somme un peu forte?

DUMESNIL.

Non, monsieur.

ORONTE.

N'est-ce point que votre femme est morte?

DUMESNIL.

Eh! si c'était cela, serais-je malheureux?

ORONTE.

Dites donc quel obstacle est contraire à vos vœux.
J'écoute : mais surtout, point de longue harangue.

DUMESNIL.

Force gens à Paris enseignent quelque langue :
Celui-là l'espagnol, celui-ci le latin;
Et sans autre secours ils subsistent enfin.
J'en connais deux ou trois tellement à leur aise,
Que depuis quelque temps ils ne vont plus qu'en chaise :
Et, cherchant un emploi que l'on ne pût m'ôter,
Je crus pour m'enrichir les devoir imiter.
Je pris dans un faubourg une maison fort grande
Et mis un écriteau pour *la langue normande;*

M'offrant de l'enseigner avec affection
Avec les tons, l'accent dans sa perfection.
Pendant le premier mois il ne me vint personne.

ORONTE.

Quoi ! pas un écolier ?

DUMESNIL.

Pas un.

ORONTE.

Je m'en étonne.
Un succès plus heureux devait suivre vos soins.
Le second mois sans doute alla bien ?

DUMESNIL.

Encor moins.
Pour me manifester tant aux pauvres qu'aux riches,
Ces deux mois écoulés j'eus recours aux affiches :
Et par tous les endroits où j'étais affiché
Je voyais en passant force monde attaché.
J'en conçus de la joie, et, la chose étant sue,
Je me tins assuré d'en avoir bonne issue,
Et crus que ma maison crèverait d'écoliers ;
Mais le troisième mois eut le sort des premiers.
Pas une âme ne vint. Je disais à moi-même,
En songeant quelquefois à mon malheur extrême :
« Tous les gens de commerce ont affaire à Rouen,
« A Bayeux, à Falaise, à Dieppe, au Havre, à Caen ;
« Peu de gens ont affaire à Florence, à Venise :
« Et c'est par conséquent une grande sottise
« D'ignorer le normand et de savoir si bien
« L'extravagant jargon qu'on nomme italien.
« L'un est infructueux, et l'autre fort utile. »
Comme on a vers l'espoir une pente facile,
Je me flattais alors, et même avec excès,
Qu'à la fin mon dessein aurait un grand succès.
Je faisais afficher de nouveau : mais ma peine
Pendant quatorze mois a toujours été vaine ;
Et, quoi que cette langue ait de particulier,
Je n'ai pas eu l'honneur d'avoir un écolier.
Le croiriez-vous ?

ORONTE.

Moi ? non ; cela n'est pas croyable.

DUMESNIL.

Rien n'est plus vrai pourtant, ou je me donne au diable.

Pas un seul n'a paru pendant quatorze mois :
Tant il est vrai qu'en France on fait peu de bons choix !

ORONTE.

Et que puis-je pour vous en semblable occurrence,
Monsieur ?

DUMESNIL.

Réprimander la noblesse de France,
Qui parle italien, espagnol, allemand,
Et qui ne peut parler le langage normand :
Qui sait parfaitement deux ou trois langues mortes,
Et qui n'en sait pas une usitée à ses portes :
Qui, sans avoir dessein d'aller jamais fort loin,
Des pays étrangers apprend le baragouin :
Et qui, par une erreur que le bon sens condamne,
Aime mieux *Signor si*, que *voire*, *ou Dieu me damne*.
Vous voyez cependant quelle comparaison ?

ORONTE.

Il est vrai ; je vois bien que vous avez raison.
Mais comme à ce dessein la fortune s'oppose,
Je vous conseillerais de tenter autre chose.
Quand on veut se tirer d'un fâcheux embarras,
Il est bon qu'avec elle on ne s'obstine pas.
Croyez-moi, faites choix de quelque autre exercice.

DUMESNIL.

Non, monsieur ; tôt ou tard on me rendra justice.
De quoi que l'on se mêle en un même quartier,
Quarante quelquefois sont d'un pareil métier ;
Et par cette raison, que je crois pertinente,
Ce qu'un seul gagnerait se partage à quarante :
Mais, par l'heureux effet de mon invention,
Je suis seul à Paris de ma profession.
Publiez mes talents dans le premier Mercure ;
Si le roi par hasard en faisait la lecture,
Bienfaisant comme il est par inclination,
Doutez-vous que bientôt je n'eusse pension ?
Comme de mes pareils la nature est avare,
On a quelques égards pour un homme si rare.

ORONTE.

Pour rare, il est certain : on ne peut l'être plus.

DUMESNIL.

Me louer devant moi, c'est me rendre confus :

Je suis déconcerté d'une louange en face ;
Et votre honnêteté me fait quitter la place.
Adieu ; le mois prochain parlez si bien de moi
Que de voir mon visage il prenne envie au roi.
C'est la grâce qu'espère et que vous recommande
Dumesnil, professeur de la langue normande.

SCÈNE VII.

ORONTE.

Juste ciel ! que ces fous qui fatiguent mes yeux
Volent à mon amour des moments précieux !

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORONTE, CLAIRE.

CLAIRE.

Demeurez, mon cousin, vous avez compagnie.
Je vous quitte aujourd'hui de la cérémonie.

ORONTE.

Et moi, qui suis ravi d'accompagner vos pas,
De votre sentiment je ne vous quitte pas.
Vous avez à loisir parcouru ma maîtresse
Et vous jugez de tout avec délicatesse :
Comment la trouvez-vous ? ai-je fait un bon choix ?

CLAIRE.

Elle est belle, à mes yeux, jusques au bout des doigts.
Son teint, son air, sa taille, en un mot tout m'enchante,
Et de la tête aux pieds elle est toute charmante.
Jamais d'un pareil choix on ne peut vous blâmer.
Eh ! comment feriez-vous pour ne la pas aimer ?
Une dame qui vient m'empêche de poursuivre.
Adieu. Je vous défends de songer à me suivre.
Un pas que vous feriez me mettrait en courroux :
Et ce serait bannir tout commerce entre nous.

ORONTE.

A ce que vous voulez il faut que je consente.

CLAIRE.

Vous m'obligez.

SCÈNE II.

ORONTE, MADAME DE CALVILLE.

MADAME DE CALVILLE, en deuil.

Monsieur je suis votre servante.
Je vous suis inconnue et redevable.

ORONTE.

A moi,
Madame?

MADAME DE CALVILLE.

Oui, monsieur, à vous-même.

ORONTE.

Et de quoi?
En quelle occasion la fortune propice
M'a-t-elle offert l'honneur de vous rendre service?

MADAME DE CALVILLE.

En trois occasions où vous avez appris,
Mais galamment, la mort de trois de mes maris.
En lisant ces endroits j'eus un plaisir extrême :
Et, comme je fis hier enterrer le quatrième,
J'offre cette matière à votre heureux talent
Pour en faire un article au Mercure Galant.
Je lui dois de mes feux cette marque fidèle.

ORONTE.

Pour un mari défunt c'est montrer bien du zèle.
Je ne m'étonne pas, après cette action,
Qu'on brigue avec chaleur votre possession.
A votre âge, madame, être quatre fois veuve,
C'est de votre mérite une assez grande preuve.
Sur un si bel exemple on se doit écrier.

MADAME DE CALVILLE.

On me parle déjà de me remarier :
Mais je tiens au défunt par de si fortes chaînes
Que je n'y peux penser de plus de trois semaines.
Il verra si pour lui mes feux étaient constants.

ORONTE.

Quoi! Vous vous résoudrez à pâtir si longtemps,
Madame? Je vous plains : cet effort est pénible.

MADAME DE CALVILLE.

J'aimais feu mon mari ; l'amour rend tout possible.

ORONTE.

Qui croirait qu'une dame aussi jeune que vous
Eût eu le déplaisir de perdre quatre époux?
Comment ont fait vos yeux pour conserver leurs charmes,
Après s'être occupés à verser tant de larmes?
Voir mourir ce qu'on aime est un sort si fatal...

MADAME DE CALVILLE.

De tous les maux du monde il n'en est point d'égal.
Il faut pour en parler en avoir fait l'épreuve.
J'avouerai cependant, moi qui suis souvent veuve,
Qu'au lieu de quatre fois j'aime mieux l'être neuf,
Que d'avoir le chagrin de faire un mari veuf.
Je sais bien au surplus ce qu'il faut que je fasse:
J'ai pleuré le défunt avec assez de grâce.
Pendant qu'il se mourait, fidèle à mon devoir,
J'apprenais à pleurer devant un grand miroir.
Pour pleurer un mari d'une manière honnête,
Il faut négligemment savoir pencher la tête;
Avoir la gorge nue, et laisser à dessein
Couler par-ci, par-là, des larmes sur son sein;
Éviter les hauts cris que la canaille jette;
Avoir un air stupide, une douleur muette;
Regarder son malheur avec tranquillité:
Voilà comme l'on pleure en gens de qualité.
Mais si quelque bourgeoise, ou simple demoiselle
Osait pleurer de même, on se moquerait d'elle.

ORONTE.

Pour avoir le plaisir d'être pleuré de vous,
On va briguer l'honneur de mourir votre époux.
Comment le nommait-on?

MADAME DE CALVILLE.

Le comte de Calville.

ORONTE.

Je vais marquer sa mort du plus sublime style.
Vous serez au Mercure avec distinction.

MADAME DE CALVILLE.

Marquez-y bien l'excès de mon affliction.
Comme une tourterelle à tous moments je pleure...
Si je me remarie, et que mon mari meure,
Je viendrai vous l'apprendre, et n'y manquerai pas.

SCÈNE III.

ORONTE.

Que l'auteur du Mercure a de fous sur les bras!
Mais pendant qu'en ce lieu je me trouve tranquille,
Mon cœur impatient de rejoindre Cécile...
Ciel! on vient mettre obstacle à mon empressement.

SCÈNE IV.

ORONTE, ORIANE, ÉLISE.

ORIANE.

Monsieur, vous allez faire un mauvais jugement,
Sans doute.

ORONTE.

Moi, madame? en tout ce que vous faites,
Vous n'avez point de peine à montrer qui vous êtes :
On découvre d'abord un mérite si grand...

ÉLISE.

Nous savons bien, monsieur, que vous êtes galant.
On ne voit point d'écrits comparables aux vôtres :
Que d'éloges charmants cousus les uns aux autres!
Vous louez avec grâce, il le faut avouer.

ORONTE.

D'agréables objets sont aisés à louer.
Vos manières, votre air...

ORIANE.

Brisons-là, je vous prie;
La louange affectée est une raillerie.
Tirez-nous seulement d'une grossière erreur
Qui me fait tous les jours brouiller avec ma sœur.
Sitôt qu'un mois commence on m'apporte un Mercure.
C'est mon plaisir d'élite et ma chère lecture;
Et depuis qu'il paraît, ce qui m'en a déplu,
C'est qu'il est trop petit, et qu'on l'a trop tôt lu.
Mais un des plus charmants que l'on vous ait vu faire,
C'en est un où j'ai vu le grand art de se taire :
Art qui pour notre sexe est plein d'utilité,
Et dont ma sœur et moi nous avons profité.
Nous avons toutes deux purifié nos âmes
D'un défaut qui partout déshonore les femmes;

Et nous faisons un vœu, qui sans doute tiendra,
De ne parler jamais que lorsqu'il le faudra.
N'est-il pas juste aussi que des femmes se taisent?
Leurs discours éternels fatiguent et déplaisent.
Tout ce qui leur échappe est de si peu de poids
Qu'un silence modeste est plus beau mille fois.
S'il n'était des rubans, des jupes, des dentelles,
Tant que dure le jour de quoi parleraient-elles?
Je sèche de chagrin lorsque j'entends cela.

ÉLISE.

Et qui pourrait tenir à ces sottises-là?
Est-ce un si grand effort qu'être femme et se taire,
Qu'aucune autre que nous n'ait encor pu le faire?
(Car ma sœur franchement, nous pourrions avouer,
N'était qu'il est honteux de vouloir se louer,
Que l'on ne voit que nous se faire violence,
Et trouver du plaisir à garder le silence.)
Mais je ne comprends point par quelle injuste loi
Vous prétendez, ma sœur, vous mieux taire que moi.
Depuis six mois entiers que j'apprends à me taire,
J'ai fait pour réussir tout ce que j'ai pu faire;
Et dans ce grand dessein je vous suis d'assez près
Pour devoir me flatter d'un semblable progrès.
Je consens comme vous que monsieur en décide.

ORONTE.

Moi, mesdames?

ORIANE.

Monsieur, soyez juge rigide.
Ma sœur, me voilà prête à vous faire un aveu
Que vous ne parlez point, ou que vous parlez peu :
Que vous avez sur vous un merveilleux empire;
Que vous ne dites rien que vous ne deviez dire;
Que le don de vous taire est l'effet de vos soins;
Mais avouez aussi que je parle encor moins :
Si ce n'est par devoir, que ce soit par tendresse.

ÉLISE.

Sur tout autre sujet vous seriez la maîtresse,
Ma sœur; mais sur cela ne me demandez rien.
Je donnerais pour vous tout mon sang, tout mon bien.
Mais je ne puis céler que la gloire m'est chère :
Eh! quelle gloire encor! être fille et se taire!

Souffrez-moi votre égale, et par cette équité...

ORIANE.

Non, ma sœur; je ne puis souffrir d'égalité.
Je parle moins que vous, j'en suis sûre.

ÉLISE.

Au contraire,
Si vous en jugez bien, vous savez moins vous taire.

ORIANE.

Je vous appris cet art. Sans moi vous l'ignoriez.

ÉLISE.

Vous m'en avez appris plus que vous n'en saviez.

ORIANE.

Monsieur est sur ce point plus éclairé que d'autres :
Prions-le d'écouter mes raisons et les vôtres.
Nous verrons sur-le-champ notre doute éclairci.

ÉLISE.

J'en conjure monsieur.

ORIANE.

Je l'en conjure aussi.

ORONTE.

Je me fais un bonheur du désir de vous plaire :
Mais comment en parlant montrer qu'on sait se taire?

ORIANE.

Écoutez mes raisons, et j'espère...

ÉLISE.

Ma sœur,
Qui parle la première a le plus de faveur.
Que dirai-je après vous sur la même matière?

ORIANE.

L'une de nous ma sœur, doit parler la première;
Et par mon droit d'aînesse il me semble devoir. .

ÉLISE.

La qualité d'aînée est ici sans pouvoir.

ORIANE.

Quittez l'opinion où cette erreur vous jette
Une aînée en tous lieux parle avant sa cadette.

ÉLISE.

Je sais bien qu'en tous lieux et qu'en toute saison
C'est un droit de l'aînée alors qu'elle a raison :
Mais si j'ai raison, moi, qu'ai-je affaire de l'âge?

ORIANE.

Apprenez que sur vous j'ai ce double avantage :

Que l'âge et la raison sont pour moi contre vous,
Et que votre sottise excite mon courroux.
Vous croyez que partout votre mérite brille.

ÉLISE.

Ah! que par le babil vous êtes encor fille,
Ma sœur! Et que cet art que vous citez toujours
A votre pétulance offre un faible secours.
Vous me traitez de sotte; et par ce que vous faites
Je vois qu'au lieu de moi c'est vous-même qui l'êtes :
Et cependant, ma sœur, quoique vous le soyez,
Je ne vous en dis rien, comme vous le voyez.
Je sais dans quel respect la cadette doit être.

ORIANE.

L'aînée entre nous deux est aisée à connaître.
(Elles parlent toutes deux le plus vite qu'il leur est possible.)
Vous avez quelque esprit, quelque rayon de feu;
Mais pour du jugement vous en avez si peu,
Qu'en voulant faire voir que vous savez vous taire
Vous parlez aujourd'hui plus qu'à votre ordinaire.

ÉLISE.

Monsieur en est le juge, il n'a qu'à prononcer.

ORIANE.

J'ai la bonté pour vous de ne l'en pas presser.

ÉLISE.

Pour comble de bonté faites-moi grâce entière :
Permettez qu'à monsieur je parle la première.

ORIANE.

Vous? me faire l'affront de parler avant moi!
Vous ne le ferez point, et j'en jure ma foi.

ÉLISE.

Ni vous aussi, ma sœur, et j'en jure la mienne.
Je vous interromprai sans que rien me retienne.

ORONTE, à Oriane.

Madame...

ORIANE.

Non, monsieur; je veux le premier pas.

ORONTE, à Élise.

Madame...

ÉLISE.

Non, monsieur; je n'en démordrai pas.

ORONTE, à Oriane.

Si vous...

ORIANE.

Je céderais à cette audacieuse!

ORONTE, à Élise.

Croyez...

ÉLISE.

J'obéirais à cette impérieuse!

ORONTE, à Oriane.

Montrez-vous son aînée, et considérez bien...

ORIANE.

Pour la faire enrager je n'épargnerai rien.

ORONTE, à Élise.

Montrez-vous sa cadette, et cherchez une voie...

ÉLISE.

A la contrecarrer je mets toute ma joie.

ORONTE.

En vain de vous juger vous m'imposez la loi.
Que sais-je qui des deux parle le moins

ORIANE ET ÉLISE, ensemble.

C'est moi.

ORIANE.

Et par bonnes raisons je m'en vais vous l'apprendre.

ÉLISE.

(A peine l'une donne-t-elle le temps d'achever à l'autre.)
Et pour en être instruit vous n'avez qu'à m'entendre.

ORIANE.

C'est moi qui la première ai formé le dessein

ÉLISE.

J'ai pour les grands parleurs conçu tant de dédain,

ORIANE.

De captiver ma langue et d'être distinguée.

ÉLISE.

Que du moindre discours j'ai l'âme fatiguée.

ORIANE.

Pour peu qu'on me { fréquente on admire / ÉLISE. / regarde on devine } cela.

ORONTE.

Vous taisez-vous souvent de cette force-là?
Tout franc, je ne vois goutte en toutes vos manières.

ORIANE.

Je ne vous croyais pas de si courtes
ÉLISE. (elles parlent en même temps.) } lumières.
C'est pour un grand génie avoir peu de

ORIANE.

Pour juger qui de nous était digne du
ÉLISE.
Vous ne deviez pas craindre en me donnant le } prix.

ORIANE.

Je ne sais que vous seul qui pût s'
ÉLISE.
Que l'on vous soupçonnât de vous } être mépris.

(Toutes deux.)

Adieu, monsieur.

SCÈNE V.

ORONTE.

Ma foi, voilà deux sœurs bien folles!
Quel rapide torrent d'inutiles paroles
Pour me persuader qu'elles ne parlent point!
Jamais extravagance alla-t-elle à ce point?
Et peut-on faire voir par un trait plus sensible
Qu'être fille et se taire est chose incompatible?
A force de babil elles m'ont enivré.
Mais enfin par bonheur m'en voilà délivré.
Holà, Merlin!

SCÈNE VI.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

Monsieur.

ORONTE.

Mon cher Merlin, de grâce,
Pendant quelques moments occupe ici ma place;
Ma Cécile m'appelle auprès de ses appas.
Si l'on me vient chercher, dis que je n'y suis pas.

MERLIN, seul.

Je me passerais bien d'une pareille aubade:
Mais que veut ce soldat?

SCÈNE VII.

LA RISSOLE, MERLIN.

LA RISSOLE.

Bonjour, mon camarade.

J'entre sans dire gare, et cherche à m'informer
Où demeure un monsieur que je ne puis nommer.
Est-ce ici ?

MERLIN.

Quel homme est-ce?

LA RISSOLE.

Un bon vivant, alègre,
Qui n'est grand ni petit, noir ni blanc, gras ni maigre.
J'ai su de son libraire, où souvent je le vois,
Qu'il fait jeter en moule un livre tous les mois.
C'est un vrai juif errant qui jamais ne repose.

MERLIN.

Dites-moi, s'il vous plaît, voulez-vous quelque chose?
L'homme que vous cherchez est mon maître.

LA RISSOLE.

Est-il là ?

MERLIN.

Non.

LA RISSOLE.

Tant pis. Je voulais lui parler.

MERLIN.

Me voilà,
L'un vaut l'autre. Je tiens un registre fidèle
Où chaque heure du jour j'écris quelque nouvelle :
Fable, histoire, aventure, enfin quoi que ce soit,
Par ordre alphabétique est mis en son endroit.
Parlez.

LA RISSOLE.

Je voudrais bien être dans le Mercure;
J'y ferais, que je crois, une bonne figure.
Tout à l'heure, en buvant, j'ai fait réflexion
Que je fis autrefois une belle action;
Si le roi la savait, j'en aurais de quoi vivre.
La guerre est un métier que je suis las de suivre.
Mon capitaine, instruit du courage que j'ai,
Ne saurait se résoudre à me donner congé.
J'en enrage.

MERLIN.

Il fait bien : donnez-vous patience...

LA RISSOLE.

Mordié! je ne saurais avoir ma subsistance.

MERLIN.

Il est vrai, le pauvre homme! il fait compassion.

LA RISSOLE.

Or donc, pour en venir à ma belle action,
Vous saurez que toujours je fus homme de guerre,
Et brave sur la mer autant que sur la terre.
J'étais sur un vaisseau quand Ruyter fut tué,
Et j'ai même à sa mort le plus contribué :
Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce
Du canon qui lui fit rendre l'âme par force.
Lui mort, les Hollandais souffrirent bien des mals!
On fit couler à fond les deux vice-amirals.

MERLIN.

Il faut dire des maux, vice-amiraux. C'est l'ordre.

LA RISSOLE.

Les vice-amiraux donc ne pouvant plus nous mordre,
Nos coups aux ennemis furent des coups fataux;
Nous gagnâmes sur eux quatre combats navaux.

MERLIN.

Il faut dire fatals et navals. C'est la règle.

LA RISSOLE.

Les Hollandais réduits à du biscuit de seigle,
Ayant connu qu'en nombre ils étaient inégals,
Firent prendre la fuite aux vaisseaux principals.

MERLIN.

Il faut dire inégaux, principaux. C'est le terme.

LA RISSOLE.

Enfin, après cela nous fûmes à Palerme.
Les bourgeois à l'envi nous firent des régaux :
Les huit jours qu'on y fut furent huit carnavaux.

MERLIN.

Il faut dire régals et carnavals.

LA RISSOLE.

Oh! dame,
M'interrompre à tous coups, c'est me chiffonner l'âme
Franchement.

MERLIN.

Parlez bien. On ne dit point navaux,
Ni fataux, ni régaux, non plus que carnavaux.
Vouloir parler ainsi, c'est faire une sottise.

LA RISSOLE.

Eh, mordié! comment donc voulez-vous que je dise?
Si vous me reprenez lorsque je dis des mals,

Inégals, principals, et des vice-amirals,
Lorsqu'un moment après pour mieux me faire entendre,
Je dis fataux, navaux, devez-vous me reprendre?
J'enrage de bon cœur quand je trouve un trigaud,
Qui souffle tout ensemble et le froid et le chaud.

MERLIN.

J'ai la raison pour moi qui me fait vous reprendre,
Et je vais clairement vous le faire comprendre.
Al est un singulier dont le pluriel fait *aux*.
On dit, c'est mon *égal*, et ce sont mes *égaux*.
C'est l'usage.

LA RISSOLE.

L'usage? Hé bien soit. Je l'accepte.

MERLIN.

Fatal, naval, régal, sont des mots qu'on excepte.
Pour peu qu'on ait de sens, ou d'érudition,
On sait que chaque règle a son exception.
Par conséquent on voit par cette raison seule...

LA RISSOLE.

J'ai des démangeaisons de te casser la gueule.

MERLIN.

Vous?

LA RISSOLE.

Oui, palsandié! moi : je n'aime point du tout
Qu'on me berce d'un conte à dormir tout debout :
Lorsqu'on veut me railler, je donne sur la face.

MERLIN.

Et tu crois au Mercure occuper une place,
Toi? Tu n'y seras point, je t'en donne ma foi.

LA RISSOLE.

Mordié! je me bats l'œil du Mercure et de toi.
Pour vous faire dépit tant à toi qu'à ton maître,
Je déclare à tous deux que je n'y veux pas être :
Plus de mille soldats en auraient acheté
Pour voir en quel endroit la Rissole eût été :
C'était argent comptant; j'en avais leur parole.
Adieu, pays. C'est moi qu'on nomme la Rissole.
Ces bras te deviendront ou fatals, ou fataux.

MERLIN.

Adieu, guerrier fameux par tes combats navaux.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

Je viens te relayer; Cécile me l'ordonne.
N'as-tu rien à m'apprendre? Est-il venu personne?

MERLIN.

Un soldat, dont j'ai su les exploits éclatants;
Un brave homme.

SCÈNE II.

M. DE BOISLUISANT, ORONTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Pardon, si j'ai mis si longtemps,
Mon cher monsieur. Hé bien! vous sera-t-il facile
De faire des progrès sur le cœur de Cécile?

ORONTE.

Je ne puis en juger que suivant vos bontés;
Ce sont vos seuls désirs qui font ses volontés.

M. DE BOISLUISANT.

Si c'est moi qu'elle en croit, qu'on appelle ma fille.

(Merlin sort.)

J'ai l'esprit éclairci touchant votre famille :
Mon devoir le voulait, je m'en suis acquitté.
Vous avez du mérite et de la qualité;
On m'a dit de quel sang vous avez reçu l'être :
Enfin je suis content tout ce qu'on le peut être.
Si douze mille francs d'un revenu certain,
Qui doivent de ma fille accompagner la main,
Peuvent contribuer à vous la rendre chère,
Je serai trop heureux d'être votre beau-père.

ORONTE.

Ah! monsieur, quels devoirs m'acquitteront jamais...

SCÈNE III.

CÉCILE, M. DE BOISLUISANT, ORONTE, LISETTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Ma fille, vos désirs seront-ils satisfaits,
Si demain de monsieur vous devenez la femme?
Avez-vous du penchant à l'aimer?

ORONTE.

Quoi! madame,
Vous ne répondez rien? Que dois-je croire hélas!

CÉCILE.

Si je vous haïssais, je ne me tairais pas.

M. DE BOISLUISANT.

C'est dire en peu de mots tout ce que je souhaite.

LISETTE, à Cécile.

Dites-moi, s'il vous plaît, que deviendra Lisette
Madame? Il me souvient qu'autrefois vous disiez
Quand on vous marierait que vous me marieriez:
Vous allez devenir madame la Mercure,
Pendant que je serai Lisette toute pure.
Tâter un peu de tout ne me déplairait pas.

CÉCILE.

Eh, quoi! te lasses-tu d'accompagner mes pas?

LISETTE.

Non, je suis tout à vous, et mon sort tient au vôtre:
Mais je voudrais, madame, être encore à quelque autre.
Tant qu'on demeure fille on n'est point en repos,
Et, quoiqu'on soit suivante, on est de chair et d'os.
Un tronc semble maudit s'il n'en sort quelque branche.
Et si Merlin penchait du côté que je penche..

MERLIN.

Tu me parais jolie, à parler tout de bon;
Mais...

LISETTE.

Quoi! mais?

MERLIN.

Je te trouve un certain air fripon...

LISETTE.

Je ne sais si mon air est fripon ou modeste;

Mais jusqu'à ce moment je te réponds du reste.

M. DE BOISLUISANT.

Pour leur tendre la main dans un pas si glissant
Je donne cent louis.

CÉCILE.

Et moi cent.

ORONTE.

Et moi cent.

MERLIN.

Trois cents louis ! Messieurs, je l'épouse au plus vite.
Tu m'aimes ?

LISETTE.

Oui.

MERLIN.

Demain nous nous verrons au gîte.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

LE MARQUIS.

Serviteur. Vous voyez un marquis distingué,
Que les plus grands emplois n'ont jamais fatigué
Du Mercure Galant adorateur fidèle,
J'ai fait un air nouveau sur la saison nouvelle.
Ah ! je croyais parler à monsieur Licidas.
Est-il là ?

ORONTE.

Non, monsieur, mais il n'importe pas :
Je tiens ici sa place, et sais la tablature.

LE MARQUIS.

Tous les mois, de mes airs j'embellis le Mercure.
S'il a ce grand débit dont chacun s'aperçoit,
A parler entre nous, c'est à moi qu'il le doit.
L'éclat que je lui donne en est la seule cause.

ORONTE.

Je crois vos airs fort beaux, mais il faut autre chose :
Qui ne veut que des airs achète un opéra.

LE MARQUIS.

Parbleu ! je vais gager tout ce que l'on voudra
Que dans tout Phaéton, quelque bruit qu'on en fasse,

On ne verra point d'air que celui-ci n'efface.
Vous vous y connaissez, et cela me suffit.
D'ailleurs ce que je dis ne s'est point encor dit :
La route que je tiens est fraîchement tracée :
Tout y sera nouveau, jusques à la pensée ;
Et, comme c'est un air à demi guoguenard,
Je l'ai pris sur un ton entre doux et hagard.
Je voudrais qu'en cet art madame fût congrue :
Il serait mal aisé qu'elle n'eût l'âme émue.

CÉCILE.

Pour tous les airs nouveaux j'ai de la passion ;
Et je vais écouter avec attention.

LE MARQUIS.

Je vous demande à tous une équitable oreille.

(Il prélude, et dit ensuite ces vers.)

Les paroles et l'air n'ont coûté qu'une veille.

(Il chante.)

Tant que l'hiver a duré,
Margot m'a fait la grimace :
Mon cœur n'a point murmuré
De voir le sien tout de glace.
Mais, le printemps de retour,
Elle doit changer de note ;
Ou bientôt avec la sotte
J'enverrai paître l'Amour.

Comment le trouvez-vous ?

ORONTE.

Fort nouveau.

LE MARQUIS.

Je me pique
D'avoir dans l'univers peu d'égaux en musique.
Outre qu'avec plaisir les tons sont variés,
Les paroles et l'air sont si bien mariés,
Qu'il semble qu'on ait fait, sans préceptes frivoles,
Les paroles pour l'air, et l'air pour les paroles.
Vous faites tous des vœux pour un second couplet,
J'en suis sûr.

CÉCILE.

Le plaisir en serait plus complet.

LE MARQUIS.

Pour vous refuser rien je vous trouve trop belle.

Prêtez-moi, je vous prie, attention nouvelle.
Avant le temps des frimas,
Dans une grotte champêtre,
De ses plus charmants appas
Elle me faisait le maître :
Et je prétends dès ce jour
La ramener dans la grotte ;
Ou bientôt avec la sotte
J'enverrai paître l'amour.

Hé bien ! que vous en semble ?

ORONTE.

Il est beau, je vous jure.

LE MARQUIS.

Il faut le faire entrer dans le premier Mercure.
Le temps presse.

ORONTE.

Il est vrai. L'avez-vous tout noté,
Monsieur ?

LE MARQUIS.

Assurément. Et de plus cacheté.
(Il montre le paquet, et lit le dessus.)
A monsieur Licidas, à son accoutumée,
Substitut de la renommée.
Mon air aura pour lui des appas éclatants.
Adieu, mon cher.

SCENE V.

M. DE BOISLUISANT, ORONTE, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Monsieur, ménageons ces instants.
Nous chanterions ici sur de meilleures notes,
Avec des conseillers surnommés garde-notes.

ORONTE, à Merlin.

Va chercher un notaire, et reviens promptement.
(Brigandeau paraît.)

MERLIN.

J'en crois voir un qui vient de quelque enterrement.

ORONTE.

En robe ?

MERLIN.

C'est ainsi qu'ils sont mis d'ordinaire,
Quand ils vont d'un défunt mendier l'inventaire.

SCÈNE VI.

M. BRIGANDEAU, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE, à Brigandeau.

Nous vous croyons notaire. Il en faut un ici.

M. BRIGANDEAU.

Dieu m'en garde! Je suis procureur, Dieu merci;
Et ma communauté près de vous me députe.
La vertu d'ordinaire est ce qu'on persécute :
Et telle est aujourd'hui la licence des mœurs,
Que des hommes de bien, comme des procureurs,
Qui de tant d'opprimés embrassent la défense,
Ne sont pas à couvert contre la médisance,
Depuis que dans le monde Arlequin procureur
Pour un corps si célèbre a donné tant d'horreur.
Mais ce n'est point, monsieur, comme on se le figure,
De ceux du Châtelet dont on fait la peinture :
Nous savons de l'auteur qui mit la pièce au jour
Qu'il ne prétend parler que de ceux de la cour;
Et ma communauté par ma voix vous conjure
D'en instruire Paris dans le premier Mercure.
Mais, monsieur, est-ce ici votre procureur?

(M. Sangsue paraît.)

ORONTE.

Non.
Je ne le connais pas seulement.

M. BRIGANDEAU.

Tout de bon?

ORONTE.

Je n'impose jamais de la moindre syllabe.

M. BRIGANDEAU.

De tout le parlement c'est le plus grand Arabe.
Pour piller le plaideur lui seul en vaut un cent.

SCÈNE VII.

M. SANGSUE, M. BRIGANDEAU, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

M. SANGSUE, à Oronte.

Monsieur, votre très-humble et très-obéissant.
Ma personne, je crois, ne vous est pas connue.

ORONTE.

Non, monsieur, par malheur.

M. SANGSUE.

Je me nomme Sangsue,
Procureur de la cour, pour vous servir.

ORONTE.

Monsieur,
Je vous rends sur ce point grâce de tout mon cœur.

M. SANGSUE.

Savez-vous quel dessein en ce lieu me fait rendre?

ORONTE.

Non, monsieur.

M. SANGSUE.

En trois mots je m'en vais vous l'apprendre;
Voici le fait. En l'an six cent quatre-vingt deux,
Pour divertissement d'un théâtre fameux,
Contre les procureurs on fit une satire,
Où presque tout Paris pensa pâmer de rire :
Mais l'auteur qui l'a faite a dit publiquement
Qu'il n'entend point toucher à ceux du parlement;
Et je viens tout exprès, pour braver l'imposture,
Vous en demander acte en un coin du Mercure.
En s'attaquant à nous, quel opprobre eût-ce été!
C'était jouer la foi, l'honneur, la probité :
Mais ceux qu'on a choisis méritent qu'on les berne.
Ce sont des procureurs d'un ordre subalterne,
Comme ceux des consuls, du Châtelet...

M. BRIGANDEAU.

Tout beau,
Maître Sangsue; ou bien...

M. SANGSUE.

Quoi! maître Brigandeau,
Prétendez-vous nier ce que je dis?

M. BRIGANDEAU.

Sans doute.

M. SANGSUE.

Et moi, devant monsieur, qui tous deux nous écoute,
Je m'offre à le prouver en cas de déni.

M. BRIGANDEAU.

Vous ?

M. SANGSUE.

Oui.

M. BRIGANDEAU.

Sauf correction, vous imposez.

ORONTE.

Tout doux.
Si vous voulez parler, point d'aigreur, je vous prie.

M. SANGSUE.

Entrons dans le détail de la friponnerie.
Souvent au Châtelet un même procureur
Est pour le demandeur et pour le défendeur :
Si quelque autre partie a part à la querelle,
A la sourdine encore il occupe pour elle.

M. BRIGANDEAU.

Combien au parlement, et des plus renommés,
Sont pour les appelants et pour les intimés,
Et savent les forcer par divers stratagèmes
A se manger les os pour les ronger eux-mêmes ?

M. SANGSUE.

Et, quand dans cette pièce on voit un procureur
Qui trouve le secret de voler un voleur,
Dis-moi qui de nous deux on prétend contrefaire ?
C'était au Châtelet que pendait cette affaire.

M. BRIGANDEAU.

Et, quand un scélérat, qui l'est avec excès,
Moyennant pension éternise un procès,
De qui veut-on parler ? Dis-le-moi, si tu l'oses.
Ce n'est qu'au parlement où sont ces grandes causes.

M. SANGSUE.

Lorsque d'un chapelier on attrape un chapeau,
Et que d'un pâtissier on escroque un gâteau,
Ne m'avoueras-tu pas, comme chacun l'avoue
Que c'est un procureur du Châtelet qu'on joue ?

M. BRIGANDEAU.

C'est à toi le premier à me faire un aveu,

Que ceux du parlement ne prennent point si peu;
Et que leur main crochue, à voler toujours prête,
Aime mieux écorcher que de tondre la bête.
Je vais devant monsieur dire ce que j'en crois :
On grapille chez nous, et l'on pille chez toi.

M. SANGSUE.

Ce que tu fais bâtir au faubourg Saint-Antoine
Est-ce de grapiller, ou de ton patrimoine?
Ton père était aveugle, et jouait du hautbois.

M. BRIGANDEAU.

Et tes quatre maisons du quartier Quincampoix :
A-ce été tes aïeux qui les ont là plantées?
Du sang de tes clients elles sont cimentées.
Il n'entre aucune pierre en leur construction
Qui ne te coûte au moins une vexation :
Et, quand tu seras mort, ces honteux édifices
Publieront après toi toutes tes injustices.

M. SANGSUE.

Au mois de juin dernier, un mémoire de frais
Pensa dans un cachot te faire mettre au frais.
Tu l'avais fait monter à sept cent trente livres;
Et ton papier volant tel que tu le délivres
Étant vu de Messieurs, trois des plus apparents
Réduisirent le tout à trente-quatre francs :
Encore dirent-ils que, dans cette occurrence
Ils te passaient cent sous contre leur conscience.

M. BRIGANDEAU.

Et l'hiver précédent, toi qui fais l'entendu,
Sans un peu de faveur n'étais-tu pas pendu?
Tu pris quinze cents francs, dont on a tes quittances,
Pour avoir obtenu deux arrêts de défenses.

ORONTE.

Eh, messieurs! il sied mal, lorsque vous disputez
De dire l'un de l'autre ainsi les vérités.
Pour rompre un entretien qui me fait de la peine,
Adieu. Je sais, messieurs, quel dessein vous amène.
Votre voyage ici n'aura pas été vain;
Vous aurez tous deux place au Mercure prochain.

M. SANGSUE.

Procureur de la cour, j'entends qu'on me discerne
D'un méchant procureur du Châtelet moderne.

ORONTE.

Je ferai mon devoir, je vous le promets.

M. SANGSUE.

Bon.

M. BRIGANDEAU.

Ne me confondez pas avec un tel fripon.
Tout Paris sait, monsieur, de quel air je m'acquitte...

ORONTE.

Je prétends vous traiter selon votre mérite :
(à M. de Boisluisant)
Laissez-moi faire. Hé bien ! vous avez tout ouï ?

M. DE BOISLUISANT.

On se plaint de leurs tours, mais ils m'ont réjoui.
J'avais à les entendre une joie infinie.

SCÈNE VIII.

BEAUGÉNIE, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE.

BEAUGÉNIE.

Serviteur à l'illustre et belle compagnie.
Je vois, au sombre accueil que je reçois de tous,
Que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous.

ORONTE.

Puis-je vous être utile, et vous rendre service,
Monsieur ?

BEAUGÉNIE.

Non. Je viens, moi, vous rendre un bon office.
Je viens vous faire voir que j'ai quelque talent.
Je viens vous réciter un ouvrage excellent.

ORONTE.

Qu'est-ce, monsieur ? voyons.

BEAUGÉNIE.

Une énigme si belle
Qu'elle fera du bruit dans plus d'une ruelle.
C'est un effort d'esprit, mais si rempli d'attraits,
Qu'il n'a point eu d'égal, et n'en aura jamais.

CÉCILE.

Écoutons, je vous prie. Une énigme me charme.

BEAUGÉNIE.

L'énigme qui jadis causa tant de vacarme,
Fit verser tant de sang, ouvrit tant de tombeaux,

Des monarques Thébains mit le trône en lambeaux,
Et fut cause qu'Œdipe eut la douleur amère
De faire des enfants à madame sa mère ;
Cette énigme, en un mot, qui fit tant de fracas,
A celle que j'ai faite aurait cédé le pas.
Vous en allez juger : mais je veux par avance
Que vous me promettiez d'être sans complaisance.
Écoutez :

Je suis un invisible corps
Qui de bas lieu tire mon être ;
Et je n'ose faire connaître
Ni qui je suis ni d'où je sors.

Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'use d'adresse ;
Et deviens femelle traîtresse,
De mâle que j'aurais été.

ORONTE.

Ces vers-là me semblent bien tournés.

CÉCILE.

Je brûle de savoir ce que c'est.

BEAUGÉNIE.

Devinez.

CÉCILE.

Soit manque de lumière, ou de bonne fortune,
Je n'ai pu de ma vie en deviner aucune.

BEAUGÉNIE.

Et monsieur?

M. DE BOISLUISANT.

Sur ce point je demande quartier.
J'y rêverais *gratis* au moins un siècle entier.

BEAUGÉNIE.

Et vous, monsieur?

ORONTE.

Ma foi, je ne la puis comprendre.

BEAUGÉNIE.

Et vous?

LISETTE.

Je ne l'entends, ni je ne veux l'entendre.
C'est du grimoire.

BEAUGÉNIE.

Enfin, vous ne l'entendez pas?

CÉCILE.

Non. Qu'est-ce ?

BEAUGÉNIE.

C'est un vent échappé par en bas.
Vous vous regardez tous, et j'en sais bien la cause.
Tous ceux qui l'ont ouïe ont fait la même chose.
Sur un sujet si faible un ouvrage si beau
Paraît à tout le monde un prodige nouveau.
Mais pour voir si les vers cadrent à la matière,
Faisons-en, vous et moi, l'anatomie entière.

Je suis un invisible corps
Qui de bas lieu tire mon être ;
Et je n'ose faire connaître
Ni qui je suis ni d'où je sors.

Est-il rien de plus juste et de mieux rencontré?
Jamais dans son sujet homme est-il mieux entré ?
Il semble que ce vent ait de la connaissance,
Et qu'il n'ose avouer son nom ni sa naissance.
Rien n'est plus singulier que cette énigme-là.

LISETTE.

Il faut avoir bon nez pour deviner cela.

ORONTE.

Il n'est rien plus galant que votre énigme.

BEAUGÉNIE.

Peste !
Je le sais bien. Passons à l'examen du reste.

Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'use d'adresse ;
Et deviens femelle traîtresse,
De mâle que j'aurais été.

Jamais dans une énigme a-t-on rien vu de tel ?
Qu'est-il de plus coulant et de plus naturel ?
Loin que ce que je dis blesse la vraisemblance,
On en fait tous les jours la rude expérience :
Et quelqu'un en ce lieu qui ne s'en vante pas
Peut-être à quelque mâle a fait passer le pas.
Des injures du temps mon nom n'a rien à craindre.
J'ai peint ce qu'un pinceau ne pourra jamais peindre ;
Et je suis étonné, quand je songe à cela,
Comment l'esprit humain peut aller jusque-là.

Je vais recommencer...

ORONTE.

Non ; je vous en supplie,
Nous avons de vos vers la mémoire remplie :
Votre nom à l'énigme ajouterait du poids.

BEAUGÉNIE.

La nature prudente eut soin d'en faire choix ;
Et, de mes vers nombreux prévoyant l'harmonie,
Me doua tout exprès du nom de Beaugénie.
Je vous laisse l'énigme avec mon nom au bas :
Ornez-la d'un prélude, et vantez ses appas.
Les vers en sont si beaux, la matière si belle,
Que vous n'en direz rien qui soit au-dessus d'elle.

ORONTE.

C'est assez ; vos désirs seront tous satisfaits.

BEAUGÉNIE.

Adieu ; je me retire, et je vous laisse en paix.

SCÈNE IX.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE.

Puisqu'il nous laisse en paix, nous ne pouvons mieux faire
Que d'envoyer Merlin nous chercher un notaire.

LISETTE.

Montre-moi ton amour par ton empressement :
Cours, vole.

M. DE BOISLUISANT.

Allons l'attendre en votre appartement :
Et conduisons si bien cette heureuse aventure,
Qu'elle fasse du bruit dans le premier Mercure.

FIN DU MERCURE GALANT.

BARON.

L'HOMME A BONNES FORTUNES.

1686.

NOTICE SUR BARON.

Michel Boyron, dit Baron, est né à Paris en 1653. Il avait deux ans à peine quand son père, comédien de l'Hôtel de Bourgogne, mourut des suites d'une légère blessure qu'il s'était faite au pied en jouant le rôle de D. Diègue. Sa mère, comédienne aussi, le destina dès l'enfance au théâtre. Il débuta fort jeune dans la troupe de Molière, dont il fut l'élève, l'ami, et qu'il suivit dans la double carrière d'acteur et d'auteur. Autant il lui fut supérieur dans la première, autant il resta au-dessous de lui dans la seconde. Né avec tous les dons de la nature, il les avait perfectionnés par l'art : sa figure était noble, sa taille imposante, sa voix sonore, son geste naturel; et son intelligence prompte et vive lui faisait concevoir ses rôles de telle façon, que Racine, après avoir donné aux autres acteurs les instructions les plus détaillées sur leurs rôles, lui disait : « Pour vous, monsieur Baron, je vous livre à vous-même; votre cœur vous en apprendra plus que mes leçons. » Il fut appelé le Roscius de son siècle, et mérita cette inscription, que J. B. Rousseau fit pour son portrait :

Du vrai, du pathétique il a fixé le ton.
De son art enchanteur l'illusion divine
Prêtait un nouveau lustre aux beautés de Racine,
Un voile aux défauts de Pradon.

Comme auteur, on lui doit sept comédies : *Le Coquet trompé*, *les Enlèvements*, *la Coquette*, *l'Homme à bonnes fortunes*, *l'Andrienne*, *le Jaloux*, et *l'École des pères;* mais l'*Homme à bonnes fortunes* est la seule qui soit restée au théâtre.

Après avoir quitté le théâtre pendant vingt-neuf ans, il y reparut à l'âge de soixante-huit ans, en 1720, pour obtenir encore d'étonnants succès, quoiqu'on lui fît sentir quelquefois la décadence de ses moyens. Une fois qu'on lui criait : « Plus haut! — Et vous, plus bas! répondit-il avec insolence. Obligé de faire des excuses au public, il commença ainsi : « Messieurs, je n'ai jamais senti avec plus d'amertume qu'en ce moment la bassesse de mon état.... » On voulut bien se contenter de cette orgueilleuse humiliation, et les applaudissements l'empêchèrent de continuer.

Baron mourut le 22 décembre 1729, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

L'HOMME
A BONNES FORTUNES,

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

LUCINDE, amante de Moncade.
MONCADE, amant de Léonor.
LÉONOR, sœur d'Éraste.
ARAMINTE, amante de Moncade.
CIDALISE, amante de Moncade.
ÉRASTE, amant de Lucinde.
MARTON, suivante de Lucinde.
PASQUIN, valet de Moncade.
ERGASTE, homme aposté.
LE PETIT CHEVALIER.
M. MARTIN, marchand.
UN LAQUAIS de Lucinde.
UN LAQUAIS d'Araminte.
UN LAQUAIS de Cidalise.

La scène est à Paris, dans la maison de Lucinde.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONOR, ÉRASTE, MARTON.

LÉONOR.

Oui, mon frère, le dessein d'épouser Lucinde devient un dessein très-inutile, si on ne la détrompe de Moncade.

MARTON, à Éraste.

Elle l'aime, vous ne l'ignorez pas : elle est veuve, et je sais bien, moi, que si l'on n'y donne ordre, et promptement, elle n'attendra pas qu'elle ait vingt-cinq ans pour épouser Moncade, quoiqu'elle ait peu de temps à attendre. Comptez sur ce que je vous dis ; depuis quelques années que je suis avec elle, je dois la connaître.

LÉONOR, à Éraste.

L'intérêt de votre amour à part, que pensera Damis, son oncle

et son tuteur, s'il la trouve mariée sans en être averti? Ne sera-t-il pas en droit de se plaindre de nous, lui qui nous a priés de venir loger avec elle, de veiller à sa conduite, et de lui en rendre compte?

ÉRASTE.

Je vois tout cela comme vous le voyez; mon amour ne me dit que trop ce que je devrais faire; mais je crains de déplaire à Lucinde; et d'ailleurs ces moyens...

MARTON, l'interrompant.

Et pendant toutes ces irrésolutions, Moncade peut-être épousera Lucinde.

ÉRASTE, à Léonor.

Que faut-il donc que je fasse?

LÉONOR.

Satisfaire à votre promesse, avertir Damis de tout ce qui se passe, lui déclarer votre passion pour sa nièce, n'oublier rien de ce qui peut servir à vous rendre heureux.

ÉRASTE.

Je ne pourrai jamais.

MARTON.

Eh! que de fausses délicatesses!

ÉRASTE.

Mais, ma sœur, de grâce...

LÉONOR, l'interrompant.

Mon frère, en un mot, voulez-vous épouser Lucinde ou non?

ÉRASTE.

Si je le veux!

LÉONOR.

Faites donc ce que l'on vous dit, nous aurons soin du reste.

ÉRASTE.

Mon bonheur est entre vos mains.

MARTON.

Adieu donc.

(Éraste sort.)

SCÈNE II.

LÉONOR, MARTON.

LÉONOR.

Marton, que fait Lucinde?

MARTON.

Je viens de l'habiller ; elle sera bientôt ici.

LÉONOR.

Ne saurions-nous trouver le moyen de faire donner Moncade dans quelque panneau ?

MARTON.

Bon ! il donnera le plus aisément du monde dans tous ceux qu'on voudra ; mais je vous avertis qu'il s'en tire encore avec plus de facilité qu'il n'y donne.

LÉONOR.

Malgré tout cela, Marton, il faut servir mon frère ; tu me l'as promis.

MARTON.

Je n'ai déjà pas mal commencé ; et, pendant ces deux jours que Moncade a été à la campagne, vous croyez bien que je n'ai rien oublié pour jeter des soupçons dans l'esprit de Lucinde.

LÉONOR.

La voici.

SCÈNE III.

LÉONOR, MARTON, LUCINDE.

LÉONOR.

Qu'avez-vous donc, madame ? que vous me paraissez triste !

LUCINDE.

Je ne sais, madame ; je n'ai point dormi.

LÉONOR.

Les gens qui troublent votre repos ne prennent peut-être pas assez de soin de vous le rendre ?

LUCINDE.

Vous êtes trop bonne, madame, de vouloir bien prendre part à ce qui me regarde.

LÉONOR.

Je vous avoue que je voudrais vous voir plus tranquille... (Lucinde tourne la tête vers l'appartement de Moncade.) Que vous prêtez peu d'attention à ce que je vous dis ! il faut être autant de vos amies que j'en suis...

LUCINDE, l'interrompant.

Mais point, madame : il me semble que je vous écoute ; et

quand cela ne serait pas, devriez-vous prendre garde à ce que je fais ?

LÉONOR.

Si je le dois, madame! Est-ce que je ne m'intéresse pas à tout ce qui vous touche ? Croyez-vous que je verrais avec plaisir des gens abuser de votre bonne foi ? Ne me serait-il pas sensible de vous voir faire une injuste préférence, et ne devrais-je point m'efforcer à vous faire connaître la différence des cœurs qui s'attachent à vous ? Croyez-moi, madame, j'en connais, et vous les connaissez comme moi, qui ne vous aiment que pour vous, qui sacrifieraient...

LUCINDE, à Marton, en tournant la tête du côté de l'appartement de Moncade.

Marton, avez vous vu ?...

LÉONOR.

Madame, je vois bien que je vous embarrasse...

LUCINDE.

Madame, je vous demande pardon. Je vous avoue...

LÉONOR, l'interrompant et se retirant.

Je vous laisse...

LUCINDE, voulant la retenir.

Eh ! non, madame.

(Léonor sort.)

SCÈNE IV.

LUCINDE, MARTON.

MARTON.

Il est vrai que vous avez quelquefois des distractions...

LUCINDE, l'interrompant.

Marton?

MARTON.

Madame ?

LUCINDE.

Est-il sorti?

MARTON.

Qui?

LUCINDE.

Est-il sorti, te dis-je?

MARTON.

Éraste ?

LUCINDE.

Non.

MARTON.

Votre laquais ?

LUCINDE.

Qui te parle de mon laquais ? Moncade est-il sorti ?

MARTON.

Je ne pense pas seulement qu'il soit éveillé. Depuis quelque temps vous devenez si difficile à servir, qu'il faudrait une plus grande pénétration et une plus grande patience que la mienne, pour pouvoir vous entendre, et pour pouvoir durer avec vous. Suis-je maître, moi, de vos distractions et de vos caprices ? et ne dirait-on pas que je suis cause que vous n'êtes pas toujours aimée ?

LUCINDE.

Marton ?

MARTON.

Madame ?

LUCINDE.

Vous plairait-il de vous taire ?

MARTON.

Non, madame. C'est bien ma faute, vraiment, si Moncade a passé deux jours sans vous voir ! Que vous êtes coiffée mal à propos de ce petit vilain-là !

LUCINDE.

Marton ?

MARTON.

Madame ?

LUCINDE.

Encore une fois, vous plairait-il de vous taire ?

MARTON.

Non, madame. Vous m'avez prise pour parler, et je parle, et je parlerai.

LUCINDE.

Eh bien ! Marton, je vous défends de vous taire. Je ne sais plus que ce moyen là pour vous empêcher de parler.

MARTON.

Vous savez bien que le médecin me dit hier, devant vous, que j'avais une réplétion de paroles si excessive, que si je n'y donnais ordre... Voyez-vous, madame, le silence m'est mortel.

LUCINDE.

Ah! parlez, Marton.

MARTON.

Ah! je me sens déjà soulagée. Dites-moi un peu, madame, dans le temps que vous me rompiez tant la tête à force de m'exagérer que le plus heureux état que puisse souhaiter une femme est celui d'être veuve, et que pour rien au monde vous ne vous remarieriez, qui serait venu vous proposer pour mari, ou pour amant (aussi bien en ce temps-ci n'y fait-on guère de différence), un homme toujours inquiet, toujours bizarre, toujours content de lui, jamais content des autres, amoureux aujourd'hui, demain perfide, qu'eussiez-vous dit?

LUCINDE.

On m'aurait vivement offensée.

MARTON.

Ah! pour offensée, non. Si cela était, vous sentiriez l'outrage que vous vous faites, et la honte que vous recevez.

LUCINDE.

Moi?

MARTON.

Vous, madame. N'aimez-vous pas Moncade? C'est son portrait que je viens de faire.

LUCINDE.

Comme vous le peignez, Marton!

MARTON.

Comme il est, madame, et comme il devrait vous paraître. Tant qu'il n'a eu dessein que de vous plaire, et d'être aimé de vous, le plus joli homme du monde était Moncade; mais dès qu'il a vu que vous le vouliez toujours fidèle et toujours amoureux, a-t-il seulement pu se résoudre à conserver les moindres égards pour vous? Que n'avez-vous pas fait pour lui? Songez enfin, madame, que vous vous devez quelque chose à vous-même. Vous me pardonnerez bien la liberté que je vais prendre? Que voulez-vous qu'on pense d'un jeune homme aimable, sans bien, logé chez vous sous le nom de votre parent, et qui n'a jamais été en état de faire de dépense que depuis que vous l'aimez? Je veux que le dessein de l'épouser puisse justifier votre conduite; mais, en attendant, vous laissez penser, vous laissez dire, et insensiblement, vous vous faites une réputation qui ne vous fait pas grand honneur. Je crois,

j'en jurerais même, que votre passion n'est point allée au delà des regards et de la parole. Mais, madame, est-on obligé de croire ce que Marton croit de vous? Le monde, qui n'est pas bon, mène souvent la passion des autres plus loin qu'elle n'est allée; pensez à votre gloire et à votre repos... Mais, madame, où allez-vous?

LUCINDE..

Je ne sais. Moncade serait-il éveillé?... Mais, non. Vas-y toi-même, examine ses actions, ses discours, et m'en rapporte jusqu'aux moindres paroles.

MARTON.

Ce sont des soins bien inutiles; j'aurai toujours mal entendu si je ne le peins constant, amoureux et fidèle.

SCÈNE V.

MARTON, PASQUIN.

MARTON.

Ah! te voilà, Pasquin! que cherches-tu donc tant?

PASQUIN.

Je cherchais une folle, je t'ai trouvée; je ne cherche plus rien, comme tu vois.

MARTON.

Tu n'es pas mal impertinent! Puis-je voir ton maître?

PASQUIN.

Non, il n'est encore éveillé que pour lui. Avant qu'il ait niaisé tout son saoul dans un fauteuil et à sa toilette, il a, ma foi, encore plus d'une bonne demi-heure à dormir.

MONCADE, appelant de sa chambre.

Hé! hé! Pasquin?

PASQUIN, à haute voix.

Monsieur?

MARTON, voulant s'en aller.

Je reviendrai dans un moment.

PASQUIN.

Tu n'aimes pas les nudités, à ce que je vois. Attends, aide-moi, je te prie, à apporter la toilette ici.

MARTON.

Pourquoi?

PASQUIN.

Il dit qu'il fume dans sa chambre.

MARTON.

J'ai peur qu'il ne fume dans sa tête beaucoup plus que dans sa chambre.

(Pasquin et Marton prennent une toilette qui est à l'entrée de la chambre de Moncade, et la placent dans un coin du théâtre.)

MONCADE, appelant encore de sa chambre.

Allons donc, hé!

PASQUIN, à haute voix.

On y va. Comme diable il crie! ne dirait-on pas qu'il a bien des affaires?

(Marton s'en va.)

SCÈNE VI.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE.

Viendras-tu donc?

PASQUIN.

Me voilà.

MONCADE.

Quel temps fait-il?

PASQUIN.

Il n'en fait point.

MONCADE

Maraud! N'est-il venu personne me demander?

PASQUIN.

Le grison d'Araminte est dans un cabaret, qui attend que vous soyez éveillé.

MONCADE.

Cidalise n'a-t-elle point envoyé ici?

PASQUIN.

Je vous le gardais pour la bonne bouche. (Tirant une lettre et une montre de sa poche, et les lui présentant.) Tenez, voilà une lettre et une montre qu'elle vous envoie; son grison va venir pour prendre la réponse.

MONCADE.

Tu n'as qu'à les mettre là.

PASQUIN.

Ne lisez-vous pas la lettre?

MONCADE.

Non; je sais tout ce qu'il y a dedans.

PASQUIN, entendant du bruit.

On frappe à la porte : ouvrirai-je?

MONCADE.

Vois ce que c'est. (Pasquin va ouvrir.) Ah! c'est de la part d'Araminte.

SCÈNE VII.

MONCADE, PASQUIN, LE LAQUAIS D'ARAMINTE.

LE LAQUAIS, donnant une agrafe de pierreries à Moncade.

Oui, monsieur : voilà ce que madame vous envoie. Faites-vous réponse?

MONCADE.

Réponse? non.

LE LAQUAIS.

Viendrez-vous, monsieur?

MONCADE.

Non.

LE LAQUAIS.

Demain? n'est-ce pas, monsieur?

MONCADE.

Oui... un de ces jours... (A Pasquin.) Hé! Pasquin? N'y a-t-il pas là une montre? (Pasquin lui donne la montre, qu'il fait prendre au laquais.) Porte cela à ta maîtresse. (A Pasquin.) Allons donc! qu'on achève de m'habiller.

(Le laquais sort.)

SCÈNE VIII.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

Et que dira Cidalise quand elle ne vous verra plus sa montre?

MONCADE.

M'habilleras-tu, te dis-je?

PASQUIN.

Eh! vous ne vouliez pas sortir?

MONCADE.

Je ne sais ce que je ferai. J'ai bien envie de passer ma journée ici. Non, il faut que je sorte. (Croyant entendre du bruit.) On frappe : n'est-ce point encore quelque laquais?

PASQUIN.

Non, monsieur, personne n'a frappé. Avouez que c'est un fatigant mérite que celui d'être un joli homme, et de ne pouvoir pas faire un pas sans être couru de tout le monde? Il y a quelques chagrins et quelques périls à essuyer, oui, quand on est fait comme vous.

MONCADE.

Il y a des moments où je voudrais n'être point fait comme je suis, et où je donnerais toutes choses au monde pour être fait comme toi.

PASQUIN.

Je le crois.

MONCADE.

Ne saurais-tu point quelque secret pour me faire haïr?

PASQUIN.

Oui, monsieur, et facile même. Vous n'avez qu'à continuer de vivre comme vous vivez, et je vous garantis haï et méprisé de tout le genre humain. (Entendant frapper.) On heurte, ce coup-ci.

MONCADE.

Ouvre.

PASQUIN, après avoir été ouvrir.

C'est de la part de Cidalise.

SCÈNE IX.

MONCADE, PASQUIN, UN LAQUAIS DE CIDALISE.

LE LAQUAIS, à Moncade.

Monsieur, j'ai donné une lettre et une montre.

MONCADE, lui donnant l'agrafe.

Je sais ce que c'est. Tiens, donne-lui cela.

(Le laquais sort.)

SCÈNE X.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN, à part.

Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour.

MONCADE.

Te voilà bien étonné?

PASQUIN.

Moi ? point ; je trouve cela le mieux du monde : aimer celle-ci aujourd'hui, demain la trahir ; prendre de l'une pour donner à l'autre ; fausses confidences, noirceurs, billets sacrifiés, flatteries, médisances : bagatelles ! me voilà prêt à tout ; nous n'en serons pas plus riches à la fin ; mais nous rirons bien : n'est-ce pas, monsieur ?

MONCADE.

Ah ! je suis ravi de te voir raisonnable.

PASQUIN.

Ah ! monsieur, qu'un diable et un ermite vivent ensemble quelque temps, l'ermite deviendra diable, ou le diable ermite ; j'en suis absolument convaincu. Çà, voyons, qui sera la malheureuse que vous allez mettre en réputation par quelque nouvelle perfidie ? Car aussi bien vois-je clairement que votre tendresse est usée pour la marquise.

MONCADE.

Laquelle ?

PASQUIN.

Hélas ! celle à qui vous juriez, il n'y a pas longtemps, de n'être jamais infidèle.

MONCADE.

Non, je ne l'aime plus.

PASQUIN.

Vos feux ne sont guère plus véhéments pour cette bonne dame à qui je portai votre portrait le même jour ?

MONCADE.

Ah ! fi ! je ne la puis souffrir : elle met du blanc.

PASQUIN.

Et l'autre, sa bonne amie ?

MONCADE.

Elle n'a point d'esprit.

PASQUIN.

Et la veuve de ce conseiller ?

MONCADE.

Elle n'est pas riche.

PASQUIN.

Et sa sœur ?

MONCADE.

Elle ne peut souffrir l'odeur du tabac.

PASQUIN.

L'odeur du tabac?... Eh! mort de ma vie! de toutes celles-là, il n'y en a pas une dont vous ne m'ayez rompu la tête : « Ah! Pas-« quin, disiez-vous, elle est toute charmante. Je l'aimerai toute ma « vie. Je souffrirais mille morts plutôt que d'avoir conçu le dessein « de changer... » Je vous écoute, je la regarde, je l'examine; je trouve que vous avez raison. Pour le lendemain, je suis un sot. Elle n'a pas le cœur délicat; ses manières sont rudes; elle vous aime trop; elle est jalouse, ou bien indifférente; elle ne peut souffrir l'odeur du tabac. Enfin vous leur trouvez toujours quelque défaut pour justifier votre inconstance.

MONCADE.

Que t'importe?

PASQUIN.

Comment donc! que m'importe? Vous ne comptez pour rien mille faux serments que je fais tous les jours?

MONCADE.

Pourquoi les fais-tu?

PASQUIN.

Pour rétablir votre réputation chancelante.

MONCADE.

Qui t'a chargé de ce soin?

PASQUIN.

Ah! ah! ceci n'est pas mauvais : qui m'en a chargé, dites-vous?

MONCADE.

Oui.

PASQUIN.

Mon honneur.

MONCADE.

L'honneur de Pasquin!

PASQUIN.

Assurément. Ne voudriez-vous pas que j'aidasse à confirmer partout que le plus scélérat, le plus vain, le plus infidèle, le moins amoureux homme du monde, c'est vous?

MONCADE.

Cela ne me plairait point du tout.

PASQUIN.

Eh! que voulez-vous que je dise à de semblables discours? Car vous ne voyez là que l'ébauche du portrait qu'on me fait de vous tous les jours. Que faut-il donc que je réponde?

MONCADE.

Rien ; te taire, et commencer dès à présent.

PASQUIN.

Oh ! monsieur, qui ne dit mot, consent, et je ne veux point qu'on croie dans le monde que je connaisse votre caractère, et que je l'approuve, puisque je reste avec vous ; et d'ailleurs, par ma foi, je ferais bien mes affaires et les vôtres ! car enfin, voyez-vous, chacun songe à son petit intérêt. Je n'aurais qu'à me taire, vraiment, sur cent questions que l'on me fait : « Mon pauvre Pasquin, « me dit l'une, tiens, voilà une bague, je te prie, apprends-moi ce « que fait ton maître. A quelle heure est-il revenu ? Comment est-il « quand il ne me voit pas ? Songe-t-il à moi ? Te parle-t-il de moi ? « Est-il inquiet, joyeux, triste, gai, mélancolique, content, taci- « turne, évaporé, chagrin, plaisant, sage, fou ?... » Que diable sais-je, et cent mille autres de semblable nature.

MONCADE.

Eh bien, que réponds-tu pour lors ?

PASQUIN.

Selon la bague.

MONCADE.

Ah ! je savais bien que chez toi mon honneur et le tien marchaient bien loin après ton intérêt. Changeons de discours. Sais-tu bien une chose ?

PASQUIN.

Qu'est-ce ?

MONCADE.

Je crois que je suis amoureux.

PASQUIN.

Quoi ! amoureux ? là, ce qu'on appelle amoureux de bonne foi ?

MONCADE.

Oui, te dis-je, amoureux.

PASQUIN.

Mais, parlez-vous là sérieusement ?

MONCADE.

Veux-tu que je me donne au diable pour te le faire croire ?

PASQUIN.

Et Lucinde ?

MONCADE.

Oh ! Lucinde, Lucinde ! elle n'en saura rien.

PASQUIN.

Tant mieux pour vous. Mais dites-moi, combien cela durera-t-il?

MONCADE.

Tu m'en demandes trop : comme si l'on pouvait répondre de cela!

PASQUIN.

La connais-je?

MONCADE.

Tu la connais.

PASQUIN.

Il faut que vous l'aimiez depuis fort peu, car je ne vous en ai jamais ouï parler.

MONCADE.

A peu près.

PASQUIN.

Est-elle belle?... Bon! peste du sot! est-ce à présent qu'il faut vous le demander? Vous me le direz dans peu de temps. Où loge-t-elle? loin d'ici?

MONCADE.

Non.

PASQUIN.

Tant mieux; car dans les commencements c'est une fatigue de diable, quand il faut porter réglément trois billets tous les jours.

MONCADE.

Tu n'auras pas grand'peine à le faire, tu les donneras sans sortir.

PASQUIN.

Eh comment?

MONCADE.

Elle loge ici.

PASQUIN.

C'est Léonor?

MONCADE.

Tu l'as dit.

PASQUIN.

Ah! monsieur!...

MONCADE, l'interrompant.

Qu'as-tu?

PASQUIN.

Songez-vous bien a ce que vous faites?

MONCADE.

Fort bien.

PASQUIN.

Léonor, amie de Lucinde, à sa vue! Vous n'y songez pas, ou vous voulez vous perdre absolument. Eh! monsieur, où est la probité, l'honneur? Songez-vous, vous dis-je...

MONCADE, l'interrompant.

J'aime les moralités; elles endorment.

PASQUIN, voyant paraître Marton.

Tenez, monsieur, voilà Marton; instruisez-la de tout ce beau dessein.

SCÈNE XI.

MONCADE, MARTON, PASQUIN.

MONCADE, a Marton.

Eh! bonjour, Marton; que voulez-vous?

MARTON.

Vous donner le bonjour, monsieur. J'ai à vous parler de la part de madame.

MONCADE, à Pasquin.

Mon justeaucorps? (Il s'habille pendant toute cette scène, sans écouter Marton.)

MARTON.

Si je n'avais cru rendre service à madame et à vous, monsieur, je ne me serais pas chargée de vous parler. Je me suis flattée que vous écouteriez agréablement ce que j'ai à vous dire. Vous savez si je suis dans vos intérêts! cela me fait peine de voir que vous ne vouliez pas devenir heureux. Que ne donnerais-je pas pour vous voir faire de sérieuses réflexions sur votre humeur! Pour moi, je vous crois trop honnête homme pour ne vous pas reprocher quelquefois votre conduite avec Lucinde.

MONCADE, à Pasquin.

Ma montre.

MARTON.

Oserait-on vous dire que vos sentiments, dispersés à vingt coquettes, ne vous rendront ni plus aimable ni plus heureux? A qui devraient-ils être fidèles, ces sentiments que nous ne voyons plus, si ce n'est à la plus tendre, et peut-être à la plus aimable personne du royaume? Croyez-moi, monsieur, et vous croi-

rez une fille tout affectionnee à vos intérêts ; soyez heureux pendant que vous pouvez l'être : il vient un temps où le désir de le devenir n'est plus qu'un désir désespérant. Vous ne serez pas toujours aimable, et vous ne trouverez pas toujours une Lucinde qui vous aime.

MONCADE, à Pasquin

Mon épée.

MARTON.

Cinquante mille écus et Lucinde : en ce temps-ci, la jolie somme ! Cela devrait être bien tentant pour vous, et je ne sache guère autre que vous qui voulût s'aviser de n'être point tenté de tout cela.

MONCADE, à Pasquin.

Ma bourse.

MARTON.

En vérité, monsieur, vous avez beau dire et beau faire ; à quelque usage que vous prétendiez mettre tout le mérite que vous avez, et vous en avez beaucoup si l'on en croit les connaisseurs, je veux devenir la plus grande demoiselle de Paris, s'il peut jamais vous valoir cinquante mille écus et Lucinde.

MONCADE, à Pasquin.

Ma perruque.

MARTON.

Ce que je vous dis devrait-il vous paraitre assez désagréable, pour ne vouloir pas seulement me dire un mot ?

MONCADE, lui faisant remarquer sa mise.

Suis-je bien, Marton ?

MARTON.

Eh ! vous n'êtes que trop bien, et nous en enrageons.

MONCADE, à Marton.

Mes gants, mon chapeau. (à Marton.) Adieu, Marton. (à Pasquin, en s'en allant.) Hé ! Pasquin ?

PASQUIN.

Monsieur ?

MONCADE.

Écoute. (Il parle bas à Pasquin et puis s'en va.)

SCÈNE XII.

PASQUIN, MARTON.

MARTON, à part.

Par ma foi, voilà un vilain petit homme. (à Pasquin.) Et toi, t'imagines-tu que je m'accommode de tes froideurs et de tes absences d'amour?

PASQUIN.

J'aime les moralités; elles endorment.

MARTON.

Va, va, traître! je t'apprendrai...

PASQUIN, l'interrompant.

Tu ne sais ce que tu dis.

MARTON.

Comment! à une fille comme moi, un homme comme toi? Scélérat! infâme!

PASQUIN.

Laisse, laisse ces beaux noms, ces noms illustres à l'indigne maître que je sers; donne-m'en de plus doux et qui me conviennent.

MARTON.

A toi des noms plus doux?

PASQUIN.

Ah! pardon, ma fille; j'ai la tête si pleine des folies de Moncade...

MARTON, l'interrompant.

Et des tiennes?

PASQUIN.

Que sans penser que tu fusses là...

MARTON, l'interrompant.

Manière de justification assez obligeante! Je t'en tiendrai compte.

PASQUIN.

Je te redisais les mêmes paroles qu'il m'a dites lorsque j'ai voulu fronder sa conduite.

MARTON.

Je le crois. Tu sais que j'ai à me plaindre de toi, et que je trouve fort mauvais...

PASQUIN, l'interrompant, en lui faisant remarquer sa mise.

Suis-je bien, Marton?

MARTON.

Ah ! traître ! tu copies Moncade ; mais ne pense pas que je sois assez folle pour copier Lucinde.

PASQUIN.

Adieu, mon enfant. Je vous donne le bonjour.

MARTON

La peste soit du maroufle !

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARAMINTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Je vais savoir si l'on peut voir madame.

ARAMINTE.

Eh ! mon enfant, dis-moi un peu, je te prie, Moncade est-il ici ?

LE LAQUAIS.

Je ne sais ; je ne crois pas. Sonnerai-je, madame ?

ARAMINTE.

Oui, sonne. (Le laquais tire un cordon de sonnette. A part.) Où peut être Moncade ? Sa conduite ne me satisfait point. Il a le don de gâter tout ce qu'il fait d'agréable dans le même moment qu'il le fait ; et le peu d'empressement qu'il marque pour me voir, détruit le plaisir que j'ai reçu de la montre qu'il m'a envoyée ce matin.

SCÈNE II.

MARTON, ARAMINTE, UN LAQUAIS.

MARTON, au laquais.

Eh bien ! qui diantre te fait sonner si fort ?

LE LAQUAIS.

On demande madame. (Il sort.)

ARAMINTE, à Marton

Que fait-elle ?

MARTON.

Elle n'a point dormi de toute la nuit ; elle vient de s'assoupir tout à l'heure. Si vous voulez pourtant, j'irai lui dire...

ARAMINTE, l'interrompant.

Non, Marton, j'attendrai qu'elle soit éveillée.

MARTON.

Ou que Moncade soit revenu.

ARAMINTE.

Pourquoi Moncade?

MARTON.

Pour vous tenir compagnie, en attendant madame.

ARAMINTE.

Je n'ai que faire de Moncade.

MARTON.

Et, cependant, madame (pardonnez-moi si je vous parle si librement), il court un bruit que vous ne le haïssez pas.

ARAMINTE.

Moi?

MARTON.

Tout le monde dit qu'il vous aime, du moins.

ARAMINTE.

Tout le monde a menti, Marton; et s'il est vrai que certains rapports entre les gens forment ordinairement les passions, je ne me tiendrais guère plus coupable de l'aimer, que de lui avoir inspiré de l'amour. De grâce, quand vous entendrez de pareilles sottises... Mais qui prend donc plaisir à semer des bruits de la sorte? Moncade lui-même n'y aurait-il point de part?

MARTON.

Eh! madame, à quoi vous arrêtez-vous? Ce qui vous fâche fait aujourd'hui la gloire de la plupart des dames; et le plaisir de faire dire qu'on les aime l'emporte sur celui d'être aimées véritablement.

ARAMINTE.

Je ne suis pas de celles-là, Marton; et Moncade serait de tous les hommes celui de qui je voudrais le moins qu'on le dit.

MARTON.

C'est cependant, dit-on, la coqueluche de Paris.

ARAMINTE.

Ce n'est pas la mienne.

MARTON.

Il a de l'esprit pourtant.

ARAMINTE.

Je le trouve d'une sottise, et le plus ennuyeux personnage...

MARTON, l'interrompant.

Il est bien fait.

ARAMINTE.

Cela se peut-il dire? Je ne le puis souffrir.

MARTON.

Pour écrire, personne n'écrit mieux que lui.

ARAMINTE.

Que dites-vous?... Il est vrai que je n'ai point vu de ses lettres; mais enfin, à ses manières, je le crois incapable de rien faire de bien.

MARTON.

Ah! j'en connais d'assez difficiles qui ne laisseraient pas de s'en accommoder.

ARAMINTE.

Eh qui, Marton?

MARTON.

Quel intérêt y prenez-vous?

ARAMINTE.

J'ai des raisons pour le savoir.

MARTON.

J'en ai peut-être pour ne vous le pas dire

ARAMINTE.

Je t'en conjure.

MARTON.

Que vous importe?

ARAMINTE.

Je voudrais connaître la malheureuse qui s'attacherait si mal à propos.

LE LAQUAIS, à Marton.

Cidalise demande à voir madame.

MARTON,

Tenez, voilà justement une de ces malheureuses.

(Elle entre chez Lucinde, et le laquais sort.)

SCÈNE III.

ARAMINTE, CIDALISE.

CIDALISE.

Vous voilà bien seule, madame?

ARAMINTE.

Vous voyez, madame.

CIDALISE.

Où est Lucinde, madame?

ARAMINTE.

J'attends qu'elle soit éveillée, madame.

CIDALISE.

Il faut que je fasse la même chose, puisque aussi bien je viens de renvoyer mon carrosse.

ARAMINTE.

J'ai le mien là-bas, madame, dont vous pouvez librement disposer.

CIDALISE.

Pourrais-je être mieux qu'avec vous, madame?

ARAMINTE.

Je sais des gens que vous me préféreriez sans peine.

CIDALISE.

C'est du moins quelque chose que je vous le dise.

ARAMINTE.

C'est peu de chose lorsqu'on est instruite du contraire. (Remarquant sur Cidalise l'agrafe de diamants qu'elle a envoyée à Moncade.) Mais, que vois-je?

CIDALISE.

Que voyez-vous, madame?

ARAMINTE.

J'admire votre attache; les diamants en sont fort nets; ils sont tout à fait bien mis en œuvre.

CIDALISE.

La trouvez-vous belle, madame?

ARAMINTE.

Fort belle, madame.

CIDALISE.

Je suis ravie qu'elle soit de votre goût.

ARAMINTE.

Il n'y a pas longtemps que vous l'avez, madame?

CIDALISE.

Il y a très-longtemps, madame; mais je la porte rarement.

ARAMINTE, à part.

Me tromperais-je? (Examinant l'agrafe de très-près.) Avec votre

permission, madame. Non, madame, il n'y a pas si longtemps que vous dites.

CIDALISE.

Je vous dis vrai, madame.

ARAMINTE.

Je sais ce que je dis, madame.

CIDALISE.

Et moi, madame, je sais que vos questions commencent à me lasser.

ARAMINTE.

Mais, de grâce, dites-moi comment vous l'avez eue?

CIDALISE.

Je n'ai point de compte à vous rendre là-dessus.

ARAMINTE.

Où l'avez-vous achetée?

CIDALISE.

Finissons, s'il vous plaît.

ARAMINTE.

Elle ne vous coûte guère.

CIDALISE, reconnaissant sur Araminte la montre qu'elle a envoyée à Moncade.

Elle me coûte, madame, elle me coûte autant que vous avez payé votre montre.

ARAMINTE.

Quel galimatias me faites-vous, madame? Qu'a de commun ma montre avec l'attache dont je vous parle?

CIDALISE.

Madame, n'entrons point dans un éclaircissement fâcheux. Dans ces sortes d'affaires, le meilleur est de passer la chose sous silence. Il s'en trouve de bien plus malheureuses. Dans cette aventure, du moins, si nous perdons un amant, nous retrouvons nos bijoux; je vais vous rendre votre attache, ou je la garderai, si vous en voulez faire autant de la montre.

ARAMINTE.

Non, madame; je ne veux rien garder qui me donne le moindre souvenir du plus scélérat de tous les hommes.

CIDALISE, lui rendant l'agrafe.

Tenez, madame, voilà votre attache.

ARAMINTE, lui rendant la montre.

Et voilà votre montre.

SCÈNE IV.

ARAMINTE, MARTON, CIDALISE.

MARTON.

Quel troc faites-vous là ? Que je voie.

CIDALISE.

Ce n'est rien, Marton. (A Araminte) Adieu, madame; je vais prendre votre carrosse.

ARAMINTE.

Ne le gardez pas.

CIDALISE.

Je ne vais qu'ici près.

MARTON.

Madame va venir ici.

CIDALISE.

Je me suis souvenue d'une affaire pressée. (Elle sort.)

ARAMINTE.

Ta maîtresse vient, dis-tu ?

MARTON.

Je l'entends.

ARAMINTE.

Je prétends tout à l'heure me venger de la perfidie de Moncade.

(Marton sort.)

SCÈNE V.

ARAMINTE, LUCINDE.

LUCINDE.

Madame, je suis au désespoir de vous avoir fait attendre.

ARAMINTE.

Je suis ici venue pour vous dire la chose du monde qui doit vous surprendre le plus.

LUCINDE.

Ne tardez point, madame, je suis déjà dans une impatience...

ARAMINTE, l'interrompant.

Non madame, s'il vous plaît, ce sera devant Moncade.

LUCINDE.

A-t-il quelque part dans ce que vous avez à me dire ?

ARAMINTE.

Je veux vous faire connaître quel est le cœur d'un homme que vous estimez peut-être trop.

LUCINDE, montrant la porte de l'appartement de Moncade.

Madame, voilà la porte de son appartement... (Appelant.) Marton? Marton?

SCÈNE VI.

ARAMINTE, MARTON, LUCINDE.

MARTON, à Lucinde.

Madame?

LUCINDE, montrant Araminte.

Dites à Moncade que madame veut lui parler.

MARTON.

Moncade? Il est sorti, madame, il y a plus d'une heure.

LUCINDE.

Voilà qui est bien. (Marton sort.) Je n'apprendrai donc point, madame, ce qu'il était, disiez-vous, si important que je susse?

ARAMINTE.

Outrage-t-on ainsi les gens!... Non, madame, je vous le répète encore une fois, Moncade ne mérite pas d'être considéré par une personne comme vous.

LUCINDE.

Vous me paraissez assez bien instruite, madame : et la manière dont vous parlez de lui commencerait à me déplaire, si vous continuiez à me cacher les raisons qui vous y obligent.

ARAMINTE.

Eh bien, madame! apprenez, à votre honte et à la mienne, que Moncade nous trompait toutes deux, qu'il est le plus scélérat des hommes, et qu'enfin, désabusée par ses perfidies, j'ai cru que je devais vous tirer de l'erreur où vous êtes.

LUCINDE.

Vous m'obligez beaucoup, madame, quoiqu'un peu tard; et vous souffrirez, sans vous fâcher, s'il vous plaît, que je vous dise que vous vous consoleriez aisément de mon erreur si vous étiez encore dans la vôtre.

ARAMINTE.

Moncade m'a fait croire aisément tout ce qu'il a voulu, ma-

dame, et ce sont des éclaircissements qu'entre lui, vous et moi...

LUCINDE, l'interrompant.

Ah, madame! de pareils éclaircissements entre trois personnes sont ordinairement fâcheux. Évitons-les, et me donnez sans eux, je vous prie, toutes les marques que vous pourrez de son infidélité.

ARAMINTE.

Vous allez voir Moncade tout entier, madame.

LUCINDE, à part.

Ah! volage!

SCÈNE VII.

ARAMINTE, LUCINDE, PASQUIN.

PASQUIN, à part et restant dans le fond.

On parle de mon maître.

ARAMINTE, à Lucinde.

Je vous rendrai certaine...

LUCINDE, à part.

Perfide!

PASQUIN, à part.

C'est de lui.

ARAMINTE, à Lucinde, en tirant une lettre de sa poche, et la lui présentant.

Tenez, madame, lisez.

LUCINDE, à part.

Traître! infidèle!

PASQUIN, à part.

Oh! c'est de lui assurément; je le reconnais aux épithètes... Écoutons...

ARAMINTE, à Lucinde.

Vous saurez, je vous prie, que c'est la seule qui me soit restée de plus de trente lettres qu'il m'a écrites, et que j'aurais encore, sans l'imprudence d'une de mes femmes qui les lui laissa prendre dans ma cassette. Heureusement, j'avais celle-ci sur moi; elle suffit.

PASQUIN, à part.

Je crois que nous n'avons qu'à déloger au plus tôt.

(Lucinde prend la lettre, et la lit tout bas.)

ARAMINTE, à Lucinde, après qu'elle a lu la lettre.

Qu'en dites-vous, madame?

LUCINDE.

Hélas ! madame, que dirais-je? Je ne dis rien.

ARAMINTE.

Vous prenez cette affaire avec bien de la modération !

LUCINDE.

Dans celles de cette nature, le bruit sert à peu de chose.

PASQUIN, à part.

Plût au ciel que nous en fussions quittes pour du bruit !

ARAMINTE, à Lucinde.

Adieu, madame.

LUCINDE.

Madame, je vous donne le bonjour.

ARAMINTE.

Ne me rendez-vous pas ma lettre ?

LUCINDE.

Non, madame; de grâce, laissez-la-moi !

ARAMINTE.

Ces sortes de choses ne sont bonnes qu'entre les mains des personnes intéressées.

LUCINDE.

Elle ne sortira pas des miennes.

ARAMINTE.

Adieu donc, madame. (Voyant que Lucinde se dispose à la reconduire, et l'en empêchant.) Où allez-vous?

LUCINDE.

Madame, je vous laisse; aussi bien, ne suis-je guère en état...

ARAMINTE, l'interrompant.

Rentrez donc...

(Elle s'en va.)

SCÈNE VIII.

LUCINDE, PASQUIN.

PASQUIN, à part, dans le fond.

Je le savais bien, moi, que nos bonnes fortunes nous feraient bien voir du pays... Juste ciel !

LUCINDE, apercevant Pasquin.

Ah ! Pasquin, où est ton maître ?

PASQUIN.

Je crois qu'il est allé jouer quelque part.

LUCINDE.

Va-t'en lui dire qu'il vienne me parler tout à l'heure; mais tout à l'heure, entends-tu? Dis-lui que j'ai quelque chose à lui apprendre de la dernière conséquence; qu'il vienne incessamment. Amène-le avec toi. Entends-tu bien, au moins?

PASQUIN.

Eh, oui, madame! je n'entends que trop, et je n'ai que trop entendu.

LUCINDE.

Va donc vite. Attends, demeure : je vais lui écrire un mot, cela le pressera davantage; j'aurai fait dans un instant.

(Elle rentre dans sa chambre.)

SCÈNE IX.

PASQUIN.

Ah! c'est à ce coup-ci que nous voilà perdus sans ressource! Que la peste étouffe les coquets, la coquetterie, et tous ceux qui l'ont inventée. Nous voilà pris au trébuchet.

SCÈNE X.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

Ah! monsieur...

MONCADE.

Qu'y a-t-il?

PASQUIN.

Vous êtes perdu!

MONCADE.

Comment?

PASQUIN.

Monsieur, Araminte, cette maudite Araminte, par des raisons que je ne comprends pas... (Il hésite à poursuivre.)

MONCADE.

Eh bien?

PASQUIN.

Elle a remis entre les mains de Lucinde la lettre que vous lui écrivites hier.

MONCADE.

Eh bien?

PASQUIN.

Eh bien! que voulez-vous davantage? ne devinez-vous pas la suite?

MONCADE.

Eh bien?

PASQUIN.

Vous rêvez, je pense, avec votre *eh bien?*

MONCADE.

Eh bien?

PASQUIN.

Eh bien! eh bien! eh bien! Oh! Et mal? de par tous les diables! dites-le donc une fois.

MONCADE.

Attends; demeure ici... je vais...

PASQUIN, l'interrompant.

On va me donner ordre de vous aller chercher.

MONCADE.

N'importe, je vais... Je voudrais qu'Araminte fût morte.

PASQUIN.

Oh! qu'elle est laide à présent! n'est-ce pas, monsieur?

MONCADE.

Il faut...

PASQUIN, l'interrompant.

Voici Lucinde.

SCÈNE XI.

LUCINDE, MONCADE, PASQUIN.

LUCINDE, à Pasquin, sans voir Moncade.

Tiens, Pasquin, porte à Moncade. (A Moncade, qu'elle aperçoit.) Ah! vous voilà, monsieur? je suis ravie de vous trouver si à propos!

MONCADE.

Eh, madame! songez-vous encore que je suis au monde?

LUCINDE.

J'y ai songé du moins jusqu'ici, mais désormais...

MONCADE, l'interrompant.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que vos résolutions sont prises.

LUCINDE.

Plût au ciel que je ne t'eusse jamais vu, monstre que je ne regarde qu'avec horreur!

PASQUIN, à part.

Cela commence assez bien.

MONCADE, à Lucinde.

Je reconnais, à ces termes, ceux qui vous les ont inspirés.

LUCINDE.

Et tu reconnaîtras, par les effets, la récompense qui t'est due.

MONCADE.

Je sais à qui je dois rendre grâce de l'indifférence que vous me marquez depuis quelque temps.

LUCINDE.

Ne t'en prends qu'à toi-même du mépris que toute ma vie je veux avoir pour toi.

MONCADE.

Vous m'apprites hier qu'il fallait que je commençasse à m'y accoutumer.

LUCINDE.

Infidèle! je n'ai jamais passé un jour sans te donner quelque marque de ma tendresse.

MONCADE.

C'en sont de bien tendres, madame, de répondre si mal aux empressements que l'on a de recevoir une lettre, sans daigner faire savoir aux gens... Mais, madame, ne parlons plus de cela.

LUCINDE.

Quelle lettre, perfide? Que veux-tu dire?

MONCADE.

Ah! cessons ce discours, ou m'épargnez de semblables noms.

LUCINDE.

Non, non, je veux que tu t'expliques; je me justifierai de tout aisément, et j'en aurai plus de plaisir à te convaincre après de la lâcheté la plus noire. Poursuis, encore une fois. De quelle lettre prétends-tu me parler?

MONCADE.

Eh, madame, à quoi tout cela est-il bon? De la lettre que Pasquin vous rendit hier.

LUCINDE.

A moi?

MONCADE.

A vous, madame.

LUCINDE.

Moi, j'ai reçu une lettre?

MONCADE.

Eh! vous-même, madame.

LUCINDE.

Que Pasquin m'a rendue?

MONCADE.

Lui-même.

LUCINDE.

Cela est faux.

MONCADE, à Pasquin.

Pasquin?

PASQUIN.

Monsieur?

MONCADE.

N'écrivis-je pas une lettre hier?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

MONCADE.

Ne te dis-je pas de la porter à Paris?

PASQUIN.

Cela est vrai.

MONCADE.

A qui te dis-je de la rendre?

PASQUIN.

A qui?

MONCADE.

Oui, coquin! à qui? N'était-ce pas à madame?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

MONCADE.

N'es-tu pas venu tout exprès?

PASQUIN.

J'en demeure d'accord.

MONCADE

N'es-tu pas entré dans ce logis pour la donner?

PASQUIN.

Cela est certain.

MONCADE.

Eh bien! qu'en as-tu fait, bourreau? Réponds.

PASQUIN.

Monsieur...

MONCADE, l'interrompant.

Tu l'as perdue, n'est-ce pas?

PASQUIN.

Monsieur, quand je suis entré dans la chambre de madame, lorsque j'ai cru prendre la lettre pour la mettre entre ses mains... (Hésitant.)

MONCADE.

Eh bien?

PASQUIN.

Je ne l'ai pas trouvée.

MONCADE.

Ah! coquin! (A Lucinde.) Madame, je vous demande pardon.. (A Pasquin, en feignant de le menacer.) Je ne sais qui me tient... (A Lucinde.) Je suis au désespoir de vous avoir accusée aussi injustement que j'ai fait. (A Pasquin.) Cherche cette lettre, maraud!... Y avait-il quelqu'un dans la chambre?

PASQUIN.

Il y avait mille gens, monsieur.

MONCADE, a Lucinde.

Ma lettre sera perdue! Je suis au désespoir! On verra que je vous priais de venir passer à la campagne quelques heures avec moi chez ma tante; et ceux qui ne cherchent que l'occasion de vous déchirer... Mais, de grâce, madame, puisque je n'ai pu vous déguiser mes sujets de chagrin, apprenez-moi ce qui vous agite si furieusement contre moi.

LUCINDE.

Ah! le détour est fort adroit, je l'avoue; et je serais peut-être assez bonne pour te croire, si le billet pouvait s'accorder à ce que tu me dis. Je l'ai, ce billet; il est entre mes mains. Ne t'informe point de la manière dont il y est venu, et voyons comment tu feras pour tourner à mon avantage tout le mépris qu'il y paraît pour moi.

MONCADE.

Du mépris pour vous?

LUCINDE.

Oui, cruel! et dans toute son étendue. (Elle tire de sa poche la lettre

qu'Araminte lui a laissée.) Écoute. (Elle lit.) « Je suis à la campagne « depuis deux jours, et j'y suis sans Lucinde. La complaisance « que je suis obligé d'avoir pour une tante malade me fait res- « ter ici dans une étrange solitude. N'essaiera-t-on point de me la « rendre supportable? Si vous ne vous chargez de ce soin, Lu- « cinde, toute la terre ensemble n'en viendrait pas à bout. Je n'ai- « merai et n'adorerai que vous de ma vie. Adieu. »

PASQUIN, à part.

Vous verrez qu'on aura contrefait son écriture. Que dira-t-il?

MONCADE.

Ah! je connais à présent qu'il n'est rien que l'on n'empoisonne. Donnez-moi ce billet, madame, je vous prie. (Lucinde lui donne la lettre, et il lit de cette manière.) « Je suis à la campagne depuis deux « jours, et j'y suis sans Lucinde! La complaisance que je suis « obligé d'avoir pour une tante malade, me fait rester ici dans une « étrange solitude. N'essaiera-t-on point de me la rendre sup- « portable? Si vous ne vous chargez de ce soin, Lucinde!... toute « la terre ensemble n'en viendrait pas à bout. Je n'aimerai et n'a- « dorerai que vous de ma vie. Adieu. » (Après avoir lu.) Ce billet est rempli de mépris pour vous?

LUCINDE.

Ah! Moncade, Moncade, vous avez bien des ennemis, ou je suis bien faible!

MONCADE.

Ceci cache quelque chose encore, madame; éclaircissez m'en, je vous en conjure : que je connaisse les gens de qui je dois me défier.

LUCINDE.

Non, Moncade; contentez-vous que je n'ajoute point de foi aux trahisons dont je vous soupçonnais.

MONCADE.

Madame, je suis le plus heureux homme du monde aujourd'hui; mais l'innocence est-elle toujours reconnue, et ne dois-je point appréhender que la mienne ne succombe à la fin sous les traits de quelque imposture nouvelle?

LUCINDE.

Ah! Moncade, vos intérêts peuvent-ils être en de meilleures mains que les miennes? Je ne suis que trop ingénieuse à chercher

des raisons pour vous excuser; et mes soupçons ne commencent que lorsque je ne puis vous trouver innocent.

MONCADE.

Cependant, madame, aujourd'hui, que devenais-je si, par un miracle que je ne comprends pas, la vérité ne se fût montrée à vos yeux? Je perdais pour jamais un cœur que mes soins, mes respects, ma fidélité me doivent conserver éternellement. Puis-je être un moment désormais sans des inquiétudes mortelles? Oui, madame, il me passe par la tête cent choses plus bizarres l'une que l'autre. Je sens que je consentirais, dès à présent, à ne vous voir de ma vie, plutôt que de vous voir encore une fois si cruellement prévenue... Moi, perfide à ma chère Lucinde! Madame, si vous ne me rassurez contre tout ce qu'on peut tenter contre moi, si vous ne me promettez de fermer la bouche de ceux qui me desservent auprès de vous, vous me verrez mourir de désespoir!

LUCINDE.

Vous n'aimez que moi, Moncade?

MONCADE.

Je hais tout ce qui n'est point vous.

LUCINDE.

Ah! Moncade, ne me trompez point.

MONCADE.

Pourquoi le ferais-je, madame?

LUCINDE.

Que sais-je? pour entasser conquête sur conquête, pour satisfaire une vanité ridicule dont tous les jeunes gens se piquent aujourd'hui. Les choses si aisées ne font point d'honneur, Moncade.

MONCADE.

Ah! madame, j'aimerais mieux mourir!

LUCINDE.

Que ferez-vous aujourd'hui?

MONCADE.

Madame, mon frère m'a mandé de me rendre chez lui.

LUCINDE.

Irez-vous?

MONCADE.

Tout à l'heure, madame.

LUCINDE.

Quand vous reverra-t-on?

MONCADE.

Tout le plus tôt que je pourrai.

LUCINDE.

Adieu, Moncade, songez à moi.

MONCADE.

Je ne suis occupé que de vous.

SCÈNE XII.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

Eh bien, monsieur! je m'apprends, comme vous voyez.

MONCADE.

Tu fais des merveilles!

PASQUIN.

Tout franc, monsieur, si vous n'aviez été secondé, notre barque était renversée. En vérité, quelque peine que vous ait donnée cette aventure, je ne suis point fâché qu'elle soit arrivée; car je ne doute point qu'après une alarme si chaude, vous ne preniez une ferme résolution de ne plus retomber dans de pareilles fautes.

MONCADE, regardant sa montre.

Quelle heure est-il? Comment, diable! à quatre heures Dorise m'attend dans l'île.

PASQUIN.

Monsieur!...

MONCADE, l'interrompant.

Tais-toi.

PASQUIN, à part.

Ah! quel homme!... (A Moncade.) Vous suivrai-je?

MONCADE, faisant quelques pas pour sortir.

Non... (Revenant.) J'oubliais... (Tirant de sa poche un billet, et le donnant à Pasquin.) Porte ce billet à la comtesse Dorvoir.

PASQUIN, prenant le billet.

A la comtesse Dorvoir?... Il y a quinze mois que vous ne l'avez vue.

MONCADE.

Va, te dis-je.

PASQUIN, à part.

Quelle diable d'imagination!... Ah! ah! elle a vendu une terre

depuis huit jours... J'y vais... (A Moncade.) Mais où vous trouverai-je?

MONCADE.

Chez Belise, où je dois être précisément à cinq heures, ne sais-tu pas? Ne te fais pas attendre au moins, car je n'y serai pas longtemps.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

PASQUIN.

Allez, allez, nous sommes d'ordre; et, à force d'ordre, à la fin, tout n'ira rien qui vaille... Que maudite soit la première guenon qui le mit en réputation! car, enfin, qu'a-t-il donc de si merveilleux? N'ai-je pas un nez, des yeux, un corps à peu près comme lui? C'est le hasard tout pur qui conduit toutes ces choses; il ne faut d'abord que faire un peu de bruit, et tout vous réussit... Madame la marquise est amoureuse d'un tel. Cela se dit: elle passe pour connaisseuse; toutes les dames galantes veulent savoir si elle a raison. Toutes s'empressent à lui plaire, l'une par un véritable entêtement, l'autre par jalousie de sa beauté; celle-ci, pour se venger d'un amant qui l'aura quittée, celle-là, pour réveiller les ardeurs d'un amant languissant; toutes enfin pour suivre la mode, car il y a de la mode, oui, en ceci comme en autre chose... Mais allons l'attendre; pourvu que je n'aide à tromper que six personnes dans le reste du jour, j'en serai quitte à bon marché.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONOR, ÉRASTE, MARTON.

ÉRASTE, à Léonor.

Ma sœur, j'ai vu Damis, comme vous me l'avez conseillé. Je me suis gardé de lui parler de l'attachement que Lucinde sa nièce a pour Moncade: sans doute il est instruit de ce qui se passe, et je n'ai pas cru qu'il fût honnête d'aigrir encore un homme qui me

paraît au désespoir; outre que ce sont de mauvaises manières pour gagner le cœur des gens que l'on estime. Mais, ma sœur, je crois que le hasard aura fait tout ce que nous espérions. En deux mots, Araminte, que je viens de rencontrer, m'a assuré qu'elle venait de désabuser Lucinde; qu'elle lui avait remis entre les mains une lettre de Moncade.

LÉONOR.

Une lettre de Moncade écrite à Araminte?

ÉRASTE.

Oui, vous dis-je.

MARTON.

Ah! madame, que j'en suis aise! Nous allons voir, par ma foi, le maître et le valet bien penauds. Ce petit freluquet de Moncade, avec ses airs impertinents! et ce maraud de Pasquin, qui commençait à faire comme lui. Mais écoutez, au moins, ne vous y trompez pas; cimentez la chose comme il faut. Si vous leur donnez le temps de se raccommoder...

LÉONOR.

Ah! je ne saurais croire, après ce que j'entends, que Lucinde ait le cœur assez lâche...

MARTON.

Mon Dieu! Lucinde aime, Lucinde est crédule, et Moncade est un scélérat fort aimable. Défiez-vous de tout. Prenez-la dans l'emportement, ou vous ne tiendrez rien. Mais, pour moi, j'ai de la peine à ajouter foi aux choses que vous me dites, et je n'ai, ce me semble, remarqué aucune altération dans son visage.

ÉRASTE.

Elle étouffe sans doute son ressentiment. Je tiens la chose d'Araminte.

LÉONOR.

Allez donc, mon frère, allez la trouver: examinez la situation de son âme; profitez d'un moment si favorable, et, quelque chose enfin qui arrive, soyez sûr que nous tendrons tant de piéges à Moncade, qu'à la fin nous ferons ouvrir les yeux à Lucinde.

ÉRASTE.

Ah! ma sœur, il est temps que vous le fassiez; car, en vérité, je me meurs: cette préférence injuste m'assassine, et je crois que je souffrirais moins si Moncade ne la trompait pas.

MARTON.

A quoi vous amusez-vous? Vous nous dites ici les plus belles

choses du monde; quand vous serez devant elle, vous ne pourrez desserrer les dents. Si vous voyiez Moncade auprès de ma maîtresse, il ne déparle point, quand il devrait cent fois lui répéter les mêmes choses.

ÉRASTE.

Il est heureux, Marton!

MARTON.

Allez le devenir, si vous pouvez.

(Eraste sort.)

SCÈNE II.

LÉONOR, MARTON.

LÉONOR.

Mais, Marton, plus je songe à ce que vient de me dire mon frère, et moins j'y trouve d'apparence.

MARTON.

Je n'y comprends rien non plus que vous. Moncade était fort gai lorsqu'il est sorti; Lucinde n'était point triste : il y a du mal-entendu en tout ceci, ou Moncade aura joué quelque tour de son métier.

LÉONOR.

Qu'aura-t-il pu lui dire contre une preuve si forte?

MARTON.

Par ma foi, je n'en sais rien. Que vous dirais-je? Il ouvre de grands yeux, il soupire, il menace, il pleure, il se jette à genoux, se promène à grands pas, casse une chaise, déchire une manchette, s'arrache des cheveux, ronge ses ongles, et à la fin il a raison.

LÉONOR.

Voilà de belles manières de se justifier!

MARTON.

Mais, par ma foi, madame, n'était que je lui ai déjà vu jouer mille fois le même rôle, je ne saurais qu'en dire. Il m'a fait pleurer, moi, dans les commencements; mais à présent je suis aguerrie. Mais vous, madame, qui parlez, si vous avez tant d'envie de servir votre frère, qui le peut mieux que vous? car enfin je ne suis pas aveugle : je m'aperçois depuis assez longtemps que Moncade vous lorgne; et, parce que je voyais que vous répondiez assez bien à toutes ses minauderies, je croyais que vous ne man-

queriez pas de vous prévaloir de sa passion, pour détromper Lucinde.

LÉONOR.

Vous avez de bons yeux, Marton! Eh bien, puisque vous l'avez découvert, je veux bien vous en faire la confidence : c'est à quoi je songe tous les jours; mais c'était le dernier remède dont je voulais me servir, parce que je le trouvais le plus honteux.

MARTON.

Allez, madame, rien n'est honteux pour punir un scélérat.

LÉONOR.

Mais j'ai peur qu'il ne se défie de moi.

MARTON.

Bon! lui? il se défierait de vous si vous lui disiez que vous le haïssez. Il est si prévenu de son mérite, qu'il croit qu'on est forcé de l'aimer dès qu'on le voit. (Entendant arriver quelqu'un.) J'entends quelqu'un. C'est peut-être lui : il donnera dans tous les panneaux que vous lui tendrez.

LÉONOR.

Il est plus fin que tu ne crois.

MARTON.

S'il ne faisait point de sottises, il n'aurait pas besoin de finesses : c'est à vous de l'embourber si bien, que rien ne soit assez fort pour le dégager.

LÉONOR.

Laisse-moi faire.

(Marton sort.)

SCÈNE III.

MONCADE, LÉONOR.

MONCADE, avec un feint embarras.

Je ne sais ce que je dois faire, madame.

LÉONOR.

Il faudrait lire dans votre pensée pour vous donner conseil.

MONCADE.

Dois-je rester, madame, et m'exposer au plus grand péril que j'aie couru de ma vie?

LÉONOR.

Cette énigme est assez difficile à développer; mais je ne vois point quel péril vous courez à demeurer ici.

MONCADE.

Ah ! madame, que mes yeux m'ont mal servi ! que mes soupirs se sont mal expliqués ! Quoi ! toutes mes actions n'ont pu se faire entendre ?

LÉONOR.

Je n'ai remarqué en vous que ce que vous prodiguez aisément à tout le monde.

MONCADE.

Ah, madame ! si je n'ai conservé que des airs honnêtes pour les autres, bien différents toutefois de ceux que j'ai pour vous, vous devez m'en tenir compte ; je ne l'ai fait que pour mieux cacher mon amour.

LÉONOR.

Ah, Moncade ! songez-vous bien à ce que vous me dites ?

MONCADE.

Oui, madame, j'y ai songé. Je sais tout ce que je hasarde : je sais que je perds Lucinde pour jamais si vous abusez du sincère aveu que je vous fais ; mais je sais que je ne pouvais plus vivre et vous cacher ma tendresse.

LÉONOR.

Je vous vois de trop près pour croire vos discours sincères.

MONCADE.

Eh ! que vous disent-ils, madame, qui ne doive vous assurer de la plus forte passion qu'on ait jamais sentie ?

LÉONOR.

Ne jurez-vous pas tous les jours à Lucinde la même chose ?

MONCADE.

Jugez par ses reproches continuels de l'amour que je sens pour elle.

LÉONOR.

Mais vous la trompez donc ?

MONCADE.

Eh, madame ! ne savez-vous pas vous-même comment la chose s'est faite ? Ne vous a-t-on point dit que mon oncle m'ordonna de m'attacher à elle, et que les grands biens dont elle est pourvue lui firent entrer ce projet dans la tête ? Je n'avais pour lors aucun engagement ; je consentis à tout ce qu'on voulut... Mais je vous vis, madame, et l'intérêt de mon amour me ferait, sans balancer, négliger une fortune bien plus considérable.

LÉONOR.

Ah, Moncade! je ne sais si tout ce que vous me dites est vrai; mais je sens bien que je voudrais, du moins...

MONCADE, l'interrompant et se jetant à ses pieds.

Ah, madame! souffrez, je vous prie, que je me jette à vos genoux, et que je vous conjure au nom de la tendresse la plus vive, d'une passion qui ne finira jamais, de me mettre à l'épreuve la plus forte que vous puissiez imaginer. Voulez-vous les lettres de Lucinde? je vous les abandonne. Voulez-vous que je ne la voie jamais? j'y consens. Voulez-vous qu'à vos yeux je brise son portrait? je le ferai.. Il n'est rien que je ne sacrifie : commandez.

LÉONOR.

Je voudrais ne vous avoir jamais parlé.

MONCADE.

Que ne vous ai-je offert mes premiers vœux! je serais encore fidèle.

LÉONOR.

Mais, Moncade, que me demandez-vous?

MONCADE.

Que vous m'aimiez, que vous le pensiez, et que vous me le disiez sans cesse.

LÉONOR.

Vous me trahirez?

MONCADE.

Non, madame, jamais.

LÉONOR.

Me le signerez-vous?

MONCADE.

De mon sang s'il le faut.

LÉONOR.

Vous n'aimez point Lucinde; vous vivrez éternellement pour moi : vous me le promettez, et votre main est prête, dites-vous, à m'en signer l'aveu?

MONCADE.

A l'instant même : commandez.

LÉONOR.

N'oubliez donc rien, Moncade, de tout ce qui peut me confirmer vos serments.

MONCADE.

Je vais vous le porter, madame; pourvu qu'à votre tour, vous me donniez des marques d'une tendresse véritable.

LÉONOR.

Vous serez content.

MONCADE.

C'est assez.

LÉONOR.

Je vous attends.

(Moncade sort.)

SCÈNE IV.

LÉONOR, MARTON.

MARTON.

Eh bien, madame?

LÉONOR.

Tout va le mieux du monde... Et mon frère, que fait-il?

MARTON, voyant paraître Éraste avec Lucinde.

Pas grand'chose, madame... Le voici.

SCÈNE V.

ÉRASTE, LUCINDE, LÉONOR, MARTON.

ÉRASTE, à Lucinde.

Quoi, madame! rien ne peut vous désabuser?

LUCINDE.

Allez, Éraste, j'en sais là-dessus plus que vous tous; cela est comme je vous l'ai dit.

LÉONOR.

Comment donc?

ÉRASTE.

La lettre qu'Araminte a rendue à madame (montrant Lucinde) était une lettre écrite pour elle.

LUCINDE, à Léonor.

Cela est ainsi.

ÉRASTE, à Léonor.

Araminte, par des raisons que l'on ne veut point expliquer, s'est servie du hasard qui la lui a fait trouver pour nuire à Moncade.

LÉONOR.

Eh bien! mon frère, la chose est douteuse : madame aime Moncade; elle prend son parti : que trouvez-vous là d'extraordinaire?

LUCINDE.

La chose n'est point douteuse, madame : il y a des circonstances qui m'assurent de la vérité.

LÉONOR, à Éraste.

Madame a raison. Montrez-lui qu'on la trompe, sans que Moncade puisse le nier, alors...

LUCINDE, l'interrompant.

Ah! je vous réponds que si vous pouviez en venir à bout, je ne le verrais de ma vie.

ÉRASTE.

Mais, madame, que faut-il donc davantage?

LÉONOR.

Oh, mon frère! que vous êtes étrange!... (Lui montrant une chambre voisine.) Entrez dans cette chambre, je veux vous parler.

ÉRASTE.

Mais...

LÉONOR, l'interrompant.

Je veux vous parler, vous dis-je, suivez-moi.

(Elle sort avec Éraste.)

SCÈNE VI.

LUCINDE, MARTON, MONCADE.

LUCINDE.

Ah! j'en vois plus que je n'en veux voir. On veut chasser Moncade de mon cœur; on prend des moyens pour le faire qui ne réussiront point.

MARTON

Pour cela, madame, on a tort. Pour moi, je suis à présent de son côté. Il vous dit qu'il vous aime, pourquoi ne le pas croire? On le soupçonne mal à propos. On dit qu'il vous trompe, toute la terre le croit : qu'importe? Vous êtes la partie intéressée; une fois qu'il vous fait entendre ce qu'il lui plaît, cela suffit. A-t-il à rendre compte de ses actions à d'autres?

LUCINDE.

Mon Dieu, Marton, j'entends ce langage-là; mais surtout

soyez persuadée que je ne suis pas dupe, et que j'aurais des yeux, comme une autre, dans une affaire qui ne regarde que moi.

MARTON.

Moi, madame, je vous parle sérieusement : ce garçon-là vous aime terriblement !

(Elle sort.)

MONCADE.

Tenez, madame, voilà...

LUCINDE, l'interrompant.

Que tenez vous là ? Que voulez-vous faire de ce billet ?

MONCADE.

Je venais vous l'apporter, madame.

LUCINDE.

Que je le voie ?

MONCADE.

Il faut, s'il vous plaît, que je vous dise auparavant les raisons qui me l'ont fait écrire.

LUCINDE.

Je vous écoute.

MONCADE.

Il faut que vous m'aidiez, s'il vous plaît, dans cette affaire.

LUCINDE.

Dites donc vite.

MONCADE.

Madame, je n'ai pu souffrir plus longtemps tous les discours méprisants qu'on tient de vous et de moi dans le monde. Je sais que Léonor ne s'y épargne pas. J'ai résolu de les faire finir, et je n'ai trouvé d'autre moyen pour y réussir que de feindre d'avoir de l'amour pour elle.

LUCINDE.

Comment ?

MONCADE.

Écoutez, madame, voici bien le meilleur : dès la première entrevue, j'ai si bien avancé mes affaires, que nous en sommes venus aux conditions.

LUCINDE.

Que dites-vous ?

MONCADE.

Écoutez le reste, je vous prie. Elle a exigé de moi une pro-

messe, que je n'aimerais jamais qu'elle, et m'a même engagé à y mettre que je ne vous avais jamais aimée.

LUCINDE.

Vous avez pu l'écrire?

MONCADE.

Pardonnez-le-moi; tout m'a paru permis pour vous venger.

LUCINDE.

Et qui m'assurera que cette feinte ne cache point une vérité?

MONCADE.

Tout, madame, et surtout le soin que j'ai pris de ne lui point remettre ce papier entre les mains, sans vous l'avoir montré.

LUCINDE.

Ah, Moncade! je ne pourrai jamais m'accoutumer à cette feinte.

MONCADE.

Ah, madame! je vous prie, que j'aie une lettre de Léonor entre mes mains.

LUCINDE.

Montrez-moi ce papier.

MONCADE.

Madame, j'entends Léonor; contraignez-vous, je vous prie.

LUCINDE.

J'aurai bien de la peine.

MONCADE.

Il le faut.

SCÈNE VII.

LÉONOR, LUCINDE, MONCADE.

LUCINDE, à Léonor.

D'où venez-vous donc, madame?

LÉONOR.

Madame, je viens d'entretenir mon frère sur une affaire qui vous regarde.

MONCADE, donnant son billet à Léonor.

Madame, en voilà plus que vous ne m'en avez demandé. (Léonor prend le billet et le lit tout bas, après quoi elle le donne à Lucinde). Madame, que faites-vous?

LÉONOR.

Moncade, ne soyez pas surpris si, après avoir trompé tant de

fois, on vous trompe à votre tour. Je ne vous aime point, et n'en ai point la moindre envie; mais je n'ai pu souffrir que vous vous soyez joué plus longtemps d'une personne qui ne méritait pas qu'on la jouât; d'ailleurs l'intérêt de mon frère m'a engagé à tout ceci. Je vais donc découvrir votre perfidie; mais croyez-moi, à l'avenir, profitez de cette aventure. Vous êtes bien fait, vous êtes jeune, vous avez de l'esprit; mêlez à tout cela un peu de sincérité, et par la suite j'espère que vous me remercierez de l'avis que je vous donne. (A Lucinde.) Lisez, madame.

LUCINDE.

Moncade! (Elle lit bas le billet.)

LÉONOR, après que Lucinde a lu.

Eh-bien! que dites-vous?

LUCINDE.

Que je suis ravie, madame, de connaître votre bonne foi, et d'être persuadée que vous n'ayez pas voulu me trahir.

LÉONOR.

Vous reverrez Moncade?

LUCINDE.

Oui, madame.

LÉONOR.

Vous l'aimerez?

LUCINDE.

Plus que je n'ai fait de ma vie.

LÉONOR.

Il faut donc ne vous voir jamais. (Elle sort.)

LUCINDE.

Moncade, je vous laisse... (D'un ton qui marque de la colère.) Je ne veux point la laisser plus longtemps dans l'erreur où elle est.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

MONCADE.

Que veut dire ceci? Lucinde ne me paraît plus trop désabusée: l'inquiétude où elle était en me quittant, ses yeux qui n'ont pu se contraindre, quelques soupirs qu'elle n'a pu retenir, toutes ces choses ne m'annoncent rien de bon. Ma surprise, à son abord, sans doute m'avait trahi: qu'y faire? Ma foi, tant pis pour elle; je prends toutes les précautions qu'il faut prendre pour lui épar-

gner des chagrins; elle veut s'en donner, j'y consens. Pour moi, je n'ai rien à me reprocher. Le détour dont je me suis servi, s'il n'est point vrai, du moins me paraît vraisemblable, et elle doit toujours me compter pour quelque chose les soins que je me suis donnés de la vouloir tromper.

SCÈNE IX.

ÉRASTE, MONCADE.

ÉRASTE.

Ah, mon cher Moncade, que je suis ravi!

MONCADE.

Eh! de quoi, Éraste?

ÉRASTE.

De ce que l'on vient de me dire.

MONCADE.

Eh! que vous a-t-on dit?

ÉRASTE.

Que vous aimez ma sœur.

MONCADE.

Cela est vrai.

ÉRASTE.

Oh, bien! je viens vous assurer qu'il ne tiendra qu'à vous que nous ne soyons bientôt heureux tous deux.

MONCADE.

Eh! comment?

ÉRASTE.

Je vous promets, si vous voulez, d'employer tout le crédit que j'ai sur elle, pour la faire consentir à vous épouser.

MONCADE.

Je ne veux point me marier.

ÉRASTE.

Comment donc?

MONCADE.

Cela est ainsi.

ÉRASTE.

Ne m'avez-vous pas dit que vous aimiez ma sœur?

MONCADE.

J'en demeure d'accord.

ÉRASTE.

Eh ! que prétendiez vous en l'aimant ?

MONCADE.

L'aimer.

ÉRASTE.

Moncade !...

MONCADE.

Éraste !...

ÉRASTE.

Vous n'y songez pas ?

MONCADE.

Pardonnez-moi.

ÉRASTE.

Vous aimiez ma sœur, et ne songiez point à l'épouser ?

MONCADE.

Épouse-t-on toutes celles qu'on aime ?

ERASTE.

Il y a de certaines gens qu'on ferait mieux de ne pas aimer, avec de pareils sentiments.

MONCADE.

C'est ce que je voulais voir.

ÉRASTE.

Vous perdez le sens.

MONCADE.

Je ne vois pas que c'en soit une bonne marque, de ne vouloir point se marier.

ÉRASTE

Adieu, Moncade, vous ne serez peut-être pas toujours ni si habile ni si heureux.

(Il sort.)

MONCADE.

Nous verrons. Parbleu, cela est plaisant. Dans un autre temps j'eusse peut-être accepté le parti ; mais après le tour que sa sœur vient de me jouer...

SCÈNE X.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

Vraiment, vous êtes fort exact ! je viens de chez Belise !...

MONCADE, l'interrompant.

Paix !

PASQUIN.

J'ai appris là-dedans aussi...

MONCADE, l'interrompant.

Paix !

PASQUIN.

J'ai passé pour votre écharpe..

MONCADE, l'interrompant.

Tais-toi.

PASQUIN.

Pour votre justaucorps....

MONCADE, l'interrompant.

Te tairas-tu ?

PASQUIN, à part.

Ouais !

MONCADE.

Pasquin ?

PASQUIN.

Monsieur ?

MONCADE.

Donne-moi le miroir. (Pasquin va et vient sans cesse d'un de ces objets demandés à l'autre, et ne peut s'arrêter à aucun.) Écoute.... Ma tabatière... Attends... Approche ce fauteuil. Eh ! mon écritoire... Non... donne-moi un peigne... Allons donc ! te dépêcheras-tu ?

PASQUIN.

Dites-moi donc auparavant ce que vous voulez ?

MONCADE.

Je ne sais. Je veux m'asseoir. (A part.) Madame Léonor, madame Léonor, vous m'avez joué un tour !...

SCÈNE XI.

MONCADE, MARTON, PASQUIN.

MARTON à Moncade.

Madame demande si vous souperez ici?

MONCADE.

Pourquoi cela Marton?

MARTON.

C'est que si vous n'y soupiez pas, elle irait souper en ville.

MONCADE.

Je ne veux point la contraindre, Marton.

MARTON.

Eh! vous ne la contraindrez pas, pourvu que vous y soyez. Y souperez-vous, ou non?

MONCADE.

J'y souperai, si cela lui fait plaisir.

MARTON.

Je vais le dire à madame. (Elle sort.)

SCÈNE XII.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE.

Sais-tu tout ce qui s'est passé?

PASQUIN.

Vraiment on ne parle pas d'autre chose là-dedans.

MONCADE.

Mais Lucinde est donc persuadée que la chose est comme je la lui ai voulu faire entendre?

PASQUIN.

Apparemment, puisqu'elle envoie savoir si vous souperez avec elle.

MONCADE.

Par ma foi, cela est trop plaisant.

PASQUIN.

Oh! oui, cela est bien drôle : vous n'avez qu'à continuer.

MONCADE.

Oh! assurément, elle ne se doute de rien : ce qu'elle vient de m'envoyer dire me le confirme assez... Mais achève : que voulais-tu tantôt me dire de Belise?

PASQUIN.

Je voulais vous dire qu'elle ne veut jamais vous voir; qu'elle vous a nommé à tous moments un homme sans foi, sans honneur, médisant, indiscret, traître, scélérat, infidèle!...

MONCADE, l'interrompant.

Eh! que dis-tu?

PASQUIN.

Je ne dis rien, monsieur; c'est Belise... (Tirant de sa poche une paire de gants, et les lui présentant.) Elle m'a donné pourtant cette paire de gants pour vous obliger à y aller... (voyant paraître le petit chevalier.) Et tenez, voilà son neveu qui vient vous quérir, sans doute.

SCÈNE XIII.

LE PETIT CHEVALIER, MONCADE, PASQUIN.

LE PETIT CHEVALIER, à Moncade.

Eh! bonjour, mon ami.

MONCADE.

Eh! bonjour, mon enfant. Où vas-tu?

LE PETIT CHEVALIER.

Je viens vous voir... En êtes-vous fâché?

MONCADE.

Non, dà!... Tiens-toi donc.

LE PETIT CHEVALIER.

Je veux vous baiser.

MONCADE, l'embrassant.

Voilà qui est fait.

LE PETIT CHEVALIER, l'embrassant une seconde fois.

Et pour ma tante, n'aurai-je rien?

MONCADE, se retirant.

Eh bien! en est-ce assez?... Fi donc! petit fripon! tu gâtes ma perruque.

LE PETIT CHEVALIER.

Oui, cela est vrai; je lui ai fait un grand bobo!... (à Pasquin.) Eh! bonjour, Pasquin... (Allant présenter la main à Pasquin.) touche-là.

PASQUIN, lui touchant la main.

Voilà qui est fait.

MONCADE.

Donne-lui un siége.

LE PETIT CHEVALIER.

Non; je ne saurais demeurer assis.

PASQUIN, à Moncade.

Ne faut-il pas qu'il croisse?

MONCADE, au petit Chevalier.

Viens ici.

LE PETIT CHEVALIER, en jetant la perruque de Moncade à terre.

Eh bien?

MONCADE.

Fi! que cela est vilain de faire l'enfant comme cela! N'est-il pas temps de devenir sage?

LE PETIT CHEVALIER.

Et vous qui êtes plus grand que moi, ma tante dit que vous ne l'êtes pas trop.

MONCADE.

Votre tante est folle... Est-ce elle qui vous a envoyé ici?

LE PETIT CHEVALIER.

Elle a gagé contre moi un demi-louis, oui, que je n'oserais pas venir voir si vous étiez chez vous.

MONCADE.

Tu as gagé?

LE PETIT CHEVALIER.

Assurément.

PASQUIN, à part.

La peste! qu'il en sait! Le petit compère a de qui tenir.

MONCADE, au petit Chevalier, en lui touchant le nez.

Qu'as-tu là?

LE PETIT CHEVALIER.

Où?

MONCADE, lui faisant prendre du tabac.

Là.

LE PETIT CHEVALIER.

Ah! Fi!... Peste soit du vilain avec son tabac!... Tenez, vous verrez si je ne le dis pas à ma tante.

MONCADE.

Te tairas-tu?

LE PETIT CHEVALIER.

Pourquoi me faites-vous prendre du tabac, aussi?

MONCADE.

Paix donc!

LE PETIT CHEVALIER.

Si je ne vous fais pas gronder par ma tante!

MONCADE, l'interrompant.

Petit pendard!

LE PETIT CHEVALIER.

Patience! vous appelez ma tante folle!...

MONCADE, à Pasquin.

Pasquin!

PASQUIN.

Monsieur?

LE PETIT CHEVALIER.

Quand ma tante saura...

MONCADE, à Pasquin.

Ferme-lui la bouche. Il crie comme un petit démon.

LE PETIT CHEVALIER.

Je dirai tout cela à ma tante.

PASQUIN.

Encore?

MONCADE.

Amène-le-moi... (Pasquin rapproche le petit Chevalier de Moncade.) Mon pauvre petit homme, je t'en prie, ne fais point tant de bruit.

LE PETIT CHEVALIER.

Voyez un peu, avec son tabac!

MONCADE.

Eh bien! je ne t'en donnerai plus.

LE PETIT CHEVALIER.

Si vous ne m'aviez point fait cela, je vous aurais dit quelque chose.

MONCADE.

Et quoi?

LE PETIT CHEVALIER.

Non, vous ne le saurez pas.

MONCADE.

Je t'en prie.

LE PETIT CHEVALIER.

Non.

MONCADE.

Mon petit cœur!

LE PETIT CHEVALIER.

Non.

MONCADE.

Eh ! le petit animal qui ne voit pas qu'on se moque de lui, et que je sais tout ce qu'il me veut dire.

LE PETIT CHEVALIER.

Oui? savez-vous que ma tante m'a dit de venir ici, et de vous amener chez elle, et qu'elle m'a dit encore de faire comme si cela fût venu de moi? Mais à cause de votre tabac, vous n'en saurez rien... Je savais bien, moi, que je vous punirais !

MONCADE.

Et moi, je ne veux plus vous écouter.

LE PETIT CHEVALIER.

Et moi, je ne veux plus vous rien dire, aussi.

PASQUIN, à part.

Le bon petit Mercure !

MONCADE.

Mes porteurs sont-ils là-bas?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

MONCADE.

Suis-moi.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE, LÉONOR, MARTON.

MARTON, à Éraste.

Allez, allez, ne craignez plus rien; Lucinde commence à ouvrir les yeux : notre homme sera bientôt pris, je vous en réponds.

ÉRASTE.

Je crains plus que jamais.

LÉONOR, à Marton.

Franchement, j'ai de la peine à me persuader que ce que tu as imaginé réussisse : tout ce qui s'est passé le rendra peut-être sage.

MARTON.

Lui? cela le rendra cent fois plus fou, je vous en réponds. Vous vous connaissez bien mal en caractères! Il compte, à l'heure que je vous parle, qu'il ferait accroire à Lucinde que ce qui est blanc est noir. L'expérience qu'il en a ne servira qu'à le rendre plus téméraire. Vous verrez si je ne me connais pas bien en gens.

ÉRASTE.

Si tu peux me rendre heureux par ton adresse, crois que...

MARTON, l'interrompant.

Tenez, ne m'ayez point d'obligation de tout ce que j'entreprends; je le fais parce que je veux bien le faire; c'est une pente naturelle qui me porte à desservir tous ces petits animaux-là, dont tout le mérite n'est presque toujours que dans de certaines manières affectées qui font mal au cœur : un regard languissant, un sucement de lèvres, tirer son bas, peigner sa perruque et répondre par un soupir aux choses qu'ils n'ont pas seulement écoutées. Ah! que si toutes les femmes étaient de mon goût... J'enrage quand je songe à cela; car il est vrai qu'ils font déserter tous les jours de bien plus honnêtes gens qu'eux. Eh! pourquoi? je n'en sais rien. Un diable de jargon qu'ils ont entre eux, qui me fait mourir; des serments, cent minauderies... Ah! fi! n'en parlons plus; cela me mettrait en colère tout de bon.

ÉRASTE.

Ton homme est-il averti?

MARTON.

Il est instruit de ce qu'il faut faire.

LÉONOR.

N'est-il point homme à se laisser gagner par de l'argent?

MARTON.

Oh! de cela je ne puis rien vous dire. Je ne sais si la médiocrité de ses richesses, et le désir naturel que les hommes ont d'en acquérir, ne l'emporteront point sur une probité mal éprouvée. Mais il y a un remède à cela : promettez-lui de le récompenser, en cas seulement que l'affaire aille bien, et vous verrez qu'il en fera la sienne.

ÉRASTE.

Oh! de cela, Marton, il peut bien s'assurer. Où est-il?

MARTON.

Il attend dans le Palais Royal qu'on l'envoie chercher.

ÉRASTE.

J'y vais moi-même.

MARTON.

Vous ferez bien.

(Éraste sort.)

SCÈNE II.

LÉONOR, MARTON.

LÉONOR.

Je ne te le cèle pas, Marton, que pour un autre que pour mon frère, je n'entrerais point dans ceci; je n'aime point à faire du mal.

MARTON.

Vous n'étiez pas si scrupuleuse ce matin.

LÉONOR.

Je te l'avoue, et j'en ignore la cause.

MARTON.

Je la sais bien, moi.

LÉONOR.

Eh quoi?

MARTON.

Voulez-vous que je vous la dise?

LÉONOR.

Oui.

MARTON.

C'est depuis qu'il vous a dit qu'il vous aimait.

LÉONOR.

Moi, je t'avoue que, si son cœur répondait à ses manières...

MARTON, l'interrompant.

Déjà plus de la moitié du chemin est faite. Par ma foi, je croyais parler à une personne raisonnable; mais je vois bien...

LÉONOR, l'interrompant à son tour.

Comme tu prends les choses!

MARTON.

Eh! mon Dieu, j'entends ce langage-là : le cœur fait comme les manières. Tenez, voilà du jargon dont je vous parlais tantôt.

LÉONOR.

Que tu es folle!

MARTON.

Je ne suis point folle; je m'y connais.

SCÈNE III.

LUCINDE, MARTON, LÉONOR.

LUCINDE, à Léonor.

Eh bien! madame, enfin, me voilà rendue et sur le point d'être désabusée. Hélas! où est le temps que l'on m'aurait désobligée de me montrer Moncade infidèle?

MARTON.

Le temps était encore ce matin.

LUCINDE.

Non, non, Marton, ne vous abusez point: il y a plus d'un jour que je me défie de Moncade; mais se détache-t-on si aisément?

LÉONOR.

Écoutez, madame: pour moi, je ne vous dis plus rien; une erreur qui plait nous contente; un autre état vous semblera plus rude. Je ne veux point empoisonner le repos de votre vie.

LUCINDE.

Non, non, madame, non; achevons, il est temps. Je ne me trouverais peut-être de ma vie dans les sentiments où je suis, et je suis lasse d'être plainte.

MARTON.

Ah! voilà qui va bien. Voilà une femme, cela! Courage, madame!

LUCINDE.

Je crois qu'il est chez Bélise. Si j'y envoyais?

MARTON.

A quoi cela serait-il bon? Ils ne vous le diront point, et vous les rendrez plus heureux qu'ils ne sont.

LUCINDE.

Fais donc tout ce que tu voudras.

MARTON.

Je ne ferai que ce que j'ai dit. (Voyant paraître Ergaste) Voilà Ergaste bien à propos: c'est l'homme dont je vous avais parlé.

SCÈNE IV.

LÉONOR, ERGASTE, LUCINDE, MARTON,

LUCINDE, à Ergaste.

Marton ne vous a-t-elle pas dit tout ce qu'il fallait faire?

ERGASTE.

Ne vous mettez en peine de rien, madame.

MARTON.

Avez-vous quelque camarade vigoureux avec vous?

ERGASTE.

J'ai tout ce qu'il me faut.

LUCINDE.

Ne lui faites point de mal, au moins.

ERGASTE.

Ce n'est pas ma pensée.

LÉONOR, à part.

En vérité, elle me fait pitié. (A Lucinde.) Madame, encore une fois, ne poussons pas la chose plus avant; vous en aurez du déplaisir.

LUCINDE.

Non, madame, vous dis-je; quand j'en devrais mourir.

MARTON, entendant venir quelqu'un.

J'entends quelqu'un sur le petit degré : retirez-vous. C'est peut-être Moncade. Eh! vite, il ne faut pas qu'il voie Ergaste.

(Lucinde, Léonor et Ergaste sortent.)

SCÈNE V.

PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

Marton, n'as-tu pas vu mon maitre?

MARTON.

Eh! bonne bête, tu sais mieux où il est que moi.

PASQUIN.

Non, je me donne au diable!

MARTON.

Je viens d'entendre ses porteurs.

PASQUIN.

Il est vrai; mais c'était moi qu'ils portaient.

MARTON.

Toi, en chaise?

PASQUIN.

Va, va, j'en vois tous les jours en carrosse, qui ont couru longtemps après avant de l'attraper.

MARTON.

Mais pourquoi en chaise? Es-tu malade?

PASQUIN.

Moi? non. Je voulais leur faire gagner leur argent. J'ai perdu mon maître à l'Opéra; je ne sais ce qu'il est devenu. Je croyais que quelqu'un de ses amis l'avait ramené ici.

MARTON, entendant du bruit, et s'en allant.

Tiens, je l'entends; c'est lui assurément. Adieu.

PASQUIN.

Adieu, ma princesse. Le joli terme! voilà ce que c'est que de servir des maîtres spirituels, on apprend toujours quelque chose. Ma princesse, ma belle dame, mon petit ange, ma reine, ma petite!... Ces mots assaisonnés de quelques soupirs, il n'en faut guère davantage pour tourner la cervelle à plusieurs dames de ma connaissance.

SCÈNE VI.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE, riant.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

PASQUIN.

Qu'avez-vous donc à rire?

MONCADE, riant encore.

Ah! ah! ah! ah!

PASQUIN.

Dites-moi donc ce que c'est, afin que j'en rie aussi.

MONCADE.

J'étais à l'Opéra, comme tu sais.

PASQUIN.

Vraiment, oui, vous y étiez. A qui diable en vouliez-vous? Parterre, théâtre, amphithéâtre, loges hautes et basses, il n'y a point d'endroit où vous n'ayez été.

MONCADE.

Ne m'as-tu pas vu dans une de ces coulisses?

PASQUIN.

Vraiment oui, je vous y ai vu, et j'ai vu l'heure que le parterre allait vous siffler. On ne siffle encore que les mauvais acteurs; si vous continuez, vous amènerez la mode de siffler les spectateurs, les ridicules, s'entend. Quelles diables de contorsions faisiez-vous, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre?

MONCADE.

Je faisais des mines à une femme d'une seconde loge, que je croyais connaître.

PASQUIN

Appelez-vous cela faire des mines? Ah! du moins, je ne suis plus si fâché, je sais à présent faire des mines. Se déhancher, secouer la tête, baiser le bout de son gant bien tendrement, cela s'appelle faire des mines, n'est-ce pas? Eh bien! répondait-on à ces mines?

MONCADE.

Si bien, que je suis monté dans la loge où elle était, où je n'ai demeuré qu'un moment avec elle, à cause d'un jaloux qui perçait le parterre pour nous venir trouver. Nous ne l'avons pas attendu, et, d'une autre loge où nous nous sommes mis, nous l'avons vu quereller une femme qui s'était mise à la place de celle avec qui j'étais; je crois même qu'il lui a donné quelques coups de poing. Enfin, cela a causé une telle rumeur, que l'Opéra a cessé. Le parterre et les loges se sont tournés de leur côté. Nous n'avons point voulu attendre la fin de l'aventure; je l'ai ramenée chez elle. Ne trouves-tu pas cela plaisant?

PASQUIN.

Point du tout. De tout cela je n'aime que les mines. Je veux étudier sous vous: vous me paraissez expert en ce métier.

MONCADE.

Moi? je ne suis encore qu'un écolier. Je t'en veux faire remarquer un à l'Opéra devant lequel il faut mettre pavillon bas.

PASQUIN.

N'en est-ce pas un... là... qui fait toujours le doucereux, qui croit que toutes les dames sont amoureuses de lui, qui pousse des soupirs qu'on entend du fond du parterre?

MONCADE.

T'y voilà.

PASQUIN.

Ah! oui, je le connais. C'est un homme à bonne fortune aussi?

MONCADE.

Il le dit.

PASQUIN.

Est-il riche?

MONCADE.

Pourquoi?

PASQUIN.

C'est que j'appelle cela avoir eu de bonnes fortunes. Ah! j'en aurai aussi, par ma foi, puisque cela est si facile. J'ai envie de retourner à l'Opéra pour faire des mines. (Regardant autour de lui.) N'y a-t-il personne ici qui aime les mines?

MONCADE.

Tais-toi, tu es si sot...

PASQUIN, l'interrompant en entendant frapper.

On frappe par le petit escalier.

MONCADE.

Qui pourrait-ce être?

PASQUIN.

Je ne sais. Verrai-je?

MONCADE.

Vois. A l'heure qu'il est, je n'attends personne.

(Pasquin va à la porte, et après un instant il en revient.)

PASQUIN.

L'on demande à vous parler, et l'on demande si vous êtes seul.

MONCADE.

Quel homme est-ce?

PASQUIN.

Il se cache; je n'ai pu le voir.

MONCADE.

Son nom?

PASQUIN.

Il ne veut point dire de quelle part. Renvoyons-le, monsieur, de peur d'accident; il a mauvaise physionomie.

MONCADE.

Tu dis que tu ne l'as point vu?

PASQUIN.

Cela est vrai; mais son air mystérieux, un certain chapeau enfoncé, un manteau qui lui entoure le nez... que diable sais-je?

MONCADE.

C'est-à-dire que son manteau a la physionomie mauvaise? Fais-le entrer.

PASQUIN.

Monsieur, on parle de voleurs ; si c'en était un?

MONCADE.

Ne sommes-nous pas deux?

PASQUIN.

Nous ne sommes qu'un tout au plus.

MONCADE.

Fais ce que je te dis.

(Pasquin introduit Ergaste.)

SCÈNE VII.

MONCADE, ERGASTE, PASQUIN.

PASQUIN, à Ergaste.

Entrez, monsieur.

ERGASTE, à Moncade.

C'est vous, monsieur, qu'on appelle monsieur de Moncade?

MONCADE.

Oui, monsieur.

ERGASTE.

Ne saurions-nous être entendus?

MONCADE.

Non, si vous ne parlez bien haut.

ERGASTE.

Vous plairait-il de faire retirer vos gens?

PASQUIN, avec effroi, et voulant s'éloigner.

Volontiers.

MONCADE.

Demeurez. (A Ergaste.) Monsieur, Pasquin est discret; on peut tout dire devant lui.

ERGASTE.

C'est une affaire de conséquence.

MONCADE.

Je ne lui cache rien.

ERGASTE.

Si vous vouliez pourtant...

MONCADE, l'interrompant.

Monsieur, j'aime mieux ne rien apprendre de ce que vous avez à me dire.

ERGASTE.

Puisque vous le voulez ainsi, il faut bien s'y résoudre, monsieur. En deux mots, une femme veuve, de la première qualité...

PASQUIN, à part.

Je respire! Pour cela nous avons du courage.

ERGASTE, à Moncade.

Une femme de qualité, vous dis-je, voudrait vous entretenir une heure.

MONCADE.

Qui est-elle?

ERGASTE.

Bien loin de vous dire son nom, monsieur, vous ne lui parlerez qu'à de certaines conditions que vous n'accepterez peut-être pas.

MONCADE.

Il faut voir.

ERGASTE.

Voulez-vous vous résoudre à vous laisser bander les yeux dans l'endroit où je vous prendrai pour vous mener chez elle? Permettez-vous qu'on vous lie les mains?

MONCADE.

A quoi bon toutes ces précautions?

ERGASTE.

Monsieur, on le veut ainsi. Vous avez trop d'esprit, monsieur, pour ne pas voir, aussi bien que moi, que l'on veut savoir l'état de votre cœur avant que de se découvrir à vous. Je vous en dis trop peut-être, et je passe ma commission.

MONCADE.

Êtes-vous à elle?

ERGASTE.

Monsieur, je n'ai rien à vous dire là-dessus.

MONCADE.

Je sais qui c'est.

ERGASTE.

Peut-être.

MONCADE.

Elle est brune?

ERGASTE.

Cela se pourrait.

MONCADE.

De grands yeux?

ERGASTE.

A peu près.

MONCADE.

La bouche ni grande ni petite?

ERGASTE.

Je ne dirai plus rien.

MONCADE.

La main belle?

ERGASTE.

Je ne répondrai pas.

MONCADE.

Les dents admirables? le nez... Va, va, mon enfant, je sais qui c'est. (A Pasquin.) Pasquin, c'est celle qui, au bal... C'est elle assurément. (A Ergaste.) Oui, mon enfant, j'irai; oui, j'irai, je t'en réponds. Oh! çà, mon ami, avoue-le-moi, je l'ai devinée? Ne loge-t-elle pas proche de l'Arsenal? Eh? plait-il? Oh! j'irai, sur ma parole. Ma foi, je l'ai trouvée, n'est-il pas vrai?

ERGASTE.

Monsieur... (Il hésite à répondre.)

MONCADE.

Oh! tu es un fat: mon pauvre cœur, je suis plus fin que toi. En quel endroit? à quelle heure? tu n'as qu'à dire.

ERGASTE.

A l'heure, à l'endroit que vous voudrez.

MONCADE.

Dans la cour du Palais, à huit heures.

ERGASTE.

Non, c'est trop tôt.

MONCADE.

Eh bien! a neuf.

ERGASTE.

C'est assez.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE.

C'est Julie, je n'en doute point.

PASQUIN.

Oh ! je le crois... Mais vous avez promis que vous souperiez avec Lucinde?

MONCADE.

Je serai revenu. Ce n'est pas là ce qui m'embarrasse; c'est ce que je ferai d'ici à neuf heures... (Regardant à sa montre.) Il n'en est tout au plus que sept. Pour moi, je ne puis rester une heure au même endroit, il faut que je fasse quelque chose.

PASQUIN.

Le temps où vous ne faites rien n'est pas celui que vous employez le plus mal !

MONCADE.

Et toi, tu n'as jamais plus d'esprit que lorsque tu te tais. (Lui faisant examiner sa mise.) Dis-moi un peu, comment me trouves-tu?

PASQUIN.

Fort bien.

MONCADE.

Ce justeaucorps-là me parait avoir la taille un peu courte; qu'en dis-tu?

PASQUIN.

Effectivement, je ne sais... Oui, cela est vrai.

MONCADE.

Donne-m'en un autre?

PASQUIN.

Lequel?

MONCADE.

Lequel tu voudras. Apporte-moi celui que j'avais avant hier.

PASQUIN.

Fi !

MONCADE.

Pourquoi?

PASQUIN.

Il ne vous va pas bien. Gardez plutôt le vôtre.

MONCADE.

Je n'en veux point.

PASQUIN.

L'autre vous fait les épaules grosses.

MONCADE.

N'importe.

PASQUIN.

Quand vous voulez quelque chose, vous le voulez.

MONCADE.

Que de discours!... Iras-tu?

PASQUIN, hésitant à partir et à répondre.

Monsieur...

MONCADE.

Quoi?

PASQUIN.

Vous allez vous fâcher contre moi.

MONCADE.

Que veut donc dire ce maraud? Me donneras-tu mon justeaucorps?

PASQUIN, pleurant à demi.

Monsieur...

MONCADE.

Eh bien?

PASQUIN.

J'ai répandu du suif dessus en le voulant nettoyer.

MONCADE.

Où est-il?

PASQUIN.

Je l'ai donné à dégraisser afin qu'il n'y parût plus.

MONCADE.

Va le chercher tout à l'heure.

PASQUIN.

Monsieur, il ne sera pas accommodé.

MONCADE.

Apporte-le-moi en quelque état qu'il soit.

PASQUIN.

Monsieur...

MONCADE.

Qu'y a-t-il encore? Veux-tu marcher?

PASQUIN.

Monsieur, il faut vous dire la vérité; je l'ai prêté pour une tragédie au collége.

MONCADE.

Mon justeaucorps au collége? à un enfant?

PASQUIN.

Non, monsieur; c'est un grand garçon, beau, bien fait comme vous, et qui fait le roi de la tragédie.

MONCADE.

Ah! vraiment, je suis bien aise de savoir que tu prêtes mes hardes!... Mais, à l'heure qu'il est, la tragédie est finie, va le reprendre à l'instant même... (Voyant que Pasquin hésite encore à partir.) Quoi donc! tu ne feras pas ce que je te dis?

PASQUIN, hésitant.

Monsieur...

MONCADE.

Ah! je vois ce que c'est. Tu l'as mis en gage, n'est-ce pas?

PASQUIN.

Monsieur, vous l'avez deviné. Comme vous ne me deviez rien sur mes gages, et que vous n'aimez pas à avancer de l'argent, le besoin que j'en ai eu m'a fait recourir aux expédients les plus prompts.

MONCADE.

Tu me paieras celle-là, je t'en réponds. Donne-moi le rouge. (Pasquin passe dans un cabinet voisin.) Mais, voyez un peu ce maraud! mettre mes habits en gage,

PASQUIN, apportant un justeau corps rouge, et le présentant à Moncade.

Le voilà.

MONCADE, ne mettant pas le juste au corps que Pasquin lui a apporté, mais lui demandant différentes autres choses que Pasquin lui donne, à mesure qu'il les demande.

Ah! je t'apprendrai à vivre, je t'assure... Une autre perruque. Je t'apprendrai à me jouer de pareils tours... Un autre chapeau. Mais voyez un peu, je vous prie!... Un miroir. Qui a jamais ouï parler d'une chose semblable? Un coquin pour qui j'ai mille bontés!... De la fleur d'orange... Abuser ainsi de ma facilité! Ah! tu ne me connais pas encore, je le vois bien... Une mouche... Tu t'en repentiras, sur ma parole... (Entendant frapper.) Va ouvrir... Tu verras un peu la différence qu'il y a... (Pasquin va ouvrir, et introduit Martin.)

SCÈNE IX.

MONCADE, PASQUIN, MARTIN, tenant une écharpe.

PASQUIN, à Moncade.

Monsieur Martin, pour votre écharpe...

MONCADE, à Martin.

Ah! monsieur Martin, votre serviteur. Vous me voyez en colère...

MARTIN.

Monsieur, ce n'est pas ma faute.

MONCADE, à Pasquin.

Prendras-tu ce miroir? (Pasquin lui tend un miroir.)

MARTIN.

Je suis venu...

MONCADE, à Pasquin.

Je suis bien aise de vous connaître.

MARTIN.

Je suis au désespoir...

MONCADE, à Pasquin.

Je m'en souviendrai.

MARTIN.

On a dû vous dire...

MONCADE, à Pasquin.

Un bélitre...

MARTIN, etonné.

Monsieur!

MONCADE, à Pasquin.

Un insolent!...

MARTIN.

Monsieur!

MONCADE, à Pasquin.

Un effronté!...

MARTIN.

Monsieur!

MONCADE, à Pasquin.

Un coquin! un fripon!...

MARTIN.

Ah! monsieur!

MONCADE.

Ne voyez-vous pas que c'est à ce maraud que je parle?

PASQUIN, bas, à M. Martin.

Voulez-vous en être de moitié?

MARTIN, bas.

Non, je ne joue pas si gros jeu.

MONCADE, à Pasquin.

Je crois que tu plaisantes?

PASQUIN, montrant Martin.

Demandez, je n'ai pas parlé.

MONCADE, à Martin.

Çà, voyons. Avez-vous là mon écharpe?

MARTIN, montrant l'écharpe.

La voilà.

MONCADE, examinant l'écharpe.

Elle est fort belle. Vous l'a-t-on payée?

MARTIN.

Ce matin une dame masquée, en chaise, est venue me la payer. Il n'était que dix heures : j'ai cru que vous ne seriez pas éveillé. Une autre dame, masquée aussi, l'a payée à ma femme. Ma femme est sortie : une troisième a encore donné à ma fille ce qu'il fallait. Que ferai-je de cet argent? Je ne connais point celles qui me l'ont donné.

MONCADE.

Faites-moi deux autres écharpes.

MARTIN.

De la même façon?

MONCADE.

Non, de différentes manières. Vous avez de l'esprit, ajustez cela comme il faut.

MARTIN.

C'est assez, monsieur; vous les aurez cette semaine.

(Il sort.)

SCÈNE X.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

Monsieur, en faveur de tant d'écharpes, ne me pardonnerez-vous point un pauvre petit justaucorps?

MONCADE.

Je te le pardonne; mais si de ta vie... Je vais passer un moment chez cette petite marchande, ici près, en attendant l'heure.

PASQUIN.

Irai-je vous trouver?

MONCADE.

Non, je n'ai que faire de toi; il faut que je sois seul; ne me l'a-t-on pas dit?

(Il sort.)

SCÈNE XI.

PASQUIN.

La peste! que je n'étais pas si sot de lui donner le justaucorps qu'il me demandait! C'est un justaucorps heureux pour les bonnes fortunes, car il s'en sert ordinairement pour les grandes expéditions, et je veux m'en servir; car enfin, une fois en ma vie, je veux savoir ce que c'est qu'une bonne fortune. Je sais déjà faire des mines; pour le jargon, j'y suis grec: je n'ai donc qu'à m'habiller au plus vite. (Il prend, dans une armoire, des habits de Moncade, tout ce qui lui est nécessaire pour s'habiller en petit-maître, et il s'habille, mais difficilement, parce que les habits de Moncade lui sont trop étroits.) Oh çà, prenons donc ce divin justaucorps... Non, commençons par la rhingrave. La peste! qu'elle est étroite!... Eh! faut-il tant de façons? un coup de ciseaux, trois ou quatre points d'aiguille ne sont pas une affaire. Allons donc, mes hanches, abaissez-vous. Elles n'en feront rien. Qu'importe? je dirai qu'on les porte comme cela. Vous verrez que j'amènerai la mode des hanches hautes. J'ai bien vu autrefois à la cour la mode des grosses épaules et des coudes en arrière. Voici un justaucorps qui ne me paraît pas trop facile à mettre. Ces maudits tailleurs font les boutonnières si éloignées des boutons... J'y crèverai!... Que ne fait-on point pour aller en bonne fortune? Quel chapeau! Ne voilà-t-il pas un homme bien bâti? La tête grosse, le ventre menu, les hanches basses. Morbleu! je veux faire oublier que Moncade est au monde. Têtebleu? j'oubliais moi-même le meilleur, de l'eau de fleur d'orange! Peut-on aller en bonne fortune sans eau de fleur d'orange? (Il prend sur la toilette un flacon d'eau de fleur d'orange, et il s'en parfume.) Voilà qui est bien. J'ai, ce me semble, tout l'attirail de bonne fortune. Dieu nous garde de mal encontre!

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTON.

Ou diantre est Léonor? où est Eraste? Ergaste ne revient point? Qu'est-ce que tout ceci? Mais, par ma foi, je suis folle; je prends cette affaire avec autant de chaleur que si c'était la mienne.

SCÈNE II.

MARTON, ÉRASTE.

MARTON.

Eh! d'où venez-vous?

ERASTE.

Je viens de chez Araminte et de chez Cidalise.

MARTON.

Pourquoi faire?

ÉRASTE.

Pour les rendre témoins de la comédie. Ne m'as-tu pas dit qu'il était nécessaire qu'elles y fussent présentes, pour ne laisser aucun retour à Lucinde?

MARTON.

Oui; mais, auparavant, il est bon de savoir si la comédie se jouera.

ÉRASTE.

Puisque Ergaste n'est point revenu, tout va bien. Il songe à tout ce qu'il lui faut sans doute.

MARTON.

Oh! çà, çà, tout coup vaille, cela ne gâte rien.

ÉRASTE.

Que fait Lucinde?

MARTON.

Oh! par ma foi, elle est bien résolue de ne voir jamais Moncade, s'il donne dans le panneau.

SCÈNE III.

MARTON, ÉRASTE, ERGASTE.

ERGASTE, à Éraste.

Monsieur !

ÉRASTE.

Ah ! vous voilà ? Eh bien ?

MARTON, à Ergaste.

Qu'avez-vous fait ?

ERGASTE.

Il s'est enferré de lui-même ; il s'est persuadé qu'il connaissait la personne imaginaire dont je lui parlais. Je n'ai point voulu le détromper : enfin il s'est résolu à tout.

MARTON.

A se laisser bander les yeux ?

ERGASTE.

A tout, vous dis-je.

MARTON.

Ah ! le plaisant colin-maillard ! Ce nom lui demeurera.

ERGASTE.

Il m'attend dans la cour du Palais à neuf heures.

ÉRASTE.

Il n'en est pas loin, je pense. Il vaut mieux que vous l'attendiez : dépêchez-vous. Vous avez un carrosse ?

ERGASTE.

J'ai tout ce qu'il me faut.

MARTON.

Si par hasard il voulait ôter son bandeau ?

ERGASTE.

Ne vous mettez en peine de rien ; nous sommes deux qui saurons bien l'en empêcher.

MARTON.

Allez donc.

(Ergaste sort.)

SCÈNE IV.

MARTON, LÉONOR, ÉRASTE, LUCINDE.

LUCINDE, à Marton.

Eh bien ! vient-il enfin ?

MARTON.

Oui, madame.

LUCINDE.

Aux conditions qu'on lui a imposées?

MARTON.

Oui, madame.

LUCINDE.

J'ai beaucoup de peine à me le persuader.

ÉRASTE.

C'est la tendresse qui parle encore pour lui, madame.

LUCINDE.

Ne parlons plus de tendresse, Éraste; mais permettez-moi de douter de ce que je ne vois pas.

ERASTE.

Devriez-vous avoir besoin de cette preuve, madame, après tout ce qui s'est passé...

LUCINDE.

Mon Dieu! Éraste, je ne prends point son parti; mais, enfin, tout ce qui s'est passé ne le convainc pas absolument.

LÉONOR.

Mon frère s'obstine toujours mal à propos.

LUCINDE.

Point du tout, madame, et nous pouvons avoir raison tous deux.

MARTON.

Le colin-maillard nous sortira d'intrigues.

LUCINDE.

Taisez-vous, Marton; ces plaisanteries-là ne me plaisent point, entendez-vous?

SCÈNE V.

ARAMINTE, CIDALISE, LUCINDE, LÉONOR, ERASTE, MARTON.

LUCINDE, à Araminte et à Cidalise.

Ah, mesdames! que je suis ravie de vous voir ici! Vous ne pouviez y arriver plus à propos.

ARAMINTE.

Pourquoi donc, madame?

CIDALISE, à Lucinde.

Eh! comment, madame?

MARTON.

Nous allons jouer à colin-maillard : ne dites rien.

LUCINDE, à Araminte.

Et surtout vous, madame.

ARAMINTE.

Si c'est quelque chose qui regarde Moncade, comme m'a dit Éraste, (montrant Cidalise) madame y pourrait prendre autant de part que moi.

LÉONOR.

Cidalise serait-elle aussi rivale de Lucinde?

CIDALISE.

Moi? je ne sais ce que l'on veut me dire seulement.

MARTON.

Allez, allez, madame, avouez la dette. Il n'y en a point ici que Moncade n'ait trompées.

ÉRASTE.

En vérité, cela mérite une punition publique.

LUCINDE.

Vous ne vous y prenez pas mal, monsieur; mais aussi sa gloire en sera plus grande, s'il n'est point tel que vous vous imaginez?

CIDALISE.

Je ne sais ce que veut dire ceci.

LÉONOR, se retirant dans un coin du théâtre avec Cidalise.

Je vais vous en instruire, madame.

LUCINDE.

Mais, madame, si Moncade ne vient point, à quoi cela sera-t-il bon?

MARTON.

Eh bien! voilà un grand mal! Madame n'est-elle pas partie intéressée?

ARAMINTE, allant du côté où sont Léonor et Cidalise.

Je veux savoir tout cela aussi, moi; on ne me l'a dit qu'imparfaitement.

(Léonor parle bas à Araminte et à Cidalise.)

LUCINDE, à Éraste.

Éraste, l'heure se passe; Moncade ne vient point. Je vous avoue que je ne serais pas fâchée qu'il se fût moqué de vous.

ÉRASTE.

J'aurai du moins la consolation, madame, de connaître qu'il

mérite la tendresse que vous avez pour lui. Mais je ne vois pas ce qui doit tant vous faire espérer ; il n'est encore que neuf heures.

(Léonor, Araminte et Cidalise, se rapprochant de Lucinde et d'Éraste.)

ARAMINTE, à Léonor.

En vérité, cela est plaisant !

CIDALISE.

Serait-il assez sot pour hasarder la chose ?

MARTON.

Oh, qu'oui !

LUCINDE.

J'en doute, Marton ; un homme du caractère dont vous voulez qu'il soit, serait plus diligent.

MARTON.

A moins qu'une autre femme ne le retienne, je ne conçois pas ce qui le peut arrêter.

LUCINDE, à Éraste.

Éraste, il ne vient point. (A Léonor.) Madame, il ne vient point. (A Cidalise.) Madame, croyez-vous qu'il vienne ?

CIDALISE.

En vérité, je ne sais, madame.

MARTON.

Les premiers jours, manquait-il aux rendez-vous que vous lui donniez ?

CIDALISE.

Oh ! taisez-vous, Marton, je me fâcherais.

LÉONOR, entendant entrer quelqu'un.

J'entends du bruit.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS ; ERGASTE.

ERGASTE.

Cachez les flambeaux.

(Marton cache les lumières à l'entrée d'un cabinet.)

LUCINDE, à part.

Je suis perdue !

ERGASTE.

Mon homme le garde dans l'antichambre ; le laissera-t-on entrer ?

LUCINDE.

Oui, qu'il entre; je veux le voir. Attendez. Qui lui parlera? Pour moi, je vous avoue que je n'en ai pas la force.

ÉRASTE.

Est-il besoin de lui parler? N'êtes-vous pas contente, madame? D'ailleurs, il connaîtra votre voix.

MARTON.

Ne connaît-il que la voix des dames qui sont ici? Il connaît leur cœur de par tous les diables. C'est le pis que j'y trouve... Attendez, je contrefais la mienne à miracle. Faites-le entrer. Le voulez-vous, madame?

LUCINDE.

Fais ce que tu voudras.

(Ergaste va prendre Pasquin à la porte.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; PASQUIN, vêtu en petit-maître, et avec un bandeau sur les yeux.

ERGASTE, à Pasquin.

Nous entrons dans son appartement : il ne tient qu'à vous d'être heureux.

PASQUIN.

Eh! je l'ai tant été, mon enfant! je t'assure que si ce n'était à ta considération, et que je ne veux pas te faire perdre la récompense qui t'est promise, j'apaiserais, à l'heure qu'il est, deux de mes maîtresses irritées.

ERGASTE.

Je vous suis bien obligé. Songez qu'il y va de la vie au moindre effort que vous ferez pour voir madame.

PASQUIN.

Que je n'ai garde! Va, va, mon ami, je suis accoutumé à ces sortes d'aventures, et nous en avons mis à fin de plus périlleuses que celle-ci.

ERGASTE.

Vous êtes à présent dans sa chambre, et je vous laisse seul avec elle.

MARTON, bas à tout le monde, excepté à Ergaste et à Pasquin.

Silence; ne faites point de bruit surtout.

PASQUIN, à part.

Gare le pot au noir !

MARTON, à part.

Le beau début !

LUCINDE, à part.

Le traître !

PASQUIN.

Eh bien ! mon ange, me voilà!

MARTON.

Réservez de pareilles douceurs pour quand vous me connaîtrez mieux. Écoutez, auparavant que de me répondre, les choses que j'ai à vous dire.

PASQUIN.

La peste ! vous me prendriez pour un grand sot ! Je vous veux faire voir si je mérite le choix que votre cœur a fait, car je crois que vous ne m'envoyez pas chercher pour me dire que vous me haïssez.

MARTON.

Vous ne saurez pas aussi mes véritables sentiments, si vous n'éclaircissez par ordre le doute où je suis.

PASQUIN.

Allons, mon petit cœur, ma reine, ne nous amusons point à la faribole. Regardez ces airs penchés, cette taille. Quand nous nous connaîtrons un peu mieux, je vous ferai des mines.

LUCINDE, à part.

Ce n'est point là Moncade.

ARAMINTE, à part et à demi-voix.

Non, assurément.

PASQUIN.

Qui est-ce qui dit là que je ne suis pas Moncade? Vous en avez menti.

LÉONOR, bas à Éraste.

Mon frère, ce n'est pas lui.

ERASTE, bas.

Je ne sais qu'en dire.

CIDALISE, bas.

Ce n'est pas lui.

MARTON, à Lucinde à demi-voix.

Madame, c'est Pasquin.

PASQUIN.

Comment donc, Pasquin? Qu'est-ce donc que ceci, ma petite amie?

MARTON, bas à Lucinde.

C'est lui, madame.

ÉRASTE, à demi-voix.

Un bâton!

PASQUIN.

Comment donc, un bâton? Madame, je vous déshonorerai.

(Marton cherche un bâton.)

ÉRASTE, à Marton.

Vite!

(Marton donne des coups de bâton à Pasquin.)

PASQUIN, criant et ôtant son bandeau.

Les voies de fait?... Encore?... Au meurtre! on m'assomme!

ÉRASTE.

Comment, coquin! tu te jouais de nous?

LUCINDE.

Eh bien! n'ai-je pas raison?... Allez, Éraste, désabusez-vous, Moncade m'aime; et, pour se mieux moquer de vous, il a feint de donner dans le piége... (A Araminte et à Cidalise.) Qu'en dites-vous, mesdames?

ARAMINTE.

Je dis qu'il n'est pas étonnant qu'il en ait évité un seul en sa vie.

LUCINDE, à Cidalise.

Et vous, madame?

CIDALISE.

Qu'il a pu se repentir.

LÉONOR, à Lucinde.

Pour moi, je ne dis rien.

MARTON.

Et moi, je dirai toujours que c'est un fourbe.

ÉRASTE.

Il y a quelque chose à tout ceci que je ne comprends pas; mais j'en serai éclairci. (A Pasquin.) Parleras-tu?...

PASQUIN, hésitant.

Monsieur...

ÉRASTE.

Allons vite.

PASQUIN, hésitant encore.

Monsieur...

ÉRASTE, portant la main à son épée et le menaçant.

Je te tuerai.

PASQUIN, se jetant à genoux.

Épargnez un homme à bonne fortune.

ÉRASTE.

Allons, tout à l'heure, avoue. Que veut dire ceci?

PASQUIN, hésitant, et se relevant.

Monsieur, puisque vous le voulez...

ÉRASTE.

Eh bien?

PASQUIN.

La curiosité d'aller en bonne fortune, et la facilité que j'ai trouvée en celle-ci, m'ont fait entreprendre ce que vous voyez.

ÉRASTE.

Ah! coquin!... Et comment as-tu fait?

PASQUIN.

J'ai dit à mon maître de ne se trouver au rendez-vous qu'à dix heures, et je me suis rendu, à neuf, à sa place.

ÉRASTE, à Ergaste.

Il n'y a rien de gâté encore; il n'est que dix heures au plus. Ergaste, retournez au Palais; vous avez pris l'un pour l'autre. Vous trouverez Moncade; amenez-le, comme vous avez fait celui-ci.

ERGASTE.

Si je le trouve, je serai ici dans un moment. (Il sort.)

ÉRASTE, à Lucinde.

Madame, Moncade ne sera pas si fidèle que vous l'imaginez.

LUCINDE, à Pasquin.

Pasquin, crois-tu qu'il vienne?

PASQUIN.

Moi, madame, je n'en sais rien... Mais si de ma vie je vais en bonne fortune...

MARTON, l'interrompant.

Elles ne réussissent pas toujours, au moins.

PASQUIN.

L'expérience ne m'en laisse pas douter un moment... Mais, au moins, que je connaisse le frappeur qui me frappait si distinctement! Si c'est une frappeuse, elle est diablement forte.

MARTON.

C'était moi. Je t'en devais il y a bien longtemps.

PASQUIN.

Je vous remercie de vos faveurs.

ARAMINTE, à Lucinde.

Si Moncade doit venir, nous ne serons pas longtemps à le savoir : le Palais n'est pas loin d'ici.

CIDALISE.

Je serais bien fâchée de ne point voir la fin de cette aventure, puisque je l'ai préférée à une partie qui n'était pas trop désagréable.

LUCINDE, à Marton.

Marton, voyez là-bas si personne ne vient.

PASQUIN.

J'irai le faire hâter, si vous voulez, madame.

ÉRASTE, à Lucinde.

Madame, qu'il ne sorte point, s'il vous plaît.

LUCINDE, à Marton.

Quelqu'un vient-il enfin?

PASQUIN, à part.

Je vois bien qu'il ne viendra que trop tôt.

MARTON, à Lucinde.

Madame, notre homme vient de m'envoyer dire qu'il serait ici dans un moment. Il lui fait prendre plusieurs détours, afin qu'il ne puisse rien juger sur la mesure du chemin.

LUCINDE.

Allons, voilà qui est fait : me voilà guérie absolument, et je ne pense pas l'avoir connu de ma vie.

CIDALISE.

Puisque vous voulez un aveu de moi, sachez que j'ai bien plus de résolution que vous, et que je l'ai oublié avec autant de facilité que j'en avais eu à l'aimer.

ARAMINTE.

Pour moi, je n'ai pas eu l'âme si forte.

CIDALISE, à Léonor.

Mais vous, madame, il vous aimait?

LÉONOR.

Comme les autres.

PASQUIN.

Je vous assure que vous êtes la seule femme au monde dont je ne lui ai point ouï dire de mal.

LUCINDE.

Et de moi, Pasquin?

PASQUIN.

Oh! pour vous, il vous aime, madame.

LUCINDE.

On n'en peut pas douter après ceci... Je m'en vais lui parler moi-même. Je n'aurai pas de peine à changer le ton de ma voix.

ÉRASTE.

Madame....

LUCINDE, l'interrompant.

Laissez-moi faire, je vous prie, je veux lui parler... (A Léonor, à Araminte et à Cidalise, en les faisant asseoir dans un coin.) Mesdames, mettez-vous sur ces siéges.... (A Éraste, en le plaçant aussi à l'écart.) Éraste, retirez-vous aussi.

ÉRASTE.

Recommandez à Pasquin de se taire.

PASQUIN.

Je ne veux plus dire qu'un mot... (A Lucinde.) Traite-t-on tous les gens à bonne fortune comme je l'ai été?

LUCINDE.

Il n'est rien que ne méritât un traître, un perfide comme ton maître!

PASQUIN.

J'aurai donc ma revanche.

MARTON, bas, à Lucinde, en entendant entrer Moncade.

Madame, le voici.

LUCINDE, à tout le monde.

Qu'on se retire.

(Tout le monde se place dans le fond; Léonor, Araminte, Cidalise et Éraste, d'un côté; Marton et Pasquin d'un autre.)

SCÈNE VIII.

MONCADE, un mouchoir sur les yeux, LÉONOR, CIDALISE, ARAMINTE, ÉRASTE, LUCINDE, PASQUIN, MARTON.

LUCINDE, à Moncade, en contrefaisant sa voix.

Voici une de ces aventures qui ressemblent assez à celles des romans. Je crois, monsieur, que vous ne trouverez point mauvaises les précautions que j'ai prises. Votre réputation assez mal établie

à l'égard des dames, n'a pu me permettre de vous voir autrement ; et, d'ailleurs, la nature, qui m'a peut-être assez mal partagée, m'engageait à connaître l'état de votre cœur, avant que de me découvrir. Quelques soins qu'on ait bien voulu se donner pour me persuader que j'étais belle, que j'avais de l'esprit, je me suis toujours rendu justice, et je n'ai jamais trouvé en moi tout ce qu'il faut pour faire un infidèle. Quand ma vanité même m'aurait flattée au point de me le faire croire, la bonté de mon cœur m'eût détournée de l'entreprendre. Mes plaisirs ne s'augmentent point par le chagrin des autres. Je cherche un bonheur plus tranquille. Un perfide ne cesse point de l'être, et vous tombez avec lui, tôt ou tard, dans des malheurs que je ne veux point éprouver. Parlez-moi donc sincèrement, si vous le pouvez. Êtes-vous libre?

MONCADE.

Vous jugerez, madame, si je suis sincère par l'aveu que vous allez entendre. Je n'ai point le cœur libre, madame; je ne veux pas vous tromper; j'aime et depuis longtemps. Vous voyez du moins que mon procédé dément la réputation qu'on me donne.

ÉRASTE, bas à Léonor.

Il la reconnaît.

LÉONOR, bas.

Taisez-vous.

LUCINDE, à Moncade.

Vous aimez, Moncade, et depuis longtemps, dites-vous?

MONCADE.

Oui, j'aime, madame, et d'un amour qui ne finira qu'avec ma vie.

LUCINDE.

Mais cet amour si tendre n'est-il point offensé par la démarche que vous faites?

MONCADE.

J'aurais peine à vous dire ce qui m'a fait venir ici.

LUCINDE.

En vérité, je ne saurais m'empêcher de vous louer. Si je ne puis gagner votre cœur, j'ai le plaisir du moins de voir qu'il n'est point tel qu'on me l'avait dépeint... Mais, Moncade, pour prix de ma tendresse, obtiendrai-je une grâce de vous?

MONCADE.

Il n'est rien que je ne fasse, madame, de tout ce qui pourra ne point blesser ma passion.

ÉRASTE, bas, à Cidalise.

Il la reconnaît, vous dis-je.

CIDALISE, bas.

Éh, taisez-vous!

LUCINDE, à Moncade.

Je ne veux point de vous une chose bien extraordinaire; je ne cherche pas même à vous voir indiscret; mais, Moncade, si je devine votre maîtresse, je veux que vous me l'avouiez. Est-ce Araminte?

MONCADE.

Ah! madame, de qui me parlez-vous?

LUCINDE.

Qui vous fait récrier si fort? N'a-t-elle pas du mérite?

MONCADE.

Ah! madame, n'entrons point dans le détail d'Araminte; nous y trouverions si peu de naturel, et tant de choses empruntées... De grâce, madame, n'en parlons point davantage; il y a des gens dont on ne doit jamais rien dire.

ARAMINTE, bas, à Cidalise.

Je n'y puis pas tenir!

CIDALISE, bas.

Attendez jusqu'au bout.

LUCINDE, à Moncade.

Il court dans le monde que vous aimez Cidalise.

MONCADE.

C'est une folle.

PASQUIN, bas à Éraste.

Elle en est quitte à bon marché.

LUCINDE.

Oh! je l'ai deviné; c'est Léonor, qui demeure chez Lucinde?

MONCADE.

Ah! madame, la connaissez-vous? Défiez-vous-en; c'est le plus méchant esprit!...

LUCINDE.

Nommez-la donc vous-même?

MONCADE.

Ah! madame, si vous la connaissiez comme moi, vous me pardonneriez aisément mon insensibilité.

LUCINDE.

A-t-elle de l'esprit?

MONCADE.

Oui, madame, elle en a; mais non pas de ces esprits qui s'en font trop accroire. Il semble que le sien ne lui serve que pour en découvrir aux autres.

LUCINDE.

Voilà un fort joli caractère. Elle est belle, sans doute?

MONCADE.

Ah! ne m'engagez point à faire son portrait. Je pourrais pourtant le faire sans vous offenser; et, ne vous ayant peut-être jamais vue, je puis vous dire que je la trouve la plus adorable femme du monde.

LUCINDE.

Elle doit être contente de le paraître à vos yeux.

MONCADE.

Ne dissimulons point davantage, madame, et permettez-moi de jouir de la vue de la seule personne pour qui je veux vivre.

(Il veut ôter son bandeau.)

LUCINDE, le retenant.

Arrêtez.

MONCADE.

Eh! madame, à quoi bon tous ces retardements? Je vous connais; je sais qui vous êtes.

LUCINDE.

Attendez. A qui croyez-vous parler?

MONCADE.

A vous, madame.

LUCINDE.

Je ne suis point Lucinde.

MONCADE.

Aussi n'est-ce point à elle à qui j'adresse mes vœux; et, s'il faut vous le dire, le seul espoir que ce pourrait être Julie, m'a fait venir ici. Si ce n'est point elle à qui je parle, je m'en retourne sans vous voir.

LUCINDE.

Vous n'aimez point Lucinde?

MONCADE.

Non, madame, et je ne l'ai jamais aimée.

LUCINDE.

Tu ne l'as jamais aimée, perfide! Tu me l'oses dire à moi-même! Eh! pourquoi donc me trompais-tu? (Elle lui arrache le bandeau.)

PASQUIN, à part.

Cela n'est point plaisant sans coups de bâton. Cela était plus plaisant à moi.

ARAMINTE, à Moncade.

Adieu, monsieur Moncade; je vous remercie des bons sentiments que vous avez pour moi.

LÉONOR, à Moncade.

Pour moi, je suis contente.

CIDALISE, à Moncade.

Adieu, Moncade.

MARTON, à Pasquin.

Adieu, monsieur Pasquin.

LUCINDE, à Éraste.

Éraste, voulez-vous recevoir ma main?

ÉRASTE.

Si je le veux!

LUCINDE.

Je vous la donne. (A Moncade.) Adieu, perfide, ne me vois jamais.

(Lucinde, Éraste, Léonor, Araminte, Cidalise, Ergaste et Marton passent dans l'appartement de Lucinde.)

PASQUIN.

Allons, monsieur! ne faut-il pas déloger? Nous aurons bientôt déménagé. Surtout, changeons de nom et de quartier; nous sommes décriés dans celui-ci comme la fausse monnaie.

MONCADE, à part et accablé d'étonnement et de confusion.

Juste ciel!

PASQUIN.

Si cela pouvait le rendre sage!

FIN DE L'HOMME A BONNES FORTUNES.

PIÈCES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.

SCARRON.

Jodelet, ou le Maître et le Valet.
Don Japhet d'Arménie.

MONTFLEURY.

La Femme juge et partie.
La Fille Capitaine.

LA FONTAINE.

Le Florentin.

BOURSAULT.

Le Mercure galant.

BARON.

L'Homme à bonnes fortunes.

PQ
1229
C4
t.1

Chefs-d'oeuvre des auteurs comiques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY